3 1761 06350663 8

Upsala Univ. Bibliotek

Dupletto
Lund
1890.

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/typesetcaractr01golo

628 t

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES

PAR

M. IVAN GOLOVINE.

Oni j ménia besnouias prokliniali!
POUSCHKINE.

TOME PREMIER.

PARIS,
COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS.
LEIPZIG,
LÉOPOLD MICHELSEN.
1847.

18690
3/12/91

On a de la peine en Europe à comprendre la Russie, tant ce qui s'y passe est contraire à la vraisemblance et à ce qui existe dans les pays civilisés. Comment en effet concevoir ces quatorze *tchinns*, grades ou rangs qui déterminent la mesure dans laquelle un homme peut se servir de ses capacités pour le bien de sa patrie? Comment comprendre un pouvoir tracassier lorsqu'il est fort, une noblesse sans puissance et sans dignité, un peuple sans droit, recrutable et, *battable* à merci, car pendant qu'on poursuit et punit en pays civilisés les cruautés exercées contre les animaux, les coups forment, pour ainsi dire, la nourriture journalière de la plus grande partie de la population russe? Comment se représenter un pays où l'amour du despotisme s'appelle honneur, où le chef de l'Etat tolère le vol, sans comprendre qu'il en devient ainsi le complice, où l'ignorance règne et insulte à l'esprit? Comment se figurer soixante millions d'hommes courbés sous le caprice d'un despote, qui se croit plus sage que les plus grands sages, plus habile que les plus grands rois, précisément parce qu'il n'est ni sage ni habile?

Tout ceci fait qu'on ne croit que difficilement ce qui se publie sur la Russie; on suppose dicté par l'aigreur et la partialité ce qui n'est inspiré que par l'amour de la justice, du progrès et de cette même Russie qu'il est dans l'intérêt de l'humanité de voir prendre un autre aspect. Que de fois ne me suis-je pas dit, que si l'Europe connaissait le peuple russe, loin de le haïr ou de le craindre, elle le prendrait en pitié; au lieu de le combattre, elle viendrait à son aide pour lui ôter les langes de fer qui compriment ses mouvements.

L'imagination la plus féconde et la plus brûlante n'inventerait jamais rien au delà des réalités qu'on rencontre en Russie.

La fiction la plus intrépide n'oserait pas représenter une femme fustigée par le gouvernement, pour s'être mêlée de politique; plus d'un exemple prouve cependant que le tzar ne recule pas devant cette atrocité.

Les annales secrètes d'aucun peuple, d'aucun temps n'offriraient rien qui puisse être placé à côté des annales de la police secrète russe. Parmi les documents inappréciables que les Polonais ont trouvés dans les archives du grand-duc Constantin, se trouvait la correspondance du chef de la police secrète Makrot. On a pu y voir que le gouvernement russe ne reculait devant aucune indignité pour faire

triompher une cause indigne, pour faire surgir des révoltes et des mécontentements, afin d'étouffer la liberté qu'il avait lui-même sanctionnée. Les papiers de Makrot ont prouvé que, pour perdre des personnes suspectes au gouvernement, des agents féminins se prêtaient à leur faciliter dans la société des intrigues avec des femmes mariées qu'on dénonçait ensuite aux maris, pour amener des conflits. Les mêmes documents ont mis sur la trace de la disparition des personnes compromises dans le complot de 1825, natives de la Wolhynie ou de la Lithuanie, et qui avaient été transportées à Varsovie pour être jugées. Les fossoyeurs de l'armée ont indiqué l'endroit où on les avait enterrées, et là on a trouvé leurs corps dans une position qui a été reconnue, par les hommes de l'art, pour celle de personnes enterrées vives, car elles avaient presque toutes expiré en mordant leurs bras afin d'alléger leurs souffrances.

Des témoins oculaires ont trouvé à Kaluszyn, tout un sérail de jeunes filles que le général Roznicki avait enlevées à leurs parents, sous l'intimidation de quelque infâme procès qu'il leur intentait ou qu'il voulait leur intenter. Ces filles étaient gardées par un vieux gendarme et devaient servir aux jouissances de l'infirme général, favori du grand-duc.

Les Russes, peu faits à la publicité, s'indignent outre mesure contre les ouvrages qui dévoilent à l'Europe les turpitudes de leur pays. Ils aiment mieux être insultés par des étrangers que de s'entendre dire des vérités par leurs compatriotes. Ceux mêmes qui voyagent ne prennent souci que de plaisirs matériels et n'ont pas soin de leur instruction. Ils auraient autrement compris peut-être, que la supériorité incontestable des pays comme la France ou l'Angleterre sur la Russie, n'est due qu'à la civilisation et que les écrivains en ont été de tout temps les principaux promoteurs. Or ceux-là n'ont pas pu ne dire à leurs compatriotes que des choses agréables à entendre: la flatterie éblouit, aveugle et n'éclaire point.

A ceux qui voient la patrie dans le tzar, je dirai qu'ils n'ont pas besoin de sortir de leur pays pour se rappeler les souverains qui savaient ne pas s'offenser de la vérité. „La pensée, refoulée par la crainte au fond du coeur, sera-t-elle moins offensante pour moi que les paroles?“ disait Catherine II. S'il y a eu du courage de la part de Karamsine à dire à son maître „que les héros de parade étaient des lâches sur les champs de bataille, que les peintres représentaient le souverain sous les traits d'un guerrier armé du glaive et non sous ceux du berger tenant en main un bouquet de fleurs,“ — vérités déplacées puisqu'elles s'adressaient à un monarque humain et

éclairé — il y a eu encore plus de mérite de la part d'Alexandre à ne pas en avoir gardé rancune à l'historiographe.

Les vérités que j'ai émises dans mon dernier ouvrage [1]) ayant été peu ou mal comprises des Russes, j'ai résolu de leur donner une autre forme, de les traduire en action, et de les mettre, pour ainsi dire aux prises avec les préjugés qui règnent encore. L'ensemble de ces récits, dont le sujet est en majeure partie politique et emprunté à l'histoire contemporaine, présente tout autant de modèles à suivre que d'exemples à éviter. Si malgré tout, les couleurs sombres dominent, il faut en accuser le gouvernement absolu qui pervertit et dégrade les plus beaux caractères.

Pour être juste, je dois dire que les individus des autres nations n'échappent pas à l'effet de cette terreur. Depuis un artiste étranger qui me disait ne pas oser se montrer en public avec moi, de peur que Nicolas ne lui interdît l'entrée de ses Etats, jusqu'à ce ministre qui me fit écrire que *ma demande, à l'effet d'établir mon domicile politique en France, n'était pas susceptible d'être soumise à l'agrément du roi*, quel tableau édifiant d'égoïsme et d'intrigue je pourrais retracer, si jamais je pu-

1) La Russie sous Nicolas 1er.

bliais mes mémoires! Une considération m'a paru cependant dominer dans les procédés des Russes envers moi: ils ne peuvent me pardonner d'avoir cessé d'être esclave comme eux, sans que les foudres du ciel m'aient anéanti.

Si leur susceptibilité empêchait ma voix de se faire entendre, je prierai les patriotes russes de vouloir méditer ces pages de Bernardin de Saint-Pierre, dont les hautes vertus et les connaissances profondes ne sauraient être contestées.

„Les hommes qui profitent de maux de la patrie „me reprocheront d'en être l'ennemi, avec leur phrase „ordinaire: que les choses ont toujours été ainsi, et „que tout va bien, parce que tout va bien pour eux, „mais ce ne sont pas ceux qui découvrent les maux „de leur patrie qui en sont les ennemis, ce sont ceux „qui la flattent. Certainement les écrivains comme „Horace et Juvénal qui présageaient à Rome sa de-„struction, au milieu même de sa grandeur, étaient „plus attachés à son bonheur que ceux qui en flat-„taient les tyrans, et qui profitaient de ses dés-„ordres. Combien l'empire romain a-t-il survécu à „la prédiction des premiers? Les bons princes „mêmes qui en prirent dans la suite le gouverne-„ment, ne purent le rétablir, parce qu'ils furent „trompés par les écrivains contemporains, qui n'o-„sèrent jamais attaquer les causes morales et poli-„tiques de la corruption: ils se contentèrent de por-

„ter leurs réformes sur eux-mêmes, et n'eurent pas „même le courage de l'étendre à leur famille. Ainsi „ont régné les Titus, les Marc-Aurèle. Ils ne furent „que de grands philosophes sur le trône. Pour „moi, je croirais avoir déjà bien mérité de ma pa„trie, quand je ne lui aurais dit que cette terrible „vérité: qu'elle renferme dans son sein plus de sept „millions de pauvres, et que leur nombre va en „croissant chaque année, depuis le siècle de Louis XIV.

„Je ne cherche pas à mériter les applaudisse„ments du peuple, il ne me lira pas; d'ailleurs il „est vendu aux riches et aux puissants. A la vérité, „il en médit sans cesse, et il applaudit même ceux „qui agissent envers eux avec quelque fermeté; „mais il les abandonne dès qu'il les voit les objets „de la haine des puissants; il tremble aux menaces „de ceux-ci, ou il rampe à leurs pieds à la moindre „marque de bienveillance. J'entends par peuple non„seulement la dernière classe de la société, mais un „grand nombre d'autres qui se croient bien au-des„sus. Le peuple n'est point mon idole. Si les „puissances qui le gouvernent sont corrompues, il „en est lui-même la cause. On se récrie contre „les règnes de Néron et de Caligula; mais ces princes „méchants furent les fruits de leur siècle, comme „de mauvais fruits sont produits par de mauvais ar„bres: ils n'auraient point été des tyrans, s'ils n'a„vaient trouvé parmi les Romains des délateurs, des

„espions, des satellites, des empoisonneurs, des fil-
„les prostituées, des bourreaux et des flatteurs qui
„leur disaient que tout allait bien. Je ne crois point
„la vertu le partage du peuple; mais je la crois ré-
„partie dans toutes les conditions, rare chez les pe-
„tits, chez les médiocres, et chez les grands, et si
„nécessaire au maintien de tous les ordres de la so-
„ciété, que si elle y était entièrement détruite, la
„patrie s'écroulerait comme un temple dont on au-
„rait sapé les colonnes.“

PROLOGUE.

I.

Depuis quelques années, je convoitais une maison et un petit terrain qui en dépendait et qui se trouvaient, pour ainsi dire, enclavés dans mes terres. Ils gênaient mes cultures et surtout mes communications. Adossés à la rivière ils entrecoupaient mes prairies et m'obligeaient à des détours inutiles. Cet État dans mes États me contrariait beaucoup. J'avais fait demander au propriétaire s'il voulait me vendre son bien, mais il me fit répondre sèchement qu'il tenait à y mourir.

Ce devait être un homme étrange. Personne ne le connaissait dans la localité, pas même le curé, car il ne venait jamais à l'église. Je le voyais parfois seulement de mes fenêtres se promener en casquette et en longue redingote dans son petit jardin ou le long de la rivière. Ma lunette d'approche même, ne me fit pas distinguer ses traits et, comme

cette propriété avait appartenu de temps immémorial à de pauvres *Odnodvortzi* (maîtres d'une seule maison), je ne m'intéressai que médiocrement à connaître de plus près son possesseur actuel qu'on disait très-peu communicatif.

Un jour, enfin, j'appris qu'il était mort et qu'on allait vendre sa maison aux enchères. J'envoyai mon intendant pour l'acheter et, comme il n'y eut pas de concurrent, elle me fut adjugée à la somme de 12,000 roubles.

J'entrai immédiatement en possession. C'était une vieille maison dont le bois avait entièrement noirci et dont le toit, jadis peint en rouge, n'avait presque pas conservé de traces de cette couleur et présentait déjà plusieurs crevasses. Je trouvai, dans une des cinq pièces dont elle était composée, un bureau en noyer qui appela mon attention par sa forme ancienne et bizarre. J'ouvris le pupitre et, en faisant sauter un ressort, je découvris dans un tiroir secret un manuscrit que je déroulai. Il était en langue russe, et il me captiva dès les premières lignes.

„Qui que vous soyez, lisez cet écrit et pénétrez-vous de son contenu. Jeune vous y apprendrez à vivre, vieux vous y apprendrez à mourir.

„Je suis né sous une mauvaise étoile, rien de ce que j'ai entrepris ne m'a réussi et j'ai perdu tout ce que je possédais, mais je ne me plains pas du ciel,

car si le ciel gouverne les destinées humaines, son gouvernement est à coup sûr le meilleur de tous. Il ne règne point et ne gouverne que de loin, en laissant aux hommes toute liberté, même celle de ne pas le reconnaître. Bien fous ceux qui veulent tout réglementer et tout ordonner!

„A ceux qui travaillent pour le peuple, il est bien rarement donné de recueillir de leur vivant le fruit de leurs labeurs. J'ai semé dans une terre, sinon inculte, au moins qui n'avait pas encore été défrichée, mais la semence n'est pas perdue. Dieu, en renvoyant le premier homme du paradis lui avait donné le blé qui devait le nourrir; le diable, pour lui ravir cette ressource, l'a enfouie dans la terre, et le blé a poussé. Le tzar a abattu nos têtes et dispersé nos membres, mais le mot d'indépendance, proclamé par nous, revivra dans les siècles, et le sang de nos martyrs ne fera qu'engraisser le champ de la liberté.

„Ceux qui ne savent pas les joies sublimes du sacrifice, n'ont vu en nous que des infortunés, et, dans le sens de ce monde, je n'ai eu qu'un seul bonheur, une femme, un ange descendu du ciel pour me consoler et par qui seule, toute mon existence a été remplie.

„Petit, on me battait pour me faire apprendre, devenu grand, on m'a persécuté pour avoir trop su. J'ai su que le tzar n'était pas l'oint du Seigneur, et

que, s'il eût été l'envoyé de Dieu, il y a longtemps qu'il eût péri sous ses foudres vengeresses. J'ai su que les plus coupables n'étaient pas ceux qu'on punissait, mais bien ceux qui punissaient les autres. J'ai su qu'il n'y avait d'heureux que les pauvres d'esprit, que les hommes n'étaient que des animaux égoïstes et passionnés, et les peuples des troupeaux exploités par des charlatans... Que n'ai-je point su?

„J'étais né d'une famille puissante et riche, il ne dépendait que de moi de le devenir davantage. Il n'eût fallu que me ranger du côté des imposteurs, mais je me crus trop noble pour le faire. Ils m'ont pris mes biens et mes droits de citoyen, mais ils ne m'ont pas pris la dignité de mon âme ni la force de ma conscience. Ils m'ont jeté dans un cachot noir, j'ai traîné le boulet et subi d'abrutissants travaux; mais mon courage, loin de s'abattre, n'a fait que grandir à ces épreuves. Que ne m'en ont-ils réservé de plus grandes! Qu'avais-je voulu? donner la liberté aux serfs, ils la donneront; donner une constitution au peuple, on la leur arrachera; mais j'avais voulu tout cela trop tôt, le peuple n'avait pas réclamé encore et je fus rejeté de son sein. Ils ont bien fait, car je n'avais rien à voir dans une société si peu éclairée sur ses propres intérêts. Nous avions fait appel à la force contre la force, et la force nous a manqué. Nous n'avions pas à attendre que le peuple se prononçât, nous n'avions pas à invoquer ses lu-

mières, qui étaient nulles, et nous aurions eu trop à faire en voulant l'éclairer. Il nous restait à le devancer en lui laissant des exemples à suivre.

„Nous étions cent vingt, tous gentilshommes. Quand il y aura trois cents nobles et trois mille soldats qui voudront ce que nous avons voulu, la barrière qui retient le peuple disparaîtra et ses chaînes tomberont. Nous n'étions que cent vingt, mais derrière nous se tenait une légion de prudents ambitieux qui n'attendaient que notre succès pour se prononcer. Il était de ceux-là cet homme enrichi par l'espionnage qui trompe son maître en volant le peuple. Il était là celui dont l'esprit n'est pas plus court que les bras, mais dont le coeur est petit. Et celui aussi dont le frère, qui était des nôtres, a disparu, on ne sait où: ce ministre qui dirige l'esprit du peuple, dont les mains sont pleines d'un or impur et que ses nouveaux amis méprisent autant que ses anciens, ce promoteur de tout mouvement rétrograde, était, n'en doutez pas, assez fin pour préférer une cause libérale, qui aurait fait sa fortune, à la cause qu'il sert aujourd'hui et qui compromet sa réputation. Il n'y avait pas jusqu'à ces deux jumeaux littéraires, ces deux rénégats, marchands de bons mots et de sales quolibets qui ne fussent derrière nous, prêts à nous soutenir ou à nous trahir. Ils seraient tous passés dans nos rangs si nous avions réussi, et il n'a tenu qu'à bien peu que nous ayons triomphé.

Qu'avions-nous besoin d'épargner ceux qui ne nous ont pas épargnés!

„Que ne nous ont-ils pas fait pour nous arracher les noms de nos complices; mais s'il y en a eu qui n'ont pas su garder le secret, d'autres ont subi toutes les tortures en disant qu'ils n'avaient pour complices que ceux qui se présentaient d'eux-mêmes.

„Ils vous diront qu'ils nous ont tous réduits et que, s'ils nous ont laissé nos noms, c'est pour s'en servir comme d'un épouvantail contre quiconque voudrait marcher sur nos traces. Oui, il y avait parmi nous des hommes faibles qui ont regretté ce qu'ils ont fait et qui ont soupiré après l'aisance de leurs premières années. Ils vous diront les noms de ceux qui, à leurs yeux, se sont abrutis, en épousant des filles de soldats ou de colons, et en se faisant les précepteurs des enfants de Cosaques. Où est le mal? Mais ils vous tairont les noms de ceux qui ont préféré mourir dans l'exil que de devenir soldats, les noms de ceux dont le malheur n'a pas courbé la tête. Ils vous parleront de ceux d'entre nous qui se sont adonnés au mysticisme et n'ont plus quitté l'église et les livres saints. La fausse piété s'élèvera contre la dévotion si bien faite pour confondre nos persécuteurs, car ce n'est pas la faiblesse qui a plié le genou de ceux qui ont mis leur dernier espoir en Dieu. Les uns se plaignaient du souverain de la terre au Souverain des cieux et

imploraient son intervention pour les délivrer du tyran. — Vaines prières, Dieu n'aide que ceux qui savent s'aider eux-mêmes! Les autres poussaient leur angélique candeur jusqu'à prier Dieu pour le plus infortuné des hommes, pour celui que l'égoïsme aveugle et que la passion mène, pour l'homme qui, en proie à un brutal sensualisme, n'a jamais connu les joies divines de l'intelligence, — pour le tzar Nicolas.

„Les hommes du gouvernement se pareront de toutes les demandes en grâce que la souffrance a arrachées à quelques-uns d'entre nous ou que l'amitié a dictées à nos parents; ils se pareront de celles qu'ils ont accordées et ne vous diront pas celles qu'ils ont repoussées par cruauté ou par haine et non par justice. Ils vous parleront de Bestoucheff, auquel ils ont donné le droit de reconquérir avant les autres l'épaulette et de mourir sous le fer de l'ennemi, de Troubetzkoï qui s'est caché le jour de l'émeute et qui le lendemain s'est roulé aux pieds du tzar. Chef improvisé et incapable qui a perdu par sa faiblesse la cause au succès de laquelle son nom devait concourir. Simple instrument, n'a-t-il pas été puni plus que les têtes et les âmes de notre conspiration, car celles-là sont mortes glorieusement par une peine que l'on croyait rendre infamante, tandis que lui souffre encore dans l'exil avec sa femme et ses enfants? C'est là ce qu'ils appellent

la clémence impériale [1]). Je ne nommerai pas tous ceux qui ont répondu à la cruauté par le mépris, la colère du tzar les atteindrait dans leurs enfants, car cet homme n'a jamais pardonné!

„Ils ont mis et ils mettront tout en oeuvre pour nous perdre dans l'estime de nos concitoyens et pour flétrir notre mémoire. Mais qui pourra dire tout ce qu'ils ont fait, eux, les répartiteurs des biens de ce monde, les serviteurs de la justice? Après nous avoir tenu enchaînés dans des cachots souterrains, ils nous ont conduits, pendant trois mois à travers toute la Russie, à pied et chargés de fers! Ils voulaient faire voir au peuple qu'ils ne le craignaient pas, et ni le peuple ni les nobles n'ont murmuré! Et pourtant il y avait parmi nous des Galitzine, des Wolkhonsky, des Rostovsky, autrement nobles que les Gottorp, et les Troubetzkoï enfin, sur

1) M. Gretsch, dans sa réfutation de *La Russie en* 1839, par M. le marquis de Custine, dit s'être adressé au comte Benckendorf pour avoir des renseignements authentiques sur le refus fait au prince Troubetzkoï d'envoyer ses enfants là où ils auraient pu recevoir une éducation convenable. Le comte Benckendorf a fait répondre à M. Gretsch que *le criminel d'État*, Troubetzkoï, n'a jamais demandé une pareille autorisation, et l'eût-il fait, on n'aurait pu lui répondre que la loi à la main, qui dit que les enfants d'exilés étant des enfants de troupe, ne peuvent être élevés que comme enfants de troupe. — Jamais réfutation ne fut plus propre à servir d'appui à l'accusation!

la tête desquels avait flotté jadis la couronne, que les nobles russes ont préféré donner à un égal, pour être plus sûrs d'être traités en égaux. Nous voulions une constitution; mais les Romanof n'en avaient-ils pas trouvé une toute faite et dont ils n'ont plus laissé que quelques articles sur les prétendus droits de la noblesse?

„Elle s'est donc bien abâtardie, la Russie de nos jours, pour que cent nobles puissent aller en exil et que pas un seul cri d'indignation ne s'élève en leur faveur? Si la noblesse a perdu son empire, qu'a donc gagné le peuple?

„Après quinze ans d'exil, je rentrai enfin dans mon pays. La grâce du tzar me pesait plus que ne m'avaient pesé ses chaines: qu'ai-je vu, et qu'ai-je trouvé dans ma patrie? Ils m'ont interdit l'entrée des villes, mais le bruit de ce qui s'y passe vient encore retentir jusqu'à moi. La terreur a eu son effet, et tout le monde s'est docilement courbé sous ce joug que nous avions voulu secouer. L'abattement s'est emparé des coeurs les plus nobles, et les esprits les plus élevés se sont perdus dans des rêves creux et de stériles systèmes, pendant que l'ignorance a continué de régner, le bâton d'une main et le fouet de l'autre! Le sabre, cet argument suprême, ce seul appui de la Russie libérale, ne pense plus et n'est plus même suspendu à la hauteur du coeur. Les fonctionnaires qui ne vivent pas de rapines vivent

des aumônes de celui même qu'ils méprisent et, telle est l'infection de l'atmosphère sociale, que les pères dénoncent leurs fils, qu'ils ont élevés sous leurs yeux, du moment qu'ils les croyent trop libéraux, et que des frères, pour parvenir, ne craignent pas de fouler un frère à leurs pieds!

„A quoi donc a servi notre sacrifice, et le tzar ne m'a-t-il rappelé que pour voir par mes yeux son triomphe et l'inutilité de nos efforts? Oui, son oeuvre est entière et la nôtre est en ruine. Qu'avions-nous besoin aussi d'évoquer les conspirations de l'Occident, dans ce pays où la corde et le poison jusqu'ici ont seuls fait justice des rois incapables et cruels? Pour prévenir le retour de pareilles tentatives, eux aussi ont eu recours à une arme étrangère, à la corruption. Après avoir étouffé notre soulèvement à l'aide de l'ignorance, ils ont, par l'appât de l'or, énervé les coeurs et corrompu les consciences. Que ne feront-ils pas à l'aide de ce fatal poison?... Oui, je puis me laisser mourir..."

II.

Ici s'arrêtait le manuscrit.... Quelque chose de vague me faisait croire à une fin tragique de l'auteur. De peur qu'il ne tombât dans des mains indiscrètes, je l'emportai et me hâtai de sortir.

J'allais secouer les impressions pénibles que cette lecture avait fait naître, en même temps que coordonner les graves pensées qui se pressaient en moi. Comme j'entr'ouvrais la porte, je vis une femme qui se détourna au bruit que je fis et se glissa le long du mur.

Je l'eus bientôt rejointe et lui demandai ce qu'elle cherchait.

— Je suis, me dit-elle, la femme de celui qui a habité cette maison et, comme je passais ici, j'ai voulu y entrer.

— Son nom, dis-je, son nom, madame?

Son nom, qu'importe?

Je m'étais découvert et ne la quittais pas des yeux. Sur les traits de cette femme la beauté et la souffrance s'étaient livré un long combat, dans lequel la beauté avait gagné une expression de force et de grandeur et la souffrance avait perdu ce qu'elle a de sombre et de dur.

Je la vois encore, elle était blonde et pâle, ses yeux mornes et pensifs s'animaient d'un vif éclat chaque fois qu'elle les soulevait. Un simple bonnet couvrait sa tête et un manteau en satin noir, qui avait perdu son premier lustre, la garantissait du froid qui commençait alors à se faire sentir, car nous entrions en automne. Je m'aperçus enfin que je l'embarrassais par mon silence et, me hâtant de

le rompre, je lui demandai si elle s'était mariée bien avant 1825?

A cette question, elle fixa ses yeux sur moi et dans ces yeux je vis un monde d'idées et de sentiments, profonds comme la mer et vastes comme le ciel dont ils avaient la couleur. Le regard scrutateur d'une femme bouleverse l'âme qui souvent résiste au regard pénétrant de l'homme. Pour échapper à ma confusion je lui dis:

— Deux motifs, madame, expliquent s'ils n'excusent ma curiosité. Je succède à votre mari dans la possession de cette maison et je viens de lire un manuscrit qui m'en a assez appris, pour que je désire en savoir davantage.

— Que voulez-vous faire de ce manuscrit? me demanda-t-elle avec précipitation.

— Vous le remettre, si vous craignez que je n'en abuse.

Non, gardez-le, puisque le sort l'a fait tomber dans vos mains. Et, comme si cette marque de confiance eût détruit toute contrainte, elle continua:

— Vous me demandiez, monsieur, si j'étais mariée avant 1825? Non, je me rendis auprès de *** en Sibérie.

— Vous l'aimiez donc beaucoup?

— Je ne sais si je l'aimais plus que je n'étais indignée de voir tant de femmes abandonner leurs maris, alors que le malheur les leur rendait si né-

cessaires, et que le dévouement de ces hommes à la liberté les avait couronnés d'une gloire impérissable? Car quel avait été leur but? — Donner le pain aux pauvres et la dignité aux riches. — Mais ne croyez pas qu'il y avait seulement de l'abnégation de ma part à agir ainsi. J'étais jeune, je rêvais l'amour et je savais que les malheureux en étaient les plus capables. Il y avait, vous le voyez, autant d'égoïsme que de dévouement en moi.

— Vous avez dû bien souffrir?

— J'aimais et j'étais aimée, qu'avais-je besoin de plus? J'ai moins souffert en Sibérie qu'ici, car là bas il nourrissait une illusion, non pas celle de son pardon, il n'y songeait guère, mais celle de voir un jour son pays libre; de retour ici, il a perdu tout espoir et sans espoir on meurt. Cette âme, si fière dans le malheur, s'était brisée au premier rayon de ce que les autres auraient appelé le bonheur; sa grâce ou son semblant de grâce était pour lui le pire des châtiments. Mon influence sur lui devint impuissante; j'étais partie pour concerter avec sa famille les moyens de le tirer de cet abattement, et je revins quand il n'était plus... — Ici sa voix fut suffoquée.

— Comment est-il mort? demandai-je, appréhendant le suicide.

— Il est mort de langueur, de chagrin, me répondit-elle; c'est un poison comme un autre et c'est

même le plus violent des poisons sur les âmes sensibles, et pourtant, je fus assez faible pour croire un moment qu'un motif vulgaire avait été la cause de son chagrin. Notre fils...

— Vous avez un fils!... où est-il?

Mais elle, sans s'apercevoir de la chaleur que je mettais à cette question, poursuivit:

— Notre fils est le fils d'un exilé, d'un galérien, il n'a ni nom ni droit.

— Son nom n'est-il pas celui de son père et n'a-t-il pas droit à l'intérêt de tous ceux qui pensent et qui ont un coeur?

— C'est un bien petit droit. Je crois qu'il y a encore chez nous assez d'hommes qui sentent et qui pensent, mais ils craignent tant qu'on ne s'en aperçoive!...

— Si vous avez eu le courage de devenir la femme d'un proscrit, votre fils doit être fier de vous et de son père.

— Alors j'agissais en femme et aujourd'hui je pense comme une mère. La perte de mon mari a bouleversé mes idées... Mais vos paroles me font du bien; vous disiez donc?

— Je disais, madame, que votre fils saura trouver l'estime que son père a méritée, que, si la génération actuelle était aussi dégradée que votre mari l'a pensé, il appartient à celle qui vient la régénérer; votre enfant est notre frère, notre ami, notre

fils. Tant qu'il restera ce qu'il est, le fils d'un galérien, il sera un reproche vivant à nous tous, à notre siècle lâche et corrompu, à ce gouvernement qui punit le père dans ses enfants, alors même qu'il a gracié le père. Si, au contraire, votre fils veut rentrer dans cette société que son père a répudiée, il trouvera assez de bras pour le porter au rang le plus haut. — Choisissez, mais quel que doive être votre choix, laissez-moi vous dire que je voudrais être à genoux devant vous, tant je vous crois grande et me sens petit. Vous me réconciliez avec cette société que votre mari a cru perdue, car aussi longtemps qu'il y aura des dévouements tels que le sien et le vôtre, on serait mal venu de désespérer de l'avenir.

Elle me tendit sa main que j'embrassai avec ferveur.

Mes affaires m'appelèrent à Moscou; je n'ai plus revu ni ma maison ni celle que je venais d'acheter et que je me proposais de démolir, mais que j'ai préféré laisser debout.

Il y a quelques mois, je reçus une lettre d'un professeur russe qui m'apprenait que l'étudiant ***, auquel je m'intéressais, venait de remporter les grades universitaires avec une rare distinction. Il avait ainsi reconquis pour lui-même les droits qu'on avait ravis à son père. Le professeur disait qu'il

avait acquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissaient. Il ajoutait que sa mère venait de mourir et, qu'en mourant, elle s'était souvenue de moi...

Son fils va donc entrer dans cette société pour laquelle son père a souffert et est mort en désespérant de la voir changer. — Qu'est-ce qui l'attend? Va-t-il parcourir la carrière de son père? C'est une gloire que je ne lui souhaite pas. Puisse le sort lui réserver une vie moins agitée! Vous tous, veillez sur lui! et, si son pas, encore chancelant, peut-être, venait à dévier de la route du devoir, amis, ramenez-le!... Si le tzar, rougissant de honte à la vue de ses succès, attentait à sa réputation, amis, abritez-le! Vous le savez, l'honneur est le seul bien sur cette terre et mieux eût-il valu hériter pour lui du martyr que de ne pas hériter de l'honneur. Et vous femmes, qui venez de voir l'ornement de votre sexe, veillez sur l'orphelin! C'est vous qui régnez sur cette terre, que votre règne soit doux et juste, et qu'il répare les maux qu'un potentat sans coeur répand autour de lui!

Comme on le pense bien, tout ce que j'ai appris là, me préoccupa souvent et me fit songer à ce qu'était et à ce que pouvait et devait être la génération actuelle de la Russie. L'idée de le reproduire dans une série de portraits se présenta tout naturellement à moi et cet ouvrage en est la réalisation.

L'AMI DES POLONAIS.

La porte d'un troisième étage dans la rue Millionoï s'ouvrit avec violence. Un jeune homme entra, fit rouler son manteau sur une rangée de chaises qui garnissait l'antichambre et, passant dans la pièce voisine, il se jeta sur un *pâté*, sorte de meuble en maroquin, demi fauteuil et demi sopha, fort à la mode à Saint-Pétersbourg. Il était évidemment agité et contrarié. Il déroula un gros manuscrit tout raturé d'encre rouge, le feuilleta avec rage et le froissa de même.

— Adieu gloire, adieu renommée, s'écria-t-il, je n'écrirai plus, la censure le veut ainsi! Je préfère ne rien produire que de laisser mutiler mes oeuvres. Hommes qui vous dites sages et vous croyez prévoyants, poltrons qui frémissez au bruit d'une idée, comme le criminel au bruit imaginaire de la solitude, vous bridez l'essor de l'esprit, vous dites à la pensée: „Tu iras là et pas plus loin!“ Arrière nobles élans de coeur, brillantes fantaisies, vous ne

pouvez éclore sous ce ciel, vivre dans ce désert! Passé, présent et avenir d'un peuple, vous êtes interdits à nos recherches. Il n'est pas jusqu'à la prospérité de lanation, la plus noble de toutes les méditations, dont l'étude ne soit soustraite à notre patriotisme par ces sbires de la pensée. L'histoire, ce miroir de la vérité, ne reflète que ce qui leur plaît; la'mour même, cette consolation de l'homme, ne trouve pas merci devant leur tribunal qui le veut si pudique et si chaste qu'il le rend méconnaissable.

Bronine repassa dans sa mémoire toutes les particularités de la conversation qu'il venait d'avoir avec le censeur. Non content de lui remettre le manuscrit avec son veto, ce digne fonctionnaire lui avait dit que les censeurs avaient ordre de faire leur rapport sur les ouvrages qu'ils ne laissaient pas passer, de même que les rédacteurs de revues sur les articles qu'ils n'admettaient pas, afin que le gouvernement eût l'oeil sur les auteurs libéraux, mais il avait ajouté que, par respect pour le talent que Bronine avait dépensé en pure perte, il allait omettre cette formalité, pourvu qu'il promît de garder le secret.

Bronine rougit d'indignation au souvenir seul de cette révélation, et, ramassant le manuscrit qu'il avait jeté par terre, il alla le mettre dans le poêle qui brûlait en ce moment et prit un plaisir féroce

à le voir se réduire en cendres pour se dissiper en fumée.

— Il y avait pourtant quelque chose là! se dit-il, en remuant la braise. Que me reste-t-il à faire, maintenant qu'ils ont tué ma pensée? Fuir, fuir à jamais ce pays qui n'a que faire de l'esprit. — Puis, prenant sur la table une sonnette, il l'agita avec impatience, il appela, mais son domestique ne venant pas à lui, il alla vers lui. Il le trouva étendu sur son lit de sangle et ronflant à se rompre les narines.

— Heureux mortel, pensa Bronine, tu n'as ni souci ni inquiétude, tu dors jour et nuit, tandis que le sommeil me fuit ou ne fait que m'agiter au lieu de me calmer.

Se décidant enfin à rompre ce sommeil qu'il était prêt à envier, il secoua son *groom* par l'épaule, légèrement d'abord, violemment ensuite, jusqu'à ce que enfin celui-ci, ayant sauté au bas de son lit, se mit à se frotter les yeux du revers de ses deux mains, avec force accompagnement de coudes. Le lit était crotté, le linge sale, ses habits couverts de plumes, sa cravate de travers; mais Bronine, loin de se fâcher, comme il l'aurait sans doute fait en toute autre occasion, se sentit presque à demi allégé à la vue de cet abaissement, comme s'il eût pensé que c'est trop payer l'insouciance que de l'acheter au prix de la dégradation.

Ayant ordonné à son domestique de venir l'aider à sa toilette, mais de commencer par refaire la sienne, il rentra dans sa chambre.

— Il est dit, s'écria-t-il, que je ne ferai rien de cet homme, pas même un laquais, et pourtant je ne prétends pas à moins que de réformer la Russie!

Il se rhabilla à la hâte et se rendit chez son oncle, qui lui tenait lieu de père, homme de l'ancien régime, dévoué à la Russie telle qu'elle, justifiant tous les abus pour le seul plaisir de vivre tranquille, esprit droit, mais aux vues bornées, qui aimait son neveu, tout en ne partageant aucune de ses idées, et qui espérait le plier à ses volontés, tout en renonçant à le refaire à son image.

Notre jeune auteur lui fit part en entrant de sa résolution d'aller à l'étranger pour quelques années. Le vieil oncle se récria de toutes ses forces.

— Tu veux donc te perdre, malheureux! lui dit-il; tu as juré de me désespérer jusqu'à la fin. Que vas-tu chercher à l'étranger?

— Oublier tout ce que je vois ici, m'étourdir.

— Dissiper le reste de ton patrimoine.

— La vie ici est plus chère que le voyage, et elle est insipide.

— Mais tu compromets ton avenir; que seras-tu?... voyageur!

— Voyageur, soit, si le titre d'auteur n'a pas de mérite à vos yeux.

— Auteur! à quoi sert-il d'être auteur? Que te rapporte ta plume?

— Vous pesez tout au poids de l'or.

— Mais, avant tout, faut-il être quelque chose dans le monde.

— Avant tout, je veux être homme, et ici, je sens que je m'abrutis.

— L'oisiveté abrutit, sans doute; fais-toi une occupation, prends du service.

— Que j'entre en concurrence avec des voleurs et des ignorants?

— Tous les gens honorables servent ou ont servi.

— Il y a un commencement à tout, et je veux prouver qu'on peut être un homme d'honneur sans être fonctionnaire. Sommes-nous nobles pour ne pas être libres?

— Le service public est un privilége du noble.

— J'aime autant que cela en soit l'exemption.

— Crois-moi, Pierre, reprit l'oncle après une courte pause, tu t'en repentiras un jour; un homme sans grade est un homme nul, lors même *qu'il eût ravi les étoiles du ciel.*

— Je ne m'en estimerai que davantage, lorsque je n'aurai pas l'estime des gens qui croupissent dans les préjugés. Je ne suis pas assez riche pour vivre

en Russie; mon amour-propre se voit ici froissé tous les jours; à l'étranger, au moins, je pourrai vivre comme je l'entends.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ici?

— Une foule d'exigences plus ridicules les unes que les autres. Hier, on m'a serré la main en sortant du bal, parce que j'allais monter en voiture avec vous; aujourd'hui, chez M***, on m'a fait attendre une demi-heure, parce que j'étais venu à pied.

— Et c'est pour de telles niaiseries que tu vas brûler tes vaisseaux? Travaille à t'enrichir. Est-ce que le monde n'est pas partout le même, et le bonheur ne dépend-il pas de nous seuls? Ton plus grand ennemi c'est toi-même; ton ambition te perdra; tu as beau la fuir, elle te suivra partout, elle ne te quittera pas plus que ton ombre.

— Je saurai la comprimer, la tuer. Ne m'avez-vous pas dit cent fois que le vrai bonheur consistait à limiter ses besoins, et l'ambition n'est-elle pas un luxe? La meilleure victoire n'est-elle pas celle qu'on remporte sur soi-même?

— Tu ne tueras pas ton ambition, mais tu te tueras toi-même.

— J'espère bien que non, répondit Bronine, en embrassant son oncle; et, profitant du premier silence de celui-ci, il s'esquiva bien vite, tout heureux d'avoir presque triomphé.

Il se rendit de ce pas à l'Académie, pour faire annoncer son départ trois fois, dans le journal de ce corps savant, ainsi que l'exigent les lois russes. Un employé, triplement décoré, vint prendre ses nom et prénoms; Bronine, tout préoccupé encore des idées de son oncle, lui demanda d'un air sardonique comment on publiait les noms de ceux qui sont sans grade?

Son ton insouciant froissa le fonctionnaire qui répondit avec emphase:

— Ceux qui n'ont été honorés d'aucun grade, monsieur, s'écrivent *sans grade*.

Une fois muni des trois numéros du journal annonçant son départ, Bronine courut au *bureau des étrangers*, où, mieux avisé, il glissa dans la main d'un employé un assignat rouge de dix roubles. Un tel argument ne manquant jamais son effet en Russie, il eut son passeport en peu de temps et, n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement de l'empereur, il fut assez heureux pour n'éprouver aucune difficulté de la part de Sa Majesté, qui, en bon père, tient à ne laisser partir personne de son pays sans son consentement spécial. Il put donc sans obstacle s'embarquer sur le premier bateau à vapeur partant pour Lubeck.

Le temps était calme et le navire rasait l'onde avec vitesse. La société devenait plus animée, à

mesure qu'elle devenait plus intime, plus gaie, à mesure qu'on s'éloignait de la *cara patria*. Mais Bronine ne prenait aucune part à cette animation. Il était en général peu communicatif et se méfiait de lui-même, en présence de ce qu'on est convenu d'appeler des hommes du monde.

Comme un militaire qui marche sans broncher contre les bouches de canon vomissant la mort et qui tremble devant deux beaux yeux encadrés dans un chapeau élégant, Bronine, lui, aurait tenu tête à toute une Faculté de savants, mais il se trouvait gêné dans la société des dames. Etait-ce de la timidité ou de la fierté? C'est sur quoi il n'avait jamais pu s'éclairer lui-même. Il fuyait les conversations futiles, quoique, en véritable observateur, il gagnât à tout contact et apprit de l'ignorance comme du ridicule. C'était une nature prédestinée au malheur; il voyait une haute poésie dans la souffrance et il était mal à son aise quand il ne se sentait pas quelque chagrin au coeur. On eût dit qu'il fuyait le bonheur comme un élément corrupteur, et lorsque celui-ci venait le trouver, il lui tournait le dos. Supérieur à tant d'hommes par l'esprit, il prenait un âpre plaisir à se voir au-dessous d'eux par sa position. Froissé au début de sa carrière, il s'était fait à l'humiliation au point d'en être avide et, se redressant à chaque coup que lui portait le sort, il avait contracté pour lui presque du mépris. Tout

jeune encore, il avait conçu un grand dégoût pour le monde qu'il n'aimait pas et qui le payait de retour. Il ne s'était pas produit encore; ses qualités supérieures, sans contredit, étaient cachées au public, mais il en portait la conscience en lui-même et quelque chose lui disait qu'il ne serait jamais estimé à sa juste valeur. Aujourd'hui il fuyait la Russie pour l'étranger; s'y trouvera-t-il mieux?

Comme il était assis sur un banc, préoccupé de cette pensée, une dame élégante, placée en face de lui par terre sur de beaux coussins et de magnifiques tapis, était entourée de brillants cavaliers qui se disputaient l'honneur de lui faire leur cour. Bronine l'examinait de loin avec une insouciante curiosité, lorsque la conversation venant à tomber sur la Pologne, la dame dit d'un ton incisif que c'était une nation fourbe, inconstante et lâche.

Le dépit monta au front de Bronine qui ne pouvait jamais laisser passer une erreur en politique sans la relever, alors surtout qu'elle lui paraissait venir du coeur. Au hasard de commettre une inconvenance, il dit avec ironie:

— Madame voudra bien, sans doute, excepter quelques-uns des Polonais de sa sévère réprobation?

Ces mots tombèrent comme une pierre au milieu du cercle des causeurs qui s'ouvrit pour faire voir et regarder notre brusque interrupteur. La

dame, sans se déconcerter, répondit avec une certaine malice qu'on aurait pu même appeler de la méchanceté:

— Monsieur en connaît-il qu'il faille excepter?

— Pas personnellement, madame, mais j'ai entendu dire qu'en honorant ses ennemis on s'honorait soi-même.

L'idée était profonde et saisissante. Quelques militaires qui sortaient de faire la guerre de la Pologne furent émus, d'autres surpris et déconcertés. La dame chercha son refuge dans un sourire qu'elle tâcha de rendre malin, et Bronine la saluant, alla voir l'écume de l'eau que produisait la roue de la machine.

A peine s'était-il penché sur la rampe, qu'il fut abordé par le secrétaire d'une légation italienne à Saint-Pétersbourg, qui s'en retournait dans son pays et qui lui dit presque à l'oreille:

— Monsieur Bronine, votre oncle m'a beaucoup parlé de vous et je vous porte un véritable intérêt. Ce que vous venez de dire est très-impolitique; vous êtes, il est vrai, sur une mer étrangère, mais vous êtes encore sous le pavillon russe.

— Vous êtes plus russe que moi, mon cher monsieur C***, répondit Bronine avec un dégoût qu'il eut peine à cacher; mais vous avez raison de me rappeler que j'ai eu tort de me mêler de la conversation, sans savoir si madame Vérof se souvenait

de moi. Voulez-vous me faire la faveur de me présenter à elle? — Puis, sans lui donner le temps de la réflexion, il le prit par le bras et, le conduisant devant la dame, le contraignit à faire ce qu'il lui demandait.

— Je crois vous avoir vu chez madame la comtesse D***, fit madame Vérof, qui ajouta avec un air d'ironie:

— Vous allez pour la première fois à l'étranger?

— Oui, madame.

— On ne le dirait pas, à en juger par la chaleur que vous mettez à la cause polonaise.

— Je ne savais pas, madame, qu'il fallût avoir été à l'étranger pour apprendre à compatir au malheur.

Madame Vérof était évidemment embarrassée, elle se retourna plusieurs fois sur ses tapis et dérangea ses coussins; puis, reprenant comme par inspiration, elle dit à demi-voix, afin de n'être entendue de personne d'autres:

— Il faut avouer que nous n'avons pas encore trouvé le langage dans lequel nous devons parler de la Pologne[1]).

— Ceci, madame, est le mot d'un homme d'esprit, peut-être; mais je doute fort que ce soit là le mot d'un homme de coeur.

1) Ce mot est attribué à un auteur russe peu estimé, qui l'aurait dit au prince de Talleyrand, en 1837.

— Et vous aimez mieux avoir du coeur que de l'esprit? reprit madame Vérof, piquée au vif.

— Je tâche d'avoir un peu de l'un et de l'autre, répondit Bronine..... Nous avons un temps magnifique, ajouta-t-il, pour détourner la conversation qui en resta là.

Madame Vérof chercha plusieurs fois, pendant la traversée, à renouer l'entretien avec Bronine, afin de détruire l'effet défavorable qu'elle se doutait avoir produit sur lui; mais celui-ci éluda tout rapprochement et fut heureux d'échapper à ses compagnons de voyage, dès qu'on eut touché à Travemunde.

Bronine vit Hambourg avec ses filles toujours gaies et ses peupliers toujours droits, qui compte plus de *roubles* que de *marcs*, tant les Russes y laissent de leur argent. Là, il respira librement pour la première fois et connut en réalité cette indépendance qu'il avait toujours rêvée, toujours cherchée. Ne rendre à personne compte de ses actions, ne pas s'inquiéter de celui qui vous coudoie, ne pas avoir sous les yeux une autorité toujours tracassière et toujours ombrageuse, être gouverné sans se sentir l'être, lui parut un délice ineffable. Il se dit que partout où le gouvernement comprend sa mission,

il trouve tant à faire qu'il ne peut que laisser aux sujets une large part de liberté individuelle.

Il traversa à vol d'oiseau les mille et un duchés allemands, visita tous les bains en renom, sans trouver un seul séjour qui pût l'attacher. Cette vie d'oisifs qui demandent quelque sensation au jeu et la payent au poids de l'or, des malades imaginaires qui oublient leur âme dans le soin qu'ils prennent de leur corps, des hommes blasés qui mendient une distraction à des inconnus, des femmes qui cherchent des aventures sans en trouver, et d'autres qui les trouvent sans en chercher: toute cette vie, disons-nous, ne pouvait captiver Bronine.

Il vit Berlin que se disputent la guerre et la science, la force et la lumière. Il s'assit sur les bancs de son école, dormit au bruit rocailleux de la voix enflammée de Steffens et se tint éveillé au son de la parole saccadée de Gans qui faisait du libéralisme à l'eau de rose. Il prêta l'oreille à Ritter et le suivit dans ses pèlerinages à travers l'Asie qu'il connaît comme les couloirs de l'Université. Il vit Raumer aux yeux pétillants qui parle comme une femme, tout en écrivant comme un homme [1]), et connut Humboldt dont l'affabilité égale le savoir;

1) Laube.

mais il chercha en vain un représentant de Hegel qui le comprît et le fasse comprendre [1]). — „Quel est le sens court de tous ces longs discours“ [2])? se demanda-t-il avec Schiller, et il alla saluer les cendres de celui-ci à Weimar, où il trouva aussi celles de Goethe et celles de Herder.

Prenant ainsi dignement congé de l'Allemagne, il passa par Vienne, où il vécut quelques jours de la vie de ses habitants, qui partagent leur bonheur entre le vin et le faisan.

Il vit Venise avec ses gondoles et ses lagunes, ses Titien et ses Paul Véronèse; mais la vie aquatique ne le tenta guère. Il vit ces palais, restes d'une grandeur passée, restes aussi d'une tyrannie qui opprimait au nom de la liberté, mais qui au moins savait faire venir l'abondance là où règne aujourd'hui l'apathie de la soumission. Le Saint-Marc lui rappela l'architecture et la splendeur de Byzance que la Russie imite si bien dans ce qu'elles ont de moins beau; mais le Pont des Soupirs et la Gueule du Lion prête à recevoir les dénonciations des traîtres et des méchants; ces cachots, qui retentissent encore de gémissements et que souille le

1) „Hotho est le seul de mes élèves qui m'ait compris, et cela encore pas tout à fait,“ a dit Hégel à sa mort.

2) Was ist der langen Rede kurzer Sinn?

(Wallenstein.)

sang des détenus, et cette aigle autrichienne prête à dévorer de nouvelles victimes, lui firent répéter plus d'une fois cette devise qu'il trouva inscrite sur le mur de l'une des prisons:

Di chi mi fido, mi guarda il Dio,
Di chi mi non fido, mi guardo io!

Il lut les noms de Byron, de Hugo et de Lamartine dans la prison de Ferrare, et n'y inscrivit pas le sien, par vénération pour le Tasse et par respect pour Byron; mais il ne put résister à la tentation d'y tracer ces vers de Victor Hugo à Châteaubriand:

„Tout doit un tribut au génie,
Eux, ils n'ont que la calomnie;
Le serpent n'a que son venin!“

Florence avec ses merveilles des arts; Rome l'antique et Rome la moderne avec le Panthéon et le Saint-Pierre, le Forum et la place d'Espagne, la voie Appienne et la rue Longue; Naples avec son ciel si pur qui se mire dans une mer si belle, son volcan toujours menaçant et sa cité antique qui sort de dessous les cendres pour révéler aux modernes les secrets du monde ancien: toutes ces beautés ne lui firent oublier qu'un moment la mort politique de l'Italie, où l'on vit de souvenirs et de contemplations, plus même que d'espérances. Il avait hâte de respirer l'air plus libre, quoique moins pur des cités actives.

Il vit Paris où le bien se mêle avec le mal, sans qu'il eût pu dire de quel côté penche la balance,

Paris le pouls de l'Europe, dans une agitation toujours fébrile, Paris la tête du monde, une tête chaude et déréglée, pétrie d'or et de fange, où tout se vend et tout s'achète, où la science meurt de faim, où les belles-lettres, pétillantes de vivacité mais hideuses de cynisme, s'endorment dans le luxe ou s'embourbent dans le mauvais goût d'un public peu sévère; où le calcul tient lieu de sentiment; où l'esprit a usé le coeur et la corruption rongé tout frein; où l'honneur, cette vertu héréditaire des Français, est appelé devant les tribunaux, — Paris qu'on quitte souvent sans regret, mais qu'on revoit toujours avec plaisir.

Il vit le règne de la bourgeoisie qui dit tout haut „que l'homme qui n'a rien ne vaut rien," ce ventre de l'Etat si peu fait pour régner et qui perdra toujours l'Etat qu'il gouverne.

Il serra la main au plus grand et au plus affable des poètes slaves, cogna en vain chez Lamartine et fut dédommagé de sa froideur par la causerie vive et sage du célèbre chansonnier qui connut en lui un Russe d'esprit.

Londres lui offrit un autre spectacle et provoqua en lui d'autres idées. Les apparences cachèrent à ses yeux la réalité; il vit la vertu et la chasteté là où les autres voient l'hypocrisie et la pruderie. Une aristocratie, politiquement la plus éclairée de toutes

les aristocraties, qui a toujours su à temps céder une partie pour sauver le tout, accrue sans cesse par la distinction du talent et de la richesse, maintient le loisir qui éclaire l'esprit, le bien-être qui élève l'âme; pacifiée avec la démocratie, elle offre le curieux spectacle de la liberté publique assise sur ces deux éléments rivaux, liberté qui va toujours en s'accroissant. L'inégalité des fortunes parut à Bronine un mal inévitable, du moment que l'égalité est impossible et qu'un partage plus grand ne ferait que détruire le luxe sans abolir la misère, et remplacerait les souffrances matérielles par le malaise moral. Dans cet étrange pays, les convenances font plus que ne peuvent faire ailleurs les prescriptions et les répressions. Le confort y fait oublier le plaisir, et la perfection de l'industrie rachète l'absence des arts. Il admira tout: la fidélité à la parole donnée, la beauté des femmes, un gouvernement national qui a mûri au soleil de la publicité et grandi à l'ombre de l'empire des mers, la grandeur des cités, des espaces, les repas homériques, cette Tamise, la couronne des fleuves, la rue la plus animée du monde, qui roule sur ses flots les richesses de l'univers.

Il ne séparait pourtant pas Paris de Londres, ni Londres de Paris dans ses affections. S'il y a plus d'énergie en Angleterre, il y a plus d'humanité en

France. Si l'Anglais est plus constant, plus pratique, le Français est plus chaleureux et plus communicatif. Le progrès universel dépend de l'union de ces deux nations, et leur désaccord ne peut que nuire à la liberté du monde entier. La France, jeune en industrie et jeune en politique constitutionnelle a beaucoup à apprendre de l'Angleterre dans ces deux sphères; mais, à son tour, elle peut guider sa rivale dans tout ce qui tient à la sociabilité et au goût du beau. Ce sont les deux peuples qui, en se civilisant, ont conservé leur nationalité; ils se complètent l'un par l'autre, et l'on ne peut que déplorer la destruction de l'originalité anglaise qui pâlit de plus en plus devant le flambeau séducteur de la civilisation française.

Le voyage fit un moment oublier à Bronine les misères de ce monde; car quel siècle s'est jamais offert sous un plus triste aspect? Où est l'homme qui attire le regard et qui puisse s'appeler grand? Le temps des rois est passé, et celui des peuples n'est pas encore venu. Les souverains aveugles ne voient pas que le pouvoir leur échappe, ou, le sentant, ne savent pas se le rattacher par des actions méritoires, et les peuples se demandent s'ils sauront se gouverner eux-mêmes? Partout une médiocrité désespérante. La France en décadence sans qu'on sache d'où viendra le souffle qui la vivifiera;

l'Allemagne assoupie, les peuples slaves dans les langes et l'Italie dans les fers! Un despote qu'aucun roi ne sait faire rougir, un vieillard qui mesure ses intentions sur sa force, et non point sa force sur ses intentions [1]); un philosophe dont la couronne a comprimé le front et tué toute energie, une lâche cupidité refoulant tout honneur, et la civilisation attendant la lumière de la fumée et de la vapeur! Les poètes devenant orateurs, les professeurs ministres et les hommes d'État spéculateurs. Il n'y a ni parti, ni conviction, les autels sont ébranlés plus que les trônes, l'or est l'unique idole, la vertu s'appelle richesse et l'égoïsme honneur!

Sévère pour les autres, Bronine ne l'était pas moins pour lui-même, et nous lisons dans ses notes une confession qui nous paraît digne d'être rapportée presque en entier.

„Je suis, écrivait-il, je suis mauvais, on ne peut plus mauvais, à tel point que, lorsque je descends en moi, j'ai peur de moi-même. Je n'ai pas de foi et n'ai pas le courage de me l'avouer. Je ne sais pas s'il y a un Dieu, et pourtant, j'ai besoin d'en avoir un. Je sens mes genoux fléchir sous moi quand j'apprends le malheur des personnes qui me sont chères, et j'attribue le bonheur qui vient me

1) Mickiewicz.

surprendre à ma mère, en me disant qu'elle a dû être une femme aimée de Dieu qui la récompense en moi; mais le malheur vient-il me frapper moi-même, soudain je me roidis contre lui, je renie Dieu, car je ne puis me le figurer injuste ou incomplet, et sa justice m'échappe chaque fois qu'elle me froisse. Quelque grande que je fasse la part du libre arbitre, lorsque je vois des millions d'hommes le jouet d'un despote, je ne puis croire à la présence de Dieu sur cette terre.

„Je n'aime pas ma patrie telle qu'elle est, et je ne saurais la faire telle que je la voudrais. J'ai perdu mes parents jeune, et, avec eux, tout un monde de doux sentiments. — J'aurais été fâché de ne pas être né, et pourtant la monotonie journalière de la vie me lasse et me fatigue autant que les bornes trop limitées de mon avenir me désolent et me privent de toute énergie. Je me dis que je saurai rejeter cette existence le jour où elle me sera à charge, et je crains de ne pas avoir ce triste courage, alors qu'il s'agira de l'avoir en effet. — Étrange assemblage de grandes tendances et de petites passions, je désire le bien et fais souvent le mal. En toute chose, comme en tout homme, le mauvais côté me frappe le premier et m'affecte toujours plus que ne me réjouit le bon côté. Je n'ai jamais aimé, parce que j'ai toujours vu que l'intérêt était le mobile de l'amour. Je reproche aux autres

le calcul dans le sentiment et ne sais m'en délivrer moi-même.

„Je crois être envieux, car il y a plus d'heureux dont le bonheur me révolte que de ceux chez qui il me réjouit; il est vrai qu'il y a plus aussi de ceux qui ne méritent pas leur bonheur que de ceux qui en sont dignes, soit qu'ils l'aient mal acquis, soit qu'ils ne sachent pas en faire un usage convenable. — Je suis vindicatif, jamais je n'ai laissé une offense impunie; la ruse a suppléé ma force: toutes les fois que celle-ci a failli, l'autre a triomphé. — L'étude m'a lassé et la passion ne m'a pas distrait. Le peu de cas que la plupart des hommes font de la science m'a détourné d'elle, et les passions m'ont dégoûté d'elles-mêmes. — Je ne sais pas où je vais, je laisse aux circonstances le soin de me conduire; seul, que puis-je?...“

Bronine était du petit nombre de ceux qui prennent plaisir à paraître plus mauvais qu'ils ne sont, sûrs de ne pas trouver l'estime qu'ils méritent. — Sa religion tenait à de la poésie. Il aimait le bien et haïssait le mal, sans espoir du paradis, sans crainte de l'enfer; son Dieu était le fléau des grands, le père des petits, et il ne croyait pas au règne de la moralité sans religion. — Sa patrie était celle des hommes de coeur et d'esprit, la pa-

trie commune de l'intelligence et de l'honneur. L'idée d'ôter les chaînes aux peuples qui gémissent sous le joug les uns des autres, de les unir par les liens de la fraternité, absorbait tout son être. C'était là son amour, et il n'avait pas le loisir d'en chercher un autre. Il devait manquer sa carrière, comme tout homme qui vit dans un monde idéal et qui croit que l'esprit peut tenir lieu de l'expérience et du tact; il devait recueillir bien des déceptions, mais trouver dans la sérénité de sa conscience la consolation à ses malheurs. — Disons aussi qu'il était trop vain pour être jaloux, et trop fier pour être envieux.

Le voyage fait aimer son pays, a-t-on dit dans toutes les langues et dans tous les termes. L'absence et la comparaison produisent cet effet. Il en est des pays comme des choses ou des hommes: pour les apprécier, il faut s'en éloigner ou les perdre et, pour apprendre leurs avantages, il faut connaître les défauts des autres. Mais la Russie perd plus qu'elle ne gagne aux comparaisons, et ses gouvernants, qui cherchent à empêcher leurs sujets de voyager, agissent sagement du moment qu'ils s'avouent impuissants à élever leur pays au niveau des autres. Bronine comprit toute l'infériorité relative de sa patrie. Le bonheur de quelques milliers de ses compatriotes, un bonheur matériel et purement de convention, lui parut acheté trop cher au

prix de la dégradation des millions qui croupissent dans l'ignorance et la misère.

Il y a entre la Russie et les autres pays, l'Angleterre, par exemple, cette différence qu'il y a entre des gouvernements capables et ceux qui ne le sont pas. Les premiers, agissant en toute chose avec connaissance de cause, ont un bilan exact des profits et des pertes. Ils savent au juste ce que rapporte une idée sage en politique, un conseil prudent en administration, ce que vaut un homme d'esprit. Ils savent, par contre coup, ce que coûte une erreur dans le même domaine, et expriment l'un et l'autre en chiffres. Rien de pareil n'existe en Russie; là, il n'y a qu'une unité et soixante millions de zéros qui n'obtiennent de la valeur que par la place que leur indique cette unité qui mène tout selon son bon plaisir, ne sait pas plus évaluer les pertes qu'elle cause par ses erreurs que les avantages que procurerait un esprit intelligent.

Dans une telle organisation, il ne pouvait y avoir de place pour Bronine. Il se promit de protester contre cet état de choses, et sa vie dès lors devait être une vie d'abnégation et de lutte. De tous les patriotismes c'est sans doute le meilleur. Il y a un amour aveugle qui s'étend jusqu'aux défauts de son objet, un amour qui vit malgré ces défauts, et celui enfin qui ne s'applique qu'à les détruire au prix des plus grands sacrifices. Cette guerre que des hom-

mes d'élite font aux abus prend aux yeux des hommes à vues courtes le caractère de la haine, et leur fait concevoir du mépris pour ceux dont ils ne savent pas comprendre les tendances. Bronine était résigné d'avance à toutes les souffrances.

II.

Madame Vérof n'avait pas oublié la scène qu'elle avait eue avec Bronine sur le bateau à vapeur; son originalité l'avait vivement impressionnée, et, comme la plupart des hommes qu'elle voyait autour d'elle étaient aussi monotones qu'insipides, elle ne cessait de reporter ses souvenirs sur celui qui lui avait paru si différent des autres. Les dames russes ont en général pour les étrangers un goût de prédilection qui s'explique et s'excuse par leur imagination avide de l'extraordinaire. Un Russe qui a les idées ou les allures d'un étranger, les intéresse d'autant plus qu'il concilie leur goût avec leur patriotisme.

L'idée que Bronine pouvait la soupçonner de manquer de coeur tourmentait madame Vérof; elle tenait tant à la réputation qu'ont les femmes russes d'être généralement plus instruites que les hommes, qu'elle ne se pardonnait pas d'avoir été éclipsée par un jeune homme et se promettait, sinon de prendre

sa revanche, au moins de détruire l'impression défavorable qu'elle avait dû produire sur Bronine.

Elle ne cessa donc de s'informer de son retour, et dès qu'elle l'eut appris, elle s'empressa de l'engager à venir chez elle.

Bronine fut trop flatté de cette prévenance inattendue pour ne pas se rendre à l'invitation. La haute position que madame Vérof occupait dans le monde lui ôtait tout soupçon de trahison ou d'espionnage, dont les dames russes se rendent si souvent complices, et quant à lui donner une revanche, il se promettait de ne le faire qu'à son corps défendant.

L'accueil qu'il reçut de madame Vérof fut d'une affabilité inattendue. L'âme navrée de Bronine se sentit dilater au sourire bienveillant de cette femme aussi belle qu'élégante; mais l'amour n'avait pas de place dans son coeur tout rempli de rêves de gloire et d'ambition. Une femme mariée n'eût jamais captivé cette âme trop fière pour partager l'objet de son affection, fût-ce même avec son maître légitime.

Après les premières questions sur son voyage, madame Vérof, impatiente de revenir sur le sujet de leur brouille, lui demanda:

— Avez-vous enfin, monsieur, trouvé le langage dans lequel nous devrions parler de la Pologne?

— Je crois toujours, madame, que, comme en toute chose, ce doit être le langage du coeur et, en

cela, les femmes ont plus d'un droit à être nos guides et nos maîtres.

— Oh! moi, je suis patriote avant tout, répliqua madame Vérof.

— Assurément, j'honore beaucoup ce sentiment, mais je crois qu'autant que le monde est plus grand qu'une cité, la civilisation humanitaire est plus grande que la civilisation patriotique. Les Polonais ne sont-ils pas nos frères par l'origine aussi bien que par la langue, et leur sang ne tache-t-il pas nos lauriers? Que gagnons-nous, du reste, à la Pologne? Rien, si ce n'est des embarras sans nombre, à l'intérieur comme à l'extérieur.

— Mais un Russe doit vouloir la Russie grande et forte.

— La grandeur exclut souvent la force, et il y a des conquêtes qui nuisent au lieu de profiter, qui flétrissent au lieu de rapporter de la gloire: ce sont les conquêtes iniques, faites à l'ombre de l'intrigue et non au grand jour des combats, et la Pologne est de ce nombre. Car, qu'avons-nous fait de ce pays infortuné? Au lieu d'y soutenir la liberté naissante, nous y avons soufflé et maintenu l'anarchie, nous avons déchiré et spolié la Pologne; puis nous lui avons concédé une constitution que nous n'avons eu garde d'accomplir, et lorsque enfin nos abus ont poussé ce peuple à une défense légitime, nous l'avons écrasé.

— Mais quand donc les conquérants ont-ils jamais procédé autrement?

— Ce qui était bon pour des temps barbares, ce qui est justifiable à l'égard des peuples incultes, cesse de l'être entre des nations civilisées. Que dirions-nous le jour où, conquis à notre tour, nous nous verrions traités ainsi que nous l'avons fait des Polonais?

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je ne comprends pas ce langage dans la bouche d'un homme et je le croirais mieux placé dans celle d'une femme.

— Quand les femmes deviennent cruelles, c'est aux hommes à devenir humains.

— Avouez plutôt que les déclamations de l'étranger en faveur de la Pologne vous ont ébloui.

— Non, madame, les sympathies de l'étranger pour la Pologne ne m'en ont pas imposé. Je sais pour combien entre l'intérêt dans ces manifestations que la vanité dicte plus que l'humanité ne commande, et qui ne vont jamais jusqu'au sacrifice du sang. Ce que j'ai vu à l'étranger, et vu avec profit, ce sont les douleurs des réfugiés polonais, elles m'ont fait saigner le coeur, elles m'ont fait rougir à l'idée que c'est nous qui leur imposons tant de souffrances en expiation du crime d'avoir lutté avec gloire pour leur indépendance; et, de retour ici, j'ai vu combien est odieux le joug que nous faisons sup-

porter à leurs compatriotes. Ce que j'ai vu à l'étranger, c'est l'Irlande agonisant sous la domination de l'Angleterre qui à son tour souffre de cette union anormale, la Hongrie qui affaiblit l'Autriche, et la Norvége enfin qui embarrasse la Suède. Et quant aux sympathies de l'Europe pour la Pologne, si elles ont un fondement de justice et de noblesse, pourquoi ne les partagerions-nous pas en les imitant ou même en les surpassant? N'avons-nous pas toujours cherché jusqu'ici à emprunter et à améliorer ce que les autres avaient de bon? N'est-ce pas à ceux qui ont fait le mal à le réparer? Croyez-moi, la gloire de relever la Pologne peut seule racheter le déshonneur de l'avoir asservie.

— Y songez-vous? Ce serait recommencer les luttes séculaires qui nous ont coûté tant de sang. Vous savez le mot de Nicolas à lord Durham: „La Pologne ne vaut pas les cent nobles Russes tués sous les murs de Varsovie."

— Mais que vaut donc la Russie? Je ne sais pas si on y trouverait cent femmes belles et spirituelles comme vous, madame; mais, à coup sûr, vous n'y trouveriez pas cent négociants probes et éclairés. Or, ôtez-en les cent officiers qui ont du coeur et les cent nobles qui ont des principes et du savoir, qu'y restera-t-il? Un tzar et des millions de serfs!

— Mais n'est-ce pas la même chose dans tous

les pays: pour un homme d'esprit et de coeur, n'y a-t-il pas des millions de brutes? Et qu'était donc votre chère Pologne à son tour, si ce n'est un ramassis de *shlachcic* tumultueux et ignorants, pressurés par des Juifs qui à leur tour suçaient les serfs?

— Si donc la Pologne est si peu de chose, il doit vous en coûter fort peu de l'abandonner à elle-même. Il est vraiment étrange d'entendre dire que c'est pour son bonheur, pour son repos qu'on l'a assujettie. La mort est un repos aussi, mais est-ce bien un bonheur?

— Sans la Pologne nous serions refoulés en Asie; et d'ailleurs, si le mot de Nicolas ne vous sourit pas, je vous rappellerai celui d'Alexandre: „Ce qui a été conquis par les armes, ne sera repris que par les armes," a-t-il dit au congrès de Vienne.

— La Pologne libre aurait, sans doute, pu être un foyer de lumières, mais la Pologne asservie sera toujours un fantôme sanglant qui se dressera entre nous et le monde civilisé. La Pologne dûment organisée, loin d'être une barrière à la Russie, deviendrait le boulevard de ses idées avancées, le conduit de la lumière. La générosité la désarmerait plus sûrement que ne pourra le faire la cruauté. Quel Polonais voudrait lever le bras contre les Russes qui auraient rendu à sa patrie sa place dans le monde; tandis qu'aujourd'hui, croyez-vous en avoir fini avec

ce pays? Les incendies qui ont dévasté la Russie depuis Moscou jusqu'à Orenbourg étaient allumés par des mains polonaises, et les canons de Schamyl sont encore pointés par des Polonais. Il n'y a pas jusqu'à la désertion qui ne soit entrée dans les rangs de notre armée à la suite de Polonais.

— Ce sont là des mouvements de vagues dans un Océan, répondit madame Vérof.

— Et ce sont ces mouvements-là qui font des tempêtes.

— Mais vous n'êtes donc pas Russe, pour ne pas vouloir la puissance de la Russie?

— Je suis homme avant d'être Russe. Or, qu'est-ce que l'humanité a gagné à l'asservissement de la Pologne? Un peuple libre et éclairé, ou qui tendait à l'être, a été rayé du nombre des peuples et est venu grossir les rangs de l'absolutisme. Le joug que la Pologne n'a pu rejeter est venu retomber sur la Russie plus lourd que jamais. On a resserré notre bride du moment où l'on a vu quelle peine il coûtait pour la ressaisir une fois qu'on la laissait échapper. Ivre du sang polonais, la tyrannie s'est livrée à des orgies politiques en Russie, et la tolérance a fait place à la persécution, en religion comme en politique. Les provinces allemandes, tranquilles jusque-là, se sont vues inquiétées dans leur langue et leurs moeurs, et il n'y a pas jusqu'aux pauvres Cosaques dont on ne soit venu ravir les

droits et les priviléges. Notre tour, croyez-m'en, ne tardera pas à venir, et c'est par les têtes qui pensent qu'on commencera le nivellement.

Si la Russie n'est pas encore assez grande et puissante, si elle ne sait pas s'enrichir et se fortifier par les ressources qu'elle laisse enfouies dans son sein, s'il faut absolument enfin qu'elle s'étende au dehors, n'y avait-il pas d'autres peuples à conquérir que le peuple polonais? Que n'a-t-on chassé les Turcs de l'Europe? Les Polonais, qu'il a fallu combattre plus tard, nous auraient servi d'avant-garde, si l'on avait su gagner leur confiance. Les quatre cent mille hommes qu'on a si inutilement enterrés en Turquie, et les deux cent mille qu'on a perdus en Pologne, soutenus par cent mille Polonais, auraient bien suffi à la conquête de Constantinople.

— Mais enfin, puisque la faute est faite et que nous n'avons pas pris Constantinople, ne faut-il pas au moins garder Varsovie?

Une faute ne se répare jamais par une autre. La Pologne nous lie bras et jambes, et, sous le poids du joug que nous lui imposons, nous ne saurions faire la moindre démonstration à l'étranger. Comme vous le voyez, notre influence, loin de s'accroître, n'a fait que diminuer à la suite de cette conquête.

Il y aurait peut-être une autre combinaison à

tenter. Ce serait d'appeler les peuples slaves à s'unir à nous et à former ainsi un grand État homogène; mais telle est l'antipathie que notre gouvernement inspire que les peuplades slaves, qui gémissent sous la tyrannie de l'Autriche et de la Turquie, ne voudraient pas la changer contre le joug russe.

— Alors que faut-il faire?

— Appeler les Polonais à conquérir avec nous une liberté commune.

Et comme madame Vérof reculait d'effroi à cette idée, Bronine continua:

— Cette idée n'est pas de moi. Vous savez qu'en 1825 elle était commune à des hommes libéraux et éclairés de deux nations.

— Mais vous savez comment ils ont fini.

— Les hommes sont morts, mais leurs idées ont survécu. Les Polonais, à leur tour, inscrivaient, en 1830, sur leurs drapeaux cette devise que nous n'avons pas comprise ou à laquelle nous n'avons pas voulu nous fier: „Pour votre liberté et la nôtre!“ Mais au moins faut-il signaler la répugnance avec laquelle nos officiers éclairés ont combattu les Polonais. Et, après la victoire, ne leur disaient-ils pas: „Nous avons tout fait pour nous laisser battre, vous ne l'avez pas voulu, force nous a été de vous écraser sous le nombre!“ Au moins ont-ils mis en liberté

tous les prisonniers qu'ils ont pu sans trop se compromettre.

— Avouez donc que ceux-là ne faisaient pas leur devoir.

— C'est qu'il y a tant de manières de remplir son devoir Peut-on se battre pour l'oppresseur avec le courage avec lequel on se battrait contre lui? Peut-on tuer l'enfant, la femme, avec le coeur qu'on met à tuer un brigand, un bourreau? Et n'était-ce pas déjà trop d'abnégation de la part de ceux qu'appréciaient la différence des deux causes, de ne pas avoir déserté la leur qu'ils savaient ne pas être la plus noble?

Les femmes ne sont pas restées en arrière dans ces élans involontaires en faveur des malheureux. Elles aussi ont cédé à l'entrain que commande la valeur, et l'on m'a montré un officier polonais sauvé par une dame russe qui l'avait pris pour le célèbre général Dwernicki.

Cette animosité, invétérée parmi les basses classes des deux peuples, cette haine aussi ridicule qu'ancienne que se portent les *Liachs* et les *Moscals*[1]) a fui partout où les individus des deux nations ont été assez rapprochés pour se connaître.

Laissez-moi vous raconter ce simple récit pris sur mille autres tout aussi éloquents.

1) Deux noms par lesquels s'injurient mutuellement les Russes et les Polonais.

„Un Polonais s'était réfugié en Autriche. Dégoûté du monde et de la vie, après avoir vu la ruine de son pays, il avait fui dans la forêt et trouvé dans une vie austère l'indépendance et l'oubli de ses maux; mais le mal du pays se réveillant bientôt en lui, il voulut respirer l'air de sa patrie, marcher sur son sol, entendre des sons slaves. Il ne put donc résister à la tentation d'accompagner le forestier autrichien chez lequel il avait trouvé asyle, dans ses excursions sur la frontière russe. Les Cosaques qui gardaient celles-ci l'accueillirent d'abord comme un hôte qui cherchait et apportait de la distraction; puis, quand ils eurent reconnu sa nationalité, ils le traitèrent comme un demi-compatriote. Le plus jeune d'entre eux s'attacha à lui avec toute l'ardeur et toute la naïveté d'une âme pure et chaleureuse. Le plus vieux qui, en même temps, était le chef de la compagnie, fut le dernier à se confier à lui, mais le premier à découvrir le mystère sous lequel il cachait son origine. Le prenant un jour à l'écart, il lui fit des reproches sur sa méfiance avec ces mots si simples et si expressifs: „Nous savons quand il faut parler et quand il faut se taire. Nous savons comment les Allemands parlent le russe, et j'ai distingué, à vos premières paroles, que vous n'avez jamais été des leurs.

„Bientôt le Polonais fut l'ami des Cosaques, il enseigna à lire et à écrire au plus jeune d'entre

eux, et se plut aux récits guerriers du vieillard qui les entremêlait d'énergiques imprécations contre l'oppresseur commun des Slaves. Pour faciliter et en même temps pour cacher aux autres leurs communications, les Cosaques firent un sentier dérobé qui menait de la hutte du forestier à leur caserne et qui ne devait être connu et pratiqué que par eux. — „Quand nous ne serons plus ici, avaient-ils dit, ce sentier restera comme un souvenir de notre amitié.“

„Lorsque enfin, il fallut se séparer pour toujours, les Cosaques ayant reçu une autre destination, il y eut entre eux une scène touchante: et le jeune Cosaque, l'élève du Polonais, ne sut pas mieux témoigner son dévouement à son ami et à son maître qu'en lui offrant six roubles qu'il avait économisés en cachette.

„— Vous devez, lui dit-il, avoir plus besoin d'argent que nous autres qui savons nous en passer. Faites-moi la grâce d'accepter ces roubles que j'ai mis de côté à votre intention.

„Le Polonais fut touché jusqu'aux larmes de cette attention naïve et bénévole. Pour rassurer son jeune ami, il tira sa bourse et lui fit voir qu'elle était trop pleine pour contenir son offrande dont il le remercia néanmoins avec effusion. Il conçut un tel chagrin du départ des Cosaques qu'il abandonna

son asile et alla trouver des pays plus bruyants mais non plus heureux.

Ce récit impressionna vivement madame Vérof, et Bronine s'en apercevant, reprit:

— Vous voudrez peut-être, madame, expliquer ce rapprochement par l'ennui; mais si l'effet est bon par lui-même, faut-il que la distraction du monde fasse oublier des sentiments louables? Si nous allions en Sibérie, au Caucase, nous trouverions assurément bien des Polonais que l'infortune a réconciliés avec les Russes, bien des Russes que le malheur a rapprochés des Polonais. Des souffrances communes ou une commune injustice en ont fait des amis. Faut-il donc attendre que de plus grands malheurs dissipent notre aveuglement et nous fassent distinguer nos ennemis véritables de ceux qui ne sont que les ennemis de nos bourreaux? Je crois que le joug qui pèse sur nous est déjà assez lourd pour que nous unissions nos efforts avec ceux qui en souffrent comme nous, afin d'en triompher plus aisément. Mais à Dieu ne plaise que je veuille vous entraîner dans les régions brûlantes de la politique active, et si j'avais à vous rassurer sur mes propres tendances, je vous avouerai que je resterai impassible tant que je me verrai seul de mon opinion; mais des iniquités inouïes se commettent tous les jours contre les Polonais. Ne sommes-nous pas

chrétiens quoique Russes, et, comme tels, ne devons-nous pas assister nos ennemis mêmes dans le malheur? Le gouvernement a privé de braves et nobles Polonais de leurs dernières ressources, ils végètent dans la misère, en proie aux souffrances les plus poignantes. Il y a parmi eux des héros et des génies et, si ceux-là se passent de tout appui, il en est d'autres que, pour l'honneur de l'humanité, il ne faut pas laisser périr. Leur haine pour nous non-seulement n'approche pas celle que quelques-uns d'entre nous leur portent, mais les Polonais verraient même avec plus de plaisir des Russes, des Slaves comme eux, venir leur tendre une main secourable que de vivre de l'obole de l'étranger. Vous le voyez, il y a là à faire quelque chose, et qui donc peut le faire mieux que vous? Votre position dans le monde, la confiance que vous inspirez au gouvernement, tout vous protége et vous assure une haute influence. Provoquez des sympathies, dissipez quelques erreurs, et vous aurez déjà fait de bonnes actions.

Madame Vérof avait vécu jusqu'ici dans un aveuglement traditionnel, et ses erreurs tenaient plus à l'atmosphère qui l'entourait qu'à une cause intérieure. La chaleur qu'elle mettait dans ses aberrations n'était point l'effet d'un mauvais coeur ou d'un esprit faux, comme l'avait pensé Bronine à leur première

rencontre, mais simplement le résultat d'une ardeur innée qui se retrouve dans le mal comme dans le bien, et qui, animant tout ce à quoi elle s'attache, va vite lors même qu'elle fait fausse route.

Les vérités si chaleureusement exposées par Bronine lui firent enfin ouvrir les yeux et dissipèrent tous ces nuages d'empire universel, de grandeur matérielle, de nationalité exclusive et intolérante qu'avait jusqu'ici entretenus un patriotisme malentendu. Toutes ces chimères, aussi ridicules que fatales, réduites au néant, elle vit s'ouvrir devant elle un monde nouveau, où les hommes étaient frères et les nations des phases du développement de l'humanité. Bronine faisait appel à son coeur généreux et compatissant, et, dès ce jour, madame Vérof suivit son impulsion, comme une balle suit celle que lui donne une main habile et forte. Voulant réparer une partie des iniquités commises et venir en aide à de nobles souffrances et à de dignes infortunes, on organisa une société exclusivement composée de dames, dont madame Vérof fut la présidente, et Bronine, l'âme et le ressort, mais un ressort caché qui se bornait seulement à désigner les Polonais dignes d'être secourus. La politique était étrangère à cette charité si bien comprise, et, pendant deux ans, rien ne vint troubler le charme qu'il y a à faire des heureux sans faste et sans ostentation; le plus profond mystère couvrait ces bonnes oeuvres, et les personnes soulagées ne

savaient pas la main qui les comblait de bienfaits. Mais les bonnes actions ne restent jamais inconnues, pas plus que les mauvaises. Quelques Polonais parvinrent à découvrir la source des libéralités qui leur arrivaient et crurent de leur devoir d'en remercier madame Vérof, Soit qu'ils n'eussent pas mis assez de discrétion, soit que la vigilance du gouvernement russe eût déjà été éveillée, ces lettres tombèrent en ses mains; et comme elles émanaient de personnes gravement compromises, le gouvernement russe voulut frapper un grand coup, afin de détruire le germe de pareilles tentatives et d'ôter l'envie d'imiter madame Vérof à quiconque voudrait s'engager sur ses traces.

Madame Vérof fut amenée en un équipage fermé aux bureaux de la police secrète: et là, comme elle se dirigeait avec insouciance vers le cabinet du directeur, le plancher céda sous ses pas; une trappe s'ouvrit, et, retenant ses robes à la surface, fit disparaître son corps jusqu'à la hauteur des bras qui la soutinrent. Une main inconnue, forte et armée de verges, cachée dans l'infernale souricière, vint aussitôt frapper à coups redoublés sur ce corps dénudé... Mais laissons tomber le voile sur ces détails devant lesquels la plume recule, et qui serviront à la honte éternelle d'un gouvernement qui redoute la femme à l'égal de l'homme et la châtie plus lâchement encore.

Le supplice achevé, M. Dérevnef, le chef de la

police, vint dire à madame Vérof qu'il lui promettait de garder le secret sur tout ce qui venait de se passer, et l'invitait elle-même à n'en parler à personne, en même temps qu'il lui conseillait d'être plus sur ses gardes à l'avenir.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, M. Dérevnef, le fils de l'exécuteur des hautes oeuvres de Nicolas, venait s'asseoir à une table d'hôte, juste vis-à-vis de Bronine. C'était un jeune et élégant officier des chevaliers-garde que Bronine ne connaissait que pour l'avoir rencontré quelques fois dans le monde. A sa vue, il sentit son sang refouler dans ses veines, il pâlit, puis son coeur battit d'agitation et de plaisir. Il semblait avoir trouvé un ami qu'il croyait perdu, une idée qu'il cherchait en vain. Depuis qu'il avait appris l'outrage fait à madame Vérof, il était en proie à une seule idée, la vengeance; elle ne le quittait pas, elle dévorait son âme. D'abord il avait voulu courir chez le chef de la police, se dénoncer comme le moteur des principes et des actions de madame Vérof, et appeler sur lui la peine infligée à cette femme; mais c'était s'offrir en victime tête baissée, car il ne pouvait espérer de réveiller une seule idée de justice dans ce bourreau. Le sang seul pouvait laver l'offense faite à madame Vérof. Mais il eût vainement cherché une main qui l'eût secondé: tous ceux qu'il voyait

autour de lui seraient restés impassibles au récit de cette atrocité, pas une épée ne serait sortie du fourreau pour venger l'outrage fait, dans la personne d'une femme, à la nation entière. Il ne comptait que sur lui, car madame Vérof ne s'était confiée qu'à lui seul, cause indirecte de tout le mal qui lui était advenu. Il eut l'idée de frapper lui-même l'ordonnateur de cette infâme exécution, mais c'était jouer sa tête sans prévenir le retour de ces barbaries. Le sort même venait à son aide en jetant sur son chemin le fils de l'homme qu'il voulait faire repentir de son crime.

— Puisque tu frappes la femme, s'était-il dit, je frapperai ton propre fils.

En disant ces mots, ses yeux se fixèrent sur la croix qui ornait la poitrine du jeune Dérevnef. Il ne devait cette distinction qu'à la faveur, car ses camarades qui avaient fait tout aussi bien leur devoir n'avaient obtenu qu'un ordre inférieur [1]). Aussitôt s'adressant à lui, Bronine lui dit:

1) Dans le nombre infini de croix, médailles, boucles, crachats et autres décorations russes offrant un nombre tout aussi considérable de divisions et de subdivisions, il y a nécessairement des récompenses pour les mérites les plus minces et les actions les moins brillantes. Ainsi un certain nombre d'années de service plus ou moins irréprochable, comporte une croix ou deux; la campagne la plus ordinaire nécessite la médaille qui doit en perpétuer la mémoire, et admet plusieurs croix. Ainsi pour la campagne de Pologne,

— Pourriez-vous m'apprendre, M. Dérevnef, quel est le fait d'armes pour lequel vous avez reçu cette décoration?

— Je l'ai eue, répondit Dérevnef, pour la dernière campagne au Caucase.

Vous l'avez faite, je crois, avec Soukhalof et Lobine.

— Précisément.

— Mais ils n'ont eu que la croix de Sainte-Anne, et vous avez celle de Saint-Vladimir.

Dérevnef rougit, et répondit:

— Apparemment on a cru bien faire en agissant ainsi.

Le sourire qui errait sur les lèvres des auditeurs, parmi lesquels il y avait des officiers indignés des succès peu mérités de M. Dérevnef, et qui savaient gré à Bronine d'avoir amené la conversation sur ce sujet, leur sourire, disons-nous, où se peignait le mépris, et Dérevnef fixant des yeux courroucés sur Bronine, celui-ci reprit:

Nicolas a fait distribuer à toute l'armée une médaille en mémoire de l'assaut de Varsovie, la croix polonaise de la *Vertu militaire*, qu'il croyait ainsi ravaler à la hauteur d'une médaille. Les officiers des deux premiers régiments de la cavalerie de la garde ont eu en sus la croix de Saint-Vladimir. On ne saurait donc donner une publicité suffisante aux causes ou aux prétextes qui ont donné lieu à telle ou telle autre récompense; et, le fît-on, aucune mémoire ne saurait s'en souvenir.

— Je suis désolé, Monsieur, de vous avoir fait une question qui vous contrarie.

J'avoue que j'aime peu les questionneurs.

— On dirait que vous avez des raisons pour ne pas aimer les questions qui touchent à votre valeur.

— Ceci, monsieur, m'a tout l'air d'une provocation, et vous me permettrez de le considérer comme tel.

Rentré chez lui, Bronine y trouva installé un officier d'artillerie qui, au nom de M. Dérevnef, l'invita à rétracter ce qu'il avait dit d'offensant; mais Bronine répondit qu'il n'avait pas pour habitude de parler sans penser, ni de revenir sur ce qu'il avait dit. On fixa alors le jour et le lieu du combat, ce fut pour le surlendemain et dans le parc de Strélna.

Bronine arriva le premier au rendez-vous, Dérevnef s'y rendit quelques instants après, et, en saluant son adversaire, il s'excusa de l'avoir fait attendre. Celui-ci lui rendit son salut avec toute la courtoisie usitée en pareille circonstance. Le témoin de Dérevnef tenta quelques paroles de réconciliation, mais celui de Bronine resta muet. On plaça alors deux sabres à la distance de quinze pas, et chacun des adversaires à cinq pas de la limite. Il était convenu que chacun garderait ses pistolets et que deux coups tirés devaient mettre fin au combat.

Au commandement: „Rapprochez-vous!“ Bro-

nine laissa marcher son adversaire seul, et visa sur place au bras de Dérevnef. Il ne lâcha la détente que lorsque celui-ci levait le pistolet pour tirer. La balle vint frapper l'officier au haut de la poitrine. Il chancela, son témoin accourut pour le soutenir, mais un sourd gémissement lui dit qu'il était mort. Le témoin de Bronine s'approcha alors de celui de Dérevnef pour lui demander, si Bronine s'était conduit en honnête homme. — Parfaitement, fut la réponse. Bronine courut alors vers la calèche qui l'attendait à la porte du parc, et prit la route de l'étranger.

Le cadavre de Dérevnef fut ramené chez son père, et le désespoir de cet homme fut extrême. Il y vit le doigt de Dieu qui vengeait ses cruautés. Il n'apprit que le lendemain le nom de celui qui lui avait ravi son fils. Des courriers partirent dans toutes les directions pour rejoindre Bronine; mais celui-ci, afin de dérouter ses persécuteurs, s'était réfugié en Lithuanie. Il parvint pendant plusieurs mois à se soustraire à toutes les recherches, mais bientôt son asile fut découvert et il se vit dans la nécessité de fuir. A l'aide d'un travestissement, il espérait gagner la frontière, et s'était déjà approché de Memel, lorsque des soldats le reconnurent et voulurent l'arrêter. Pour leur échapper, il se jeta dans la rivière qu'il espérait franchir à la nage; le froid se saisit de ses membres, il s'exténua en efforts

inutiles et disparut sous l'eau. Son cadavre fut retrouvé par des Prussiens, et ses restes ne furent pas enterrés dans son pays qui maudira sans doute sa mémoire, tant que les principes qui règlent la moralité privée ne seront pas étendus à la politique.

L'ESCLAVE FRANÇAISE.

C'était en 1824. La femme du vice-gouverneur de Vitebsk traversait une rue de cette ville qu'elle habitait depuis plus de dix ans, lorsqu'une fille, en vêtements de *galérienne*, les pieds chargés de fers, conduite par trois soldats de garnison, lui tendit une crèche, quêtant pour les condamnés à l'exportation.

Madame la gouvernante, bonne par sa nature, tira de sa bourse une pièce d'or et allait la remettre à la quêteuse, lorsque ses yeux se fixèrent sur ses traits, aussi jeunes que jolis.

— Qui êtes-vous, ma fille? lui demanda la dame avec intérêt.

— Je ne sais, répondit-elle.

— Mais pourquoi vous envoie-t-on en Sibérie?

— Pour avoir tenté d'empoisonner mon maître.

— Comment, si jeune, vous avez pu commettre un tel crime?

— Oh non, madame, je ne l'ai pas commis, je ne sais seulement pas ce que c'est que le poison.

Pendant cette conversation, la femme du gouverneur ne quittait pas des yeux la jeune *galérienne*. Sa physionomie méridionale l'étonnait, et quelque chose lui disait que ses traits ne lui étaient pas inconnus.

— Qui est votre maître? demanda-t-elle.

— Le procureur général Batvinko.

— Batvinko! Et vos parents?

— Je ne sais, madame.

— Vous n'en avez jamais entendu parler?

— On m'a bien dit, que mes parents étaient venus de loin et étaient de grands personnages. Je sais seulement que Batvinko n'est pas mon père, car il ne m'aurait pas traité, comme il l'a fait, si j'étais sa fille.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt et un ans, je crois.

— Vous avez donc subi la peine du knout?

— Non, madame.

— Non, et l'on vous envoie en Sibérie, comment est-ce possible? Il y a là un mystère. Rassemblez donc vos souvenirs, vous ne vous rappelez pas être jamais venue dans cette ville?

— Non, madame.

— Vous souvenez-vous de votre mère?

— Non, madame.

— Et de votre père?

La fille leva ses beaux yeux vers le ciel et répondit:

— Je me rappelle seulement qu'un homme malade me caressait souvent et pleurait chaque fois qu'il me voyait. Je l'aimais presque comme un père.

— Ne parlez-vous pas le français?

— Oh! non, madame.

— Mais n'avez-vous jamais parlé une autre langue que la langue russe?

— Non, madame.

— Adieu donc, ma fille, lui dit la gouvernante en français, que le bon Dieu vous bénisse, adieu.

Elle parlait avec lenteur, tout en suivant des yeux la jeune fille, qui la pria de répéter ce qu'elle venait de dire.

La dame fit comme elle lui demandait, et la jeune fille s'écria:

— Ces sons ne me sont pas inconnus, ils me vont à l'âme.

— Est-ce que votre maître n'a pas été votre père adoptif?

— Il m'aimait bien jadis, lorsque nous étions ailleurs qu'à Vilna, mais une fois là, il a cessé d'être bon pour moi.

— Plus de doute, s'écria la femme du vice-gouverneur, vous êtes la fille de ma chère Eugénie, et vous ne porterez pas longtemps ces fers. Bientôt vous aurez de mes nouvelles.

En disant ces mots, elle quitta la *galérienne* et

s'empressa de rentrer chez elle, où elle raconta à son mari ce qui venait de se passer. Celui-ci, partageant ses suppositions sur l'origine et l'innocence de la jeune fille, s'opposa à la continuation de son voyage en Sibérie et la garda à Vitebsk.

II.

Au sortir de la guerre de 1812, l'hôpital de Vitebsk regorgeait de blessés français. Un général prisonnier y était retenu depuis plusieurs mois par sa blessure qui désespérait tous les hommes de l'art. Ils venaient de l'abandonner, et lui, sentant sa fin s'approcher, se dressa sur son lit et fit signe au procureur général Batvinko d'approcher. Celui-ci accourut avec empressement et s'enquit avec intérêt de la santé du moribond.

— Je sens que je vais passer l'arme à gauche, répondit le général, et c'est pourquoi je voudrais causer avec vous avant de m'en aller. Avant tout, avez-vous des nouvelles de l'empereur?

— Rien de bon pour vous, répondit Batvinko; vous marchez de revers en revers et nos succès croissent de jour en jour.

— Nous vous avons appris à nous battre et l'étoile de l'empereur a pâli. J'ai vu ses triomphes, je ne verrai pas ses revers. Je puis mourir.

Ici, Batvinko prit la main du général, la serra entre ses deux mains, et, penchant sa tête, exprima un abattement qui parut si sincère au général qu'il reprit:

— Vous m'inspirez de la confiance et je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à moi.

— Il n'y a pas de quoi, général, il n'y a vraiment pas de quoi, je n'ai fait que remplir mon devoir. Un procureur général est l'oeil du souverain, l'oeil de la justice, je dois tout voir par moi-même, et le soin des prisonniers est le plus doux de ma tâche.

— Si c'est là votre devoir, vous l'avez rempli, monsieur, avec une délicatesse qui m'a inspiré une grande estime pour votre nation et je vais vous en donner une preuve, en vous confiant tout ce que j'ai de plus cher au monde.

J'aurais pu, peut-être, m'adresser à quelques-uns de mes compagnons d'armes que je vois ici, mais ils ont tellement souffert, qu'ils n'ont pas grande chance de revoir leur pays, et en-une fois, monsieur, vous m'inspirez trop de respect, pour que j'hésite à parler.

— Votre confiance, général, m'honore.

— Écoutez donc. Vous savez que ma femme est morte dans cette ville, il y a quelques mois, je

vais la suivre, mais une idée trouble mon repos; je laisse une fille, elle sera orpheline, dans un pays étranger, sans guide, sans soutien, sans éducation, — de toutes mes douleurs c'est la plus grande.

— Eh bien, général, si vous ne trouvez personne de mieux, je prendrai soin de votre fille.

Le général serra la main du magistrat avec effusion, mais déjà avec faiblesse.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit-il; si jamais un de nos compatriotes se trouvait en France ainsi en proie au même malheur, puisse-t-il trouver la main que vous me tendez.

— Je n'ai pas d'enfant, interrompit Batvinko, et, en adoptant votre fille, je suis heureux de perpétuer votre souvenir dans ma famille.

— Elle ressemble à sa mère, reprit le général, et celle-ci était un modèle de vertu. Vous n'aurez donc que des joies de ma fille, si elle marche sur les traces de ma chère Eugénie.

J'ai avec moi de l'or, des bijoux pour plus de cent mille francs, c'est tout ce que je puis laisser à mon enfant, tant pour son éducation que pour sa dot. Vous trouverez cette somme dans me calèche.

— Soyez tranquille, général, la fortune de votre fille sera en des mains sûres.

— Merci, monsieur, de tout ce que vous voulez

faire pour moi! Et rappelez-vous que les bonnes actions ne restent jamais sans récompense.

— A qui le dites-vous, général? gardien de la justice, je sais où mènent le bien et le mal, je sais les dangers et les malheurs du vice et je m'appliquerai à donner à votre fille une direction propre à assurer son bonheur. Mais j'y pense, vous devez désirer la voir et je vais vous l'amener de ce pas.

— J'allais vous en prier, monsieur.

Un instant après, Batvinko entrait avec la fille du général qui n'eut le temps que de l'embrasser. Il prit les mains du procureur et expira.

La petite fille, qui n'avait alors que sept ans, ne comprenant rien à tout ce qui se passait devant elle, se laissa emmener par Batvinko qui eût hâte de l'arracher au spectacle de la mort et la reconduisit chez lui, en la comblant de caresses et en gardant le secret sur les confidences que venait de lui faire son père.

Bientôt la nouvelle de la mort du général français [1]) et de l'adoption de sa fille par le procureur de Vitebsk se répandit dans toute la ville. On ne tarissait pas en louanges sur le désintéressement et la bonté de Batvinko, et sa conduite, parvenue aux

1) Les différentes personnes qui m'ont raconté cette histoire n'ont pas pu se rappeler le nom du général français. N'éspérant pas rendre ces faits publics, ils ne l'ont pas retenu.

oreilles de l'empereur Alexandre, si chevaleresque lui-même, lui valut la promotion au poste de procureur-général de Vilna.

Batvinko était un de ces Petits-Russiens, aussi fins qu'entreprenants, aussi cupides qu'immoraux. Les prévarications inhérentes au poste qu'il occupait ne l'avaient enrichi qu'à demi, et la fortune que le général français avait laissée entre ses mains était bien propre à exciter sa convoitise. Une enfant de sept ans, sans défence et comme égarée dans un pays étranger, était peu faite pour l'arrêter dans ses plans. S'il avait entouré son père de prévenances, s'il n'avait rien négligé pendant près d'un an pour capter sa confiance, c'était afin de s'approprier cette fortune, à l'existence de laquelle il avait été initié dès les premiers jours de l'arrivée du général à l'hôpital de Vitebsk. Il était las de voler souvent et peu, et voulait, sinon clore sa carrière d'extorsions par un coup de maître, du moins couronner ses oeuvres par une affaire brillante et qu'il se flattait de mener à bonne fin, grâce à son expérience judiciaire.

Son déplacement à Vilna servit ses projets, et une fois arrivé dans cette ville, il jeta le masque, fit inscrire sa fille adoptive que nous nommerons Aglaé, mais dont nous n'avons pu apprendre le nom véritable, il la fit inscrire, disons-nous, comme

serve attachée à sa personne. C'était encore dans le temps où ces sortes d'esclavages personnels étaient tolérés; plus tard, les serfs ne furent attachés qu'à la glèbe et non plus aux maîtres.

En sa qualité de procureur général, Batvinko eut bientôt accompli toutes les formalités qui devaient légaliser cette iniquité; après quoi, Aglaé fut confondue avec les domestiques, et reléguée à l'office.

Les gens de Batvinko, surpris d'un tel procédé, prirent de l'intérêt à la jeune fille et lui dirent que sa place n'était pas avec eux, mais avec les maîtres, qu'elle était la fille d'un général. La pauvre Aglaé, ne comprenant rien à tout cela, se résigna avec innocence au nouveau rôle qui lui était imposé et, comme tout le monde craignait le procureur général, on ne parla plus bientôt de cet incident. Aglaé grandit ainsi dans la domesticité, sans soins, sans instruction, oubliant son origine, et bientôt même oubliée de son maître. Elle devint belle, et sa physionomie, fortement accentuée, brillait comme une idée parmi toutes ces figures sans expression des filles de Vilna. C'était un reproche vivant, une condamnation irrécusable contre Batvinko, qui se prit à haïr Aglaé et songea sérieusement à se débarrasser de sa présence. — N'avait-il pas déjà tout fait en la rendant esclave? Mais les circonstances devaient l'amener à faire plus encore.

Il avait auprès de lui un commis nommé Lyssowski qui, tout en ne faisant que copier et présenter à son chef les papiers pour être signés, était parfaitement au courant des affaires privées de Batvinko. Quoique sans grade, il n'était pas sans ambition, et songeait à parvenir à sa manière; mais un scribe a si peu de moyens de se distinguer et de s'enrichir, qu'il n'espérait guère rompre toutes les entraves qui lui barraient le chemin.

Il ne tarda pas à remarquer la jeune Aglaé, et il avait assez de goût pour la trouver jolie. La pensée de l'épouser lui vint naturellement et, comme il savait qu'il y avait une fortune derrière le mystère qui couvrait ses jours, il résolut d'aborder bravement ces deux trésors. Il courtisa donc Aglaé avec l'amabilité que donne à un pauvre copiste la perspective d'une dot, et la jeune fille ne put être que très-flattée de se voir recherchée par un homme indépendant de la maison de son maître.

Lyssowski lui révéla l'existence de son patrimoine et obtint qu'elle demanderait au procureur l'autorisation de l'épouser.

Un jour donc, Aglaé, humble et soumise, se présenta devant Batvinko et lui dit qu'elle serait bien heureuse de devenir la femme de Lyssowski.

Batvinko s'effraya au nom seul de ce prétendu, et sachant que son écrivain avait, dans sa fréquentation, contracté un peu de cette ruse qui en faisait un homme important à ses yeux, il soupçonna quelque machination, se reprocha d'avoir souffert que des relations se fussent établies entre les deux jeunes gens. Il chercha à dissuader Aglaé de son projet et lui dit qu'elle ferait mieux d'épouser quelqu'un de sa classe, un domestique comme elle.

Aglaé, devenue serve par ordre de M. Batvinko, avait conservé assez de dignité dans son sang pour échapper à l'abrutissement des compagnons que lui avait imposés son maître et qui, soit dit à leur honneur, n'avaient cessé de la traiter avec égard. Les révélations de Lyssowski avaient réveillé en elle le sentiment de l'indépendance que la proposition d'épouser un valet venait indignement froisser.

Elle remercia Batvinko du soin qu'il prenait de son bonheur, mais ajouta qu'elle espérait bien le trouver auprès de Lyssowski, et désirait seulement savoir ce qu'elle pourrait lui apporter en dot?

Ce mot fut un coup de foudre pour Batvinko qui se contint cependant et répondit:

— Nous verrons cela, nous causerons de cela un autre jour.

Il la renvoya, et resté seul, il vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, qu'il fallait frapper un grand

coup, ou se résoudre à restituer les biens qu'il s'était si frauduleusement appropriés.

Un jour il fit venir chez lui la jeune fille et lui ordonna de porter quelques papiers officiels au tribunal. Aglaé, qui ne se doutait de rien et qui s'acquittait souvent de pareilles commissions, se rendit au tribunal avec l'insouciance d'une conscience pure; mais les ordres de Batvinko étaient donnés et furent exécutés ponctuellement.

On s'empara d'Aglaé, on la jeta en prison sous la prévention d'avoir voulu empoisonner son maître.

Lyssowski, instruit de cet incident, dénonça Batvinko au général-gouverneur Korsakoff et fit le récit de toutes les persécutions exercées par ce monstre contre la pauvre fille; il dévoila toute la trame de ses perfidies, raconta comment il l'avait adoptée d'abord, puis faite esclave, refusé son mariage, et enfin jetée dans un cachot, dans le seul but de retenir sa fortune.

Le général-gouverneur, en recevant cette dénonciation, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de la soumettre à Batvinko lui-même qu'il croyait incapable de pareilles atrocités et qui, étant *l'oeil de la justice impériale*, ne pouvait être soupçonné d'une violation aussi flagrante des droits les plus sacrés. — Batvinko en apprenant l'accusation, se

récria contre l'outrage fait à son caractère public et demanda qu'une punition exemplaire fût infligée au dénonciateur. La loi russe punit le calomniateur de la peine encourue par le coupable. Korsakoff crut donc agir avec indulgence en ne faisant que dégrader Lyssowski, c'est-à-dire le condamner à être soldat. — L'arrêt fut exécuté, et la première fois qu'on vida les prisons pour diriger les criminels, en Sibérie, Aglaé se trouva comprise parmi eux. — On lui fit revêtir la capote grise marquée au dos de deux carrés noirs qui distinguent les condamnés aux travaux forcés, et on l'envoya avec les autres, tout en lui imposant le devoir pieux de quêter pour ses compagnons d'infortune. C'est ainsi qu'elle arriva à Vitebsk où, ayant été rencontrée et reconnue par la femme du vice-gouverneur, ainsi que nous l'avons raconté, elle fut retenue dans cet endroit qui avait vu mourir sa mère et son père [1]).

1) Le lecteur pourra se demander comment il se fait qu'Aglaé ait pu oublier sa langue maternelle? Ces exemples ne sont pas rares, même parmi les hommes faits. Ainsi, un littérateur russe, digne de toute foi, raconte avoir vu et parlé à un Français qui, fait prisonnier en 1812, s'établit à Orenbourg et y oublia entièrement sa langue, ou point qu'il ne put répondre à aucune question qu'on lui adressait.

Un de mes amis reçut, à Anvers, la visite d'un déserteur russe qui ne parlait que le flamand, et ne pouvait même pas dire en russe qu'il avait déserté pour fuir le

Le vice-gouverneur écrivit à l'empereur lui-même et l'instruisit du crime de Batvinko et de l'innocence d'Aglaé. Alexandre se fit présenter le dossier de cette affaire; mais, chose étrange, tout y était en règle! La condamnée avait avoué son crime et signé l'acte d'accusation, à deux reprises et aux deux instances, au tribunal de district, aussi bien qu'à la chambre du gouvernement. Sa culpabilité était évidente, et l'empereur dut ordonner de réprimander le vice-gouverneur et de faire continuer la route à Aglaé.

Cependant Aglaé ne savait pas écrire, n'avait subi aucun jugement et n'avait comparu devant aucun tribunal. Batvinko l'avait fait remplacer par une autre fille qui avoua tout ce qu'il avait voulu faire avouer à Aglaé, et signa les actes qui établissaient la réalité du crime.

La vice-gouvernante de Vitebsk ne se tint pas pour battue et écrivit cette fois elle-même une lettre à l'impératrice-mère, Maria Feodorovna, où elle joignit aux faits relatés dans la première dénonciation, des détails qui devaient dévoiler la fausseté des formalités dont Batvinko s'était couvert.

Le coeur d'une femme est plus sensible aux malheurs de son sexe, alors surtout qu'ils sont

bâton et manger du pain de froment, à la place du pain de seigle.

exposés par une autre femme; et l'impératrice fut touchée de la lettre que lui adressa la protectrice d'Aglaé. Elle en parla à l'empereur et l'intéressa au sort de cette infortunée Française. — Alexandre chargea le gouverneur de Minsk, Giercewicz, de faire une enquête sur les menées de Batvinko et la culpabilité d'Aglaé. — Giercewicz ne fut pas longtemps sans découvrir qu'on avait produit devant les tribunaux une autre fille que l'accusée qui, n'ayant pas subi la peine du knout, ne pouvait pas être envoyée en Sibérie, pour tentative de meurtre. Il ordonna de placer Aglaé dans un couvent à Vilna, en attendant l'issue du procès qu'il se promettait de suivre avec vigueur. Le procureur général était aux abois; mais à peine Aglaé fut-elle entrée au couvent, qu'elle y fut empoisonnée.

Les agents de Batvinko et les employés soudoyés par ce monstre représentèrent alors à Giercewicz que, ne pouvant plus sauver Aglaé, il était inutile de perdre Batvinko; que sa vengeance était aussi terrible que son influence était grande; et qu'un sort pareil à celui d'Aglaé le menaçait lui-même, s'il voulait poursuivre cette affaire. Giercewicz se laissa intimider et suspendit le cours de l'instruction.

Sur ces entrefaites, l'empereur Alexandre quitta Pétersbourg et mourut à Taganrog. Son successeur promulgua, à son avénement au trône, une am-

nistie tout à l'avantage des plus vils criminels. Batvinko se trouva compris dans une de ces catégories, et non-seulement il fut réhabilité, mais passa à Kalish, en qualité d'intendant de cette province.

L'ESPION.

L'envie et l'ambition dévoraient l'âme de Sobud. Né de parents obscurs, il avait été élevé dans une famille riche qui l'avait habitué à la vue du faste, sans lui inculquer les principes d'économie et les règles de vie conformes à sa fortune qui était nulle. Tant qu'il avait conservé l'appui de son protecteur, les fonctions qu'il remplissait dans une administration gouvernementale, lui rapportaient de quoi vivre sans gêne.

Mais la première de ces ressources venant à cesser avec la mort de son bienfaiteur, le service ne lui souriait plus, et son indigence le tourmentait visiblement. Les privations de tout genre l'exaspéraient jusqu'à la folie. Au lieu de reporter ses yeux sur des positions conformes ou même inférieures à la sienne, il les fixait de préférence sur celles qui lui étaient supérieures. Il les détournait avec mépris de la vue d'un *isvostschik* traînant au pas quelque pauvre diable comme lui, pour ne voir que

la voiture du riche dont il sentait les roues passer sur son coeur saignant et envenimé. L'odeur d'une cuisine animait en lui des appétits de Balthazar, l'étalage des boutiques le captivait pendant des heures: il s'appropriait en idée les objets les plus riches, s'illusionnait au point de croire qu'il s'en parait, à sa grande joie et au grand déplaisir de ses amis et de ses connaissances. Mais, nonobstant cette béatitude fictive, Sobud savait toute la différence qui existe entre la possession véritable et la possession imaginaire, et ne quittait jamais les vitres d'un magasin sans crève-coeur.

Il avait ruminé dans son esprit tous les moyens de s'enrichir et en avait essayé de plusieurs. Le travail lui paraissait une voie pénible et lente. Il avait beau redoubler de zèle dans son service, soigner sa *bâtarde* et son *anglaise*, former ses lettres de la même grandeur et exceller dans les majuscules, les dix grades qu'il lui restait à franchir lui paraissaient une échelle interminable. Il avait beau se plier à toutes les exigences, toujours ramper, toujours flatter, tailler des plumes à son chef de section, ne jamais omettre de faire ses visites officielles à son chef de département, saluer son ministre à une lieue de distance: c'est à peine si toutes ces prévenances lui rapportaient quelque légère gratification au jour de l'an.

Il aurait pu cumuler les emplois, faire des tra-

ductions ou des copies; mais le salaire qui y était attaché n'était pas à ses yeux proportionné au travail, et donner des leçons lui paraissait humiliant. Le whist seul le réconciliait parfois avec la vie, et lui avait procuré pendant un certain temps d'assez gros bénéfices; mais ses camarades étaient aussi forts que lui, et il avait rarement occasion de jouer dans le monde. Le mariage, ce moyen si facile de s'enrichir en Russie, lui paraissait irréalisable. Il avait un nom trop obscur pour prétendre épouser une noble riche, et les marchandes à grosse dot étaient aussi rares que recherchées.

Une de ses parentes, venant à mourir, lui laissa un héritage de quelques milliers de roubles. Il se sentit renaître en touchant cet argent, et grandit à ses propres yeux. Il marcha sur la pointe des pieds, — puis se mit à méditer sur les jouissances qui désormais se trouvaient à sa portée. Il eût assez aimé à se servir de cet argent pour vivre gaîment un an ou deux, courir le monde à la suite de quelque héritière à marier, se donner en un mot, les airs d'un homme riche, afin d'attirer de plus riches vers lui; mais il touchait du doigt la fin de cette vie de délices, et n'était pas sûr de trouver son salut au bout d'un an. Il aima mieux aborder la fortune d'une manière plus directe, se disant qu'elle ne venait jamais trouver ceux qui ne la

cherchent pas, et que quiconque ne l'a jamais tenté n'a pas même le droit de s'en plaindre. Il avait bien entendu parler des sommes énormes qu'on gagnait à la loterie polonaise, la seule permise en Russie; il avait même vu des gens qui s'y étaient enrichis, quoiqu'ils eussent toujours mal fini; mais il eût fallu attendre, et Sobud n'aimait que les résultats immédiats. Le pharaon s'offrit alors à lui avec tous ses fantasques mirages, et bientôt il fut introduit dans une maison de jeu clandestine tenue par un ancien officier ruiné. Il était bien décidé de ne faire qu'un seul coup de ses cinq mille francs, le montant de son héritage.

— Il est plus sûr, s'était-il dit, de deviner juste une seule fois que cent. Le jeu est une bataille comme une autre, et il n'y a rien de tel que les combats décisifs; les militaires ne risquent-ils pas leur vie tous les jours pour des hochets? Je serai plus sage qu'eux en risquant mon avoir pour une fortune. Après tout, ne me restera-t-il pas toujours une ressource, celle des gens qui n'en ont plus, la ressource de me brûler la cervelle, ou bien de sauter par la fenêtre? C'est là même un moyen plus expéditif, et je vais prendre mes mesures d'avance pour être prêt à toute extrémité.

Il se faisait tous ces raisonnements en observant le jeu et les tas de billets de banque qui étaient sur la table et qu'il voyait déjà passer dans sa poche.

Assis sur l'espèce de banc qui borde les croisées russes, il ouvrit la fenêtre comme pour donner issue à la fumée de tabac qui remplissait la chambre, mais en réalité afin de voir si la fenêtre était assez haute pour servir ses desseins. Dans le but de rendre les choses encore plus faciles, il passa une jambe dans la rue, décidé à se laisser tomber s'il perdait, et, à cheval ainsi sur la vie et la mort, il arrêta son plan de jeu.

— J'attendrai, se dit-il, qu'une carte ait été tuée trois fois de suite et je risquerai mon tout sur la quatrième passe. Je ne veux pas faire de choix, le sort se chargera de ce soin lui-même; la première carte qui se présentera dans les conditions sera la meilleure.

Il attendit longtemps; pas une carte ne passait plus de deux fois, le banquier levait la taille, mêlait son jeu dès qu'il n'y avait plus de mise et les pontes se retiraient après chaque coup. Enfin le cinq gagna trois fois pour le banquier.

— Cinq mille roubles au cinq, s'écria Sobud.

Tous les assistants sourirent, en devinant sa tactique et attendirent avec une certaine anxiété le résultat du coup. Sobud, pâle et effaré, laissa pencher sa tête sur son épaule, abattu par l'effort moral qu'il venait de faire. Le moindre mouvement l'eût infailliblement précipité dans la rue. Tout à coup un mot a retenti à son oreille: gagné! — Le

cinq s'était posé à gauche, et Sobud se trouva d'un bond, debout sur ses deux jambes, et tout près de la table de jeu. Sa pâleur fit place à la rougeur que la joie lui faisait monter au visage. Le banquier, ayant levé la taille, mêla ses cartes plus longtemps qu'à l'ordinaire et les passa à Sobud pour couper.

— Si je me contentais de mon gain, se dit celui-ci, mon avoir est déjà doublé; mais qu'est-ce que dix mille roubles? Est-ce une fortune? Non, et le sort m'en réserve une peut-être.

Le banquier le tira de son irrésolution, en lui demandant:

— Que met monsieur?

— J'attendrai, répondit-il.

Mais il attendit quelques minutes à peine; le démon du jeu s'empara de lui, il ramassa une des cartes qui traînaient sur la table et y mit un impérial; il gagna, gagna le paroli, gagna le six-leva, mais perdit le coup suivant.

— C'est peut-être un doigt du ciel, pensa Sobud, qui me dit de m'arrêter, et pourtant si j'avais risqué un millier de roubles, au lieu de ce maudit impérial qui m'est tombé sous la main, je ne sais comment, et m'étais retiré après le troisième coup, j'emportais six mille roubles qui, joints à mes dix, en faisaient seize, et à vingt mille roubles j'aurais pu raisonnablement cesser de jouer.

— Mille, cinq cents, se dit-il tout bas, puis élevant la voix, il cria:

— Trois cents roubles au roi.

Le roi gagna: Sobud plia le coin de sa carte pour indiquer qu'il jouait paroli, gagna le paroli, plia de nouveau, mais perdit.

— Le diable en soit, s'écria-t-il, il eût fallu me retirer plus tôt. — Mille roubles au cinq! il faut être reconnaissant à ce qui nous a servi une fois.

Le cinq perdit.

— C'était évident, se dit Sobud, ce qui réussit une fois ne réussit pas une autre; du calme, remettons-nous au premier jeu, risquons d'un seul coup les quatre mille roubles qui me restent de mon gain.

Plus d'une demi-heure se passa sans qu'il eût l'occasion de répéter le coup par lequel il avait débuté. Il se décida à l'avancer d'un tour et joua deux mille roubles sur la troisième passe. C'était une dame, il gagna; la laissa pour le coup suivant, et perdit.

— Quelle heureuse inspiration j'ai eue de ne pas risquer davantage! Ma veine cède visiblement; elle recule d'un pas à chaque coup. J'ai deux mille roubles de gain, c'est un intérêt raisonnable de mon capital. Il faut cesser; un autre jour je puis gagner autant, ou plus!

Ce disant, il promena ses yeux autour de lui. L'aspect du luxe qui y régnait lui donna le vertige, et les mots: — Mille roubles à l'as! tombèrent involontairement de ses lèvres.

L'as gagna.

— Deux mille à la même, cria-t-il, mais cette fois l'as perdit.

— Baste! se dit-il, j'emporte les mille roubles et vais jouir de la vie pendant un mois au moins. Il prit congé de la société et partit.

Heureux de son gain, quelque modeste qu'il fût, Sobud courut faire des emplettes. Il s'acheta un chapeau luisant chez Zimmermann, une montre et une chaîne chez Winterhalter, et, comme il faisait beau, il s'invita à une partie de campagne, s'installa fièrement dans un *droshki* rond et, promettant un bon pourboire au cocher, il se fit conduire aux Iles avec la vitesse qui sied à un homme qui commence à être bien dans ses affaires. Le bruit des pas du cheval sur le bois de l'immense pont de la *Trinité* flatta agréablement son oreille, et ce ne fut pas sans une certaine satisfaction de lui-même qu'il dépassa les calèches et les voitures, allant dans la même direction.

Il se fit descendre au théâtre français de Kaminoï-Ostrow, prit un billet de fauteuil, et, croyant

qu'on n'avait des yeux que pour l'admirer, il promena ses regards avec une nonchalance prétentieuse sur les loges remplies de l'élite de la société de Saint-Pétersbourg, sur les pâles beautés de la Néva, relevées par leurs brillantes toilettes. Il salua quelques grands fonctionnaires qui, tout en ne le connaissant pas, lui rendirent le salut, auquel ils lui croyaient quelques droits. Puis, apercevant son chef de section dans un rang éloigné, il alla lui tendre la main, que celui-ci accepta, non sans être surpris de cette familiarité. A l'un de ses voisins, qu'il n'avait vu qu'une fois ou deux en sa vie, mais qui fut trop interdit pour lui refuser sa demande, il emprunta sa lorgnette, et, la braquant tantôt sur un point et tantôt sur un autre, il distribuait au hasard un sourire à l'un, une inclinaison de tête à l'autre, simulant ainsi de bonnes et nombreuses relations dans le monde. Il parvint enfin à attirer l'attention sur lui par la distraction avec laquelle il écoutait la pièce. Avec une contrariété qu'il s'appliquait à rendre visible, il haussait les épaules lorsque les autres applaudissaient, souriait dédaigneusement au milieu de l'attendrissement général, relevait avec emphase la moindre faute ou la moindre invraisemblance, en s'agitant sur son siége, comme s'il ne pouvait s'y tenir; lorsqu'on riait en signe de désapprobation, les sifflets étant prohibés en Russie, Sobud allait plus loin, il applaudissait. Il laissa

même échapper un éclat de rire au moment où des sanglots se faisaient entendre dans la salle.

— Quel est ce sévère appréciateur? se demandaient les uns. — Quel est cet homme blasé? disaient les autres. — Quel est cet original? pensaient quelques-uns.

Madame Paschaloff s'était détournée plusieurs fois pour regarder Sobud. Seule dans sa loge, elle devait nécessairemeut chercher des distractions dans la salle. Elle passait pour une femme sensible, quoique déjà au déclin de ses beaux jours. Les rivières de diamants qui serpentaient autour de ses bras opulents attiraient l'attention de tous. Fatigué de son ingrate manoeuvre, Sobud la prit pour point de mire, charmé de mettre fin au pélerinage fatigant de ses regards. Madame Paschaloff n'était pas femme à détourner ses yeux devant les yeux d'un jeune homme; elle essuya les feux de Sobud avec une fermeté inébranlable. Se souvenant d'avoir été belle femme, elle se trouvait flattée de l'effet qu'elle produisait sur un jeune homme dont elle croyait être vue pour la première fois. Elle rendit regard pour regard, et s'épanouit dans un ravissement qu'elle eut peine à cacher. Ses yeux petillèrent, et ses joues se colorèrent, légèrement d'abord, beaucoup trop ensuite, son imagination aidant.

Le rideau tomba et la salle commença à s'é-

vacuer. Sobud suivit madame Paschaloff à une distance respectueuse, la vit revêtir son mantelet de cachemire blanc aux belles franges, se jeter dans une brillante calèche, accompagnée de deux magnifiques laquais, et prendre la route d'Élaguine où elle occupait une charmante villa.

Depuis ce jour, Sobud n'eut pas d'autre but de promenade qu'Élaguine. Il y allait qu'il fît froid ou chaud, qu'il fût libre ou affairé. Les excursions dans cette île devinrent pour lui la seule occupation et le seul plaisir. Il passait et repassait devant la villa de sa Dulcinée, sans savoir comment il pourrait y pénétrer; madame Paschaloff ne recevait que des intimes, comme c'est assez l'usage à la campagne, et Sobud n'en connaissait pas un seul parmi ceux-là. Un reste de timidité le portait à ne pas laisser voir ouvertement qu'il la recherchait. Il ne se montrait que juste autant qu'il fallait pour ne pas se faire oublier. En revanche, il ne manquait pas une seule représentation au théâtre de Kaminoï-Ostrow dont madame Paschaloff était une des habituées; mais là, le langage des yeux était le seul permis et, quelque expressif qu'il devint bientôt, Sobud ne voulait pas se borner à si peu et cherchait le moyen de parler à l'objet de ses calculs d'ambition. — Tout vient à point à qui sait attendre, se disait-il, et il attendait; mais les semaines et bientôt les

mois s'écoulèrent, sans lui offrir la moindre chance heureuse. Il s'avisa alors d'un stratagème. Madame Paschaloff se promenait parfois seule avec un épagneul dans le jardin du palais. Sobud, lui aussi, avait un chien fougueux, prêt, au premier signe de son maître, à se jeter sur les hommes ou sur les bêtes, mais de préférence sur de plus faibles que lui. Il amena donc un jour son complice à Élaguine et se cacha avec lui, à l'heure où madame Paschaloff avait l'habitude de sortir. Dès qu'il la vit paraître, Sobud lança son chien, et madame Paschaloff poussa un cri terrible au gémissement plaintif de son petit épagneul. Sobud accourut à son secours, et d'un seul coup de canne il étendit par terre son chien, qu'il sacrifiait ainsi à la circonstance, afin de ne pas laisser soupçonner qu'il eût apprêté tout ce drame.

Madame Paschaloff, à peine remise de sa frayeur, se confondit en remerciements, et Sobud, en relevant le favori de cette dame, se félicita qu'il ne lui fût arrivé aucun mal, et sollicita l'honneur de le porter jusque chez elle. La conversation s'engagea sur la position de Sobud dans le monde. Madame Paschaloff l'écouta avec intérêt, lui devant la conservation de l'être qui lui avait été le plus cher depuis son mari. Elle crut ne pas assez reconnaître le service de Sobud en l'invitant à venir prendre le thé chez elle. Sobud ne se laissa pas prier, comme on peut

le croire, et la connaissance une fois faite, il n'était pas homme à ne pas en profiter.

Quelques mois se passèrent. Sobud avait un chapeau blanc et un chapeau noir, un paletot brun, un zibounn bleu et un tweed gris, une calèche et un droshki, un Saint-Stanislas et une Sainte-Anne. Il était gentilhomme de la chambre, chef de bureau; mais on chuchotait sur son passage et on parlait des 35,000 roubles, prix d'une noce illégitime. On est si mauvaise langue à Pétersbourg, et les grandes villes ne sont pas moins cancanières que les petites! Mais si Sobud avait des ennemis, par dépit ou par envie, par haine ou par mépris, il avait pour amis les amis des hommes riches, qui ne demandent pas d'où vient la lumière qui éclaire, l'argent qui les fait vivre ou s'amuser, et lui-même se consolait par cette idée que l'homme qui réussit a toujours des jaloux.

Mais tout passe dans ce monde, le bien comme le mal. De même que l'infortune de Sobud avait fait place à son bonheur, ce bonheur ne dura qu'une saison. Au début de l'hiver, madame Paschaloff était rentrée à son hôtel de ville, et un soir qu'elle se tenait devant la cheminée, dans l'attente de la voiture qui devait la mener au bal, le feu prit à sa

belle robe de crêpe brodée et consuma son corps, avant qu'on lui eût porté secours, avant qu'elle eût songé à son testament.

Renaissant à la vie et au plaisir dans les bras de Sobud, elle avait moins que jamais pensé à la mort. Sa fin subite réjouit plus qu'elle ne consterna ses parents, qui avaient été à un haut point scandalisés de sa liaison avec Sobud; elle égaya beaucoup toute la ville qui s'abandonna au plaisir de médire, et se plut aux malins rapprochements qu'offrait si bien la circonstance, véritable bonne fortune pour une ville aussi pauvre en accidents et aussi avide de caquets que Saint-Pétersbourg. On ne tarissait pas en méchants quolibets sur le feu vulgaire de la cheminée dévorant les feux tardifs, mais d'autant plus violents, de madame Paschaloff, qu'on disait trop corpulente pour avoir pu être consumée en entier.

Comme on le pense bien, le plus malheureux dans cette affaire, Sobud, ne fut pas ménagé; on pleura son bien-être compris dans l'incendie de madame Paschaloff, et l'on menaçait de ses persécutions toutes les vieilles femmes qui ne voulaient pas faire chorus avec la médisance.

Lui-même, en attendant, était en proie au désespoir le plus violent. Seul, les bras derrière le dos, la tête penchée, on le voyait se promener des heures entières sur les quais de la Néva et, si

tout le monde le regardait, personne ne le saluait ni ne l'abordait. Sa carrière était ruinée et sa réputation plus que compromise; ceux-là mêmes qui le fréquentaient jadis, alléchés par sa nouvelle fortune, sans s'enquérir de sa source, le fuyaient aujourd'hui avec dédain; il ne rencontrait partout qu'indifférence ou hauteur. Il vit qu'il était inutile de tenir tête à l'orage du moment que sa ruine ne lui permettait pas de la relever et il résolut de venger son infortune en cherchant un emploi qui lui donnât la faculté de rendre aux autres une partie du mal qu'il avait enduré, et en même temps qui lui assurât le luxe devenu pour lui désormais indispensable.

Il écrivit au général Dvoinoï qu'ayant perdu tout appui et tout espoir, il se livrait bras et pieds liés à la disposition de Son Excellence, désirant être employé utilement au service de Sa Majesté. Le général lui fit une réponse des plus courtoises, et le pria de passer chez lui dans les huit jours. Sobud fut exact au rendez-vous, et le chef de la police secrète, après s'être confondu en salutations et l'avoir fait asseoir, lui dit:

— Je vous demande pardon, monsieur, de ne pas avoir répondu à votre offre qui m'honore, avec l'empressement que j'aurais voulu y mettre, mais n'ayant pas le plaisir de vous connaître, j'ai dû,

ainsi que me le prescrivent mes fonctions, prendre des renseignements sur vos antécédents qui, à ma grande satisfaction, ont tous été à votre avantage. Le gouvernement vous saura gré de la confiance que vous avez placée en lui, il est enchanté de prouver qu'il sait utiliser et récompenser les hommes d'un talent véritable. Vous savez, monsieur, plusieurs langues, le français, un peu d'anglais et beaucoup de polonais; cette dernière surtout vous sera d'un grand secours et, puisque vous m'avez exprimé le désir d'être placé loin de Pétersbourg, vous irez, monsieur, à l'étranger, soit à Londres, soit à Paris, à votre choix, ou plutôt, vous alternerez votre résidence entre ces deux villes.

Avec l'esprit pénétrant dont vous a doué la nature, vous pourrez nous rendre, monsieur, de grands services. Vous avez déjà de bonnes dispositions et, je n'en doute pas, vous acquerrez bientôt l'expérience qui complète l'homme politique. C'est à l'étranger, et non point ici que se trouvent les ennemis les plus dangereux de Sa Majesté. Nous ne saurions trop les surveiller. Rappelez-vous, monsieur, ces deux mots de notre souverain. Il a dit un jour au secrétaire d'Etat Tourkoul: „Les émigrés polonais m'ont tant fait de mal à l'étranger par leurs écrits, que le sort de Varsovie n'a été plus d'une fois suspendu qu'à un cheveu.“ Au sortir de la campagne de Pologne, Sa Majesté s'est écriée: „Les émigrés

polonais mourront de faim ou deviendront fous dans l'exil."

C'est à vous, monsieur, de sauver Varsovie du sort qui la menace, et de faire que la prophétie du tzar, à l'égard des réfugiés polonais, s'accomplisse. N'oubliez pas que tant qu'ils vivent et agissent, Sa Majesté n'est pas tranquille. Réduisez-les par la faim ou par la misère, qu'ils se rendent ou qu'ils meurent, peu importe. Je vous préviens que le gouvernement anglais ne vous aidera point; vous verrez si vous pouvez vous entendre avec la police de Paris. N'attendez non plus aucun secours de la part de nos ambassades, elles ne peuvent que vous souhaiter tout le succès imaginable, mais elles ne sauraient, sans se compromettre, vous seconder ouvertement dans vos entreprises. Ne vous fiez donc qu'à vous seul et ne comptez que sur notre assistance. Tout secours que vous réclamerez de nous vous sera accordé, et les récompenses ne se feront pas attendre; vous savez que Sa Majesté est la générosité même. Soyez prudent et heureux, c'est là tout ce que nous vous demandons. Vous aurez eu tous les mérites dès que vous aurez le succès pour vous. Que le monde sache qu'on n'échappe nulle part à la colère et à la justice du tzar, et que les frontières ne sont pas des limites à son pouvoir. Tenez-moi au courant de tout ce que vous entreprendrez, comme un général de toutes les particu-

larités relatives à la position de nos ennemis. Vous devez veiller sur les anciens sujets russes, plus encore que sur les Polonais proprement dits. Ils ont le plus de droit à notre sollicitude, et l'empereur ferait tout pour ramener à lui ses brebis égarées.

Bon voyage donc, et bonne chance, dit le général à Sobud. Puis il lui remit un passeport, une lettre de change de dix mille roubles sur une des premières maisons de Paris, le reconduisit jusqu'à la porte et lui cria encore une fois: „Bon voyage.“

II.

Les frères Toungoussof se trouvaient en Italie, lorsque la révolte de 1825 éclata à Saint-Pétersbourg. L'aîné, Ignace, était légèrement compromis dans cette conspiration et s'était réfugié en France, dès la première nouvelle des incarcérations qui suivirent ce soulèvement, Son frère, Étienne, rentra en Russie, pour y travailler au salut d'Ignace, mais dès que celui-ci eut appris que son nom était porté sur la liste des conjurés, il refusa de rentrer dans son pays, pensant, et non sans fondement, qu'en Russie l'accusation équivalait à la condamnation; il était trop heureux de pouvoir échapper à la peine et aux tourments qui l'attendaient en Russie, en restant à l'étranger.

Le gouvernement russe, comptant sur les bons rapports qu'il entretenait dans ce temps avec le gouvernement français, demanda l'extradition ou au moins le renvoi de Toungoussof, mais il obtint cette réponse, aussi courte que digne: que le réfugié était inviolable en France, et que l'extradition ou même l'expulsion des criminels politiques étaient contraires aux usages français. Les biens d'Ignace furent confisqués au profit de son frère, son unique héritier, mais celui-ci lui restitua fidèlement toute leur valeur, assez importante pour lui assurer une existence aisée, s'il eût su s'arranger en conséquence; mais ne voulant pas vivre sur son capital, il eut recours pour augmenter ses revenus, à des entreprises industrielles qu'il exploita avec plus d'intrépidité que de savoir ou de bonheur, et vit bientôt fondre entre ses mains tout son avoir. Son frère accueillit cette nouvelle épreuve avec courage, et derechef accourut à son aide. Le séjour de la Russie lui devenant au surplus insupportable depuis qu'il n'avait plus son frère près de lui, dès qu'il eut connaissance des malheurs qu'Ignace avait éprouvés et des souffrances qui l'attendaient, il ne consulta que son coeur, réalisa tout ce dont il pouvait disposer et vint se fixer auprès de son frère. Avec de l'ordre et de l'économie, ils eurent bientôt réglé leurs affaires, et vivaient ainsi, heureux depuis plusieurs années, lorsque la santé d'Étienne l'obligea, en 1834, de faire

un voyage en Italie. Ignace resta à Paris dans un isolement à peu près complet. Il n'entretenait presque point de relations avec les Français, et ses compatriotes continuaient à l'éviter, à tel point qu'ils fuyaient sa vue seule; les plus libéraux d'entre eux qui osaient le saluer, le faisaient avec cet air qui voulait dire: Ne nous abordez pas, vous nous compromettriez: craignant d'avoir les mouchards russes à leurs trousses, ils pensaient sans doute que le tzar n'avait rien de mieux à faire que de s'informer de leurs liaisons et passe-temps en pays étrangers. Cette pusillanimité est tout à fait russe, car les individus des autres nations, loin d'avoir peur des réfugiés de leur pays, les estiment et croiraient se déshonorer en les évitant.

Toungoussof fut donc on ne peut plus surpris en recevant le billet que voici:

„Monsieur,

„Un compatriote qui a toujours eu pour vous la plus grande admiration et qui aujourd'hui se trouve comme vous, réfugié en France, vous demande l'honneur de faire votre connaissance et vous prie de lui indiquer l'heure à laquelle il pourra venir vous présenter ses hommages.

„Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Sobud."

Depuis neuf ans, le gouvernement russe avait abandonné toute poursuite contre Toungoussof, et le laissait parfaitement tranquille. Sa position était assez bien établie en France, pour qu'il n'eût à craindre aucune espèce d'espionnage. Il ne put donc qu'être enchanté d'apprendre qu'il allait avoir un confrère dans l'exil qu'il pourrait guider et conseiller; il considérait comme un devoir de mettre à son service l'expérience qu'il avait acquise dans l'émigration. Il répondit avec affabilité au billet qu'il venait de recevoir, et se mit à la disposition entière de son correspondant inconnu.

Depuis sa nomination, Sobud avait pris toutes les allures d'un homme important et était devenu méconnaissable à ses propres yeux. Beau comme Apollon, il se croyait imposant comme Jupiter. Considérant sa mission comme une mission de haute diplomatie, sa physionomie avait contracté à cette idée une expression de ruse et de finesse qui le rendait gai, dispos, et faisait errer sur ses lèvres un sourire permanent de béatitude. Se sachant appuyé par le gouvernement, il se sentait fort et avait adopté une assurance propre à déconcerter celui même qui aurait pénétré les replis les plus cachés de sa ténébreuse conscience.

Ce fut donc avec la facilité d'un homme du monde et la gravité d'un homme d'Etat que Sobud entra chez Toungoussof. Il s'excusa de la liberté

grande qu'il prenait de s'imposer à sa connaissance, mais il avait pensé que la position hautement indépendante que s'étaient faite MM. Toungoussof frères imposait à tout nouvel émigré russe l'obligation de rechercher leur appui. Il raconta comme quoi, n'ayant pas ôté un jour son chapeau devant l'Empereur, et cela par pure et simple préoccupation, il avait été envoyé aux arrêts, comme un simple soldat. Il avait, disait-il, conçu dès cette aventure un tel mépris de l'Empereur, un tel dégoût du régime russe qu'il avait résolu d'émigrer, trop heureux de pouvoir emporter avec lui de quoi vivre à l'étranger sans inquiétude.

A la suite de ce récit, fort vraisemblable du reste, et qu'il avait forgé d'avance pour motiver sa présence à Paris, Sobud raconta une quantité d'anecdotes sur Nicolas, plus intéressantes les unes que les autres et qui peignaient trop bien le despote du Nord pour avoir été inventées. Il parla avec une si grande indignation de toutes les institutions politiques de la Russie, de l'aveuglement et de l'arbitraire qui présidaient à tous les actes du tzar, et donna sur des faits isolés, qui intéressaient Toungoussof des renseignements si exacts et si désobligeants pour le gouvernement russe, que quiconque l'aurait écouté en ce moment, tout en étant au courant de sa mission, aurait pensé sans doute qu'il trahissait ceux qu'il devait servir.

Passant de là à la position particulière de Toun-

goussof, Sobud lui fit des reproches patriotiques sur l'inactivité dans laquelle il se renfermait, sur le tort qu'il avait de ne pas utiliser dans l'intérêt de la cause libérale les grands talents qu'on lui connaissait; et disant que la presse était la seule arme des faibles civilisés contre les forts ignorants, il ajouta que c'était pécher grandement que de ne pas y avoir recours: à ce sujet, il déroula tout un plan de conduite qu'il se proposait de suivre.

Toungoussof ne put être que très-reconnaissant à Sobud de toutes les nouvelles qu'il lui apportait et le fut même pour les conseils qu'il lui donnait. Il le remercia donc de lui avoir procuré sa connaissance et le pria de la continuer.

Sobud réalisa ses promesses; il s'ouvrit un accès aux journaux de Paris et les eut bientôt inondés d'articles sur la Russie qui respiraient une haine si profonde pour Nicolas, que ceux-là mêmes qui les accueillaient crurent devoir lui en faire des observations en l'engageant à plus de modération. Il ne manqua pas de faire voir ces articles à Toungoussof, afin de la raffermir dans ses bonnes dispositions pour lui; mais en même temps, et sous main, pour atténuer l'effet défavorable de ces publications, dans l'esprit du public, il faisait parvenir, par une autre voie, à ces mêmes journaux des renseignements faux ou inexacts sur la Russie, qui devaient servir à démontrer aux lecteurs la crédulité le peu de discer-

nement des feuilles de Paris, et à prouver aux Russes que les journaux français étaient trop mal informés pour être juges compétents de tout ce qui avait trait aux affaires russes. Comme on se le figure, cette partie de sa polémique devait rester inconnue, et Sobud se garda bien de s'avouer l'auteur de ces réfutations indirectes que complaisamment il s'adressait à lui-même.

En peu de temps il eut gagné la confiance de Toungoussof, et pour mériter son amitié, il rechercha tous les moyens de lui être utile; il trouva en effet une quantité d'occasions pour lui rendre de petits services. Toungoussof se plaignant un jour de ce qu'il n'avait pas de cheval de selle à lui, Sobud s'en acheta un et le mit à la disposition de son ami. Les restaurants de Paris n'avaient ni mets, ni vins si délicats que Sobud n'en régalât Toungoussof, et comme celui-ci lui faisait une fois des reproches sur des prodigalités si peu conformes à la position d'un émigré, Sobud lui répondit philosophiquement: „Vivons, après nous il en restera toujours assez."

Toungoussof, qui n'était plus assisté de son frère, se laissa aller à l'élan que Sobud cherchait à lui imprimer; il sentit se réveiller en lui ses anciens goûts de luxe, et surgir de nouveaux goûts de dissipation. Il fit des dettes; et pour les payer, Sobud l'entraîna à jouer, mais, grâce à la Providence

qui veille sur les infortunés, au bord de l'abîme, au lieu de perdre, Toungoussof gagna et s'arrêta juste à temps pour ne pas lasser le sort: l'espoir de Sobud fut ainsi détruit, car il avait déjà combiné tout un plan de ruine contre la fortune et l'honneur de Toungoussof. Une fois replongé dans la misère, il espérait lui faire commettre quelque action déshonorante qui l'aurait forcé à déserter Paris pour quelque endroit où il n'aurait trouvé ni les mêmes ressources ni les mêmes plaisirs. Dans le cas où il eût échappé à ce piége et que son honneur fût resté intact, Sobud avait préparé une espèce de proposition du gouvernement russe à Toungoussof et qui devait lui être communiquée par un tiers, lui offrant la grâce et le repos pour le reste de ses jours, s'il voulait venir les passer en Russie, et cela uniquement pour éviter le mauvais exemple de l'émigration. Inutile de dire que cette promesse, étant fausse, n'aurait pas été tenue; mais ajourd'hui, que l'étoile de Toungoussof avait renversé le premier projet, Sobud comprit tout le côté faible de sa seconde combinaison et vit qu'il ne saurait jamais trouver de garantie suffisante pour inspirer de la confiance. Il s'arrêta enfin à une nouvelle machination, et venant trouver Toungoussof, il lui dit:

— Mon cher ami, puisque vous voilà en gain, il faut en tirer parti et nous donner quelque plaisir. Vous n'êtes jamais allé à Londres, or quiconque ne

connaît pas l'Angleterre, ne peut s'appeler un homme politique, et son instruction n'est pas complète. Faisons un tour dans ce pays, peu de jours nous suffisent, et je vous réponds de vous les faire bien employer; je connais Londres à fond et vous servirai de *cicerone*.

La proposition sourit fort à Toungoussof, après l'avoir accepté, il écrivit aussitôt à son frère qu'il serait de retour dans quinze jours; il allait, disait-il, passer ce temps à Londres en compagnie de son nouvel ami, un compatriote charmant, plein d'instruction, et de bonnes tendances.

Arrivés à Londres, Sobud fit voir à son ami en peu de jours toutes les curiosités de cette capitale, depuis le parlement jusqu'à l'opéra et depuis le Musée jusqu'au Vauxhall. Ce fut alors le tour des environs; après une visite à Windsor et à Hamtencourt, Sobud voulut faire connaître à Toungoussof la Tamise dans son ensemble et ses détails: il proposa de passer quelques jours entre Greenwich et Blackwall, entre Woolwich et Gravesend. Arrivés à ce dernier endroit, on fut d'avis de se reposer et de prendre quelques bains. Le lendemain, comme ils se promenaient sur la plage, Sobud offrit à Toungoussof de visiter un navire qu'on voyait en rade et sur la beauté duquel il avait déjà attiré son attention. Un bateau qui stationnait à quelques pas de là les

conduisit. En arrivant à bord, Sobud demanda en anglais au capitaine la permission de visiter le navire; celui-ci lui répondit dans la même langue qu'il serait enchanté de leur en faire les honneurs, Après avoir parcouru le pont, ils descendirent dans les cabines; et, comme Toungoussof entrait le premier, la porte se ferma sur lui pour ne plus s'ouvrir. Il cogna, appela, cria, ce fut en vain, le vent emportait ses cris, car on avait levé l'ancre et pris le large. Sobud revint seul à Gravesend et de là à Londres et puis à Paris.

III.

Etienne Toungoussof revint de l'Italie trois mois après le départ de son frère pour Londres; il fut nécessairement très-surpris de ne pas le trouver de retour, plus étonné encore de n'avoir de lui aucune nouvelle, pendant que Sobud habitait paisiblement Paris. Ayant appris l'adresse de ce dernier, il courut chez lui, et, ne le trouvant pas à la maison, il résolut de l'attendre. Le concierge qui avait reconnu en lui un compatriote de Sobud, lui offrit la clef de son appartement. Il y monta et s'y installa un cigare à la bouche. Trois quarts d'heure s'écoulèrent sans que personne ne vînt; mais décidé à ne pas quitter la place avant d'avoir éclairci le mystère

de la disparition de son frère, Toungoussof entra dans le cabinet de Sobud pour y prendre un livre, mais il n'y trouva que des papiers étalés sur la table. Machinalement il y jeta les yeux, et fut frappé du ton officiel qui y régnait: c'étaient des brouillons sans adresse sur des sujets de politique générale, et dont il ne put deviner la destination. Sa curiosité une fois excitée, il vit un tiroir de bureau entr'ouvert, et ne put résister à la tentation d'y porter la main. Il en tira un grand dossier qu'il se mit à feuilleter. Le timbre de la troisième section de la chancellerie de l'empereur, la signature de Dvoinoï lui apparurent sur quelques-uns des feuillets entrecoupés par des copies de rapports qui provenaient de Sobud. Toungoussof comprit enfin qu'il était dans le repaire d'un espion, et impatient de connaître la nature des relations qu'un tel homme avait avec son frère, il retira la clef de l'appartement, s'y renferma à double tour, et lut ce qui suit:

No. I. Londres, le 13 octobre 1833.

Votre Excellence,

Arrivé à Londres depuis huit jours, j'ai déjà étudié le terrain sur lequel votre confiance a daigné m'appeler. Les conversations que j'ai eues avec des personnes qui nous sont dévouées m'ont convaincu qu'il n'y avait presque rien à faire ici. La plupart

des Polonais réfugiés en Angleterre se contentent de la paye que leur fait le gouvernement anglais, et ne possèdent aucune ressource qu'on pourrait leur enlever. Leur nombre ne dépasse pas cinq cents, et, quoiqu'ils soient divisés dans leurs opinions politiques, les membres de chaque parti sont trop bien liés ensemble pour qu'on puisse se flatter de jeter le désaccord parmi eux. L'émigration polonaise a eu le temps de s'épurer, comme elle le dit, en rejetant de son sein les personnes suspectes, et l'on ne saurait compter sur des conversions même individuelles. Ceux d'entre eux qui avaient de la fortune dans leur propre pays, et par conséquent des habitudes plus larges, se sont faits aux privations que leur position actuelle leur impose. De plus, ils ont été pour la plupart condamnés en Pologne à des peines trop graves pour qu'ils se fient désormais à une amnistie quelconque. Jouissant de la protection de plusieurs Anglais influents, il ne présentent aucun côté vulnérable. Ils sont tous trop peu littéraires pour que nous ayons à nous inquiéter de ce qu'ils peuvent publier en anglais, et qui ne serait, du reste, jamais lu chez nous. Toutes les tentatives donc que je ferais ici ne sauraient que me compromettre, m'exposer à des dangers inutiles, et nuire à l'activité que je puis déployer à Paris. Je crois donc pouvoir faire usage de la permission que vous m'avez accordée, en me transportant en France.

No. II. Paris, le 13 novembre 1833.

Votre Excellence,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire entrevoir dans mon rapport no. 1, en date de Londres le 13 octobre 1833, je me suis rendu à Paris, et me flatte d'avoir bien profité du mois que j'y ai passé. Par des liaisons adroitement ménagées, je me suis procuré accès à la presse quotidienne, et me suis mis au courant de ses rouages et de son économie. Je ne vois aucune utilité à soudoyer les journaux, persuadé qu'on pourra les amener à nous servir malgré eux et *gratis*. N'ayant aucune connaissance de la Russie, ils accueillent facilement les articles qui portent la couleur locale, sans pouvoir distinguer le vrai du faux, et il suffit de simuler le blâme contre notre gouvernement pour leur faire agréer un jour ou l'autre des louanges déguisées. En tout cas, on pourra ruiner leur crédit en les inondant de fausses nouvelles, ou en leur faisant exprimer des raisonnements dénués de fondement. J'espère d'autant plus réussir sur ce terrain, si peu exploité par mes devanciers, que je n'y vois pas d'antagoniste sérieux. Il y a très-peu de Polonais admis dans les journaux français, et comme ceux-là mêmes qui y travaillent ne connaissent pas la Russie, leurs déblatérations criminelles contre notre gouvernement sage et paternel ne peuvent nous faire aucun tort. Les ouvrages

dont ils ont inondé la France et qui ont tant déplu à Sa Majesté impériale, sur la révolution polonaise et la guerre qui en a fait justice, ont fait leur temps et ne se reproduiront plus.

Lettre du général Dvoïnoï à M. Sobud.

Saint-Pétersbourg, le 30 novembre 1833.

Monsieur,

Je vous accuse réception de vos deux rapports. Je crois que vous avez trop tôt désespéré de Londres, mais j'attends de plus amples nouvelles sur ce que vous ferez à Paris, pour me prononcer à ce sujet définitivement. Je crains qu'un examen superficiel ne vous ait fait porter un jugement trop précipité sur la presse de Paris. Ses attaques perpétuelles contre l'empereur, déplaisent à S. M. à un haut point, et il n'y a pas de sacrifice qu'Elle ne fasse pour s'assurer du silence des journaux français.

Serrez de près les Polonais, et tâchez de vous mettre en relation avec les réfugiés russes à Paris.

Rapport de Sobud au général Dvoïnoï.

No. III. Paris, le 28 novembre 1833.

Votre Excellence,

J'ai fait la connaissance de divers Polonais dans des positions et des partis différents. Les quelques

ambitieux qui ne supportent l'exil qu'avec répugnance ne comptent que sur le secours de l'étranger ou de leurs compatriotes pour rétablir leur pays. Des personnes peu influentes et qui n'ont aucun moyen d'existence seraient prêtes à rentrer en Russie. Je crois qu'il vaut mieux laisser les plus capables d'entre eux à l'étranger, afin qu'ils servent de noyau au parti russe, au sein de l'émigration polonaise. On fera en sorte d'augmenter ce parti. Il serait à désirer qu'on mit à ma disposition une somme plus ou moins considérable, pour le service de S. M., car c'est de l'argent qu'il faut attendre les plus grands résultats. Je crois de mon intérêt, comme de celui du bien public, de me retirer derrière les gens que je ferai agir, me réservant d'intervenir dans des cas importants. Mon inactivité ne sera donc qu'apparente. Je viens d'être bien accueilli par un des frères Toungoussof, auquel j'avais demandé une entrevue.

Du même au même.

N° IV. **Paris, le 12 décembre 1833.**

Votre Excellence,

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai reçu votre bienveillante lettre, en date du 30 novembre 1833. Votre Excellence verra, par mon rapport, n° 3, que j'ai prévenu ses intentions en me mettant en contact avec des Polonais, comme aussi avec

l'émigré russe le plus important. J'ai, depuis, obtenu des renseignements exacts sur la position de sa fortune. J'ai dû renoncer à l'entraîner dans les affaires de Bourse, où j'aurais été sûr de le faire perdre, rien qu'en le poussant à jouer; mais l'expérience qu'il a déjà acquise à ses détriments, le fait fuir cette utile institution. J'ai pensé alors à l'attirer dans une maison qui joue à coup sûr, mais ce moyen m'a paru trop dangereux. J'ai fait sonder ses créanciers sur leurs dispositions envers lui, car le train de vie qu'il mène en ma compagnie, lui a fait contracter des dettes. Un de ces messieurs qui a des rapports d'intérêts avec la Russie, serait disposé à le mettre en prison, à notre premier signe; mais cette dette n'est pas encore assez considérable pour qu'il ne puisse s'en libérer, lors même qu'elle serait accrue de tous les frais, judiciaires et autres, usités en pareille circonstance.

J'ai fait adroitement glisser ici, au ministère de l'intérieur, de mauvais renseignements sur le Polonais T***, qui était sur le point d'y obtenir une place lucrative. Comme il a été au service de la Russie, c'est un homme trop dangereux, pour que je ne cherche pas à l'éloigner d'ici par tous les moyens. Son cousin est à la veille de faire un mariage avantageux. J'ai pris des mesures pour le faire avorter. J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence, que le réfugié K**, à Tours, reçoit des

envois d'argent d'un négociant de Varsovie. Il serait bon de lui couper cette ressource.

Du même au même.

N° V. Paris, le 4 avril 1844.

Toungoussof est fort de mes amis. Je l'ai entraîné à jouer, mais j'ignorais qu'il avait pour principe de faire au jeu, le contraire de ce qu'on lui conseillait; cela a fait, qu'au lieu de perdre, il a gagné. Voulant reprendre ma revanche et donner à Votre Excellence un échantillon de mon savoir faire, je vous propose de prendre des mesures pour qu'un vaisseau russe se trouve à Londres dans le plus bref délai, monté par des hommes résolus qui vous répondent de Toungoussof, dès que je l'aurai livré entre leurs mains: je suis persuadé de lui faire faire un petit voyage, et Votre Excellence se chargera de lui en faire faire un plus grand.

Lettre du général Dvoinoï à M. Sobud.

Saint-Pétersbourg, le 20 avril 1844.

J'approuve votre projet de vous emparer de Toungoussof. Il faudrait tâcher de l'enivrer pour être plus sûr de lui; mais vous ne vous dissimulez pas, je pense, les dangers auxquels vous vous exposez, si l'affaire ne réussissait pas. Les hommes que j'ai chargés de vous seconder, sont des hommes

résolus et dévoués. Le navire Aquilon va partir pour Londres, et y attendra votre arrivée et vos ordres.

Du même au même.

Saint-Pétersbourg, le 8 juin 1844.

Vous trouverez sous ce pli une traite de quatre mille roubles, en récompense de votre habileté. Toungoussof vient d'être expédié en Sibérie. Tâchez que cette affaire ne transpire pas. Il serait peut-être bon de vous absenter de Paris pour quelque temps, à moins que vous ne pensiez que votre départ donnerait l'éveil aux soupçons.

Ici s'arrêtait la correspondance que Toungoussof avait parcourue avec autant d'avidité que d'indignation. Il resserra soigneusement le dossier et s'empressa de fuir, avant que Sobud ne fût rentré. Il remit la clef de son appartement à la concierge et y joignit la carte de visite d'un Russe qu'il avait rencontré en Italie.

IV.

Ignace Toungoussof, une fois débarqué à Saint-Pétersbourg, fut, pendant la première nuit après son arrivée, conduit avec une précipitation mystérieuse au cachot de la forteresse et jeté dans un de ces souterrains contre les murs duquel viennent se briser les vagues de la Néva, où l'on distingue à peine les reflets du jour des ténèbres de la nuit, où l'on n'entend ni l'heure du temps, ni le bruit de la ville, où rien ne vous garantit contre l'humidité et le froid, et où le prisonnier, laissé seul, en proie à l'inquiétude sur le sort qui l'attend, n'obtient une lampe et une bible que grâce à de puissantes protections; un de ces gouffres enfin, où de jeune et de fort, on devient vieux et chétif, au bout de quelques mois; où le droit de mourir n'est accordé qu'à quelques grands criminels privilégiés.

On dépouilla Toungoussof de ses habits pour les remplacer par une chemise faite en toile qui sert à la confection des voiles, et qu'on ne change que tous les 15 jours, par un *armiak* en laine grise et des espèces de sandales. Ces objets appartiennent au gouvernement, et les geôliers, afin de mieux voler leur part, ont soin que le prisonnier ne les use pas[1]). Une cruche d'eau et un morceau de

1) Un détenu, préoccupé de l'idée de quoi il vivrait en Sibérie, s'arrêta au projet d'y donner des leçons de danse, et se

pain noir composent la nourriture journalière des reclus qui par *extra* seulement obtiennent de la viande hachée qu'ils mangent à l'aide de leurs doigts. Le pas de la sentinelle résonnant au-dessus de leur tête est leur seule distraction. Parfois le geôlier vient les appeler par les numéros de leur cachot pour s'assurer s'ils vivent encore ou s'ils sont présents. Les immondices restent en permanence et la vermine qui pullule dans le lit, prive le patient de la faculté de goûter du repos.

Un jour Toungoussof crut comprendre par quelques mots qui parvinrent jusqu'à lui qu'on attendait l'empereur et, pensant que la visite lui était destinée, il se mit à récapituler tout ce qu'il pourrait lui dire pour toucher son coeur et éclairer son esprit; mais, après avoir repassé dans sa mémoire toutes les belles vérités de la politique et de la morale, il se convainquit que ce serait perdre son temps que de les soumettre à un homme aveuglé par l'orgueil et l'ignorance; il résolut de se renfermer dans un morne silence. Son attente ne devait pas se réaliser.

mit à répéter ce qu'il savait de cet art. Le geôlier, le surprenant à cet exercice, lui enjoignit de le cesser pour ne pas user la chaussure de la Couronne. Force lui fut d'abandonner ce passe-temps. Il pensa alors à la musique, et voulut se rappeler à la mémoire les différents airs qu'il savait. Le geôlier l'entendant siffler vint lui dire : — „Holà hé! ne siffle pas, ou l'on te logera plus bas encore."

Un bruit inusité annonça bientôt, il est vrai, l'arrivée du tzar, mais ses pas dépassèrent le cachot et se perdirent dans celui d'un de ses voisins, d'où il ne lui arriva aucun son. Plus d'une heure le tzar resta enfermé avec le prisonnier qu'il venait interroger lui-même, ou plutôt le torturer de sa présence, et après s'être rassasié de la vue de ses souffrances, il repassa devant la porte de Toungoussof en s'écriant: „Comme il fait humide ici!“ Une heure passée dans ce royaume souterrain avait transi Sa Majesté de froid, et pas la moindre expression de pitié n'échappa de ses lèvres pour ceux qu'il retenait des années entières ensevelis dans cet infernal séjour.

Condamné par contumace, Toungoussof ne fut jugé une seconde fois que pour la forme, et, comme lui-même ne se souciait guère de paraître plus innocent qu'il ne l'était, il ne nia pas sa participation à la conjuration de 1825. L'arrêt concernant sa déportation en Sibérie fut donc maintenu; mais, par une bonté inusitée de la part du gouvernement russe, ou, pour mieux dire par crainte d'ébruiter la manière peu loyale dont on s'était saisi de lui, Toungoussof ne fut pas confondu avec les autres condamnés et fut mené seul dans une voiture cellulaire jusqu'à Tobolsk. De là, on l'expédia à l'endroit désigné pour son exil.

Dans un désert de neige, où il n'y avait aucune habitation à cent verstes à la ronde, une espèce de demi-grotte et de demi-hutte qui dépassait à peine le niveau du sol, fut construite pour Toungoussof. On lui donna un fusil et une quantité de poudre pour laquelle il devait fournir un nombre déterminé d'animaux ou de peaux. La chasse devait aussi pourvoir seule à son entretien. Quelques mois auparavant, il jouissait de toutes les douceurs de la vie parisienne, et aujourd'hui il était devenu colon et colon chasseur! — Il ne tarda pas à profiter de la liberté qu'on lui laissait, et armé de son fusil, il abandonna sa hutte, qu'un ours seul pouvait découvrir, et marcha au hasard devant lui.

A vingt verstes de sa demeure, il vit un cosaque qui tournait autour d'un toit en paille, qu'il reconnut pour être le toit d'une grotte pareille à la sienne. C'était en effet la hutte d'un autre exilé. Le cosaque appela celui-ci par son nom et, ne recevant pas de réponse, il vint regarder par l'ouverture qui servait de porte. — „Mort, s'écria-t-il, en faisant un mouvement du bras, bon sommeil!“ — Il remonta sur son cheval et le dirigea sur le toit qui céda sous ce poids; les poutres qui le soutenaient s'affaissèrent en même temps, le chaume s'aplatit et la grotte disparut; la demeure de l'exilé était devenue son cercueil. Un homme a vécu! — Le cosaque reprit sa route, et Toungoussof, qui venait d'assister à l'en-

terrement d'un de ses frères d'infortune, s'éloigna en pensant que tel était le sort qui l'attendait.

En sortant de chez Sobud, Étienne Toungoussof courut chez l'ambassadeur anglais et l'instruisit du rapt qui s'était fait à Gravesend sur la personne de son frère. Les renseignements qu'il donna furent si précis que l'ambassadeur le consola et lui promit que, si son frère vivait encore, il lui serait rendu. Il fit immédiatement part de ce fait à son ministère qui rédigea une note énergique au gouvernement russe, se plaignant de l'indigne violation du territoire britannique, et exigeant la mise immédiate en liberté de Toungoussof et son renvoi à Londres. — Devant les indications précises et exactes du *Foreign-Office*, le gouvernement russe ne put nier la vérité et contester la justesse de la réclamation. Il demanda seulement du temps, pour sauver les apparences, et comme le grand-duc héritier allait se rendre en Sibérie, il fut chargé de gracier Toungoussof, en mémoire de son voyage.

L'empereur fit tomber toute sa colère sur le chef de la police secrète de ce que cette affaire avait pu transpirer, et le général Dvoinoï, pensant qu'il y avait de la faute de Sobud, lui annonça sa destitution. En attendant, Étienne Toungoussof avait dé-

noncé Sobud à l'émigration polonaise, et non-seulement toutes les portes lui furent fermées, mais ses jours mêmes étaient menacés. Le gouvernement français, pour prévenir les collisions, déclara ne pas tolérer des agents étrangers, et intima à Sobud l'ordre de quitter la France sur-le-champ. Tout le monde donc s'alliait contre lui.

Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel:
Pour n'avoir pas vaincu, je me vois criminel

se dit Sobud, dans un accès d'enthousiasme littéraire. — Dans les grandes occasions il faut s'enfermer tête à tête avec soi-même et réfléchir sérieusement à ce qu'on doit faire.

Cela disant, il se barricada dans ce même appartement, dans lequel, quelques mois auparavant, s'était enfermé Étienne Toumgoussof.

— Je suis battu, continua-t-il, mais Napoléon lui-même ne l'a-t-il pas été, et tous les grands capitaines n'ont-ils pas perdu des batailles? — J'étais bien fou de servir si loyalement un gouvernement assez fourbe, assez petit pour abandonner ses serviteurs au premier revers. — Mourons au moins, comme nous avons vécu, avec courage et résignation. Quand le fil de la vie est embrouillé comme un noeud gordien, il faut le trancher. Mais comment? Un rasoir? — Fi donc, c'est de la boucherie. — Un pistolet? — Fracasser mon crâne, ce serait dommage. — Le poison? — C'est déjà mieux, mais

comment m'en procurer? — Quelque peu de cuivre déposé dans du vinaigre en produirait un excellent et qui ne coûte guère. — Si, pourtant, je préférais m'asphyxier? — C'est bien là la mode parisienne, et toute mort venant par l'asphyxie la plus prompte est la meilleure...

Le monde ne m'a pas compris, j'étais fait pour être un grand homme d'État, ils m'ont fait mouchard. Si je m'en vengeais? Mais tous ces gouvernements sont trop petits pour oser braver la Russie ou s'appuyer sur un bras qui serait son ennemi. — A l'oeuvre, à l'oeuvre donc!

Sobud entassa des charbons dans son calorifère et l'alluma avec la correspondance de Dvoinoï; puis il boucha hermétiquement toutes les issues et se coucha dans son lit pour mourir dans une position digne et résolue; mais l'oxygène tardait à s'absorber et les idées abondaient dans le cerveau de Sobud.

— S'avouer sitôt vaincu, se disait-il, n'est-ce pas de la pusillanimité, et d'où me vient cette fierté de vouloir me suicider parce que j'ai une tache à mon nom? N'ai-je pas été un simple instrument aux mains de ces hommes qui se noient dans le luxe et dans les grandeurs et portent la tête haute quoique remplie de basses idées? Si je voulais devenir honnête homme, les issues me seraient fermées, mais si je suivais la voie du vice? N'y a-t-il pas un champ inexploité d'imbéciles et suis-je plus

bête qu'un autre? Mais vivre, en attendant, de privations, d'humiliations, travailler comme un forçat, ou chercher des dupes pour finir un jour plus mal encore que je ne le puis maintenant... Oh! non.

En disant ces mots, il pressa de désespoir son coussin sur la bouche, et lorsqu'il voulut l'ôter, il n'était plus temps, le feu venait de s'éteindre. Il n'eut pas la force de se traîner vers la fenêtre, roula au bas de son lit et expira.

Trois mois après, Ignace Toungoussof revit Paris et son frère.

LA VIERGE DE KOURSK.

La Russie, riche en métaux et en bois, en chanvre et en lin, est pauvre en belles femmes. La malédiction du ciel pèse-t-elle sur cette terre? Non, l'esclavage seul produit cet effet. La race primitive est belle et s'est conservée telle partout où elle a gardé son originalité. Le joug tatare, le mélange de la race mongole l'ont flétrie les premiers, et le servage a fait le reste. L'aisance et la liberté donnent et conservent la beauté; la misère, la souffrance et l'esclavage la font disparaître. L'expression de l'indépendance est la seule digne de l'homme, roi de la terre et des animaux; elle lui imprime le cachet de la distinction, sans lequel il n'y a pas de véritable beauté. Le joug courbe son port majestueux, qu'il l'attache à la charrue ou aux armes, il éteint la flamme de ses yeux, la fierté de son regard. Si l'excès de la liberté use la beauté avec la vie par la corruption, cet autre esclavage, il conserve une certaine grâce, qui est le reflet d'un passé brillant.

En Russie même, on peut constater la différence des deux causes. Les populations des villages libres des *jamstschyks* (voiturins) présentent un aspect édifiant de santé et de vigueur, tandis que les serfs des petits propriétaires, exténués par le travail et les privations, sont laids et chétifs. Le recrutement enfin, cet impôt de sang, a fauché les plus beaux hommes, et l'armée vient reverser les maladies dans les campagnes, auxquelles elle ravit les bras les plus robustes.

Malédiction au peuple qui ne sait pas être libre, le ciel le punit, en lui ravissant la seule consolation du pauvre et la fierté du riche, la beauté du sexe qui s'appelle beau par excellence. Un fait qui frappe de prime abord l'oeil de l'observateur en Russie, c'est que l'homme y échappe à la défaveur qui pèse sur la femme: il est infiniment plus beau que sa compagne. Si la haute société fait exception à cette règle et compte des femmes réellement belles, n'est-ce pas parce qu'elle se soustrait à ce joug qu'elle contribue à faire peser sur les autres classes? le marteau souffre souvent moins que l'enclume.

Nathalie appartenait à cette race primitive, dont on retrouve encore çà et là quelques débris parmi les peuplades dégénérées de la Russie. C'était une de ces pures beautés slaves accomplies, qui tiennent

le milieu entre les blondes et les brunes: moins incolores que les unes, plus blanches que les autres, on dirait qu'elles ont été conçues au jour naissant ou à la nuit tombante. Le type châtain, si rare dans le Midi, est si répandu en Russie, qu'un historien croyait que les Russes tenaient leur nom de la couleur de leurs cheveux[1]). Chez cette espèce de femmes, la blancheur éclatante de la peau est agréablement relevée par le teint de leurs cheveux qui n'est pas assez sombre pour former un contraste criant, pas assez clair pour ne faire qu'une nuance imperceptible. Des yeux bruns ou des yeux bleus, mais le plus souvent petits et languissants, des dents fines et vives sont les compléments éloquents d'une constitution toujours robuste, d'une incarnation toujours brillante.

Il faut remonter aux statues grecques pour retrouver l'opulence de ces formes, et c'est à peine si la palette de la splendide Italie avait des couleurs assez heureuses pour reproduire ces physionomies. La belle du Titien en approche, mais ses cheveux ont un reflet d'or qui rappelle le type grec, son oeil est plus ouvert et le buste plus court que ne l'ont les Russes. C'est une remarque à faire que chez les Russes la partie supérieure du corps est relativement plus allongée

1) Tatystchef. *Roussoï* veut dire en russe châtain.

que la partie inférieure, ce qui fait que les plus petits d'entre eux paraissent grands, tant qu'ils restent assis.

Dans mes longs pèlerinages, je ne me rappelle avoir rencontré qu'une seule de ces beautés châtaines, qui tenait précisément le milieu entre l'idéal du Titien et les femmes russes. C'était à Rome. J'avais passé la grasse matinée à contempler les oeuvres de Dominique et de Guido Reni, des Carraccio et de Salvator Rosa, et le soir, je m'étais rendu au théâtre. Devant moi, dans une loge, était une Romaine qui contrastait singulièrement avec ses compatriotes. Plus animée que les femmes de Guido, elle était moins aérienne que la Vénus de Corrège. Cette vue me reporta dans mon pays, en résumant mes souvenirs et mes récentes impressions en une réalité enchanteresse. A Rome, une femme châtaine pourrait paraître tombée du ciel, un jour où il est moins éclatant qu'à l'ordinaire: c'était sans doute une fleur égarée. Puisse celui qui l'aura cueillie avoir connu tout son bonheur!

Nathalie était donc une de ces beautés qu'on aurait dit être produites par la longue action du climat froid du Nord sur le tempérament chaleureux d'une race méridionale, un effet de ce soleil bas et faible du septentrion, qui ne donne qu'une couleur mate à tout ce qu'il éclaire. A juger par la passion

qui vibre dans le coeur du Russe et la célérité avec laquelle coule son sang, partout où la main de fer du despotisme ne le glace point, on est rigoureusement amené à admettre que son teint a dû être primitivement plus chaud.

Comme la plupart des têtes russes, la sienne dépassait les dimensions moyennes, ce qui, sur la foi de Michel-Ange, n'est pas plus contraire à la beauté que ne le sont les petites têtes de Raphaël. Sa main était aristocratique, le gant n'en dérobait jamais la beauté, et un soulier monstrueux, bien que brodé de rouge, cachait mal la forme svelte du pied. Le costume russe est de tous les costumes de femmes le plus désespérant au point de vue artistique. La coiffure de la femme mariée, qu'elle s'appelle *povoïnik* ou *kakoschnik*, cache le plus bel ornement de la femme, la chevelure; et la mode que suivent les filles de tresser leurs cheveux en longues nattes, leur ôte la beauté que des noeuds de rubans attachés au bout ne sauraient leur rendre. La funeste manie, enfin, de porter la taille au-dessus des seins achève de défigurer les femmes.

Plus la beauté est rare, plus son sort devrait être heureux. Ainsi le penserait-on, mais la désespérante réalité ne le veut pas ainsi. La beauté est souvent un don dangereux et funeste qui provoque la convoitise plus que l'adulation; et comme le mal

est toujours plus actif et plus entreprenant que le bien, une belle femme devient plus souvent la victime du débauché que la compagne de l'homme vertueux. Heureuse au moins celle qui échappe aux tentations, qu'une femme laide ne trouve pas sur ses pas!

Pourquoi ici encore avons-nous à retracer un monstre aux prises avec un ange de candeur, de beauté et d'innocence? Hâtons-nous de le dire: il ne faut en accuser que les institutions barbares de la Russie, qui laissent un pouvoir discrétionnaire sur la vie et l'honneur des femmes, à des hommes incapables de l'exercer dans les mesures de l'humanité, ou selon les principes de religion que suivent des peuples moins avancés. Disons aussi que ces sortes de tyrans sont l'opprobre de la noblesse russe, dont ils forment la grande exception, et que s'ils attirent davantage l'attention de l'observateur, c'est grâce à ce proverbe russe, qui dit que la mauvaise réputation court, et que la bonne reste. Ne faut-il pas, en effet, infiniment plus de bonnes que de mauvaises actions pour faire parler de soi?

Nathalie avait grandi sous les yeux de J***. Il l'avait vue éclore et se développer; sa convoitise avait grandi à mesure. Il pensait qu'il n'avait qu'à tendre la main pour cueillir ce fruit, et savourait

déjà en idée les délices qui l'attendaient dans les bras d'une fille que le tzar lui aurait enviée. Sa femme, mariée à lui en secondes noces, avait vieilli dans les tourments, et son fils recueillait, loin de lui, les tristes effets d'une éducation dépourvue de principes.

Maître absolu des biens de sa femme, qu'il s'était fait adjuger par elle à force de ruse, il régnait sur ses serfs en aventurier parvenu. — Polonais d'origine, il avait été, comme un second Mazeppa, conduit par son étoile errante à Koursk, ce pays voisin de l'Ukraine, et de pauvre et nul, il était devenu riche, fier et cruel, comme le célèbre Hetmann, de fugitif et de mourant, s'était élevé aux plus hautes dignités.

Une guitare et une pipe avaient été toute la fortune de J*** lorsqu'il était entré au régiment des lanciers tatars, aujourd'hui aboli. Étant parvenu à se marier à madame M***, il avait, on ne sait par quel moyen, éloigné de sa route le fils de sa femme, et telle est la réputation dont il jouit dans les gouvernements de Koursk et d'Orel, que la voix publique l'accuse de l'avoir empoisonné. La loi russe établit la séparation des propriétés entre époux; la donation en faveur des maris est le seul moyen pour ceux-ci d'arriver à la plénitude de leurs droits. J*** y avait réussi, et ses biens n'avaient fait que s'accroître depuis, grâce à son avarice et à des spéculations

auxquelles n'avait pas toujours présidé une parfaite bonne foi.

Au lieu de nourrir ses paysans dans les années de détresse, aussi bien que ses ressources le comportaient, au lieu de leur avancer des grains pour ensemencer leurs champs, ainsi que le veut la loi et ainsi que le font la plupart des propriétaires russes, J*** avait trouvé le moyen d'éluder l'obligation et de conserver intacts ses greniers qui regorgeaient de blés. Il faisait hacher de la paille et en nourrissait ses paysans, comme on nourrit le bétail.

Dans le nord de la Russie, ce procédé aurait pu être assez naturel et passer inaperçu, ou au moins ne pas soulever des plaintes contre un propriétaire pauvre et souffrant du malaise général; mais dans le gouvernement de Koursk, le blé est toujours à vil prix, son abondance est telle que, même dans les années ordinaires, le battage se fait avec tant de négligence, qu'on laisse une partie des grains adhérente à la paille, et une autre abandonnée sur le sol, aux bêtes ou aux oiseaux. Le procédé de J*** devait irriter les paysans. Ses serfs ne manquèrent pas, en effet, d'en tirer une terrible vengeance.

Un jour qu'il était absent de sa terre, ils mirent le feu à ses magasins, et lui brûlèrent des blés pour plus de soixante mille roubles.

Le peuple russe est le plus endurant du monde. Il meurt, mais il ne se plaint pas; on le bat, il ne souffle mot; on l'ecorche vif, il crie grâce; on le laisse mourir de faim, c'est à peine s'il tend la main; on le fait soldat, on le knoute, on l'envoie en Sibérie, il marche et ne se révolte jamais.

La population du gouvernement de Koursk fait exception à cette règle. Cette province, alors qu'elle formait la limite méridionale de la Russie, avant que l'Ukraine ne fût incorporée à l'empire des Romanof, servait de lieu d'exil, et les descendants de ces proscrits ont conservé une certaine indépendance de caractère, de même qu'une tendance fâcheuse à mal faire, le district avoisinant l'Ukraine excepté, qui est peuplé par d'inoffensifs *Khokhols* ou Petits-Russiens. Eux aussi commencent cependant à se laisser gagner par l'esprit turbulent de leurs voisins. Tous les habitants de cette province font une petite guerre au gouvernement lui-même: une route dite *kortschemnaïa* s'étend en ligne droite dans une longueur de plus de deux cents verstes, et sert à la fraude des eaux-de-vie, dont la fabrication est libre dans la Petite-Russie. Cette contrebande se fait ouvertement par des hommes armés qui n'ayant à redouter pour ennemi qu'une garnison composée d'invalides, parvenaient à l'intimider par des canons en bois qu'ils ont depuis

abandonnés comme inutiles. C'est là aussi qu'on trouve les plus habiles faussaires d'assignats et les hérétiques les plus forcenés.

Il eût donc fallu un certain courage pour s'exposer à la haine d'une population irritable et résolue; mais J*** suppléait à la bravoure par la ruse ou par l'aide d'autrui. Ainsi, lorsque l'incendie allumé par ses serfs eut fait justice de son avarice, et détruit un de ses greniers, il sut refouler son courroux et ajourner sa vengeance, afin de sauver un autre magasin tout aussi considérable, et d'abriter ses propres jours qui auraient été en danger, s'il eût procédé immédiatement à la punition des coupables. Il trouva plus tard plus d'une occasion pour châtier les fauteurs de sa perte, qu'il n'était pas homme à oublier ou à pardonner. Pareil à ces tyrans tourmentés par la conscience et par la peur, il s'était fait une escorte de valets dévoués qui ne le quittait pas et qui lui sauva la vie dans une occasion où elle avait été sérieusement menacée. Un jour qu'il entrait dans ses écuries, son cocher, poussé à bout par ses mauvais traitements, s'arma de la barre de fer qui servait de verrou à la porte, et lui en assena un coup si violent, qu'il l'eût infailliblement étendu mort, s'il l'eût atteint à la tête ou à l'épaule, mais le coup n'avait porté qu'aux jambes. Le cocher allait récidiver, lorsque les valets tombèrent sur lui et le désarmèrent. J***

resta estropié pour la vie, et la rage concentrée qu'il en éprouva lui fit blanchir les cheveux, à partir de cet accident. Quant au cocher, il disparut, personne ne sait ni où ni comment. Son sort a dû être terrible, puisqu'il n'en a rien transpiré.

Le despotisme de cet homme était aussi dépravant que son mauvais exemple. La terreur qu'il répandait autour de lui poussait ses gens à faire de mauvaises actions pour échapper à sa colère. Lorsqu'on lui volait un cheval, il fallait qu'il se retrouvât à tout prix. J*** fustigeait ses gens tant qu'ils n'avaient pas restitué l'animal, qu'ils fussent ou non complices de sa disparition.

Cet expédient était infaillible; pour échapper au bâton de M. J***, ses serfs volaient à leur voisin le meilleur cheval et apaisaient ainsi leur maître; mais, par la suite, ces excès qui se renouvelaient souvent, répandirent une telle frayeur autour d'eux qu'on s'en défiait autant que de J*** lui-même.

Ce qu'un propriétaire aurait à peine osé faire dans un gouvernement aux moeurs douces, J*** le faisait ouvertement à Koursk. Il entretenait un petit sérail bien avoué, et ce n'était pas là ce qui révoltait le plus ses vassaux. Tout le monde l'accusait d'avoir violé une fille de treize ans, et, lors

même que l'indignation contre ce crime devint générale, aucune poursuite judiciaire ne fut exercée contre le coupable.

M. M*** avait, de son vivant, donné la liberté au père de Nathalie; mais, par reconnaissance autant que par habitude, ce digne serviteur resta auprès de ses maîtres. Ce fait n'est pas unique dans son genre, et l'on trouve souvent en Russie des serfs qui, ne sachant quel emploi faire de leur liberté, dédaignent de chercher un sort meilleur.

Lorsque madame M*** épousa M. J*** et lui fit donation de ses biens, Nathalie, libre par le fait, continua à être attachée à sa maîtresse et s'acquitta de tous les services dont on voulait la charger, avec un zèle que d'habitude n'ont pas des serfs qui n'obéissent que par force.

J*** ne tarda pas à la distinguer parmi toutes ses filles, mais ce fut pour un motif vil qu'il ne sut pas cacher, et dont il ne voulut pas assurer le succès par des moyens doux et prévenants. Il parla de ses désirs en maître, et Nathalie répondit en fille libre, sans colère, sans mépris, mais avec la résolution d'une vertu qui ne transige ni ne

tremble. Elle se disait que si elle était libre, c'était au moins pour ne donner son coeur qu'à celui qui saurait lui plaire, et son maître était trop vieux et trop brutal pour inspirer ou mériter son amour. Quant à sa cruauté, elle croyait en être à l'abri par le fait de son affranchissement. Ce refus indigna J***, peu accoutumé aux entraves, et la résistance ne fit qu'accroître ses désirs. Il voulut reprendre la liberté à Nathalie, pour la punir de sa vertu et la rendre docile à ses voeux.

Un jour donc, il la fit appeler devant lui, et lui présentant une feuille timbrée, voulut qu'elle signât, disant que cette formalité était nécessaire pour assurer sa position; mais Nathalie, guidée par cette méfiance qu'une âme vile inspire toujours à un coeur innocent, répondit qu'elle pensait que M. M*** avait déjà tout fait pour le mieux et qu'elle ne voulait rien changer à ses dispositions, bonnes ou mauvaises. Son instinct la conseillait bien, car l'acte que lui présentait J** n'était rien moins que la renonciation pleine et entière a sa liberté, mais enveloppée dans des expressions tellement diffuses et ampoulees, que Nathalie n'aurait pas mpris son sens et faisait bien en obéissant à la voix secrète qui retenait sa main.

J** insista en vain, Nathalie ne se départit pas de son refus, et son maître la chassa de sa pré-

sence, lui disant qu'elle ne tarderait pas à apprendre les effets de sa désobéissance.

Réalisant aussitôt ses menaces, il adressa au tribunal une plainte, dans laquelle il demandait qu'on fît justice de l'insubordination de Nathalie. Désespérant de la ramener à son devoir, il laissait, disait-il, à l'autorité la liberté d'en disposer à son gré. Il ajoutait même qu'il serait enchanté d'en être débarrassé pourvu qu'elle reçût une punition exemplaire, propre à intimider les serfs indociles, dont le nombre, disait-il, allait croissant, chez lui aussi bien qu'ailleurs.

Les juges étaient, pour ainsi dire, à la solde de J** qui, ayant des affaires courantes, leur donnait des gratifications continuelles et des présents importants. Ils firent donc un court procès à Nathalie et, sans l'entendre, sans s'arrêter même à son émancipation, ils la condamnèrent à la *pleite* (le martinet), pour rébellion envers ses maîtres légitimes et bienveillants. Considérant ensuite la faculté laissée à tout propriétaire d'exiler les serfs en Sibérie, ils joignirent cette peine à celle qu'ils venaient de prononcer.

L'exécution eut lieu à huis clos. On attacha Nathalie à une espèce de banc pourvu de deux trous, dans lesquels le patient passe naturellement ses bras pour alléger sa douleur. Un homme

s'assit à cheval sur son cou et un autre sur ses jambes pour l'empêcher de remuer. Les valets du bourreau trouvaient un plaisir indigne à mutiler ces belles chairs qui auraient arraché à tout autre des cris d'admiration. Ces âmes abjectes et que le vice ne peut plus souiller avaient une joie féroce à flétrir de leurs mains impures cette femme qu'ils savaient innocente, à mutiler ce corps devant lequel la foule se serait agenouillée. Lorsqu'elle ne fut enfin qu'un lambeau, qu'une plaie, on la porta, saignante, évanouie, à l'hôpital, où on la laissa à demi morte.

Elle y gisait depuis quelque temps, lorsque M. Bejitschef, envoyé pour *reviser* le gouvernement de Koursk, vint visiter l'hôpital. Le chirurgien en chef, bon et humain, connaissait trop l'étendue des maux qui pèsent sur les hommes, pour ne pas s'indigner de ceux qu'ils s'infligent les uns aux autres, et voulant assurer la punition du coupable, entraîna M. Bejitschef vers le lit de la malade. Nathalie, prévenue de la visite de ce fonctionnaire, se jeta à ses pieds et raconta comment elle n'avait subi sa peine que parce qu'elle s'était refusée aux voeux infâmes de son maître. Bejitschef fit son rapport sous l'influence de ce spectacle révoltant. Parviendra-t-il à la connaissance de l'empereur, cet unique redresseur des torts, ce preux gardien de la justice? On ne sait;

mais en attendant, Nathalie, remise de ses blessures, a été dirigée vers la Sibérie, et son maître barbare et lâche poursuit le cours de ses iniquités, sans que personne ait encore osé le démasquer.

UNE DÉGRADATION.

Si un frère n'est pas toujours un ennemi donné par la nature; s'il y a des frères dont les vives sympathies, basées sur une étroite conformité d'âge et d'éducation, font mentir ce proverbe, un beau-frère qui vous tombe du ciel au moment où vous vous attendiez à hériter de toute la fortune des parents de votre femme, est bien fait pour s'appeler un ennemi donné par la nature.

Rybine venait de marier sa fille à Roujéiéf, lorsqu'il lui naquit un fils qu'on nomma Boris. Sa surprise égala son bonheur. Plus que sexagénaire, il ne comptait guère sur un héritier de son nom; mais tout fier qu'il fût de ce surcroît de famille, il sentit sa joie s'atténuer par l'embarras qu'il éprouvait à communiquer cette nouvelle à son gendre. Il avait commencé pour celui-ci plusieurs lettres et les avait toutes déchirées; il se décida enfin à n'écrire qu'à sa fille, comptant plus sur son bon coeur que sur le désintéressement du mari.

Roujéiéf était un bel officier aux gardes, qui, après avoir mangé sa fortune, avait voulu la refaire par un mariage. N'ayant conservé pour tout bien que la beauté du corps et l'impudeur d'un homme ruiné, il était allé les promener à Moscou, cette pépinière de riches héritières à marier. Là, il ne tarda pas à rencontrer mademoiselle Rybine, fille unique d'un grand propriétaire du gouvernement de Riazane. Il la courtisa avec la résolution d'un homme qui ose tout quand il n'a plus rien; et comme c'était alors l'âge d'or de la garde impériale, ce bienheureux temps où le bruit d'un éperon faisait palpiter le coeur d'une jeune fille, et où la vue d'un brillant uniforme fascinait toutes les châtelaines qui venaient oublier l'ennui de la campagne dans les bals et les soirées de la seconde capitale, Roujéiéf, qui était un cavalier élégant, n'eut pas de peine à se faire agréer de mademoiselle Rybine, à qui ses parents avaient laissé pleine liberté dans le choix d'un époux.

Après avoir ainsi pris d'assaut une femme et une fortune, Roujéiéf alla jouir en paix de l'une et de l'autre à Saint-Pétersbourg, où l'appelait son service, auquel il se voua désormais avec le zèle que donne le désir d'avancer, joint aux loisirs d'une vie exempte d'inquiétude. La dot de sa femme était suffisante pour faire face à toutes les exigences de sa position, et il avait en outre la perspective de la

voir s'augmenter de tous les biens qu'avait gardés son beau-père, trop vieux pour vivre longtemps. Il considérait ces propriétés comme siennes, et son espoir lui paraissait si fondé, qu'il équivalait pour lui à la possession réelle.

Quel ne fut donc pas son étonnement, lorsque sa femme entra chez lui, le sourire sur les lèvres, une lettre à la main, et lui annonça qu'il venait de leur naître un frère. Roujéiéf fut stupéfait; puis, prenant le papier qu'Anastasie lui tendait, il ne lut que cette ligne: — „Dieu vient de me donner un fils, et à toi un frère.“ La lettre lui tomba des mains, il resta pâle, ébahi sur son siége; puis, se levant brusquement, il marcha à pas précipités, tordit sa moustache entre ses doigts, la rongea des dents et s'écria, écumant de colère:

— De quoi se mêlent-ils! avoir des enfants à leur âge; quelle folie, quelle imprudence! Ils nous rendent, ma foi, un bon service, ils nous apprennent une belle nouvelle, la perte de toute notre fortune, de toutes nos espérances!

Anastasie, qui suivait des yeux chacun des mouvements de son mari, n'en revenait pas d'étonnement. C'était la première fois qu'elle le voyait sous son jour véritable et qu'elle pouvait lire dans son âme. Elle en eut peur un moment, mais sa bonté d'âme lui fit dire:

— Mon ami, un fils est une bénédiction du ciel,

et nous devons nous réjouir de la joie de nos parents; si nous avions des enfants, tu serais peut-être moins injuste.

Et comme elle s'approchait de lui pour le calmer par une caresse, Roujéiéf la repoussa en lui ordonnant de le laisser.

Sa femme sortit, et lui, resté seul, donna un libre cours à son désespoir. Il lut et relut la lettre de son beau-père, la froissa entre ses doigts, la broya entre ses dents: puis, au milieu de cet emportement, il s'écria:

— Monsieur Boris, vous me le payerez, aussi vrai que je suis votre beau-frère! Il ne sera pas dit que cette fortune sur laquelle je comptais si bien m'échappera de la sorte. Reprenant du calme peu à peu:

— Il mourra peut-être, continua-t-il; les enfants de parents si vieux ne vivent pas longtemps, et d'ici là nous aviserons. A quoi bon me forger des chimères et m'épouvanter d'un enfant encore au berceau? qui sait ce qui l'attend? „Passer une vie, ce n'est pas traverser un champ,“ dit un proverbe russe. S'il ne meurt pas de sa belle mort, il pourra se casser le cou, les autres aidant.

Il marcha longtemps, et l'on aurait pu voir sur son front les projets se succéder, plus sombres les uns que les autres; un sourire infernal contracta ses lèvres, il se frappa le front et s'écria:

— C'est une idée! On n'est jamais sûr de sa femme, alors surtout que quelqu'un ou quelque chose vient provoquer le doute. Si fat et si fier qu'il soit, il est trop vieux pour ne pas être accessible au soupçon. Une lettre adroitement glissée sur l'infidélité de madame Rybine... Mais qui accuser comme complice? Personne; il faut lui laisser le soin de le choisir lui-même. Moins nous dirons, et moins nous risquerons de nous compromettre. Qui sait où le dépit peut entraîner un homme? S'il ne déshérite pas son fils, s'il ne fait pas expier à l'enfant les fautes de sa mère, il l'aimera moins, il ne l'aimera pas, et si, plus tard, l'enfant montre des défauts, le vieillard lui préférera sa fille et lui lèguera ses biens.

Cette idée lui rendit tout son sang-froid.

— Il est ridicule à moi, reprit-il, de ne pas avoir su me contenir devant ma femme, il faut feindre la joie ou au moins avoir l'air de partager celle des autres, c'est le moyen d'éloigner tout soupçon. Moins on est honnête, plus il importe de le paraître.

Ce monologue achevé, Roujéiéf écrivit à M. Rybine une lettre anonyme dans laquelle il lui annonçait que l'enfant qui venait de lui naître n'était pas son fils. Il la fit copier par un homme sûr et l'expédia.

Cela fait, il alla retrouver sa femme et n'eut pas de peine à effacer les traces de l'explosion de colère dont elle avait été le témoin. Anastasie était si

bonne qu'elle ne concevait pas la méchanceté chez les autres, et ne pouvait ou ne voulait pas comprendre la perversité de son mari. Celui-ci désira joindre quelques mots de félicitation à la lettre qu'elle écrivait à son père, et ajouta en effet quelques phrases banales, propres, selon lui, à rassurer le vieillard sur ses sentiments.

Rybine reçut les deux lettres en même temps, et eut assez d'esprit pour ne faire aucun cas de l'épître anonyme. Toute méfiance envers sa femme lui paraissait un outrage s'adressant à lui non moins qu'à elle; et s'il ne devina pas tout de suite d'où partait le coup, les rapports qu'il avait eus avec Roujéiéf lui avaient déjà fait concevoir de lui une opinion trop défavorable pour que cet incident eût pu y rien ajouter. Cette lettre eut néanmoins pour effet d'appeler sa sollicitude sur la profondeur des dangers qui menaçaient Boris, s'il devait perdre son appui avant d'avoir grandi; et, comme il n'espérait guère vivre longtemps, il considéra la naissance de ce fils comme une véritable calamité pour toute la famille.

Ses pressentiments sur sa fin prochaine ne tardèrent pas à se réaliser. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'il tomba malade. Sentant approcher son dernier moment, il se fit apporter Boris qui sourit pour la première fois, alors que son père le voyait pour la dernière.

— Pourquoi est-il né? s'écria le vieillard avec amertume, il ne sera pas heureux. Puisse-t-il au moins ne pas me survivre!

Il le recommanda à sa mère, et, inspiré par cette faculté prophétique assez commune aux mourants, il lui dit de se méfier de Roujéiéf.

A la nouvelle de la mort de Rybine, Roujéiéf accourut, comme pour lui rendre les derniers honneurs, mais réellement dans l'unique pensée de voir s'il n'avait pas une succession quelconque à recueillir. Son désappointement fut extrême, lorsqu'il apprit que le testament du défunt laissait toute sa fortune à Boris à qui il désignait pour tuteurs sa mère et un parent éloigné. Il n'y avait pas de remède possible, même à cette dernière clause, et Roujéiéf repartit les mains vides, mais le coeur rempli de haine et de ressentiment.

Depuis lors, chaque lettre que recevait sa femme ne parlait que de la bonne santé de Boris, qui grandissait et se développait à vue d'oeil, et des espérances qu'il faisait déjà concevoir. C'étaient autant de coups de pointe au coeur de Roujéiéf qui finit par se lasser d'espérer la mort de son beau-frère, et attendit d'événements plus compliqués la réussite de ses projets.

A quatre ans, on donna des maîtres à Boris. Le curé du village lui apprit le russe, un professeur du Gymnase de Riazane lui enseigna l'arithmétique, et un gouverneur français fut chargé de diriger son éducation. Roujéiéf avait espéré qu'il serait appelé à faire le choix de ce dernier, mais le tuteur de Boris le prévint et s'acquitta de ce soin avec intelligence. Le Français qu'il plaça auprès de Boris ne ressemblait en rien à la plupart de ses compatriotes qui exploitent la province russe, et qui à une grande ignorance joignent des principes et des habitudes condamnables sous plus d'un rapport. N'ayant aucune des qualités nécessaires pour diriger l'éducation des enfants, ils s'en chargent comme d'un métier dont ils s'acquittent à contre-coeur, comme d'un pis-aller qui les fait vivre. N'aimant ni ne connaissant la Russie, ils la décrient, même en parlant à leurs élèves, sans être à même d'indiquer les remèdes à ses maux. Sans liens de famille, ils ne peuvent non plus leur inculquer l'amour et le respect des parents, sans lesquels il n'y a pas plus de vrai bonheur qu'il ne peut y avoir de moralité ou de vertu. N'inspirant aux enfants aucune confiance, aucun respect, grâce à leur genre de vie et à leurs moeurs privées, dont ils ne s'appliquent pas à leur cacher les écarts, ils n'ont jamais l'autorité qui conviendrait. Bons tout au plus à enseigner leur langue, lorsqu'ils la savent eux-mêmes, ce qui est assez rare,

on ne saurait assez restreindre leur influence; mais, en Russie, l'indifférence des parents est telle qu'ils n'hésitent pas à laisser le soin de leurs enfants à des mains mercenaires, pour peu que leur fortune le leur permette.

Madame Rybine n'était pas du nombre des mères auxquelles s'adresse ce dernier reproche; mais le soin d'une grande fortune absorbait tout son temps, et elle n'était plus assez jeune pour veiller sur son fils comme elle l'aurait voulu. Elle se contenta donc de se faire bien remplacer, et ne crut pas pouvoir mieux agir qu'en s'en rapportant au tuteur de son fils. Roujeiéf perdait une occasion magnifique. Il savait quelle influence désastreuse aurait pu exercer sur Boris un gouverneur qu'il eût choisi lui-même et qui, en éloignant le coeur de l'enfant de sa mère, en le fermant à toute affection et à tout devoir, aurait fait de lui une proie facile et une victime assurée. Fort heureusement pour Boris, le gouverneur qu'avait choisi son tuteur, était une exception parmi les hommes de sa profession, un vieillard qui ne songeait qu'à finir ses jours en paix, laissant après lui une réputation sans tache dans un petit cercle d'amis, ses obligés plus qu'il n'eût été le leur. Ayant déjà dirigé l'éducation de plusieurs élèves, à la grande satisfaction de leurs parents, il n'était pas sans expérience; et, lors même qu'il ne brillait ni par son esprit ni par la fermeté de son

caractère, et ne connaissait le monde qu'à travers les livres, ses principes d'ordre et l'austérité de ses moeurs étaient propres à rassurer les parents. Sa douceur enfin, était telle, qu'il obtenait du plus grand espiègle plus que n'aurait pu faire la rigueur la mieux entendue.

Roujéiéf comprit, en habile stratége, à la première rencontre avec ce mentor de Boris, que si celui-ci n'était pas homme à le servir dans ses projets, il n'était pas non plus apte à les déjouer. Afin de les mieux dissimuler, il feignit l'affabilité là où jadis il laissait percer la mauvaise humeur.

Chaque fois qu'il venait chez sa belle-mère, il comblait de caresses le petit Boris, lui apportait toute sorte de présents et, partageant ses jeux, tantôt il le faisait sauter sur ses pieds, en le tenant par les mains, tantôt le levait par la tête aussi haut que ses bras pouvaient atteindre, ce qui, dans le langage du pays, s'appelle *faire voir Moscou.* Il lui apprenait à sauter à la corde, le menait avec lui dans ses promenades, sur la croupe de son cheval; il lui laissait traîner son sabre et son shako, ce qui faisait la plus grande joie de Boris; et plus tard, lorsque celui-ci fut plus grand, il le conduisit à la chasse et lui apprit à manier le fusil.

Madame Rybine ne revenait pas de sa surprise, et le gouverneur qui était trop vieux pour se mêler à tous les jeux de son élève, était enchanté de

trouver quelqu'un qui le remplaçât si bien dans cette partie essentielle de l'éducation; il ne tarissait pas de louanges sur le compte de Roujéiéf, qu'il appelait l'ami des enfants, et qu'il plaignait beaucoup de n'en pas avoir lui-même, trouvant, par cela même, tout naturel qu'il aimât tant son jeune beau-frère. De son côté, Roujéiéf ne manqua pas d'entourer de ses prévenances le vieux gouverneur, dès qu'il se fut aperçu de la confiance dont il jouissait dans la maison; et celui-ci fut si heureux de rencontrer une personne de plus qui lui parlât en bon français et daignât parfois plaisanter avec lui, qu'il fut bientôt, comme le petit Boris, gai chaque fois que Roujéiéf venait, et triste chaque fois qu'il partait. Une idée amenant l'autre, Roujéiéf, une fois sur ce pied d'intimité avec Boris et son gouverneur, comprit qu'il n'avait qu'à gagner en se mettant bien avec sa belle-mère: il devint donc pour elle plein d'égards et d'attentions, si bien que madame Rybine ne tarda pas à se dire que son mari s'était trompé sur le compte de son gendre, ou l'avait jugé avec trop de précipitation.

Les circonstances aidèrent au rapprochement et forcèrent madame Rybine à se séparer de Boris pour le confier à Roujéiéf. L'enfant avait appris tout ce qu'on pouvait lui enseigner à la campagne, et il fallait, pour continuer son instruction, l'envoyer dans

une ville. Pétersbourg offre, à cet effet, des institutions privées et publiques que ne possèdent pas les autres villes, et il fut donc décidé d'un commun accord qu'on l'enverrait à Pétersbourg, où la présence de sa soeur lui garantissait des soins qu'il n'aurait pas trouvés ailleurs.

Une fois là, Roujéiéf plaça son jeune beau-frère dans une pension dirigée par un étranger, et pria qu'on eût pour Boris toute l'indulgence possible, sa santé exigeant, disait-il, des ménagements; il voulut néanmoins qu'on lui apprît beaucoup de langues étrangères, et recommanda qu'on s'appliquât à faire naître en lui l'amour de l'étude par l'amour de la lecture.

Boris, qui ne manquait pas de moyens, fit de rapides progrès, et son beau-frère l'encouragea fort à persévérer. „Les temps sont changés, lui disait-il, il n'y a plus que les gens capables et instruits qui puissent parvenir, en Russie; et pour cela, il faut apprendre beaucoup et bien.“ — Quel atroce mensonge! „En toute chose, continuait-il, c'est encore les étrangers que nous devons prendre pour maîtres; c'est à la manière dont un homme connaît et parle les langues étrangères, le français surtout, qu'on juge s'il est bien ou mal élevé, et la raison en est simple: c'est qu'en russe on n'a encore rien écrit, ce qui fait que celui qui ne sait que cette langue ne peut pas savoir grand'-chose.“

En conséquence, il mit à la disposition de Boris toute une petite bibliothèque composée pour la plupart de romans étrangers, plus ou moins immoraux, que le jeune homme dévora avec avidité, à tel point qu'il négligea bientôt ses leçons. Il n'aspirait plus qu'au jour de congé où il pouvait lire chez son beau-frère toutes les belles choses dont le souvenir occupait son esprit pendant le reste du temps.

Il ne dépendit point de son nouveau mentor que cette lecture ne produisît le funeste effet que celui-ci attendait, se fiant à cette opinion commune en Russie, qu'il n'y a pas de lecture plus pernicieuse que celle des romans. Les enfants ont, comme les hommes faits, un instinct qui les pousse au mal ou les dirige vers le bien; et le propre des naturels heureux consiste à ne s'assimiler que le bon dans les aliments les plus dangereux.

Lorsque enfin Boris eut quinze ans, Roujéiéf l'entretint de son avenir et lui recommanda de ne pas suivre la carrière militaire, qu'il disait être la plus ingrate de toutes, la plus lente, la moins rétribuée, la plus dangereuse, tandis qu'en effet c'est encore la plus privilégiée. Bientôt il remplaça les romans par des ouvrages plus sérieux, mais qu'il savait être plus dangereux et faits pour donner des idées politiques peu en harmonie avec les tendances du gouvernement russe. Souvent, lorsqu'il était sûr de n'être entendu de personne autre, dans ses con-

versations avec son beau-frère, Roujéiéf glissait des insinuations malveillantes sur les autorités et les grands personnages, racontait des anecdotes qui les tournaient en ridicule, et parfois, comme par mégarde, il chantait des airs révolutionnaires ou récitait des vers inédits qui se gravaient involontairement dans la mémoire de Boris. Voyant enfin qu'il se prêtait à la direction qu'il voulait lui faire prendre, Roujéiéf écrivit à madame Rybine que son fils n'avait plus rien à apprendre à sa pension, et qu'il fallait le préparer à entrer dans une université quelconque. En effet, il le retira du collège et le garda chez lui. Là, il dirigea ses lectures toujours dans le même sens, lui raconta lui-même tout ce qu'il savait sur les différentes conjurations et révoltes russes, prodiguant les louanges aux rebelles et le mépris au gouvernement; il alluma de cette façon dans l'âme de Boris l'amour de la liberté et la haine de tout frein. Le croyant ainsi suffisamment mûr pour la réussite de ses plans, il consentit à le laisser entrer à l'université, et opta pour celle de Saint-Pétersbourg; mais madame Rybine voulut absolument qu'on préférât celle de Moscou, comme étant la plus proche de ses terres, et exigea que Boris vînt auparavant passer quelque temps auprès d'elle. Force fut à Roujéiéf de céder sur ce point; mais il croyait son oeuvre en si bon chemin, qu'il ne lui fut pas possible de douter du succès.

Madame Rybine s'aperçut avec effroi des idées qu'avait puisées son fils loin d'elle, et, bien qu'elle eût à s'applaudir de ses progrès, son instinct de mère ne lui fit voir que les dangers auxquels il s'exposait en persévérant dans des opinions libérales. Elle le supplia, par amour pour elle et pour lui, d'oublier toutes ces idées qui ne pouvaient servir, disait-elle, qu'à le perdre.

— Que sais-tu? lui disait-elle, à ton âge de quoi peux-tu juger? Tu auras tout le temps de critiquer les autres quand tu auras fait quelque chose toi-même: et puis, qui donc te suivra, te soutiendra dans la voie de la désobéissance? Ceux qui t'y pousseront, te quitteront avant même que le sort ne se soit déclaré. Il faut craindre les faibles plus que les forts.

Nos empereurs sont gentilshommes, après tout; ils ne peuvent vouloir que leur gloire, que le bien de leur peuple. Faut-il qu'ils cèdent leur place ou la partagent avec des voleurs d'employés ou des nobles ignorants? S'il leur arrive de se tromper, n'y a-t-il d'autre moyen de les éclairer que de les injurier ou de se révolter contre eux? Recherchez leur amitié, elle vaut bien celle des mécontents; et quand vous l'aurez méritée, faites valoir vos opinions, elles seront accueillies, si elles le méritent. Faut-il donc que nos souverains règnent ainsi que le veulent quelques têtes exaltées, et ne font-ils pas mille fois mieux de

régner selon le voeu du peuple? Ils sont conquérants; mais notre peuple ne les veut-il pas ainsi? Ils sont sévères; mais s'ils lâchaient la bride à notre nation, elle en abuserait plus qu'aucune autre. Qui peut nier le progrès que nous avons fait? Et pour l'accroître, il faut être avec le gouvernement, seul fort, seul puissant. On ne peut faire le bien qu'avec lui, que par lui, soit en le pressant, soit en le retenant. Quelle folie que d'exposer son propre bonheur, quand il est certain, pour courir après celui des autres! Manque-t-il de moyens de se distinguer dans la voie du gouvernement, qu'il faille en chercher dans une ligne opposée? Notre pays n'est-il pas aussi vaste qu'une des parties du monde, et n'y a-t-il pas encore tout à faire, tout à essayer? Si tu ne veux être ni militaire, ni diplomate, sois propriétaire, assure le bonheur de tes serfs; sois auteur: tu trouveras assez de travers à ridiculiser pour te dispenser de t'attaquer au gouvernement. L'homme d'esprit est partout à sa place, et se distingue de celui qui ne l'est pas, en se choisissant l'occupation dans laquelle il peut être utile aux autres, sans se nuire à soi-même.

A tout cela Boris aurait pu répondre que la critique est devenue de nos jours le mobile le plus puissant du progrès, que l'amitié des rois n'est assurée qu'à ceux qui flattent leurs faiblesses et non pas à ceux qui les conseillent, que les tzars préfèrent

souvent leur intérêt momentané à celui de leur nation, et même au soin de leur gloire; que les voeux des peuples peu éclairés ne sont pas toujours justes: témoin ce désir immodéré des conquêtes qui les perd, qu'il n'y a pas d'activité partielle pour le vrai patriote là où l'édifice entier est défectueux et qu'il ne peut se résigner à travailler à une oeuvre que d'autres démolissent par leur ignorance.

Mais toutes ces vérités planaient vaguement devant l'esprit de Boris et n'étaient pas encore arrivées à l'état de conviction.

— Vous ne croyez donc pas à la prédestination, ma mère? demanda-t-il, comme s'il avait déjà un pressentiment des épreuves qu'il aurait à traverser.

— On ne trouve que ce qu'on cherche, répondit madame Rybine; on ne recueille que ce qu'on sème.

Boris écoutait sa mère; mais ses paroles, dans lesquelles l'amour maternel dominait le patriotisme, ne lui allaient pas au coeur. Déjà un élan irrésistible vers l'indépendance s'était emparé de lui, et son imagination, peignant sous des couleurs séduisantes tout ce qui est extraordinaire, l'appelait à poursuivre une carrière agitée, mais brillante, de préférence à celles qui sont profitables, mais calmes.

Il promit à sa mère tout ce qu'elle voulut, mais elle-même n'en resta pas moins inquiète sur son avenir, et si elle le laissa partir, ce fut dans l'espoir

que l'éducation nationale dont il devait jouir dans une université russe, lui ferait connaître son pays sous son jour véritable et oublier les haines qu'avaient fait naître en lui ses lectures. Elle ne savait pas que le peu de talent des professeurs russes n'était propre qu'à faire apprécier davantage les génies de l'étranger.

II.

Il y a quinze ans, l'université de Moscou ne comptait pas un seul professeur célèbre, et Rybine sentit bientôt la nécessité de travailler par lui-même et de négliger les cours pour les livres. Il rechercha de préférence la société des étudiants qui se distinguaient par leur savoir et leurs talents. Il y avait parmi eux des hommes que nous ne nommerons pas, mais qui occupent aujourd'hui un rang distingué dans les lettres ou dans le monde, des hommes de coeur, d'imagination et d'esprit. Leur vie à l'université n'était pas aussi uniforme, aussi rangée que celle des étudiants qu'on désigne officiellement sous le nom de *bons sujets* et qui ne sont pas plus capables d'une bonne action que d'une espièglerie; s'ils ne font jamais de mal, ils ne font rien non plus qui les distingue. L'eau qui coule fait toujours plus de

bruit que l'eau stagnante. Les amis de Rybine étaient tout aussi connus par la vie joyeuse qu'ils menaient que par leurs brillants succès dans les études. Presque tous écrivaient des vers ou des compositions qui circulaient dans le cercle assez étendu des amis des lettres à Moscou; mais presque tous aussi avaient une extravagance ou deux à se reprocher. Tout leur était prétexte de fête ou de gala. On se réunissait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; le vin coulait en abondance et consacrait les liaisons qu'avait formées la conformité d'opinions et de penchants. Cette vie de plaisirs leur faisait tout autant de jaloux que la règle hautement acceptée et fidèlement suivie de n'admettre dans leur intimité que des jeunes gens capables et éclairés, leur attirait d'ennemis. Ils avaient tous trop de talent pour ne pas être libéraux, mais ils aimaient aussi trop l'étude et le plaisir pour songer sérieusement à autre chose.

Rybine fut accueilli avec empressement dans cette société d'élite; il trouva tant de charme à ces causeries spirituelles et savantes, à ces études en commun, à la noble rivalité qui y régnait, qu'il ne put s'empêcher de prendre part à tous les divertissements de ses nouveaux amis. Comme c'étaient les étudiants les plus riches et les mieux nés, on les laissait entièrement libres de leurs actions; mais leur étroite amitié ne pouvait manquer d'inspirer des craintes à un gouvernement qui ne voit partout que conspira-

tions et révoltes, tant il sait bien lui-même que son régime est fait pour les provoquer.

Rybine passa ainsi deux ans d'une vie alternée de plaisirs et de travail, sans que le moindre nuage vînt troubler son bonheur. Il entretenait une correspondance affectueuse et suivie avec sa mère; mais il avait presque oublié son beau-frère, lorsqu'un jour il reçut la visite d'un officier retiré du service, nommé Vertyguine. Boris se rappela l'avoir vu chez Roujéiéf, au nom duquel il se présentait. Cet homme lui avoua qu'il se trouvait dans une position gênée; qu'ayant dépensé au service le peu de fortune qu'il avait eue, il venait à Moscou pour y chercher un emploi lucratif, et, comme les amis de Rybine avaient de grandes relations, il espérait, disait-il, arriver plus facilement à ses fins par leur entremise, et venait solliciter Rybine de lui prêter son appui auprès de ses camarades. C'était pour la première fois qu'on demandait un service à Boris, et il avait trop bon coeur pour ne pas faire tout ce qui dépendait de lui. Il présenta donc le nouveau venu à ses amis qui, sur la foi de sa recommandation, l'accueillirent avec abandon et cordialité.

Vertyguine fut de leurs repas et de leurs fêtes, en attendant qu'on eût trouvé à le placer, ce dont il parut bientôt ne pas se soucier beaucoup : car il refusa les quelques propositions qui lui furent faites, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre;

tandis que la véritable raison de ses refus était l'impossibilité où il était de produire des certificats honorables sur ses antécédents, et l'espoir de parvenir à ses fins par une voie détournée. Il savait une foule de récits de guerre et de vie militaire qui prêtaient un certain agrément à sa société. Bon vivant et joyeux convive, il fut accepté par les étudiants comme une autorité en tout ce qui tenait aux plaisirs. Ses manières franches et aisées commandaient la confiance, et son faux libéralisme allait si loin qu'il inspirait des craintes à ses nouveaux amis: plus d'une fois, inquiets pour sa sûreté, ils lui conseillèrent d'être plus modéré dans ses propos. — Tout cela n'était qu'une manoeuvre préméditée et dont l'unique but était de perdre ces jeunes gens.

Un jour, Vertyguine invita ses amis à se réunir chez lui, disant qu'il venait de recevoir un argent sur lequel il n'avait pas compté et qu'il serait charmé de dépenser dans la compagnie de ses nouveaux amis. Personne ne songea à refuser. La réunion fut nombreuse, car l'amphitryon avait convié plusieurs bourgeois qui n'entretenaient que des rapports éloignés avec les étudiants. On attendit qu'il fît sombre pour se mettre à table, et le maître de la maison ne tarda pas à engager une conversation contre le gouvernement, lorsqu'un des convives crut apercevoir dans une chambre voisine, qu'on avait laissée entr' ouverte et sans lumière, un militaire qui ressemblait

au grand maître de police à Moscou. Il en avertit ses voisins: la conversation s'arrêta aussitôt, l'ombre mystérieuse disparut. La consternation se répandit sur tous les visages, plusieurs des invités se levèrent de table et s'enfuirent avec précipitation; mais ils rentrèrent bientôt criant que la maison était cernée. La terreur fut si générale que tout le monde ne songea qu'à son salut, et personne ne pensa à l'auteur de ce coup de main qui, profitant de la confusion, s'esquiva pour ne plus reparaître. Au même instant, la police entra et arrêta tous les assistants qu'on répartit ensuite dans les différents corps de garde. Toute communication entre eux comme avec le dehors leur fut interdite. Ceux seulement sur lesquels il ne pesait aucun soupçon furent relâchés; l'on fit une descente dans le domicile de tous les autres, et on y saisit leurs papiers et leurs livres. Un courrier partit aussitôt pour Saint-Pétersbourg, annonçant la découverte d'une *association politique* et l'arrestation de tous les coupables. Une commission d'enquête semi-militaire et semi-civile, présidée par un conseiller intime assisté d'un général de gendarmes, fut instituée par ordre de l'empereur; mais il se passa plusieurs mois avant qu'on ne procédât aux interrogatoires.

Sûr de son innocence, Rybine commença par rire de toute cette aventure; mais la détention se prolongeant, sa sérénité peu à peu fit place aux re-

mords: c'était lui qui avait recommandé Vertyguine à ses amis si traîtreusement surpris. Quant à l'auteur du guet-apens, la récompense de sa lâcheté ne se fit pas attendre: il fut nommé *Brandmeister* (maître des incendies) avant même qu'on se fût assuré de la vérité de sa délation.

Rybine fit preuve d'une grande fermeté dès la première fois qu'il comparut devant ses juges, mais l'indignation qui perçait dans ses gestes et ses paroles était peu faite pour convaincre de son innocence des hommes incapables d'apprécier la délicatesse des sentiments; une attitude plus calme et plus résignée les aurait plutôt disposés en sa faveur. On exhiba une liasse de lettres que Rybine reconnut toutes pour siennes, mais dont le contenu était parfaitement innocent. On passa alors à une centaine de vers dont il s'avoua l'auteur et qui traitaient le sujet favori de tous les étudiants: Sand. C'était le commencement d'un poème où se trouvait dépeinte la réunion d'étudiants dans laquelle Sand s'offrit pour aller frapper Kotzebue. La mort de cet agent des trois gouvernements alliés et l'exécution du vengeur devaient venir après.

On lui demanda pourquoi il avait choisi ce sujet? Il répondit que c'était pour le traiter autrement qu'on ne l'avait fait jusque-là. Il ajouta qu'il n'y voyait rien de répréhensible, du moment que le

meurtrier avait été exécuté et la justice humaine satisfaite.

Cette réplique parut suspecte aux juges et trop étudiée pour un homme aussi jeune. Ils échangèrent entre eux un coup d'oeil d'intelligence par lequel ils s'invitaient mutuellement à se méfier de l'inculpé.

On produisit alors une bague de fer ornée d'une tête de mort, et le président demanda emphatiquement:

— Quel est le sens symbolique de cette bague?

Rybine eut de la peine à s'empêcher de rire, il se contint pourtant et répondit qu'elle n'en avait aucun.

— Mais en ce cas, reprit le président, comment se fait-il qu'une bague pareille ait été vue au doigt de plusieurs d'entre vous?

— Le hasard l'a voulu ainsi. C'est toujours la même dont nous nous faisions cadeau l'un à l'autre; quand un de nous l'avait assez portée et qu'elle plaisait à un autre, il a lui cédait d'autant plus facilement qu'elle n'avait aucune valeur par elle-même.

— C'est un faux-fuyant qui ne nous abusera pas sur la gravité du fait.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de grave dans un bijou aussi inoffensif.

— La tête de mort est bien significative, c'est un emblème maçonnique.

— Le marteau est aussi un signe maçonnique, et je vois précisément sur un des membres du tribunal une clef de montre qui a la forme d'un marteau.

Le président réprimanda sévèrement Rybine pour cette sortie qu'il qualifia d'inconvenante, et l'invita à avoir plus de respect pour les juges et à montrer plus de réserve devant un tribunal extraordinairement convoqué par Sa Majesté.

Évidemment irrité, le président tira du dossier une pièce de vers de Rybine intitulée: *La Fondation de Saint-Pétersbourg*, et en fit donner lecture:

„Il aimait donc bien peu son pays, celui qui a fui Moscou, Moscou de pierres blanches, Moscou aux coupoles d'or, pour s'enfoncer dans les marais du Nord et y faire périr les milliers d'hommes, afin d'élever une ville condamnée à la mort dès sa naissance?

*

„Le Bohémien et le Calmouk, les peuples errants et pasteurs élèvent leurs tentes là où les porte le hasard. Ils ne laissent rien en arrière et traînent tout avec eux. Les sauvages conquérants, pour garder leur proie, établissent leur camp là où ils la

trouvent; mais les peuples éclairés conservent leurs conquêtes sans déserter leur sol natal.

*

„Malheur au peuple dont la tête se sépare du coeur! Quand l'esprit ne sent pas les battements du coeur, le coeur cesse de suivre les volontés de l'esprit. Du haut de leurs collines, péniblement amoncelées, ils nous crient: „Libéraux, étrangers, traîtres!“ — et si je prête bien l'oreille, je distingue dans ces injures un accent allemand.

*

„Étrangers vous-mêmes, car vous ignorez l'esprit du peuple que vous menez et qui vous guide malgré vous. Quels sont ces tshinns et ces croix avec lesquels vous éblouissez des esprits étroits? D'où viennent ces décrets par lesquels vous bridez l'essor du talent? Ils sont allemands.

*

„Insensés! mettre à un régime allemand ce peuple qui s'appelle le peuple russe et faire revêtir à un géant les habits d'un nain, est-ce là ce que vous appelez régner selon l'esprit de la nation? L'esprit est ici et non pas avec vous: venez l'étudier et n'osez pas le contrefaire!

*

„Avec vous quel rôle échoit au patriote? Assister à l'abaissement de son pays, comprimer ses plaintes, se consumer en voeux stériles, s'épuiser en vains efforts et mourir; ou bien, fuir ce pays à la ruine condamné: car, quiconque oserait lever la main pour ôter de vos yeux le bandeau qui les couvre, ferait un crime de Lèse-Majesté!

*

„Faut-il donc se soumettre, enfermer son esprit dans vos bureaux, se faire manoeuvre et attendre, que l'âge ayant éteint l'imagination, vous livre un corps usé, docile à vos volontés, que vous décorerez alors d'un de vos noms injurieux, d'un de vos titres pompeux?“

Cette lecture faite, M. le président demanda:

— Accusé, qu'avez-vous à dire pour vous justifier de cette pièce?

Rybine fut un moment indécis; la franchise le poussait à avouer ces vers, mais la prudence lui conseillait le contraire.

— Elle n'est pas de moi, s'écria-t-il résolûment.

— Alors vous direz de qui elle est.

— Je ne le puis.

— Votre devoir aussi bien que votre intérêt vous commandent de nommer l'auteur.

— Mon intérêt, c'est possible; mon devoir, non.

— En ce cas, vous assumez sur vous la responsabilité de ces vers, et messieurs les juges en apprécieront l'esprit.

— Je me repose sur le patriotisme de mes juges, répliqua Rybine, avec d'autant plus de confiance que je ne vois pas un seul Allemand parmi eux.

Cette flatterie produisit un certain effet, mais l'incrédulité prit le dessus, et l'esprit même que Rybine mettait dans ses reparties lui nuisait plus qu'il ne lui servait.

On renouvelait souvent les interrogatoires, dans l'espoir d'arracher quelques aveux aux accusés, et ceux-ci étaient si impatients de leur détention qu'ils étaient prêts à concéder tout ce qu'on voulait pour aboutir à un résultat quelconque. En vain demandaient-ils à être confrontés avec leurs accusateurs, on leur répondait que la nature du procès ne comportait pas cette formalité. On revint plusieurs fois sur la fatale bague, et, quoique toutes les dépositions fussent unanimes pour en établir la futilité, on ne continua pas moins à l'envisager comme la principale pièce de l'accusation.

Un jour enfin, on fit comparaître Rybine de nouveau, et le président lui dit:

— Nous avons pris des renseignements sur vos antécédents; il paraît que vous êtes aussi mauvais parent que mauvais sujet: car quelle perversité ne faut-il pas avoir pour être condamné par son beau-frère, une homme qui vous a comblé de ses attentions et vous a tenu lieu de père? Roujéiéf, officier supérieur aux gardes, aimé de ses camarades et justement estimé de ses chefs, nous a répondu sur votre compte qu'il a toujours pensé que vous tourneriez mal; tout enfant encore, vous étiez imbu d'idées libérales, et vous aviez, de tout temps, témoigné peu de respect pour les autorités.

— Je demanderai à Votre Excellence, s'il n'a été pris de renseignements sur moi auprès d'aucun autre que de mon beau-frère?

— Répondez d'abord.

— Je n'ai rien à répondre, s'écria Boris, avec ce son de voix qui semble sortir du plus profond de notre être, alors que toute notre âme se soulève pour protester contre la violation des liens du sang.

Ramené dans sa prison, Rybine se jeta sur son lit et se prit à sangloter... C'était la première fois qu'il pleurait depuis qu'il était devenu grand, et il pleurait de honte, de honte pour son beau-frère.

— Cet homme n'est donc pas fait comme moi,

s'écria-t-il, son coeur ne bat pas comme le mien, quelle tache pour notre famille!...

Les officiers de service au corps de garde où était retenu Rybine, l'avaient tous pris en affection. L'un d'eux, nomme Zaïtzof, lui témoignait surtout un vif intérêt; il était de service ce jour-là.

En entrant chez Rybine et le voyant tout en larmes, il lui demanda ce qui s'était passé; mais Boris le regarda avec des yeux effarés et ne lui répondit pas.

— Pourquoi ne pas vous confier à moi? lui demanda l'officier; et comme il n'obtenait pas de réponse, il le prit par la main et continua:

C'est mal à vous, Rybine, peut-être pourrais-je vous rendre un service. Il me répugne de garder un homme comme vous. Vous autres, gens lettrés, vous êtes l'espoir de notre pays, vous êtes notre Jeune-Russie, et nous ne voudrions pas vous voir vous perdre.

Rybine lui fit part alors du rapport que son beau-frère venait d'adresser au tribunal.

— Mais on ne l'a pas cru, s'écria Zaïtzof; un parent qui dénonce son frère est un misérable qui mérite le mépris.

— Hélas! ils n'ont que trop ajouté foi à sa délation.

Zaïtzof ne se possédait pas d'indignation; après

avoir questionné Rybine sur la position de Roujéiéf et sur ses relations précédentes, il s'écria :

— Non, il ne sera pas dit qu'un officier vous aura dénoncé et qu'un autre vous aura perdu. Ce serait trop d'opprobre pour notre état; et si Roujéiéf a fait une lâcheté, il n'en recueillera pas les fruits. Écoutez, Boris, vous êtes jeune, peu expérimenté, vous ne vous doutez pas de toute la perversité de votre beau-frère, c'est un infâme que je saurai dévoiler.

— Que voulez-vous faire? demanda Boris.

— Fiez-vous à moi, mais il faut me seconder. Écrivez au président que vous avez des révélations à faire, cela gagnera du temps. Vous aurez de mes nouvelles bientôt, et de bonnes, je l'espère.

Il écrivit sur-le-champ à son régiment, se fit porter comme malade et demanda un remplaçant. Une fois libre, il prit congé de son prisonnier, ne rentra chez lui que pour changer de costume, se fit amener des chevaux de poste et arriva le lendemain chez la mère de Rybine. En deux mots, il lui fit connaître la position de son fils que celui-ci avait cachée pour lui épargner des inquiétudes, et lui dévoila les machinations de Roujéiéf.

— Qu'il veuille ou qu'il ne veuille pas s'emparer des biens de Boris, dit-il, la prudence com-

mande d'agir dans la pire des suppositions. Que Boris soit ou non condamné, l'essentiel est de mettre en sûreté la plus grande partie de ses biens.

On convint de la marche à suivre. La tutelle devait être levée a la suite d'une demande antidatée et signée de Boris. Celui-ci devait donner un reçu de la somme déposée en son nom, au Conseil de tutelle, et souscrire des lettres de change au nom de Zaïtzof pour la valeur présumée de ses biens immeubles; de son côté, l'officier fit des contre-lettres au nom de madame Rybine, qui elle-même promit de réserver par testament à son fils seul tous ses biens personnels. En un jour, on eut acheté les tribunaux de district et du chief-lieu, et la fortune de Boris fut en sûreté.

Lorsque Zaïtzof revint à Moscou, il apprit que Rybine venait d'être fait soldat, et ses camarades envoyés en exil ou attachés aux chancelleries des gouvernements de l'intérieur, en qualité de simples copistes.

Il revit son jeune ami en capote de soldat.

— Comment me trouvez-vous dans cet accoutrement? lui demanda Boris en le voyant entrer. Puis il ôta son bonnet, et montrant ses cheveux coupés ras, il ajouta:

Votre noblesse[1]) trouve-t-elle que je puisse faire un bon soldat?

— Rybine... mon ami, lui répondit Zaïtzof en lui serrant les deux mains; mais il ne put proférer que ces mots, sont front s'affaissa sur l'épaule de Boris, et une pluie de larmes inonda le gros drap de la capote du nouveau soldat.

— Depuis que je vous connais, depuis que je vous vois ainsi, continua-t-il, je méprise mon uniforme et vous envie le vôtre. Mais ne craignez rien. Tant que les officiers russes seront des gentilshommes, vous ne serez soldat qu'au front, que dans les rangs, et ce sont eux qui ailleurs seront debout devant vous.

— Et les sergents, s'écria Rybine, vous ne pensez pas aux sergents. Quand un noble dégradé tombe sous leurs pattes, ils se vengent sur lui de tous les mauvais traitements qu'ils endurent de la part des officiers. Je vous avoue que je ne suis pas disposé à m'offrir en holocauste, et pourtant, si je riposte, mon affaire est faite, et les *Skvos-stroi* (les verges) m'attendent.

— Chassez donc ces idées. Pour combien de temps avez-vous de cette galère?

— „*Vpred do vysslougui*," mon cher, ce qui

1) Titre que le soldat donne à l'officier jusqu'au grade de major.

veut dire: tant qu'il plaira à Dieu et au tzar. Or, vous savez le proverbe: „Dieu est haut et le tzar est loin.“

— Ne vous laissez pas abattre, Rybine, vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas. Entre nous, vous le savez, c'est désormais à la vie, à la mort. Pour être grand, car vous devez le vouloir et le devenir, il faut avoir souffert et passer par bien des tourments; l'expérience ne s'acquiert qu'à ce prix.

D'après ce que j'ai entendu dire, on a déjà parlé pour vous au colonel Vrangel, qui est un bon diable, quoique Allemand. Il a promis de demander comme une faveur personnelle que l'on vous plaçât auprès de lui; eh bien, le reste se trouvera. J'ai voulu quitter le service, tant j'étais révolté de la manière dont on vous a traité; mais je crois que je pourrai vous être plus utile sous le schako impérial, et je le garde. J'ai des parents puissants, ils s'intéresseront tous à votre sort. Si vous le voulez, nous allons aller de ce pas chez Vrangel, je vous ferai faire sa connaissance.

Les deux jeunes gens trouvèrent le colonel à table, prenant le thé avec sa fille. Dès qu'il les vit entrer, il leur cria:

— Bonne nouvelle, Messieurs, puisque vous croyez que je puis vous être utile à quelque chose.

Je viens de recevoir l'avis que ma demande m'est accordée. M. Rybine est placé près de moi en qualité de scribe. Vous aurez donc, ajouta-t-il en s'adressant à Boris, droit aux galons, si cela peut vous tenter; mais veuillez donc, Messieurs, prendre place auprès de moi. Ma fille, je te présente M. Rybine, poète-soldat.

A ces mots, la fille du colonel fixa ses deux yeux pleins de vie et de candeur sur Boris, qui se troubla involontairement et tourna avec embarras son bonnet entre ses mains.

— Puisque vous êtes, pour ainsi dire, mon esclave, continua le colonel, permettez que je dispose de vous en maître souverain. Je vous ordonne donc d'être de mes amis, et, comme je n'ai pas de secrétaire, vous en remplirez les fonctions auprès de moi, à moins que vous ne préfériez le service public au service privé, qui, du reste, ne sera pas très-pénible; je tiens à vous prouver, mon cher Zaïtzof, que les Allemands ne sont pas des mangeurs de Russes.

— Faites, colonel, répliqua Zaïtzof, faites toujours, je ne demande pas mieux que de me laisser convertir, mais je vous préviens que je suis difficile à contenter sur ce point. En attendant, puisque vous voilà un peu rassuré, ajouta-t-il en s'adressant à Boris, je vous quitte et je vais à Pétersbourg pour

tâcher de voir par moi-même comment les choses s'y passent.

Roujéiéf avait suivi avec un intérêt mêlé de crainte et d'espoir toutes les phases du procès intenté à son beau-frère, et croyait lui avoir porté le coup de grâce en témoignant contre lui. Ses agents l'instruisirent à temps des précautions prises par madame Rybine pour lui soustraire la fortune qu'il convoitait depuis si longtemps, mais il entrevit aussitôt le côté faible de toutes ces mesures, et en sourit de pitié. L'idée d'un procès avec sa belle-mère n'avait pour lui rien de répugnant, il lui paraissait facile non-seulement d'annuler les lettres de change faites par Boris comme émanant d'un mineur, mais il espérait encore faire condamner ses tuteurs à restituer les sommes qu'il signalerait comme trop importantes pour avoir été mises à la disposition d'un enfant. Il savait que ce que fait l'argent, l'argent le défait plus facilement encore, et pensant avoir la loi pour lui, il ne doutait pas de réussir. Il voyait déjà ses intrigues couronnées de succès et espérait recueillir enfin le fruit de tant d'années de contrainte et de sourdes menées. La cupidité de cet homme étouffait en lui tout sentiment d'honneur, de devoir et de pitié pour le sort de Boris, de Boris qu'il avait vu grandir sous ses yeux, dont il avait

dirigé la jeunesse et qu'il avait poussé à sa perte. S'applaudissant en secret de son machiavélisme qu'il croyait avoir dérobé à tous les yeux, il transigeait avec sa conscience, en se disant que son beau-frère se serait perdu d'une manière ou d'une autre.

Ce fut donc pour lui un coup de foudre lorsqu'il apprit que Rybine, au lieu d'être condamné à la privation de ses droits civiques, ne l'était qu'à la simple dégradation et que ses biens ne devaient être séquestrés que jusqu'à sa réhabilitation. Les mesures qu'avaient conseillées Zaïtzof étaient donc suffisantes pour dérober les propriétés de Boris à la séquestration, et il ne restait plus à Roujéiéf que d'épouser les intérêts du gouvernement en l'éclairant sur l'irrégularité des dispositions de sa belle-mère. C'est une lâcheté qu'il crut pouvoir s'épargner, puisqu'il ne devait en recueillir aucun avantage pour lui-même. Un peu plus, pensait-il, et je touchais au but de mes projets; au lieu de le pousser à un libéralisme stérile, que ne l'ai-je entraîné dans quelque conspiration, vraie ou feinte, que je me serais donné la gloire de dénoncer. J'en aurais profité doublement, le tzar m'eût récompensé et Boris aurait été en Sibérie.

Sur ces entrefaites, Zaïtzof arriva à Pétersbourg, et n'eut rien de plus pressé que d'instruire les camarades de Roujéiéf de sa conduite envers son beau-frère. Ceux-ci déclarèrent à l'unanimité ne

plus vouloir servir avec lui; il se vit forcé de donner sa démission, sollicita en vain le commandement d'un régiment de ligne qui lui aurait fait faire sa fortune, et resta sans emploi. Sa femme, informée par madame Rybine de l'issue du procès de Boris, fut éclairée par Zaïtzof sur les intrigues de Roujéiéf. Des dames, enfin, qui s'étaient intéressées à Boris, ne cachèrent pas leur mépris pour son mari, et Anastasie en conçut un tel dégoût, qu'elle le quitta et alla habiter auprès de sa mère pour chercher à la consoler dans son malheur. Comme elle n'avait jamais consenti à passer ses biens au nom de son mari, celui-ci se trouva ainsi dans le plus complet abandon et la plus grande misère.

En attendant, le sort de Boris n'était pas à plaindre. Son colonel l'avait pris en affection et le laissait parfaitement libre de ses actions. Sa fille n'avait pas respiré l'atmosphère empoisonnée du grand monde qui règle ses sentiments sur les ordres du pouvoir, et vend sa conscience et son honneur pour un sourire impérial. Elle ne voyait dans Boris qu'une victime de son esprit et de la perversité des autres que le malheur rendait plus intéressant encore.

L'amour et la souffrance font des poètes, et Boris ne le devint réellement que du jour où il se vit dégradé et aimé. Sa peine, au lieu de courber son âme, ne fit que l'épurer et l'élever. Il en appela à la gloire pour effacer l'injure qu'un ordre social

absurde avait cru lui infliger. Parfois, il était tout disposé à savoir gré à Roujéiéf de ses intrigues qui lui avaient fait connaître l'amour et devaient le conduire à la célébrité.

Le colonel Vrangel vit sans alarme les dispositions de sa fille pour Rybine; il ne voulait pas contrarier ce qu'il appelait la volonté du sort, et ne songeait qu'aux moyens de délivrer son protégé. L'occasion s'offrit à lui un an après que Boris était entré au service sous ses ordres. L'empereur, passant à Moscou, fut charmé de la tenue du régiment de Vrangel, et lui en témoigna sa vive satisfaction. Profitant de ce moment, le colonel lui demanda la grâce de Rybine.

— Rybine? répondit l'empereur, c'est un poète et un libéral.

— Sire, c'est un bon soldat qui supporte son sort avec courage et regrette son passé.

— Soit donc; mais qu'il sache bien que c'est pour toi seul que je lui accorde sa grâce.

Vrangel courut apprendre à Boris la nouvelle de son pardon, et celui-ci, en le remerciant, le pria de mettre le comble à ses bienfaits en lui donnant la main de sa fille.

— Je savais bien que cela devait finir par là, répondit le colonel en pressant Rybine dans ses bras.

Rybine n'eut jamais l'occasion de reconnaître le

service de Zaïtzof, car il y a des obligations qui ne sauraient se payer dignement; mais il trouva moyen de se venger de Roujéiéf, en persuadant à sa soeur de lui faire une pension suffisante, et il y ajouta de lui-même une somme considérable.

LE BAL MASQUÉ.

La salle du Grand-Théâtre à Saint-Pétersbourg est une des plus vastes et des mieux ornées. Elle venait d'être dégarnie des fauteuils qui y remplacent les stalles, et le parterre avait été réuni à la scène qu'on distinguait néanmoins par l'élévation de son plancher. Dans le fond, les musiciens venaient les uns après les autres déposer leurs instruments. Il était minuit. La police obstruait les abords du théâtre, et ses officiers, impatients d'exercer leur surveillance, montraient par intervalle, leurs visages aux portes intérieures. Des ouvreurs de loges, en livrée de cour galonnée, traversaient seuls de temps à autre la salle.

Au troisième rang des loges, on voyait un marchand qui, avide du spectacle d'un bal masqué, s'était installé avec sa famille, avant même qu'on eût baissé le lustre et allumé les quinquets. Il posait sa barbe sur la rampe, puis la caressait parfois de sa main. Sa femme, coiffée d'un mouchoir en soie

d'azur brodé d'or, se penchait perpétuellement à son oreille pour le questionner sur tout ce qu'elle voyait et sur tout ce qui s'apprêtait. Trois filles, plus blanches et plus joufflues les unes que les autres, garnissaient le fond de la loge. La famille d'un employé venait de prendre possession d'une loge au second rang; devant rentrer chez elle avant la fin du bal, elle tenait à ne rien perdre du début.

Louganoff fut le premier élégant qui affronta le vide de la salle, et la parcourut plusieurs fois dans toute sa longueur, comme un homme qui, ne sachant que faire de sa personne, avait bravement pris le parti de s'amuser ou de s'ennuyer, au gré du hasard. Il était brillant de jeunesse et d'élégance. Sa taille eût excité l'envie de plus d'une femme, en même temps que son oeil doux et vif parlait à leur imagination. Sa cravate longue et d'une couleur éclatante, était enfermée dans un gilet blanc, et jointe par un épingle qui figurait un ours jouant avec une perle. En l'an de grâce 1840, ce sujet était fort goûté dans la Babylone du Nord. Était-ce parce que la perle figurait le globe terrestre et l'ours son maître futur?

Comme il ne se passe encore rien dans la salle qui soit digne de nous intéresser, nous pourrons donner notre attention à la toilette de Louganoff. Son habit sortait des ateliers de Boutou, et aurait

pu par la légèreté de son poids rivaliser avec ceux de Humann, mais il leur cédait dans l'élegante ampleur de la coupe. En revanche, sa botte maintenait la prééminence de la Russie sur les autres pays pour tout ce qui tient à l'industrie du cuir. Elle était littéralement collée à son pied et ne présentait pas un seul pli, pas un seul vide. Les hauts talons, qui venaient d'acquérir droit de noblesse à Saint-Pétersbourg, ne faisaient entendre qu'un bruit amorti, tant ils étaient doux et légers.

Sa démarche était aussi aisée que son corps était souple. Ses poses trahissaient une coquetterie peu commune parmi les hommes. Une gaieté insouciante, relevée par l'ardeur spirituelle de ses traits, en faisait un des cavaliers les plus accomplis de Saint-Pétersbourg. Si, malgré cela, ses succès dans le monde étaient à peu près nuls, cela tenait à l'inexpérience et à la timidité inséparables de son âge, bien plus qu'à son air peu mâle et à ses allures presque féminines. Il n'en gardait du reste aucune rancune et paraissait n'avoir aucune prétention de plaire à d'autres qu'à lui même.

Des idées plus futiles et plus enjouées les unes que les autres traversaient son cerveau et glissaient sur son front pendant qu'il observait le mouvement et les figures des arrivants. Il ne voyait personne à qui adresser la parole, et commençait à se fatiguer de son isolement, lorsque entra son ancien

ami Drobine, qu'il avait perdu de vue depuis plusieurs années. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans prendre garde aux assistants.

La mâle beauté de Drobine se mariait bien à l'élégante jeunesse de Louganoff et l'air sérieux du premier contrastait agréablement avec l'insouciance du second. On voyait que l'un avait déjà pénétré plus d'un mystère de la vie, tandis que l'autre ne faisait que les effleurer. Malgré ces dissemblances, les relations qu'ils avaient eus ensemble leur avaient appris qu'il y avait une grande conformité dans leurs sentiments et dans leurs principes, si bien que l'amitié qu'ils s'étaient vouée l'un à l'autre n'avait rien perdu à leur séparation.

— Qui donc t'a arraché de ta campagne? demanda Louganoff.

— Je m'en suis défait, et j'avais hâte de revoir mes amis. Comment va ton service?

— Il m'inquiète peu. J'ai su me rendre la vie douce de ce côté. Mes chefs me laissent libre, à condition toutefois que je ne touche pas un sou de mes appointements. Et toi, as-tu enfin trouvé le puits d'or?

— Oui, en ce sens que j'ai abandonné le soin de m'enrichir. Mais nous parlerons affaires une autre fois. Tu connais, n'est-ce-pas, tout le monde ici?

— De vue seulement. Je resserre le cercle de mes connaissances plus que je ne l'étends.

— Je suis comme dans un bois. Veux-tu me faire le plaisir de me remettre un peu au courant de la société?

— Volontiers. Je vais t'en faire un tableau peu flatteur, je t'en préviens, mais véridique.

Commençons par *le bas-fond* de la société, c'est un terme qui devient de vogue, je veux dire par l'étage supérieur des loges. Mais ne nous cassons pas le cou à regarder trop haut, prenons le premier.

Vois-tu à notre gauche une dame avec sa fille? La mère a du rouge et la fille se met du blanc, quoi qu'elle vienne de naître à peine. Tu peux les voir tous les jours, entre trois et cinq heures, se traîner à la *Perspective de Nevski*, dans une méchante voiture attelée de quatre rosses de louage, et le soir tapisser les salons dans lesquels elles sont entrées de vive force. Les maris ne venant pas à elles, elles sont allées au-devant des maris, et ont répandu le bruit qu'un monsieur très-riche avait demandé la main de la demoiselle, mais ce monsieur a esquivé la botte et ces dames en sont jusqu'à ce jour pour leurs frais d'amabilité.

A côté, tu vois la riche famille des Koscheleff dont le grand-père a commencé par vendre du goudron et qui aujourd'hui est riche à millions. Comme

tu vois, il y a de l'argent à gagner en Russie et des demoiselles à marier; mais ce qui fait honneur à nos jeunes gens, c'est qu'ils ne sont guère tentés d'épouser des sacs d'argent. Ce n'est pas pour ne pas être éclipsés au premier rang que les Koscheleff se relèguent au second. Ils sont tout honteux de ne pouvoir y pénétrer, et c'est là une double maladresse de leur part.

Les Lavrentieff ont été plus adroits, ils ont su faire venir la cour chez eux. Ils vivent encore de leur diamant monstre, le diamant schah qui, à en croire les annales, aurait été dérobé au trésor de Perse par l'un de leurs aïeux qui l'aurait introduit à l'aide d'une incision dans son mollet, pour échapper ainsi à la visite des douaniers. L'État, afin d'encourager le bon exemple, leur a acheté leur pierre à une prix immense, et à leur tour ils achètent du gouvernement des crachats et des cordons. Quand ils se sont avisés d'ouvrir leurs salons à la cour, le grand-duc s'est laissé tirer l'oreille, mais il a fini par y arriver. Le tour de l'empereur ne tardera pas à venir.

Mais laissons-là tous ces parvenus ou qui tendent à l'être, et passons à la haute volée qui pose dans les baignoires.

Tu reconnais sans doute notre cher Stschelokhoff; il est aussi creux qu'auparavant. Sa voix glapissante sonne comme une clochette d'argent. Il est

riche et sa femme est belle; il est content: que faut-il de plus?

Voici l'éclatante Marschaloff. Elle porte sur elle tout un trésor, et il faudrait être bien habile pour évaluer les pierres précieuses qui l'embellissent et la surchargent. Son mari est invisible, il a l'art de s'effacer derrière sa femme.

Son homonyme rivalise avec elle de beauté sinon de luxe. L'une est toujours gaie et l'autre pensive. La raison en est simple: l'une est riche et l'autre est pauvre.

La chronique scandaleuse est inépuisable sur cette femme à la parole féconde, qui est debout dans sa loge et qui la remplit à elle seule par son ampleur; ces intrigues deviennent de plus en plus banales: mais elle a le bon esprit de se consoler du délaissement de l'auguste personnage; on lui en sait gré, et c'est ce qui fait que son crédit n'a pas faibli; quiconque voudrait arriver ferait bien de briguer sa faveur.

Chut! voici la brillante Pétoukhoff, belle comme une statue antique, froide comme le marbre. Ses adorateurs lui rendent le mauvais service de citer des mots d'elle en les donnant comme spirituels. Elle pose mieux qu'elle ne parle. C'est le Nord avec ses effets de lumière, vaste, monotone et trompeur.

Dans l'enfoncement de la gauche se trouvent les deux belles-soeurs; l'une est laide et trompe son

mari qui est beau, l'autre est belle et trompe son mari qui est laid. La première est applaudie et la seconde est excusable.

Vis-à-vis la Pétoukhoff, la femme du Nord, est le Midi jovial et sans prétention, exempt de préjugés et sensuel. Elle ne vaut ni plus ni moins que sa réputation; on est indulgent pour elle, parce qu'elle est indifférente pour la renommée. On cite comme un trait de témérité de sa part d'avoir préféré un joli garçon à l'homme puissant. Tant que celui-ci a eu le mauvais goût de s'en fâcher et de poursuivre son rival, le rival fut le plus heureux des hommes; mais la persécution venant à se ralentir, il y a eu, assure-t-on, un relâchement de rigueurs. C'est d'elle qu'il faut dire que si elle a beaucoup péché, elle a beaucoup aimé.

Voici un couple jeune et brillant; mais le bonheur le fuit. Le sultan a jeté les yeux sur la jeune mariée, et ses regards qui démoliraient des rochers embrasent facilement les coeurs de nos dames pétries de vanité.

Je te le demande, notre ville ne ressemble-t-elle pas à une ville prise d'assaut, à cette différence près que l'armée des conquérants est représentée chez nous par un seul homme? car si nous conviions ici toutes les célébrités du même genre qui se sont abstenues de venir, la salle serait comble. Voilà, mon cher, la crème de notre société, la source

de tout bien et de toute faveur, l'éclat de notre siècle!

Et maintenant veux-tu connaître notre *Jeune-Russie*, l'espoir, l'avenir, la gloire de notre pays? Tu la vois dispersée aux pieds de ces dames. Elle est bien née et bien musquée. Elle n'est plus ce qu'elle a été jadis, elle a étudié les cahiers des professeurs, les Codes de S. M. et les cartes topographiques du Caucase. Elle voyage peu, pour faire la cour au souverain, mais elle fait courir des chevaux et des yachts. Elle ne met pas toujours du discernement dans ses amours, mais elle en subit les conséquences avec résignation. Elle est libérale, parce qu'au bal elle ne se lève pas quand le grand-duc paraît, motivant cette conduite sur ce qu'elle n'a pas eu l'honneur de lui être présentée; elle est libérale, parce qu'elle préfère les grades aux croix et ne bat ses valets qu'à la dernière extrémité. Son cercle est limité et d'un accès difficile. Pour y être admis, il ne suffit pas d'être de la noblesse de *pilier*[1]), d'avoir un titre ou de la fortune, il faut du savoir-vivre. Ce n'est pas l'art de se ruiner qu'ils entendent par l'art de vivre; les uns, parmi ces messieurs, ne sont dorés qu'à la surface et les autres savent très-bien compter. Ce n'est pas non plus l'art sublime

1) La noblesse de pilier, *Stolbowoi* est celle dont l'origine a plus de cent ans.

de la galanterie; le mauvais ton est devenu aujourd'hui grand ton. — Il faut, dit-on, prendre les gens tels qu'ils sont, et, en ce cas, nous devons tenir compte à ces messieurs de l'intention qu'ils ont d'être utiles à leur pays. C'est un commencement.

Ici Louganoff s'arrêta, et Drobine, qui l'avait laissé parler d'un trait, s'écria:

— Je ne reviens pas de ma surprise. Tu es aussi caustique que pénétrant, tu as approfondi le sujet. Serais-tu, par hasard, devenu libéral?

— Pas si bête! libéral, et pourquoi faire, s'il te plaît? Pour servir de risée aux accapareurs de croix et de faveurs? se sacrifier pour des hommes qui se plaisent dans la boue? Il serait plus libéral de les y enterrer, peut-être alors sentiraient-ils le besoin d'en sortir. Mon seul souci est de vivre le plus gaîment possible, et ce que je te dis là, je me garderais de le dire à personne autre.

— Mais qui donc te l'a suggéré?

— C'est dans l'air, mon cher. Je suis sûr que quiconque pense ne pense pas autrement, sans en excepter ceux-là mêmes qui ne parlent que comme des gens qui veulent parvenir. Il n'y a dans tout ce que je t'ai dit pas un mot qui soit de moi. Ce sont des lieux communs à la portée de tout le monde, mais les uns laissent la part du lion au maître et se voient trop heureux de pouvoir ramasser les miettes

qui tombent de sa table de volupté; les autres le servent à cette même table, et personne ne murmure.

En ce moment, il se fit un mouvement particulier dans la foule. L'empereur, suivi du grand-duc héritier, entra dans la salle et se porta à grands pas vers le milieu, où il se vit aussitôt entouré de grands dignitaires. D'un geste il les congédia tous et, après avoir dit quelques mots au directeur des théâtres et tendu la main à un ancien ambassadeur déchu qui prenait patience dans un poste de la cour, il resta seul avec le comte Orlof, son fils s'étant modestement retiré près d'une loge.

L'empereur avait l'air gai ou disposé à l'être, ce qui ramena le calme sur les traits de ses courtisans. Il était pâle comme un homme qui dépense sa vie plus qu'il ne la restaure. Son ventre rivalisait d'ampleur avec sa poitrine, qui était si bombée que bien des gens se demandaient, quelle pouvait être l'épaisseur de la cuirasse qu'il portait et sous le poids de laquelle il semblait plier, car il ne se mouvait que lentement. Tous ses gens de cour ne l'atteignaient qu'à l'épaule, et un auteur officiel n'eût pas manqué de dire qu'il dépassait tous les hommes comme le patriarche des forêts, le cèdre du Liban, dépasse tous les arbres. Son front était dégarni et, quoiqu'il

parût par cela même plus élevé, on voyait néanmoins que la partie inférieure de son visage était comparativement la plus développée. Son regard exprimait l'habitude du commandement et celle de ne rencontrer aucun obstacle à ses voeux. En observant plus attentivement son crâne, on reconnaissait que la vanité et l'obstination en étaient les traits les plus saillants. Celle-ci domine cependant l'autre: l'opiniâtreté fait taire en lui la voix de l'intérêt le mieux entendu. Il suffit qu'on lui désigne un homme digne d'être distingué et un autre méritant sa colère, pour qu'il poursuive le premier et comble le second de ses faveurs, du moment surtout que ce n'est pas un de ses courtisans qui lui fait faire cette distinction.

Aucun remords, aucun souci ne planait sur son front. Il paraissait ainsi légitimer le mot d'Helvétius, que l'homme qui est au-dessus de la loi commettra les plus grandes atrocités sans seulement en ressentir des regrets. Le comte Orlof, seul presque de la taille de l'empereur, le regardait fixement, et l'empereur paraissait vouloir, par la familiarité, s'assurer de son dévouement. On eût dit que de grands mystères et des liens d'une intime intelligence unissaient ces deux hommes.

L'apparition de l'empereur avait produit des sensations différentes parmi les spectateurs: pendant

que les uns l'admiraient à une distance respectueuse, d'autres semblaient ne pas faire attention à lui, usant de la faculté laissée à chacun, au bal masqué, de ne pas s'inquiéter de la présence du monarque. Il y en avait qui, avec une satisfaction d'écoliers révoltés, regardaient fixement le soleil, le chapeau sur la tête. Cependant, les deux premiers rangs des loges n'avaient des yeux que pour voir le tzar, et les dames des baignoires, tout en continuant leur riante causerie, suivaient les mouvements du monarque, et rivalisaient d'agaceries à qui l'attirerait.

Deux individus qui paraissaient être de cette classe nombreuse des employés russes, sans qu'on puisse précisément distinguer à leur extérieur la nature de leur emploi, suivaient depuis quelque temps Louganoff et Drobine, lorsqu'un d'eux prenant la parole dit à ces messieurs:

Avouez que c'est une soirée bien gaie: quoi de mieux que de voir face à face son monarque? Il n'y a que notre souverain seul, qui soit si affable pour ses sujets.

Nos deux amis se donnèrent un coup de coude d'intelligence et ne répondirent rien. Le compagnon de l'orateur prit cette peine sur lui, et dit:

— Ils sont cependant bien à plaindre quelquefois, les rois les plus puissants. L'intérêt public leur commande des sacrifices devant lesquels un particulier reculerait. Supposez qu'un roi ait un frère

et un frère aîné, une mauvaise tête, mais un excellent militaire, qui administre mal une province, si mal qu'il y sème les germes de révolte et lui donne, les moyens de défense: une bonne armée. On vient au secours du frère, on étouffe la révolte; mais que faire du frère? Je vous le demande, messieurs, dit-il en s'adressant à Louganoff et à Drobine.

— Pardon, monsieur, répondit celui-ci, y a-t-il longtemps que vous êtes au service?

— Il y a quelque temps. Pourquoi me demandez-vous cela?

C'est que je vous croyais bien novice, répondit Drobine en lui tournant les talons.

En ce moment, un domino brun se glissa auprès de l'empereur, qui, à sa vue, quitta précipitamment le comte Orlof, et courut après le masque; il lui tendit le bras en lui disant:

— Beau masque, je te retrouve. Puis, en changeant de façon, ainsi que c'est assez l'usage aux bals masqués russes, il ajouta: — Vous êtes de parole.

— Et vous-même, Sire?

— Je suis fidèle au rendez-vous.

— Il ne vous a pas fallu un grand effort pour cela, vous ne manquez pas un seul bal masqué. Je voulais vous demander, si vous avez tenu votre promesse, si vous n'avez rien fait pour me connaître?

— J'ai donné ordre que l'on ne vous épiât pas le moins du monde.

— C'eût été une recommandation de faire le contraire.

— Vous pensez donc qu'on m'obéit si peu?

— Quand c'est pour vous servir, oui.

— Détrompez-vous, l'obéissance ne raisonne pas. Vous ne voulez donc pas me dire qui vous êtes?

— Il n'y aurait plus de mérite pour vous à le deviner.

— Je m'en avoue incapable.

— Si tôt? Je vous aurais cru plus persévérant.

— Auprès de la beauté les plus forts sont faibles.

— Ce que vous dites là est fort joli. Est-ce de vous, Sire?

— Et de qui donc? reprit l'empereur avec un peu d'humeur.

— Je ne voulais en avoir que la confirmation.

La durée de ce dialogue avait suffi au couple pour faire le tour des loges, et toutes les dames demandaient quel pouvait être ce masque que l'empereur entretenait avec une chaleur peu accoutumée. La jalousie, la crainte et la haine agitaient tour à tour ces petits coeurs. Personne ne pouvait les rassurer ou les inquiéter plus encore en les renseignant sur le masque que l'empereur entraîna dans le foyer, et fit asseoir auprès de lui sur une des chaises.

L'étiquette commandait la discrétion. Personne

n'osait entrer dans le foyer, alors que l'empereur s'y était retiré. C'était tout au plus si l'on se permettait de l'observer de loin, sans oser franchir la porte.

— Qu'avez-vous fait depuis que je ne vous ai vue? demanda le tzar à son masque.

— J'ai lu Angélo.

— C'est précisément le livre qui se trouve sur mon bureau.

— Je le savais, et c'est pourquoi je l'ai lu.

L'empereur regarda le masque fixement dans les yeux, et fit un rapprochement avec sa taille, mais rien ne lui révéla le mystère dont se couvrait cette dame, que d'autres raisons lui avaient fait présumer être étrangère à la cour.

— Et vous-même, Sire, qu'avez-vous fait?

— Vous êtes curieuse.

— C'est notre tort et notre privilége.

— Vous devez savoir quelles sont à peu près mes occupations.

— Les destinées du monde, n'est-il pas vrai?

L'empereur fit un signe qui ne voulait pas dire non.

— Voulez-vous que je vous dise l'emploi de votre journée d'aujourd'hui?

— Voyons, si vous devinerez juste.

— A onze heures, vous avez assisté à la parade montante.

— C'est juste.

— A deux heures, vous avez fait une visite à la princesse***, et puis une autre à madame la générale***.

— C'est ma foi vrai; seriez-vous jalouse?

— Je n'en ai pas le droit. A quatre heures vous vous êtes promené sur les quais de la Néva. Après dîner, vous avez été aux Français et maintenant vous voilà ici. Quand donc, Sire, vous êtes-vous occupé des affaires de l'État?

— Je ne me lève pas à onze heures, je suis plus matinal que cela.

— Mais le soin de votre toilette?

— Elle n'exige pas autant de temps que la vôtre.

— C'est vrai; vous n'avez changé aujourd'hui qu'une fois d'uniforme, mais il vous arrive d'en changer plus souvent. Et puis la tenue des différents régiments est un peu de votre ressort.

— Qui donc l'ordonnerait sans moi?

— Il est étonnant, Sire, que vous trouviez le temps de suffire à toutes ces occupations.

— Mais comment faites-vous pour être si bien informée?

— Vous n'avez pas de mystère pour vos sujets.

— Et vous même, me déroberez-vous plus longtemps les traits de votre visage? Je les crois charmants.

— „Heureux qui croit, il a chaud sur cette terre“ répondit le masque par un vers de Griboiédoff.

— Je me trompe rarement, mon oeil est assez juste.

— En ce cas que vous importent mes traits? Vous les connaissez déjà.

— Vous serez donc toujours rebelle à mes voeux?

— Il vous arrive si rarement de trouver de la résistance, vous devriez la souffrir, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait.

— J'ai si peu de temps à moi. Vous l'avez vu vous-même, tous mes moments sont pris. Pouvez-vous exiger de moi l'assiduité que peut apporter un jeune homme qui n'a d'autre soin que celui de plaire aux dames?

— Mais comment pouvez-vous respecter une femme qui cède sans résister?

— Je ne l'attribuerais qu'à mon mérite et lui saurais gré d'abréger mes tourments.

— Vous aimez ce qui vous flatte et ne méprisez-pas les flatteurs. Eh bien, puisque vous voulez, comme César, venir, voir et vaincre, je me rends, mais pas à discrétion. Signerez-vous ma capitulation?

— Quelle est-elle?

— Vous voulez de moi tout ce qu'une fille possède, l'honneur. Je ne vous demanderai pas tout ce que vous avez, ce ne serait pas un moyen de

nous entendre, mais puisque vous voulez aller vite, que me donnerez-vous?

— Que demandez-vous?

— Beaucoup.

— Parlez.

— C'est plus que vous ne voudrez.

— Mais parlez, de grâce.

— Non, Sire, vous n'êtes pas assez riche pour m'acheter. Brisons-en.

— J'exige que vous me disiez.

— C'est différent. Je veux, Sire, que vous donniez la liberté aux serfs.

— Que vous importent les serfs? N'en ayez pas, si vous ne voulez pas.

— Les autres, Sire, ne demandent que pour eux, et vous ne comprenez pas celle qui demande pour les autres.

Le front de l'empereur se couvrit de nuages. Ses yeux projetaient des rayons de méfiance et des regards qui voulaient percer le domino. Puis soudainement, et par un mouvement un peu brusque, il se saisit de la main du masque, déboutonna son gant et le rabattit. Le masque laissait faire, ne comprenant rien à cette expertise.

— C'est pourtant la main d'une femme, se dit le tzar, de manière cependant à être entendu du domino.

— Vous avez craint que je ne fusse un homme, un délégué des paysans?

— Mais qui êtes-vous donc?

— Un ange qui vient plaider auprès de vous le sort des millions d'êtres que vous retenez dans les fers.

— Je n'y suis pour rien.

— Vous en portez toute la responsabilité, du moment que vous le souffrez. Je me dis, Sire, qu'il y a des milliers de gens aisés et civilisés en Russie. Il ne tient qu'à vous de porter ce nombre à des millions. Y a-t-il chez nous quelques hommes de talent et de mérite? Il y en aurait cent fois autant, du jour où vous appelleriez les serfs à concourir avec les autres pour le bien du pays. Vous manque-t-il des officiers, vos finances sont-elles vides? Abaissez les barrières qui retiennent les paysans. Il y a là une souche vierge. Ce sont, Sire, autant d'images de Dieu sur cette terre; les retenir à l'état de brutes, c'est offenser Dieu, c'est insulter l'humanité.

— Mais, encore une fois, qu'y gagneriez-vous? demanda le tzar, surmontant son étonnement et sa colère.

— J'y gagnerais, Sire, de savoir mon pays l'égal des autres, de ne plus avoir à rougir pour lui à l'idée qu'il maintient encore l'esclavage. Si j'étais homme, j'aurais donné mon sang, ma tête pour ce seul trait de plume de vous. Femme, que puis-je?

donner mon honneur; prenez-le, mais signez le décret.

— En avez-vous un tout prêt?

— Non, Sire.

— Je l'aurais cru. Vous êtes une folle. Laissez-là la politique. Que vous importe ce que font les autres? Chaque pays a ses moeurs. Il nous faut des serfs pour maintenir l'armée, pour combattre l'étranger. La discipline ne peut être en vigueur qu'avec des gens accoutumés à l'obéissance dès l'enfance. Ma prééminence sur les autres rois n'est due qu'à la possibilité où je me trouve de faire tuer deux cents, quatre cent mille hommes, sans susciter de plaintes contre moi. Mais que vais-je vous parler de ce que vous ne pouvez comprendre?

— Parlez, Sire. Si mon esprit n'est pas fait pour vous suivre dans les hautes régions de votre politique, j'ai un coeur pour distinguer le juste.

Cette flatterie fit son effet, l'empereur eut un moment de franchise.

— Croyez-vous, dit-il, que je puis tout ce que je voudrais? N'y a-t-il pas de la résistance autour de moi et la force des choses ne me domine-t-elle pas? Ne dois-je pas tous les jours céder à la fatalité?

— Napoléon croyait comme vous à la fatalité, mais il a fait ce que je vous demande, il a décrété l'abolition de l'esclavage en Pologne; il ne transigeait

pas avec les abus et ne s'en remettait pas au temps du soin de faire le bien.

Ce rapprochement avec le grand homme fit penser le tzar qui reprit:

— Si je décrétais l'émancipation, les paysans se révolteraient et les nobles mourraient de faim.

— Si vous ne la décrétez pas, les paysans égorgeront les nobles. Ils ne se résigneront pas éternellement à porter les haillons de l'esclavage.

— Ce que vous me demandez est impossible. Mettez un autre prix à notre transaction.

— Je n'appartiendrai qu'à un grand homme, et je vois que vous ne voulez pas accomplir mon rêve.

— Je vous en ai déjà trop dit à ce sujet. C'est une affaire d'État. Elle concerne mes conseillers.

— Mais vous ne savez donc pas, Sire, ce mot d'un de vos généraux: „Deux divinités dirigent la Russie, la Providence et l'aveuglement.“ Or, la Providence se retire de ceux qui persistent dans l'aveuglement.

— C'en est trop, enfin, s'écria l'empereur, et je saurai bien qui vous a suggéré toutes ces sottes idées et l'insolence de vous moquer de moi?

— Et votre parole de souverain, Sire?

Mais l'empereur n'entendait plus ces mots et pressait ses pas vers la porte.

Le masque crut prudent de ne pas se fier à la

parole du tzar et, profitant du moment où l'empereur lui tournait le dos, il tira le cordon de sa robe qui fit tomber son domino en taffetas brun. Un autre de satin noir le remplaça. Il roula le premier sous son bras et se glissa dans la salle, sans être aperçu.

On chercha partout le domino brun, il avait disparu. Des aides de camp et des mouchards parcoururent le théâtre dans toutes les directions, il n'y avait pas un seul domino de taffetas brun. On ordonna une surveillance minutieuse dans les couloirs et à la sortie du théâtre. Ce fut en vain. Pas le moindre renseignement ne parvint à l'empereur sur le masque mystérieux qui venait de l'intriguer. Sa Majesté était irritée. Elle voyait le libéralisme se glisser à son bras et lui échapper comme un reptile, en le laissant consterné. Il y vit un présage et quitta la salle sombre et soucieux.

II.

Louganoff avait une soeur qui lui ressemblait au physique, autant qu'elle différait de lui par l'esprit et le coeur. On aura, sans doute, remarqué mille fois avant nous que les filles ressemblaient ordinairement à leur père, et les fils à leur mère, ce qui explique la préférence que les pères donnent à

leurs filles, et celle que les mères accordent aux garçons. Cela prouve aussi que les deux genres de beauté, celui de l'homme et celui de la femme, ne sont pas aussi différents qu'on est porté à le croire. Les traits du père deviennent beaux dans la fille, et ceux de la mère, à leur tour, ne nuisent pas à leur fils. Les choses s'étaient passées autrement dans la famille Louganoff. Le frère comme la soeur ressemblaient tous deux à leur mère; mais on eût dit que le premier avait hérité du coeur de sa mère, et la seconde de l'esprit du père.

Arcadie avait une douceur vraiment féminine, un esprit lucide, mais superficiel, quoique relevé par la malice, plus propre à la femme qu'à l'homme. Le caractère de sa physionomie plaisait aux hommes, moins aux femmes, qu'il raillait souvent avec peu de ménagement. Il avait du mépris pour celle qui vend ses charmes, et ne savait pas trouver l'amour désintéressé. Une femme est un être inachevé, disent ses détracteurs, et il existe entre elle et un tout jeune homme plus d'un point de ressemblance.

Véra, au contraire, avait un esprit sévère et nullement caustique, un coeur qui décelait une trempe énergique peu en harmonie avec son âge et son sexe. On eût dit que la nature s'était méprise en lui donnant les qualités qui auraient plutôt convenu à son frère, et en dotant celui-ci des particularités qui auraient été plus appropriées à l'autre.

Leur vie en commun avait contribué à compléter les dissemblances, en faisant contracter à Véra des habitudes de garçon, et en faisant prendre à Arcadie quelque goût de la femme. Cette mixtion s'était faite à leur insu, comme deux amis, à la suite d'une longue fréquentation, finissent par s'emprunter les penchants et parfois les travers l'un de l'autre. La position rendait cette originalité plus sensible encore: orphelins tous les deux, Arcadie était l'aîné et devait veiller à la fortune et à l'avenir de sa soeur qui se passait si bien de ses soins que c'était elle, au contraire, qui le guidait dans mainte occasion.

C'était un ménage curieux à voir. Arcadie avait son cabinet où tout était dans l'ordre le plus parfait. Rien n'y traînait. Ses pipes étaient symétriquement suspendues au mur, et les objets de toilette artistement étalés sur une table recouverte d'une nappe damassée, d'une éclatante blancheur. Ses papiers étaient soigneusement rangés: il n'y avait que des notes d'affaires et pas un seul billet doux. Si quelque livre s'égarait sur son bureau, c'était tout au plus un volume de Gogol, de Mérimée ou un numéro de quelque Revue russe en vogue dans le monde élégant.

Le cabinet de Véra était encombré de livres sérieux de toutes les langues et de tous les genres, mais qui, loin d'être soigneusement rangés et reliés, étaient éparpillés pêle-mêle, et lors-qu'Arcadie vou-

lait à son tour y mettre de l'ordre, Véra le retenait par ces mots: — „N'y touche pas, tu dérangerais une idée!“ Lorsqu'il essayait de faire une observation sur la nature de ces lectures, sa soeur lui disait: — „Mon ami, c'est mon seul plaisir; tu sais, je n'aime ni la danse, ni le monde; voudrais-tu me contrarier sur mon unique distraction?” Et il y avait tant de sincérité dans cette réponse, qu'Arcadie ne savait que céder et obéir. Une fille laide aurait été bien placée dans cet entourage; mais voir de beaux yeux s'appesantir sur de vilains bouquins, voir de petites mains soutenir de gros in-octavo, des boucles diaphanes ombrager le livre de quelque pédant érudit, c'était vraiment trop d'honneur pour messieurs les savants!

Comme on le voit, les rôles étaient intervertis; mais Véra, loin de faire valoir la supériorité que son esprit et l'énergie de son caractère lui assuraient sur son frère, prenait soin de s'effacer; et lors même qu'elle n'y parvenait pas toujours, son amour-propre lui suggérant parfois malgré elle des satisfactions involontaires, Arcadie y suppléait par sa bonté et comblait ainsi la distance qui les séparait. Il s'était si bien, enfin, accommodé à ce renversement d'attributs, qu'il ne songeait pas à surveiller sa soeur; et dans les rares occasions où il croyait devoir intervenir, il prenait conseil de son coeur plus que de son esprit, et ressemblait alors,

pour ainsi dire, à la femme qui, lorsqu'elle se risque à donner un avis à son mari, obéit à l'instinct qui lui fait deviner les choses qu'elle ne comprend pas.

La tournure sérieuse de l'esprit de Véra ne l'empêchait pas d'être aussi gaie que sa solitude le comportait; son humeur était d'une égalité sans exemple, elle ne connaissait ni la colère, ni la mélancolie qui assiége souvent les personnes isolées et studieuses. Elle ne prenait de science que juste ce qu'il fallait pour embellir son esprit, sans l'embarrasser d'un fatras lourd pour lui-même, insipide pour les autres. Elle s'assimilait avec une grande facilité les idées les plus profondes, et leur prêtait un peu de son âme sereine et élevée. Pour juger de la facilité avec laquelle elle envisageait les questions les plus abstraites, nous allons, profitant de son absence, ouvrir un petit livre relié en chagrin vert et qu'on voit sur un des rayons de sa bibliothèque, entre Bentham et Cousin, ses auteurs favoris. Il est écrit de sa main et a pour titre: „*Pensées détachées.*“

„L'amour ne se commande pas; pourquoi prescrit-on alors d'aimer la patrie et ses parents? Il n'y a pas de mérite à le faire quand ils sont bons, et s'ils sont mauvais l'amour est impossible. Peut-on obéir à une mère qui commande le déshonneur, peut-on aimer le père qui le pratique? L'amour de

la patrie est un sentiment tout naturel, et il faut des causes majeures pour l'éteindre dans notre coeur. Les esprits ordinaires n'en sont pas capables.

Les rois devraient supporter la critique de leurs actes ou bien rendre leurs ministres responsables, en inscrivant en tête de leurs chartes ces mots sublimes: „Le roi ne peut mal faire."

La littérature est rarement l'expression de son siècle. En France, sous la révolution, on faisait des madrigaux, et, sous le régime de la bourgeoisie, on y est devenu sanguinaire à l'excès. L'esprit se plaît aux contrastes de la réalité.

Les hommes d'esprit parviennent rarement parce que le sentiment de leur supériorité leur fait des ennemis ou des jaloux. Les imbéciles sont des instruments dociles; les grands les recherchent aussi volontiers que les femmes; ils ne portent pas ombrage aux uns et amusent les autres.

Le devoir et l'intérêt ne sont pas aussi distincts qu'on le croit. La satisfaction de soi-même est inséparable de l'accomplissement de ses obligations. Elle est le plus souvent le mobile seul de la morale.

Il faut retourner la phrase de Voltaire et dire: le pauvre est fait pour beaucoup dépenser, le riche est fait pour beaucoup épargner.

Les hommes qui n'ont pas honte de leur pauvreté sont les plus riches.

Les grandes idées viennent du coeur, les grands sentiments viennent de l'esprit. Un homme d'un esprit droit et véritable ne peut donc être lâche, et l'homme probe ne saurait être imbécile.

Le paradis des pauvres d'esprit est sur cette terre, celui des grands esprits est dans l'autre monde ou dans celui d'outre-tombe.

Un bon roi est un hasard, mais une majorité d'hommes supérieurs est une impossibilité.

Il devrait ne pas y avoir des choses trop petites pour les grands hommes. Dieu qui a fait les astres n'a pas dédaigné de faire des insectes.

Ceux qui veulent prouver l'absence de Dieu en démontrant la possibilité pour l'homme de faire des insectes prouvent le contraire de ce qu'ils veulent. Ils ne feront jamais rien de rien et le principe de toute chose est en Dieu seul.

En limitant les droits de l'aristocratie russe, on n'a fait qu'apprêter le gouvernement de la *démocratie nobiliaire* qui, comme on sait, a perdu la Pologne. Le règne du mérite, de la capacité n'est pas incompatible avec l'aristocratie; mais quoi de plus ridicule et de plus injuste à la fois que de voir les descendants de nos boyards recourir aux expédients des parvenus, des flibustiers, pour s'assurer les moyens d'existence?

Comme on le voit, Véra avait médité sur ce qui avait occupé les hommes célèbres de tous les temps, mais ces lettres mortes avaient laissé un vide dans son âme, une soif d'action qui la tourmentait. Quand on s'est approprié les idées des autres et qu'on s'est fait des idées à soi, on veut les reproduire ou les appliquer. Si on ne le peut, c'est un poids qui retombe sur celui qui le porte et l'écrase. Il ne faut en accuser que celui qui fit ces deux choses: l'homme petit et le savoir immense, inépuisable. Dès qu'on a fait un pas dans la science, on y est entraîné mal-

gré soi; l'esprit fort après avoir rejeté le faux, et s'être assimilé le vrai, demande à le mettre en oeuvre ou il périt, non sans laisser sur ses traces une traînée de ruines et parfois de sang. La civilisation est au prix d'une libre action; que ceux qui veulent la cause sans l'effet, soufflent la lumière, s'ils le peuvent.

Véra n'avait pas la satisfaction de faire agir son frère à sa place. Elle ne voulait pas troubler la sérénité de son âme, en dévoilant à ses yeux la profondeur du malaise de nos sociétés, sans pouvoir lui indiquer des moyens d'y remédier qui fussent à l'unisson de son énergie. Elle savait que tout le monde n'est pas fait pour la lutte et se gardait d'engager Arcadie dans le cratère du libéralisme actif. — Comme elle se désolait de ne pas être homme! Avec quelle satisfaction elle eût siégé à un conseil de l'empire et réduit au silence tous ces hommes qui n'ont de mérite qu'une vieillesse caduque et impuissante, et qui se sont étudiés toute leur vie à tuer leur coeur pour servir leurs intérêts matériels. Comme elle aurait parlé haut au tzar et eût volontiers risqué son repos, sa fortune et sa vie, pour faire triompher ses principes! Cette flotte qui pourrit dans un semblant de mer, chargée de canons qui se rouillent, et qui ne pourrait résister au premier choc d'une marine expérimentée, elle en aurait fait une flotte commerçante, qui aurait porté les pro-

duits russes à tous les pays, et en aurait rapporté des produits étrangers. Cette armée qui, quand elle ne sert pas aux divertissements du tzar, sert à ses oppressions, elle l'aurait employée aux travaux qui enrichissent l'État et glorifient le gouvernement qui les fait exécuter. Elle voyait les fers des serfs tomber à un seul mot, et elle posait de ses mains la pierre fondamentale du monument qui devra perpétuer le souvenir de ce fait.

C'est vers le tzar que se reportaient tous ces voeux, c'est vers lui qu'elle tendait les bras, soit qu'elle songeât à ce qu'avaient fait les autres peuples, soit qu'elle pensât à ce que devait faire la Russie, pour s'assurer la prééminence intellectuelle et morale, la seule qui séduisait son imagination. Cet homme qui tient dans ses mains les fils de l'existence de millions d'êtres, ces existences qu'il embrouille ou qu'il brise dans son aveuglement, et qu'il aurait pu, par un maniement intelligent, disposer en un sublime accord, captivait tout son être. Quoique tzar, se disait-elle, il n'en est pas moins homme, avec les faiblesses et les forces d'un homme, accessible à la voix de la gloire et du devoir. Beau comme il est, il ne saurait être étranger à de beaux sentiments. Sans doute, ceux qui l'ont approché, n'ont pas su toucher son coeur et faire vibrer en lui la corde sensible. Aucune des femmes qui l'ont connu n'a su lui ouvrir la voie de la gloire et de

l'immortalité. Oui, pensait-elle, il y a bien des taches dans son règne et des taches de sang, mais la gloire efface tout, et s'il me laissait le soin de son avenir, je le sauverais sans doute.

Le bal masqué offrait un moyen aisé d'approcher l'empereur et de lui parler, même sans être reconnu de lui. Véra voulut en profiter, et s'étant rendue à l'assemblée de la noblesse, elle aborda hardiment le tzar. Elle eut soin, pour cette fois, d'éviter le domaine politique qu'elle savait ne pas être du goût de l'empereur. Elle s'était bornée à l'intriguer sur le terrain de ses amours et était parvenue à exciter sa curiosité, si bien que Sa Majesté voulut continuer la conversation et lui fit promettre de venir au grand théâtre. Déjà alors, Véra était rentrée un peu désillusionnée. Au lieu d'une imagination souveraine, elle n'avait trouvé en lui qu'un sensualisme assez vulgaire, un langage brusque et qui se faisait violence en visant à l'amabilité. Mais l'idée de servir son pays l'enthousiasmait, et elle espérait de grands résultats de sa seconde entrevue. Cette fois, son désappointement fut complet. La fixité et la fausseté des idées du tzar lui parurent être l'absence de toute idée. Le prestige de sa grandeur s'était évanoui à ses yeux, et son coeur mis à nu, elle n'y avait rien vu de ce que son imagination s'était plu à y placer.

Un jour, Arcadie, rentrant d'une soirée, trouva sa soeur qui veillait sur quelques volumes fraichement débarqués. Il se précipita dans son cabinet, en s'écriant:

— Cette fois, ma soeur, je crois être décidément amoureux.

— Tu crois? lui demanda Véra avec un doute provocateur, car elle gourmandait souvent son frère sur son indifférence pour les femmes, disant qu'un homme qui n'avait pas connu l'amour ignorait les sentiments généreux qu'il provoque.

Et peut-on savoir, continua-t-elle, quelle est la bienheureuse sur laquelle est tombé ton choix?

— C'est une femme mariée.

— Serait-ce une indiscrétion que d'insister pour connaître son nom? reprit Véra avec une curiosité railleuse.

Arcadie la nomma, confus et honteux.

— Et qu'espères-tu?

— Elle m'a permis de l'aimer.

— Tu lui en as donc demandé la permission?

— Oui; j'ai trouvé cette manière d'entrer en matière franche et neuve.

— Et qu'est-ce qui t'a séduit en elle?

— Tout, jusqu'au bouton qui retenait son fichu de dentelles noires et à l'éventail qui figurait Hector prenant congé d'Andromaque.

— Enfant!

— Un bouton charmant, je n'ai cessé de le regarder. Il était en émail vert orné d'une fleur en diamants. Bien sûr, la fleur voulait dire quelque chose. J'ai envie de me commander une épingle dans ce genre. On me saura gré de cette attention... Ah, si elle voulait n'aimer que moi! ajouta-t-il avec un soupir de doute et d'espoir.

— Et son mari?

— Son mari est en disgrâce et il voyage. Mais elle a tant d'adorateurs! Cependant elle m'a dit qu'elle n'aimait pas à être obsédée.

— La coquette!

— Qu'importe, pourvu qu'elle pense à moi? Nous avons eu une très-longue conversation. Elle m'a parlé de toi.

— De moi?

— Elle savait que j'ai une soeur et m'a questionné sur toi. Elle désire te connaître. Je lui ai raconté ton aventure avec l'empereur.

— Malheureux, qu'as-tu fait? Je ne te l'avais dit que sous le sceau du secret.

— C'est bien aussi à cette condition que je lui en ai fait part. Elle m'a promis d'être discrète. D'ailleurs je t'ai grondée, mais le mal n'est pas aussi grand que je l'avais pensé d'abord. Tu ne peux pas vivre toujours comme une recluse. La curiosité est le défaut des filles d'Ève, et ne devrais-tu avoir de la femme que ses défauts...

— Mais si je ne t'avais pas tout dit, si je t'avais caché une grande partie?

— De la dissimulation avec moi, c'eût été bien mal.

— Eh bien, apprends que l'empereur doit être furieux contre moi, qu'il donnerait beaucoup pour savoir qui je suis, qu'après l'avoir intrigué au bal masqué de l'Assemblée de la noblesse, je l'ai revu à celui du théâtre, et là, je lui ai fait une leçon de politique.

— De quoi te mêles-tu, de grâce! s'écria Arcadie hors de lui.

— Il me demandait ce qu'il n'aurait pas dû, et ma foi, je lui ai demandé à mon tour, ce qu'il ne sait pas donner, la liberté des serfs.

Ici, Véra raconta tous les détails de sa seconde entrevue avec l'empereur, qu'elle avait jusqu'ici cachée à son frère. Celui-ci prit un air magistral et parut sérieusement en colère. Il ne savait comment caractériser l'espièglerie de sa soeur qui, après avoir écouté ses reproches, le gronda à son tour sur l'imprudence qu'il avait eue de se confier à une personne dont il n'était pas sûr et qui, ayant appris une partie du secret, ne tarderait pas à savoir le reste. Arcadie promit qu'il mettrait tout en jeu pour s'assurer de la discrétion de sa dame, et, heureux de trouver un prétexte de plus pour

revoir bientôt celle qui faisait battre son coeur, il se laissa aisément apaiser.

Le malheur voulut que, pendant quatre jours, Arcadie ne pût rencontrer la dame de ses pensées ni chez elle, ni dans le monde. Il se morfondait doublement, lorsqu'un matin, il reçut l'invitation de passer aux bureaux de la police secrète.

Le général Dérévnef fit savoir à Louganoff, que S. M. désirait que sa soeur se mariât. Louganoff, consterné, s'inclina profondément et se garda de s'enquérir de la raison de cet ordre: il savait que le gouvernement russe avait le privilége de ne pas raisonner, et exigeait qu'on fît de même en lui obéissant. Il osa pourtant risquer cette question:

— Se marier, à qui, Votre Excellence?

— A qui bon vous semblera, fut la réponse.

— Et quand?

— Dans le plus bref délai.

Louganoff se retira, heureux d'en être quitte pour si peu. Il était porté à savoir gré à l'empereur de ne pas en avoir exigé davantage: car qui donc, se disait-il, l'empêchait de faire prendre à sa soeur le voile, de la reléguer dans quelque ville de province, ou même de la prendre, pour crime de lèse-majesté? Confus de voir le mystère de sa soeur découvert, et découvert par sa faute, il vit s'évanouir son amour pour la dame au joli bouton

et au magnifique éventail. Il pensa un moment à cacher cette injonction à sa soeur et à amener lui-même le dénouement voulu, dont il lui aurait dérobé les ressorts; mais l'idée de laisser à Véra tous les embarras, pour la punir de son excentricité, et la curiosité de la voir se débattre contre la fatalité russe, qui a nom le tzar, prévalut.

Véra reçut cette nouvelle avec le mépris que tout acte de despotisme excitait en elle, quoiqu'au fond elle ne fût pas désolée de voir l'empereur intervenir dans son sort.

— Ériger le mariage en peine, c'est lui porter le coup de grâce, s'écria-t-elle judicieusement.

— Ce n'est pas comme une peine qu'on te l'inflige, mais comme un moyen de calmer ton imagination, répondit Arcadie, enchanté de prendre enfin sa revanche, et de paraître grave, à son tour.

— On ne peut disposer ainsi de la main d'une personne.

— Mais on ne t'impose aucun choix, on t'en laisse toute la liberté et tous les embarras. Tu peux prendre l'aide de camp ou le gentilhomme de la chambre qu'il te plaira.

— Je les ai tous en horreur, et il n'est pas dit du reste, que celui que j'aurai choisi, sera obligé de me prendre. D'ailleurs, je ne veux pas me marier. J'ai une antipathie pour le mariage.

— Tu veux donc devenir vieille fille? demanda Arcadie avec sang-froid.

— Non, mais je ne veux pas du joug du mariage. C'est en moi un principe à l'état de conviction. Le mariage est la tombe de l'amour, a dit un homme célèbre. Des liens indissolubles sont des chaînes auxquelles on cherche toujours à se soustraire.

— Je crois, au contraire, répondit Arcadie, que le mariage est la base de tout ordre. Les obligations qu'il impose sont autant de liens qui maintiennent l'amour. Sans elles, l'amour ne durerait pas.

— Que sais-tu, comment peux-tu juger? fit Véra avec un geste d'impatience.

— Je juge comme tout le monde.

— Tout le monde est dans l'erreur; la vérité n'est comprise que des esprits supérieurs.

— L'esprit de tous est le meilleur esprit, et l'opinion générale doit être la seule règle de notre conduite.

— Kant le dit, mais Kant n'est pas exempt d'erreurs. D'ailleurs, il n'est pas compétent en matière de mariage, il n'a jamais été marié.

— A ce compte tu ne l'es pas plus que lui.

— C'est affreux, dit Véra prête à fondre en lar-

mes. Tous les malheurs me viennent aujourd'hui à la fois, l'empereur me découvre et mon frère se révolte!

III.

L'existence de Drobine avait, à son début, ressemblé à celle d'une quantité de jeunes nobles russes qui, après avoir payé leur tribut accoutumé à la patrie, après avoir servi pendant quelques années, se retirent dans leurs terres. Il avait, lui aussi, passé cinq ans à mettre au net, puis à rédiger lui-même des papiers parfaitement insignifiants, quoique officiels, lorsque, dégoûté de ce travail aussi aride qu'ingrat, il se rappela que son père lui avait laissé quelques centaines de paysans dans le gouvernement de Toula pour le bonheur desquels il n'avait encore rien fait. Il résolut de leur immoler son avenir administratif qui, à dire vrai, n'étant placé sous le patronage d'aucun personnage influent, ne promettait guère d'être brillant. Il laissa donc là les soucis de l'État et alla se réfugier au sein de l'indépendance et du repos.

Il trouva ses paysans couverts de haillons, la maison paternelle menaçant ruine et servant d'asile aux corneilles, le jardin envahi par les herbes et dé-

vasté par les animaux, et une espèce d'intendant qui seul vivait dans l'aisance au milieu de ces décombres et de cette misère. Il congédia le bailli, fit faire un massacre général des oiseaux qui s'étaient si impudemment installés chez lui et rendit sa maison habitable, en en restaurant une partie. Puis il voulut venir en aide à ses paysans, donna une vache à l'un, un cheval à l'autre, une charrue au troisième, et fit si bien, qu'au bout d'un an, il se trouva en déficit de plusieurs milliers de roubles. La seconde année il parvint, grâce à plus de parcimonie dans ses dépenses, à les mettre au niveau de ses recettes. Au lieu d'imiter les voisins qui entretiennent à leur service autant de gens qu'il y a de fonctions spéciales à remplir auprès d'eux, il avait fait cumuler les emplois. Son jardinier lui servait de cocher, son domestique de cuisinier et la femme de ce dernier remplissait l'office de blanchisseuse, en même temps que ceux de ménagère et de boulangère.

Ces arrangements une fois terminés, il put s'occuper de l'accroissement de ses revenus. Il vendit ses pâturages, multiplia ses cultures, augmenta ses engrais, améliora son bétail, se pourvut de machines, et obtint à la fin de cette année, un résultat qui le fit rentrer dans ses déboursés. Il entrevit enfin la possibilité de parvenir à une certaine prospérité, mais à deux conditions: l'une d'y consacrer toute son existence, et l'autre de sacrifier à son intérêt

celui de ses paysans. Or ce dernier lui tenait plus à coeur que le sien propre. Il comprit que le bonheur des serfs, son unique ambition, n'était pas compatible avec l'esclavage, que ce n'était pas en cultivant la parcelle de terrain qui leur était dévolue et qu'ils n'avaient pas les moyens d'engraisser, que ce n'est pas en donnant plus de moitié de leur temps au seigneur, qu'ils pouvaient prétendre à l'aisance. L'idée d'avoir des esclaves lui répugnait et ses droits ne lui paraissaient pas suffisamment établis. Il ne disait pas, comme tant d'autres, que l'achat avait légitimé la possession, car il savait qu'on ne pouvait pas acheter des hommes, et que si la terre habitable n'eût pas été le monopole des nobles, tous les rapports auraient été differents. Couper les vivres à une armée c'est la réduire à capituler, occuper un sol, c'est forcer les hommes qui y vivent à passer par vos conditions. Il se demandait souvent en quoi il était tellement meilleur que ses paysans, pour les posséder en propre, pour avoir tout pendant qu'ils n'avaient rien, pour être riche dans l'oisiveté pendant qu'ils étaient misérables dans le travail. Il pensa que Dieu lui demanderait un compte sévère, non-seulement de ses actions, mais même de son indifférence pour cet état de choses, du moment qu'il lui avait donné assez d'intelligence pour en concevoir toute l'injustice. Il vit que le travail était la seule source de la richesse, soit qu'on

produise soi-même et qu'on recueille le fruit de son labeur, soit qu'on fasse travailler d'autres à sa place et qu'on s'approprie les résultats de leurs efforts; il comprit que la richesse acquise par le premier mode était la seule vraie et juste, et, puisqu'il voyait toutes les carrières ouvertes pour lui, il ne recula pas devant l'idée de sacrifier sa fortune et d'en tenter une nouvelle.

Il ne voulait pas imiter ces prétendus philanthropes qui croient faire une merveille de générosité, en abandonnant aux paysans l'usufruit des terres, contre un immense intérêt et en leur retirant leur sollicitude; ces fainéants qui, pour jouir en paix de leurs revenus, en sacrifient une partie afin d'acheter l'insouciance et l'oisiveté. Il savait que la propriété seule pouvait relever le paysan à ses propres yeux et le réhabiliter aux yeux d'autrui, lui donner cette valeur morale, ce sentiment de sa dignité, cette vraie indépendance enfin, sans laquelle il n'y a pas pour lui de moyen d'action et partant point de richesse. Ne voulant pas faire les choses à demi, il s'imposait la totalité du sacrifice, et la perspective de la misère ne l'effrayait pas. La satisfaction de remplir un devoir par amour du juste balançait à ses yeux toutes les pertes. Il était jeune, enthousiaste et, comme tel, il se passionna pour cette grande idée avec toute l'ardeur d'un noble coeur. Lui aussi voulait tenter l'aventure, courir le monde et redemander aux hommes ce qu'il aurait

fait pour les hommes. Il y avait quelque chose de sublime à laisser tous ses biens, à descendre dans le peuple, et à se faire pauvre dans l'intérêt de plus pauvres que lui. — Je n'ai pas gagné ma fortune, se disait-il; tous les jours, l'eau, le feu viennent renverser les ouvrages de l'homme et le plonger dans la misère. Supposons qu'un de ces fléaux soit venu me frapper, il me restera au moins la consolation d'avoir fait une bonne action et la possibilité de regagner par moi-même ce que j'aurai donné aux autres.

Sa résolution bien arrêtée, il attendit la fête de son village pour en faire part à ses paysans. Après avoir prié avec ferveur, il les rassembla dans la cour, leur fit servir un repas splendide et leur parla de la sorte:

„Amis, j'ai essayé de travailler à votre bonheur, mais je vois que je ne puis réussir. Vous seuls pouvez parvenir à l'assurer. Je me retire donc et vous laisse maîtres de toutes mes terres, de toutes mes bâtisses et de tous mes instruments. Jouissez-en à votre aise et soyez riches et heureux. Tout ce que vous voyez ici vous appartient, prés et bestiaux, champs et forêts. Tirez-en un bon parti, et vous m'aurez récompensé de ce que je crois devoir faire pour vous.“

Les paysans restèrent ébahis de surprise et ne surent que répondre. Ils laissèrent Drobine s'en aller sans le remercier; mais, lui parti, et ses ser-

viteurs ayant confirmé ce qu'il venait de dire, il se fit une grande rumeur dans la foule.

— Comment! s'écriaient les uns, notre maître veut nous affranchir, et nous le laisserions faire sans lui baiser les mains et les pieds, sans lui laisser de quoi vivre? Nous — serions riches et lui deviendrait pauvre pour nous, disaient les autres. Pas de cela, pas de cela! firent tous d'une voix, et toutes les joues étaient animées, et des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

On délibéra séance tenante, on fit le relevé de ce que coûtait et de ce que pouvait rapporter le bien, et tous les paysans se rendirent en foule chez Drobine.

— Nous ne te laisserons pas partir comme cela, notre maître, s'écriaient-ils, une fois en sa présence, nous ne voulons pas de tes bienfaits que nous ne pouvons reconnaître! Tu ne nous gênes pas plus que le fils du bon Dieu; reste avec nous.

Mais Drobine leur réitérant sa volonté inébranlable, le *starosta* prit la parole au nom de tous:

— Ce ne sera alors, dit-il, qu'aux conditions suivantes: Tu garderas d'abord ta maison, notre bon maître, nous mourrions de chagrin si tu devais ne jamais revenir parmi nous. Vois-tu, partout où le bon Dieu te guidera tu sauras que tu as un toit et des coeurs qui te sont dévoués, et tu viendras nous voir, nous conseiller. Il ne fait pas bon d'habiter

les villes pendant les chaleurs, tu viendras ici quand tu n'auras rien de mieux à faire. Ce sera ta campagne. Nous soignerons ton jardin, nous y travaillerons tous, les uns après les autres; les femmes auront soin des fleurs et des allées: tu verras comme cela sera tenu. Ce sera donc ta propriété. Mais ce n'est pas assez. Nous n'avons que faire de tous les revenus, nous deviendrions trop fiers et trop riches. Nous n'avons pas besoin de porter du drap bleu. Il suffit que nous ayons des chemises rouges et des bottes, si le bon Dieu et toi veulent enfin permettre que nous soyons chaussés. Nous avons calculé qu'il nous resterait encore quelques milliers de roubles à t'offrir par an, nous les portons à six, afin d'être bien exacts, car enfin, notre bon maître, de quoi vivrais-tu?

— Laissez-moi ce soin, répondit Drobine, je saurai bien trouver de quoi pourvoir à mes besoins.

Non pas, non! Que dirait le monde? que nous t'avons tout pris sans te rien donner. Et puis, il n'est pas bon à un gentilhomme de courir après son pain. Tu accepteras nos six mille roubles, ou nous resterons, comme par le présent, des serfs, trop heureux de te garder.

— Enfin, puisque vous le voulez absolument, et croyez que cela ne vous gênera pas, j'accepte.

Ce fut alors une joie sans égale; les bonnets volèrent, des cris d'allégresse retentirent dans l'air,

des feux de joie furent allumés dans le village. On alla chercher le prêtre pour arroser d'eau bénite les maisons. Les choeurs et les danses ne discontinuèrent pas. Le cri: „Nous sommes libres!“ vola de bouche en bouche, et les femmes elles-mêmes ne se possédaient pas de ravissement. On eût baisé la terre sur laquelle se serait posé le pied de Drobine, on eût déchiré ses habits, et il agit sagement en se dérobant ce jour à tous les yeux. Il ne put pourtant se soustraire à la visite du pope, qui, après avoir entendu de sa bouche la confirmation de cette nouvelle, ne cessa de contempler Drobine comme un juste, comme un grand homme, comme un élu du ciel. Pour compléter sa journée, Drobine remit au prêtre un legs qu'il destinait à l'église.

Le lendemain, le contrat fut signé. Drobine admit les clauses que les paysans avaient voulu y insérer, se promettant de ne pas en exiger l'accomplissement, tandis que ceux-ci se promirent d'être scrupuleux dans l'exécution. Il voulut pourtant ne pas quitter son domaine sans voir par ses yeux le changement que le nouvel ordre de choses devait produire. Ce spectacle fut digne de lui et le récompensa de ce qu'il venait de faire. Il vit les paysans et les paysannes se rendre aux travaux en chantant et en revenir de même. Le bonheur brillait dans leurs traits et il dut leur défendre expressément de venir baiser sa main, car, personne ne

voulait le laisser passer sans lui donner cette marque d'affection. Les travaux se firent avec un zèle, une intelligence et une économie dont on aurait cru incapables des gens jusque-là étrangers aux soins de leurs intérêts. Le sillon de la charrue fut plus profond, la coupe des blés, des herbes devint plus égale; on ramassait, on écartait les cailloux qui, jadis, obstruaient les champs, on en arrachait avec un soin minutieux les herbes inutiles ou malfaisantes; les chevaux eux-mêmes, mieux nourris, avaient l'air de porter le joug plus gaîment. Les potagers de chaque paysan s'arrondirent aussitôt et furent ensemencés de légumes et de plantes nouvelles. Les uns s'adonnèrent à l'élève des abeilles, d'autres s'essayèrent à la confection du beurre, ceux-ci plantèrent des cerisiers ou des pommiers. Personne ne craignit d'étaler ce qu'il avait, et l'un rivalisa avec l'autre dans l'embellissement de sa cabane. Drobine visita la hutte de chacun de ses paysans et les complimenta tous sur la propreté qu'ils avaient introduite. — Nous savons, lui disaient-ils, que c'est ce qui vous plaît le plus, et nous voulons nous montrer dignes de vos bienfaits. Drobine fut en extase et se dit que s'il eût prévu toutes ces métamorphoses, il les eût provoquées, dût-il lui même revêtir la bure et les *sandales*. Il voulut conseiller et diriger leurs essais et leur recommanda d'unir leurs efforts. Ainsi il leur apprit à faire leur beurre et leurs fromages, en

commun en chargeant une femme de cette direction, afin de non-seulement suffire à leurs besoins, mais de pouvoir en vendre au dehors. De même il voulut que la confection des toiles fut abandonnée aux femmes les plus habiles dans cette partie, afin que les autres pussent consacrer leur temps exclusivement à d'autres soins. Mais ce qu'il eut le plus de peine à leur faire adopter, ce fut de faire leurs repas en commun. Lorsqu'ils virent enfin la grande économie qui en résultait, ils s'y résignèrent, et ce procédé ne fit qu'accroître la bonne intelligence qui les seconda merveilleusement dans tout le reste. Les petites charrettes qui servaient à l'usage de chaque paysan en particulier furent, à leur tour, remplacées par quelques grands charriots adaptés aux travaux en commun. Les sentiers et les routes s'agrandirent à la suite de cette innovation, et les chevaux chétifs et faibles furent remplacés par des animaux robustes; lorsque enfin il se forma tout un magnifique troupeau de vaches et un autre de brebis, Drobine put prédire un sort brillant à son village. C'est ainsi qu'il passa une année, la plus remplie et la plus heureuse de sa vie, et dans cette seule année il vit le bien-être de ses paysans s'accroître trois fois autant qu'il n'avait pu le faire dans les trois années précédentes. Effet admirable de la toute-puissante liberté! Les autorités elles-mêmes conçurent du respect pour ces résultats, et se gardèrent

d'inquiéter ou de pressurer les nouveaux affranchis. Drobine put donc quitter son domaine sans inquiétude pour le sort qui l'attendait; mais il ne s'arracha qu'avec peine à ses amis. On le porta littéralement sur les bras dans sa voiture, qu'on traîna jusqu'à la grande route, et on lui fit promettre de revenir bientôt avec femme et enfants.

IV.

Sire, se dit Véra, lorsque la nuit lui eût enfin porté conseil, vous n'aurez pas avec moi le dernier mot. Vous croyez que je suis une étourdie qui a besoin d'un mari pour savoir se conduire; indulgent pour vous-même, vous êtes sévère pour les autres. Je vous prouverai que j'exécute ce que j'ai pensé, que je suis fidèle à mes principes.

Je vous l'ai dit, j'appartiendrai à l'homme qui aura eu le courage d'exécuter ce que je vous demandai, qui, oubliant ses intérêts personnels, aura donné la liberté à ses serfs. Il n'est pas possible que dans le bel empire de Russie, il ne se trouve pas un seul homme qui n'ait accompli ce que j'ai rêvé; et comme cet acte demande du coeur, de l'énergie, il serait bien malheureux qu'il ne fût pas jeune et digne d'être aimé.

Lorsque Arcadie entra chez sa soeur, celle-ci lui communiqua sa résolution et le pria de la porter au général Dérévnef.

Arcadie se jeta à son cou, de joie, et s'écria:

— Je n'aurais pas mieux choisi, ton mari est tout trouvé, c'est Drobine; il n'y a pas deux hommes qui aient fait ce qu'il a fait. Il a donné la liberté à ses serfs, se résignant à la misère, à la lutte; et s'il a conservé de quoi vivre, c'est qu'il a eu la main forcée, ses paysans l'ont obligé à recevoir une pension en signe de leur reconnaissance.

— Comment, et tu ne m'en as pas parlé plus tôt? s'écria Véra, avec étonnement.

— Il n'a pas voulu que cela se sût. C'est à peine si j'ai pu lui arracher ce secret. La modestie est une de ses nombreuses vertus.

— Mais acceptera-t-il?

— N'avons-nous pas l'empereur pour le contraindre au besoin? Je cours chez lui.

— Fais-moi le plaisir de ne lui rien cacher, pas même ma conversation avec l'empereur. S'il la désapprouve, je n'aurai que ce que je mérite.

— Tu as donc des regrets?

— Le faut-il?

— Non, parce que, si je réussis, comme je l'espère, je réponds de ton bonheur.

Quand Arcadie eut exposé à Drobine ce qui l'amenait chez lui, celui-ci lui tendit la main, en lui disant:

— Je m'étais promis de ne jamais faire un pas pour me marier, et tu vois que ce n'est pas ceux qui cherchent le plus qui trouvent le mieux, mais aussi je m'étais promis de ne pas refuser celle qui viendrait à moi. — Que ce soit mes actions ou ma personne qui plaise à ta soeur, peu importe; j'aime autant, j'aime mieux, que ce soient mes actions: mon mérite y est au moins pour quelque chose. — Je serai heureux de joindre mes efforts aux tiens pour assurer le bonheur de ta soeur, mais prie-la en mon nom d'abandonner la politique. Je tâcherai de supplanter les livres, mes rivaux.

— Je crois, répondit Arcadie, que son essai a été trop infructueux, pour qu'elle ne te fasse pas le sacrifice de sa politique; quant à ses livres, je te préviens que tu auras là un rude ennemi à combattre.

L'empereur, en apprenant que mademoiselle Louganoff ne consentait à épouser que celui qui aurait affranchi ses serfs, ordonna de faire prendre des renseignements au ministère de l'intérieur, et riait complaisamment à l'idée que ce serait quelque

vieillard qui, près de rendre son âme à Dieu, et n'ayant pas d'héritier, aurait fait cette folie. Il fut contrarié de savoir que c'était un jeune homme qui n'avait suivi que ses inspirations. Cet exemple lui fit songer sérieusement à ce qu'on pouvait avec de l'enthousiasme et de l'énergie. Il voulut un moment faire intimer l'ordre aux futurs de quitter la capitale aussitôt après leur mariage, mais ses conseillers l'en dissuadèrent, et Drobine vint de lui-même au-devant de ses voeux, en exigeant que la cérémonie se fît à la campagne.

Elle fut suivie d'un grand bal travesti. Le maire du village figura le roi, et un marmiton fit le fou; mais son rôle fut l'opposé des rôles des fous de la cour: au lieu d'insultes, il fut chargé de débiter des flatteries aux maîtres, les autres ne leur disant que des vérités.

A peine Drobine fut-il installé dans son domaine, que les paysans des environs vinrent en masse le supplier de les acheter pour les mettre en liberté. Les conditions qu'ils offraient eussent assuré à Drobine des revenus immenses, qu'il n'aurait pu retirer d'aucun autre placement; mais pour ne pas faire une concurrence trop redoutable à l'empereur, il n'usa de ces offres que modérément, et fut consolé du bien qu'il s'empêchait ainsi de faire, par la vue de quelques autres propriétaires qui se mirent à

imiter, par calcul, ce qu'il avait fait par philanthropie.

Sa femme trouva dans de nouveaux soins l'oubli de la politique, et dans l'étude du coeur humain une occupation qui la détourna des sciences et des livres.

M. ZWÉTAIEFF.

Les affaires de M. Sonoff sont dans un état prospère. Il fait en cela une exception aux libraires-éditeurs qui, en Russie aussi, ne sont riches que d'illusions et ne vivent que d'espoir. Mais M. Sonoff procède au rebours de ses confrères. Il ne se soucie guère de compter des célébrités parmi les auteurs qu'il s'attache, ne se flatte pas de publier des oeuvres brillantes, et ne met pas son amour-propre à accoler son nom à des noms illustres voués à l'immortalité. En cela, le sieur Sonoff n'est pas aussi peu clairvoyant qu'on serait porté à le croire. Le résultat le prouve, un résultat sonnant et qui se résume en un capital plus que respectable. A en juger d'après cela et le peu de succès de ceux qui ont suivi une ligne opposée, il a sans doute raison de croire que rien n'est plus ruineux que d'éditer des célébrités. Non pas qu'il n'apprécie ou qu'il dédaigne les productions d'un ordre élevé; loin de là, il s'agenouille devant elles,

les achète parfois, les lit souvent, mais il croit que ces sortes d'ouvrages ne s'adressent qu'à l'élite de la société, qui ne fait pas vivre les libraires. En commerçant habile, il sait que la masse des consommateurs est seule propre à enrichir les producteurs, et que les écrits les plus lucratifs, sont ceux qui s'adressent au peuple. Si c'est là de l'égoïsme et de la cupidité, ils ne sont pas dénués de patriotisme; M. Sonoff sait lui-même leur donner ce vernis, en disant qu'il éclaire les masses, qu'il se dévoue aux masses, et que les sommes qu'il en retire ne sont pour lui qu'une simple fiche de consolation en place de la gloire qu'il laisse aux autres. Il fabrique des A B C, des catéchismes, et rarement des grammaires, car la grammaire russe, aride et embrouillée qu'elle est, ne lui paraît pas de défaite. Il pense que du moment que les nobles s'en passent, il ne serait pas bienséant que les rustres n'en fissent pas de même.

Il ne dédaigne pas l'estampe, et affectionne surtout certains sujets vulgaires et coloriés. La mappemonde russe est une de ses spécialités. C'est là une chose curieuse et qui mérite les honneurs des musées et des bibliothèques les plus en renom. Le lecteur ne l'a certes jamais vue, et je serais fort embarrassé d'en nommer l'auteur. Comme les choses les plus utiles ou les plus populaires, la mappemonde russe a sans doute pour inventeur un

génie inconnu ou bien une quantité d'Homères ambulants. Le Russe, rustique et primitif, pense que la terre entourée d'eau, repose sur un poisson ou une baleine immense, mais invisible, et qu'en conséquence il se dispense d'indiquer; quant à l'eau, il la représente par un cercle bleuâtre qu'il intitule: La grande mer Océan. Une église indique Moscou et a pour inscription: „Le pays orthodoxe.“ La France est représentée par un carré irrégulier, arbitrairement tracé et désigné par la qualification de pays riche en vins. Les limites des empires et des royaumes sont confondues, le paysan russe faisant bon marché de la politique.

Le tableau burlesque et populaire de l'enterrement d'un chat par les souris sort aussi des ateliers de M. Sonoff. Ces deux gravures sont fort recherchées par les paysans, et on les voit dans presque toutes les auberges des grandes et des petites routes, à côté des portraits de l'empereur Alexandre et de Napoléon, de l'entrée des alliés à Paris, etc.

Mais les sources les plus essentielles des revenus de M. Sonoff sont les romans. Les portiers et les laquais sont ses pratiques les plus assidues, car le goût de la lecture est descendu, en Russie, comme à Paris dans les antichambres et les loges des *dvorniks*. Les romans en font les principaux frais, et, à défaut de romans originaux, les romans

traduits et accommodés au goût de ce public occupent le premier rang. A côté des romans de brigands, les plus en faveur sont les romans moraux, et surtout ceux qui traitent de filles échappant à la séduction. — „Il y a une forte demande de filles naïves et innocemment persécutées, dit M. Sonoff avec une bonhomie mercantile; on ne saurait donc trop avoir de ce genre de produit.“

M. Sonoff ne vend pas ses livres par exemplaires, il trouve que ce n'est pas expéditif, ni au poids, qui est un moyen trop peu lucratif, il vend à la mesure, à l'*archine* ou au mètre, à la brasse ou à la voie. — „Voulez-vous des romans ou des livres assortis? Faut-il commencer de la droite à la gauche, ou de la gauche à la droite, à la juive ou à la russe?“ Ses commissionnaires exploitent les provinces les plus éloignées, et les colporteurs que l'on voit dans les villes principales traîner sur les épaules d'immenses sacs doubles remplis de livres, sont, pour la plupart, de ses aides en librairie. La foire de Nijni est son entrepôt principal; c'est là qu'il écoule tout ce qui le menace de stagnation dans ses magasins.

Sonoff ne manque pas d'auteurs, il en a plus qu'il ne lui en faut, mais il préfère les traducteurs, parce que les traductions sont des livres acceptés d'avance par l'opinion publique, propres à épurer et à diriger le goût des lecteurs. Il subordonne ainsi

la nationalité au progrès, mais il rachète ce libéralisme par son culte de la moralité.

Parmi tous les traducteurs, il n'en connaît pas de meilleur que M. Zwétaieff. Charmant homme que ce M. Zwétaieff, tant qu'il n'est pas gris, ce qui ne lui arrive pas six jours sur sept, car il a pour principe de se reposer six jours et de travailler le septième. Aussi n'est-ce pas chose aisée pour Sonoff que de mettre la main sur lui: dès qu'il a touché n'importe quelle somme, il devient invisible aussi longtemps que dure l'argent; mais le vide de son gousset le ramène infailliblement chez M. Sonoff qui, pour ne pas le laisser échapper, l'enferme à clef et le surcharge de travail.

Une fois que Sonoff s'est emparé de Zwétaieff, il a soin de placer devant lui une demi-rame de papier et un litre d'eau-de-vie. Zwétaieff ôte ses bottes, assurément afin d'avoir le cerveau plus dégagé, et se met en devoir de satisfaire son patron. Il écrit avec une plume d'oie, mais d'oie qui vole, et il remplit une main de papier en aussi peu de temps qu'il vide la bouteille d'eau-de-vie. Or, pour cette dernière opération, on ne lui trouverait pas d'égal en vitesse dans toutes les Russies; la Pologne seule pourrait peut-être lui offrir quelques émules. Un dictionnaire est pour lui chose inutile, il est le dictionnaire vivant, et jamais une locution ne l'embarrasse; cette locomotive littéraire va à travers

monts et vaux sans broncher et sans revenir sur elle-même. Ne lui demandez pas comment il a appris le français, — cela lui est venu tout seul, vous dira-t-il; je l'ai appris de moi-même. Ce mot est un mystère pour quiconque ne connaît pas l'aptitude des Russes à apprendre et à imiter, aptitude qui tient du miracle, Il ne parle pas le français, il le comprend; il ne l'écrit pas, mais il le lit, pour lui-même et à voix basse; car s'il lisait haut, personne autre que lui ne le comprendrait. La première page qu'il a traduite lui a coûté une peine inouïe; mais une fois vaincue, cette peine a été décroissant, et à la centième page, il a trouvé la facilité qui, depuis, a fait de lui un traducteur consommé. Entre autres exercices, dans ces moments perdus, celui qui lui a le plus servi, c'est d'avoir appris par coeur et médité à loisir les enseignes françaises à Moscou. Grâce à la traduction qui se trouve en regard, il a pu rapprocher, commenter les mots et les phrases; mais comme il n'a jamais fait parler un Français ou jaser une Française, la prononciation est restée pour lui à l'état de problème. Ce tour de force l'a encouragé à se mettre à la piste de la langue allemande. Il s'y est pris plus aisément encore. Il s'aboucha avec un honnête ouvrier allemand auquel il enseigna le russe, à l'instar des philosophes grecs, en plein air, dans les promenades publiques, et duquel il apprit en échange l'allemand, à table et entre deux

verres, disant que la lumière ne lui venait qu'en buvant, comme la vérité ne gît que dans le vin.

Ses prétentions s'accrurent à proportion de ses succès: Pensant qu'un homme qui sait deux langues vaut deux hommes, et celui qui en sait trois en vaut trois, il a voulu être payé et traité en rapport de son savoir, et M. Sonoff est au désespoir des exigences de ce que, lui aussi, appelle son auteur. Jadis il le contentait en lui donnant un *dvougrivenoï* (80 cent.), puis il a fallu arriver à un *poltinnik* (2 francs), et plus tard il fut question d'un rouble argent (4 francs), chaque fois que M. Zwétaieff, après un jour ou deux de travail, venait déposer sur le bureau de Sonoff la matière d'un volume[1]). Et puis, ne voilà-t-il pas que l'eau-de-vie russe est devenue trop vulgaire pour M. Zwétaieff; à mesure qu'il s'est introduit des idées françaises dans son cerveau, son gosier a pris du goût aux eaux-de-vie de France. M. Sonoff a protesté longtemps contre ce désaveu de patriotisme, mais Zwétaieff, faisant de cette clause une condition *sine qua non,* Sonoff à dû céder et a remplacé le *jeraphéitsch* par du cognac.

M. Zwétaieff était petit et il était marié à une femme qui avait la tête et le cou de plus que lui. Elle le battait comme plâtre, expression qui n'est pas plus vulgaire qu'il n'est commun en Russie de

1) Historique.

voir les maris battre leurs femmes. Elle vengeait dignement son sexe. Elle battait son époux, lorsqu'il rentrait chez lui un peu trop aviné, ou lorsqu'il ne rentrait qu'après une longue absence mal motivée; lorsqu'il n'y avait pas d'argent à la maison, lorsqu'il n'avait pas soin de ses habits, et le plus souvent sans aucun motif plausible, à valoir sur ses péchés futurs. Voyant la force du côté de la femme, le mari usait de la ruse; il cherchait à se tenir droit lorsque ses jambes se refusaient à le porter, à faire de grands yeux, lorsqu'il sentait qu'ils se faisaient petits par l'effet du vin. Mais ces stratagèmes n'échappaient pas à la pénétration de sa femme; au moindre doute, elle l'attirait vers elle, le faisait respirer, et lorsqu'il sentait le vin, les coups se chargeaient de le corriger de sa vilaine et coûteuse habitude. Une fois, il voulut se venger, et se venger à la manière des femmes, en trompant sa chère moitié, mais celle-ci avait l'oeil à tout, et l'ayant surpris un jour en conversation criminelle avec la fille d'un *jamtschyk*, le reconduisit par les cheveux au domicile conjugal et lui administra de sa médecine ordinaire une dose propre à le faire renoncer à tout jamais à ses entreprises galantes.

Une correction ne venait jamais seule pour Zwétaieff; ce dernier malheur lui en amena un autre, mais qui, par un de ces caprices du sort, devint

pour lui, une source de bonheur et constitua une véritable révolution dans sa carrière.

Depuis quelque temps, les invectives contre Napoléon étaient assez demandées dans un des cercles de lecteurs desservis par M. Sonoff, et, en libraire à l'affût des bonnes idées, celui-ci chargea Zwétaieff d'intercaler dans une de ses traductions quelques attaques à l'adresse du *petit caporal.* Zwétaieff s'en acquitta si bien, à ce qu'il crut du moins, qu'il prétendit cette fois signer le livre de son nom. Le malheur voulut que l'empereur mariât cette année une de ses filles au duc de Leuchtenberg, ce qui obligea la cour de Saint-Pétersbourg à observer certains ménagements envers la famille de Bonaparte. Le livre de Zwétaieff ne passa pas inaperçu, on le trouva répréhensible, et l'ordre fut donné d'incarcérer l'auteur au corps de garde. On ne crut pas devoir lui communiquer le motif de ce procédé délicat, lui croyant assurément trop d'esprit pour ne pas deviner lui-même sa grande et immense faute.

Dès que madame Zwétaieff eut appris l'incarcération militaire de son mari, elle se transporta à ce nouveau domicile, à pas précipités, et l'on aurait pu reconnaître ses intentions belliqueuses, à la manière dont elle faisait aller ses bras, tout en dévorant l'espace. Elle trouva son mari profondément enseveli dans de tristes pensées sur son malheureux sort. Elle l'en tira par une vive secousse.

— Te voilà donc malheureux, lui dit-elle, je te trouve enfin. Vois où t'a mené ton inconduite, qu'as-tu fait pour être mis *aux arrêts?*

— Tu m'obligerais en me l'apprenant, répondit Zwétaieff.

— Tu auras été ramassé ivre.

— Mes jambes sont incapables d'une telle supercherie; et d'ailleurs, si c'était là le motif de mon arrestation, on m'aurait déjà relâché depuis longtemps.

— Eh bien, tu auras coudoyé sur les boulevards quelque grand personnage.

— Je ne crois pas m'être rendu coupable d'une telle monstruosité.

— Tu ne sais jamais ce que tu fais. Ceci t'apprendra à veiller sur ta conduite.

Une pluie de coups apprit en effet au pauvre Zwétaieff que le lieu où il se trouvait ne le garantissait pas des caresses de sa femme.

— Assez, finis..., s'écria-t-il, Akoulina Nikolaévna!... je te jure que je suis innocent, je suis blanc comme une colombe.

Akoulina Nikolaévna, ayant ainsi donné un libre cours à sa mauvaise humeur, et voyant que son remède à tous les maux de ménage n'amenait pas l'explication de ce changement forcé de domicile, courut chez le *nadziratel* (le commissaire de police)

qui eut la courtoisie de satisfaire à sa légitime curiosité.

Renseignée sur la culpabilité de son mari, elle revola près de lui, tout en répétant en chemin les bonnes et excellentes choses qu'elle aurait à lui dire.

— Ah, tu te mêles de politique, s'écria-t-elle, arrivant, ah! tu injuries l'empereur des Français. Je t'avais bien dit que tu te frottais à de plus forts. Et que t'a-t-il fait ce Bonaparte pour ne pas le laisser en repos? Tu n'as que ce que tu mérites. Je t'ai toujours dit que tes relations avec ce juif de Sonoff ne te méneraient à rien de bon. Tu ne fais que te souiller chez lui et tu uses à y courir plus de bottes qu'il ne t'en paye.

— Ah pour cela, ce n'est pas vrai, Akoulina Nikolaévna, j'ai soin d'ôter mes bottes quand je travaille chez lui.

— Oui, mais tu gardes ta redingote. Au lieu de cela si tu t'appliquais à donner des leçons qui te sont mieux payées, tu n'en serais pas venu où te voilà. Et que vas-tu devenir maintenant que les parents de tes élèves apprendront que tu as été au corps de garde, pour une raison politique; car c'est très-politique, le motif pour lequel tu es enfermé.

Les coups venaient prêter à ce discours une force irrésistible.

— C'en est trop enfin, s'écria Zwétaieff poussé à bout; Akoulina Nikolaévna, tu n'es pas juste. Je

suis bien assez à plaindre, pour que tu te dispenses de me battre. Assez plaisanter, faites taire vos mains.

En achevant ces mots, le doux et docile Zwétaieff prit les terribles mains de sa femme dans ses mains inoffensives et en déposant sur elles un baiser, conjura l'orage et ramena le calme dans la chambre d'arrêt passablement scandalisée par ces esclandres.

II.

A quelque chose, dit-on, malheur est bon et le malheur de M. Zwétaieff lui fut bon à plus d'une chose: sa réclusion bouleversa ses idées, excita son ambition et donna à ses affaires une face nouvelle. Les six semaines qu'il passa au corps de garde lui firent approfondir sa position: il la trouva peu digne de ses talents divers, et l'idée d'y apporter quelques changements lui vint naturellement. La conduite de Sonoff l'indigna au plus haut point: ce grand bouquiniste se comportait envers lui en homme vulgaire. Non-seulement il s'était soustrait aux foudres de la censure et de la police et avait laissé Zwétaieff porter seul le poids de sa faute à lui, mais il ne songea même pas à le secourir ou à le consoler dans son chagrin. Zwétaieff s'était donc dé-

cidé à rompre avec lui, et, ce premier parti bien établi, il ne douta pas qu'il ne pût tirer un meilleur parti de ses moyens. Sa femme, la digne Akoulina Nikolaévna, s'était peu à peu rassérénée et eut pour lui quelques attentions bienveillantes. Elle lui apporta, entre autres, un paquet de numéros de la *Gazette de Moscou*, pour le distraire dans sa solitude, lecture éminemment inoffensive, puisqu'elle est publiquement autorisée.

En parcourant la partie des nouvelles officielles, Zwétaieff tomba sur les ordonnances concernant l'introduction de la langue russe dans les provinces de la Baltique. Elles rendaient l'étude de cette langue obligatoire dans toutes les écoles et en imposaient la connaissance à quiconque prétendait à un emploi public.

— Bien fait! s'écria Zwétaieff; c'est une belle langue que la nôtre; et n'est-ce pas une honte de l'entendre estropier par tous ces Allemands qui nous commandent? Je voudrais bien mettre la main à une oeuvre aussi civilisatrice. Notre gouvernement est sage et juste: comme il n'a qu'un seul poids et une seule mesure, il ne veut avoir qu'une seule loi et une seule langue pour tous ces sujets, indifféremment.

S'enthousiasmant de plus en plus pour cette idée, Zwétaieff reconnut en lui l'étoffe d'un professeur de langue, qui, faisant marcher la politique à côté de

la règle, et au besoin joignant l'exemple à l'enseignement, pourrait rendre de grands services à son gouvernement. Les émoluments étaient le moindre avantage attaché à un poste de ce genre: l'uniforme, les grades, les croix qui en dépendaient, parlaient bien autrement à son imagination, et il se promit de mettre tout en oeuvre pour ne pas manquer sa nouvelle vocation. Mais comment? Là apparaissaient toutes les difficultés. Il avait bien le droit de donner des leçons, grâces à son diplome d'*outschitel;* mais du droit à son exercice convenable la distance est immense.

Les circonstances le servirent au delà de ses prévisions. Une fois mis en liberté, il courut à ses leçons; mais là les prédictions de sa femme se réalisèrent; il se vit remplacé partout. Une seule personne crut devoir lui exprimer des doléances: on lui dit que, son absence se prolongeant, et lui-même ne donnant aucune nouvelle de lui, on s'était vu forcé d'en venir à cette extrémité, qu'on regrettait pour soi aussi bien que pour lui, et qu'on serait enchanté de réparer, si faire se pouvait.

Comme celle qui lui parlait ainsi n'était rien moins ni rien plus qu'une ancienne gouvernante du gouverneur de Réval, Zwétaieff la prit au mot et lui dit qu'elle pourrait en effet lui rendre un grand service en le recommandant à son ancien élève pour une place de maître de langue russe, soit dans le

ressort de son administration, soit dans celui des deux autres gouvernements allemands. Les petites gens sont souvent plus serviables et même plus influentes que de grands personnages. Le gouverneur de Réval n'avait rien à refuser à sa compatriote; il s'intéressa à son protégé, et quelques mois après, Zwétaieff se vit en effet appelé à Réval pour y occuper la place de professeur de langue russe à l'école du district.

— Maintenant que nous voilà fonctionnaires publics, Akoulina Nikolaévna, dit Zwétaieff à sa femme, il ne faut plus nous battre; il faut laisser cela aux hommes du peuple et être madame pour tout de bon. Songeons à représenter dignement la *mère-Russie* dans ce pays d'héretiques.

— Je n'entends pas de cette oreille, mon petit pigeon, lui répondit sa femme. Il ne faut pas se dessaisir de ses bonnes habitudes. Avoue donc que si je ne t'avais pas mis à la raison, il ne te serait jamais venu la bonne idée de demander cette place. Que Dieu prête vie à cette chère dame allemande qui t'a si bien protégé. Quant à moi, je connais mes devoirs, je te maintiendrai dans le bon chemin; il faudra bien que tu marches droit, sinon, gare à toi!...

— Mon âme, répliqua Zwétaieff, car il était très-tendre, alors surtout que tout lui souriait, je te pro-

mets de ne te contrarier en rien; mais je te jure qu'il faut cesser de me battre. Fais cet effort.

— Eh bien, si tu ne veux pas boire, je te promets de ne pas te donner une chiquenaude.

— Soit, je ne boirai que les dimanches.

— En ce cas, je ne te battrai que les lundis.

Nous ne suivrons pas M. Zwétaieff dans l'exercice de son professorat à l'école de district. Il y apprenait plus qu'il n'enseignait, et consacrait tout son temps à se perfectionner dans l'allemand et à s'apprêter aux examens d'un maître supérieur, afin d'arriver au gymnase. On lui avait fait entrevoir cette place qu'on avait de la peine à faire remplir; car, malgré la facilité réputée des Russes à apprendre des langues étrangères, le nombre de ceux qui savent l'allemand est très-borné. Au bout d'un an et demi de travail, Zwétaieff remporta cette nouvelle victoire, et se vit installé au gymnase avec un nouveau grade et un nouvel uniforme.

Là, sa position fut aussi délicate qu'elle lui parut importante. Il se considérait comme le représentant de l'élément russe, de son peuple et de son pays, au milieu de l'élément allemand, des provinces conquises et d'une population plus avancée en civilisation que celle de la Russie ne l'est en

général. Il était le seul fonctionnaire russe dans la ville de Réval; la douane ne lui paraissant pas une institution intelligente; il y allait donc de l'honneur de son pays non moins que du sien propre. Les difficultés le stimulaient: il les aborda de front. Il entra en plein dans l'esprit allemand, et, non content de s'identifier avec lui autant que les exigences de sa position le commandaient, il voulut briller et éblouir son auditoire. Il se fit alors une grande lutte en lui. Plus il s'appropriait du génie allemand, plus il sentait faiblir en lui l'esprit russe; mais aussitôt celui-ci, reprenant ses droits, le châtiait de son délaissement et le ramenait à sa source, où, loin de retremper ses forces, il les sentait faiblir et son intelligence s'embrouiller. Pour capter la confiance et l'estime de ses élèves, il prétendit reculer les bornes de la science allemande, élargir, perfectionner la langue; mais à peine s'éloignait-il des sentiers battus, qu'il s'égarait et ne faisait du nouveau qu'autant qu'il faisait fausse route. Il oubliait que toute langue faite a un moule qu'un étranger ne refait pas à sa guise. Ses écoliers ne cherchaient qu'à le tourner en ridicule, et, forts du sentiment inné de leur langue, ils lui faisaient souvent subir d'humiliantes défaites. Sa prononciation prêtait aux mystifications, et ses élèves, en le singeant, le faisaient rougir plus d'une fois. Il comprit enfin la nécessité de renoncer à ses prétentions trop ambitieuses, et se rabattit sur la langue russe. Abrité par l'autorité que lui prêtait son poste, il s'appliqua à justifier la prééminence russe, en l'étendant au domaine intellectuel. A l'entendre, les poëtes allemands étaient des écoliers auprès des poëtes russes; Derjavine et Pouschkine des génies, comme aucun

autre pays n'a jamais pu produire. Il faillait l'entendre déclamer, traduire et commenter l'ode à Dieu du premier. Il était admirable dans cette strophe:

„Les esprits éclairés, émanant de ta lumière, ne sauraient pénétrer tes causes. Ils ne peuvent que s'élever vers toi, se perdre dans ton éternité sans limites, et verser des larmes de reconnaissance."

Il était admirable alors qu'il disait avec Pouschkine *aux calomniateurs de la Russie:*

„Vous êtes terribles en paroles, essayez donc de l'être en actions. Le Russe n'est-il qu'un colosse malade et affaibli; et le géant russe, couché sur son lit de repos, n'a-t-il plus la force de visser sa baïonnette d'Ismaïl? ou bien la parole du tzar est-elle impuissante? ou bien sommes-nous trop peu? De Perme à la Tauride, des roches froides de la Finlande jusqu'à la Colchide flamboyante, brillante de son armure d'acier, le pays russe ne se lèvera-t-il pas?"

M. Zwétaieff avait mission d'entretenir ses élèves sur l'histoire de la Russie. Inutile de dire qu'il le faisait tout à l'avantage de son pays. La conquête des Normands était, à ses yeux, une fable inventée par l'ignorance des malveillants. Il n'y avait pas de blasphèmes qu'il ne prodiguât aux Tatars, à leur barbarie et à leur cruauté devenues maîtresses de la douce civilisation russe. Aussi célébrait-il dignement les victoires de Dmitry et d'Ivan. Arrivant à la conquête des provinces de la Baltique, il démontrait tout l'avantage que celles-ci retiraient de la domination russe. Comme le règne de Nicolas était en dehors de ses investigations, il n'en parlait que pour l'instruction particulière de ses élèves, dans les moments de loisir, et toujours en termes louangeux et pompeux. Il aimait surtout à revenir sur l'anec-

dote suivante: On venait d'adjuger la ferme des vins à un marchand, lorsque, sous le troisième coup de marteau, un noble offrit un million en sus. On consulta l'empereur par télégraphe, et Sa Majesté fit répondre qu'on eût à considérer le marché comme conclu, aucun avantage ne pouvant racheter la violation d'une loi.

— Qu'est-ce, disait M. Zwétaieff, qu'un million à côté de la bonne réputation du monarque? Le tzar est chez nous la loi vivante; mais tel est le désintéressement de celui qui règne heureusement aujourd'hui, qu'il admet la validité de la loi. En effet, Messieurs, ce qui est écrit avec la plume ne peut être enlevé avec la hache.

Unissant la pratique à la théorie, souvent M. Zwétaieff, en entrant dans la salle de l'audience en grande tenue, restait en contemplation devant le portrait de Nicolas; puis, posant révérencieusement sa main au-dessus de ses yeux, afin de concentrer la lumière, il s'écriait avec un accent qui paraissait venir du coeur, mais toujours avec l'accent désespérant russe: „*Grosser Mann!* grand homme!"

Ses élèves lui jouaient des tours impayables, et cherchaient à l'embarrasser par toutes sortes de questions, auxquelles Zwétaieff répondait avec un calme imperturbable et une candeur toute joviale.

Comme il s'était adjoint la particule *de*, un de ses écoliers lui demanda de quel droit il s'arrogeait ce privilége.

— C'est un droit que j'ai pris, répondit-il, tout fonctionnaire russe étant noble, celui qui habite ces provinces doit suivre l'usage qui y distingue les nobles de ceux qui ne le sont pas.

Pour se conformer au décorum que son nouveau

poste exigeait, il s'était donné une servante allemande dont il se faisait suivre dans ses promenades avec sa femme. Un jour qu'il surprit un de ses élèves en train de faire la cour à sa domestique, il le réprimanda paternellement:

— Monsieur, Monsieur, lui cria-t-il, pas si gai (*flott*) avec la fille.

— Vous êtes bien sévère, lui répondit celui-ci, comme il venait de quitter le bras de sa femme, vous jouez bien avec votre épouse.

— C'est différent, répliqua l'excellent professeur, c'est ma légitime.

A une de ses leçons, en parlant du Caucase, il disait que les rocs de ce pays atteignaient souvent la hauteur d'un cavalier à cheval.

Un élève lui fit observer qu'il commettait un pléonasme.

— C'est égal, répondit Zwétaieff, c'est pour être plus clair.

Un fin trouve toujours un plus fin qui le mène, et quelque habile qu'ait été M. Zwétaieff, il n'atteignait pas à la cheville le type du fonctionnaire allemand.

La prétention du gouvernement russe, d'abord cachée, puis bientôt avouée d'extirper l'esprit allemand dans les provinces de la Baltique, avait soulevé les coeurs de tous les patriotes.

L'excentrique russomanie de M. Zwétaieff ne pouvait manquer d'attirer leur attention. Un des inspecteurs d'écoles le prit au sérieux et voulut le perdre par là même où il excellait. Trop de zèle au service est de l'excès, et les réminiscences politiques d'un maître de langue ne sont pas sans danger.

L'inspecteur rapporta donc au ministre, que M. Zwétaieff se permettait trop de hors-d'oeuvre politiques dans ses leçons, et excitait l'esprit de ses élèves par des manifestations déplacées. Zwétaieff fut mandé à Saint-Pétersbourg, pour rendre compte de ses actions et de ses tendances; sa place fut occupée par un autre provisoirement, d'abord, et puis son absence se prolongeant, on en disposa tout à fait. Notre professeur protesta énergiquement de son dévouement à l'orthodoxie, à l'autocratie et à la nationalité, ces chevaux de bataille de M. Ouvarof; mais le fait d'avoir été dénoncé par un supérieur était une faute grave aux yeux d'un ministre assez rusé pour ne pas vouloir d'éclat là où des menées sourdes paraissaient le moyen le plus praticable.

M. Zwétaieff fut replacé dans une ville secondaire de la Livonie. Il en éprouva toutes les douleurs d'une ambition trompée, puis il eut recours à sa consolatrice fidèle, qu'il avait délaissée dans ses beaux jours: la bouteille. Soit qu'il en eût trop usé, soit que le chagrin l'eût miné, il s'est éteint, non sans être aimé et regretté de ceux mêmes qui le tournaient en ridicule. Que la terre allemande lui soit plus légère que ne l'a été pour lui l'esprit allemand!

ERRATUM.

Page 70, ligne 18, *au lieu de:* où se peignait le mépris; *lisez:* peignit le mépris.

IMPRIMERIE DE BERN. TAUCHNITZ JEUNE.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

	Pages
AVERTISSEMENT.	V
Prologue.	13
L'Ami des Polonais.	29
L'Esclave Française.	74
L'Espion.	90
La Vierge de Koursk.	133
Une Dégradation	149
Le Bal masqué.	189
M. Zwétaieff.	243

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES.

TYPES

ET

CARACTÈRES RUSSES

PAR

M. IVAN GOLOVINE.

Oni j ménia besnouias proklinali!
POUSCHKINE.

TOME SECOND.

PARIS,
COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS.
LEIPZIG,
LÉOPOLD MICHELSEN.
1847.

LE PRISONNIER DU CAUCASE.

Il était deux heures de la nuit. Trois bourgeois et un officier étaient assis autour d'une table de jeu dressée au milieu d'une chambre assez mesquinement meublée, dans un des premiers hôtels de Saint-Pétersbourg.

Des nuages de tabac remplissaient toute la pièce et se dirigeaient en colonnes obliques vers la fenêtre qui était ouverte. On voyait sur la table deux immenses colonnes de chiffres tracées à la craie. L'officier pontait seul contre les trois autres joueurs. Sa perte, qui devait être considérable, car il n'avait rien inscrit de son côté, le rendait blême et effaré.

Pour assurer sa contenance et reprendre courage, il avala une gorgée de vin de Champagne, tira une dame de coeur du jeu de cartes qu'il tenait, sourit avec espoir, et l'avançant au milieu de la table, s'écria :

— Trois mille roubles!

Un instant après, la dame perdait; le sept qui la remplaça eut le même sort.

Assez, dit-il, et s'éloignant de la table, il jeta les cartes. Ses adversaires firent l'addition de leur gain et l'un d'eux dit d'un ton sec:

— Vous nous devez, monsieur, quarante mille roubles.

— Quarante mille roubles, soit, répondit l'officier; il prit son chapeau, dit adieu et sortit.

L'air si doux d'une belle nuit polaire du mois de mai l'empêcha de se ressentir des fumées du vin qu'il avait bu avec excès; il fredonna un air gai, rentra chez lui et ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut agité et son réveil affreux. Avant même qu'il n'eût ouvert les yeux, il sentit comme une barre de fer qui pesait sur sa poitrine, son cerveau lui sembla à l'étroit dans son crâne, et les mots: „quarante mille roubles!“ échappèrent de ses lèvres au moment où il ouvrit les yeux.

Un cri rauque sortit de sa poitrine, et d'un bond il fut au bas de son lit. Il marcha avec précipitation, remua les meubles, ouvrit les fenêtres pour avoir de l'air, et, ne pouvant tenir dans sa chambre, il s'habilla à la hâte et se précipita dans la rue.

Ses pas le menèrent machinalement là où l'appelait son coeur. Il courut chez son ami Kapline,

officier au même régiment, et, le pressant dans ses bras, il lui dit:

— Je suis ruiné, j'ai perdu quarante mille roubles. C'est à peu près ce que je puis réaliser en vendant tout.

En deux mots, il eut raconté les particularités de sa soirée de la veille.

— Tu as joué avec des escrocs reconnus, lui répondit Kapline; tu as été volé, tu ne dois rien, et tu serais bien fou de t'en tourmenter. Fais-moi le plaisir de jeter ces drôles à la porte, s'ils ont l'audace de se présenter chez toi.

Ces mots „tu ne dois rien" soulevèrent le poids qui oppressait le coeur de Goloubkoff. Il se sentit plus fort, comme le malade qui éprouve un soulagement au moment même où il va expirer.

Quand un grand malheur saisit un homme avec sa griffe de fer, il prive son esprit de toute force d'action; tout moyen d'échapper à son étreinte paraît bon et praticable au premier abord, alors surtout que c'est une main amie qui nous l'offre. La voix de l'honneur même ne peut se faire entendre que lorsqu'on s'est rendu compte de l'étendue de son malheur et qu'on a senti qu'on pouvait le surmonter. L'illusion de Goloubkoff ne dura qu'un instant; il comprit de suite que le conseil de Kapline était dicté par sa seule amitié.

— J'ai perdu, s'écria-t-il, je dois payer; j'aurais

bien accepté leur argent, si j'eusse gagné. Tant pis pour moi si j'ai été la dupe de filous.

Son ami chercha en vain à le ramener à des idées moins généreuses.

Je ne veux pas, lui répondit Goloubkoff, que la plus petite ombre plane sur ma réputation, je ne veux pas qu'un escroc ait le droit de m'appeler voleur. Je payerai.

Cette résolution répandit le calme dans les veines de Goloubkoff.

— L'honneur sauvé, se dit-il, sauve tout.

Rentré chez lui, il y trouva installés ses créanciers qu'il contenta en leur donnant des lettres de change à courte échéance. Le sacrifice de presque toute sa fortune allégea sa conscience, et la perspective de la misère ne l'accabla pas au point de ne laisser en lui aucun accès à l'espérance.

Comme toutes les natures fortes, il songea à réparer le mal dès qu'il fut fait, et ayant pour principe de donner le moins de temps possible aux regrets, il se préoccupa de faire naître les événements qui devaient le servir.

Il se rappela alors que l'officier de son régiment nommé pour se rendre au Caucase n'était pas encore parti, par suite d'un concours de circonstances imprévues. Il alla le prier de lui céder son tour. Il fallait qu'il fût estimé et aimé comme il l'était pour

que sa demande fût accueillie. On est sûr ou de mourir au Caucase, ou d'en rapporter soit un grade, soit une croix, deux faveurs qu'on ne se cède pas entre militaires jaloux de gloire; mais Goloubkoff ne voulait que mourir; et dès que son camarade eut appris qu'il s'agissait de calmer un grand chagrin, il lui abandonna ses droits.

Goloubkoff eut bientôt terminé les préparatifs de son voyage, et eut assez d'empire sur lui-même pour cacher sa mésaventure à tous, excepté à Kapline.

Il vendit ce qui lui restait à Saint-Pétersbourg, et alla chercher la bénédiction de sa mère qui habitait la province.

Seule, retirée dans ses terres, cette femme respectable ne vivait que pour son fils, que par l'espoir qu'elle mettait en lui. Arrivé chez elle, Goloubkoff se jeta dans ses bras et lui avoua tout son malheur. Sa mère pleura et ne gronda pas.

— Dieu reprend, dit-elle, ce que Dieu nous a donné; mais c'est assez d'un malheur, pourquoi en chercher d'autres? pourquoi aller au Caucase? Les périls y sont plus nombreux que les faveurs. Quitte le service, viens avec moi, nous aurons encore assez pour nous deux. Sois la consolation de mes derniers jours, je supporterai avec joie la perte que tu as faite, en échange du plaisir de t'avoir auprès de moi.

— Vous êtes trop bonne, ma mère, répondit Goloubkoff, en voulant me pardonner ce que je ne me pardonnerai jamais; mais je dois expier ma faute. L'oisiveté ne ferait que m'en rendre le poids plus insupportable. La guerre seule peut faire une diversion à ma peine.

— Tu n'es pas heureux, mon fils, tu ne le seras pas non plus sur le champ de bataille. Songe donc à ma douleur, si je te perdais.

— Le sort sourit aux hommes de coeur.

— En le défiant, on se le rend contraire.

— Vous prierez Dieu pour moi.

Connaissant la fermeté du caractère de son fils, madame Goloubkoff ne s'opposa plus à sa résolution. Elle ne pensa qu'aux moyens d'acquitter la dette qu'il avait contractée, et qu'elle aussi considérait comme une dette d'honneur. Elle eut la delicatesse de ne pas en reparler à son fils et de cacher les mesures qu'elle crut devoir prendre.

Ce silence fut plus dur pour lui que ne l'auraient été les reproches les plus poignants. Vingt fois il ramena la conversation sur sa perte, sur le désesqoir qu'il en éprouvait, sans que sa mère exprimât son opinion. L'amour de son fils était son unique bien, et elle connaissait tant son coeur, que cette conduite qui redoublait son dévouement pour elle, pouvait être taxée de coquetterie. Souvent,

voyant le calme régner sur les traits de sa mère, alors que les regrets étaient au fond de son coeur, il prenait sa main et l'inondait de larmes.

— Mon fils, lui dit-elle, ta perte t'afflige tant, qu'elle me dispense de m'en affecter moi-même. Je ne m'oppose plus à ton départ, suis ton étoile, mais fais en sorte qu'elle te ramène à moi bien vite. Tu n'as pas de père, il faut que je t'en tienne lieu; il n'aurait peut-être pas combattu ta résolution.

— Oui, ma mère, je partirai. Tôt ou tard on apprendrait mon malheur et il y en aurait qui s'en réjouiraient, mon départ me dérobera à leurs railleries.

— Je ne connais personne qui puisse se réjouir de notre infortune, et y en eût-il, que c'eût été trop que d'affronter la mort pour obtenir leur silence.

Quinze jours après cette conversation, Goloubkoff avait rejoint le corps d'armée du Caucase, qui, après avoir quitté ses cantonnements, s'était enfoncé dans les montagnes du Daghestan, et après y avoir occupé, sans coup férir, les hauteurs de Mitchikal, se dirigea sur Dargo, la dernière résidence de Schamyl, où l'on espérait trouver et détruire ses approvisionnements de guerre.

Ce premier succès avait rendu la sécurité d'esprit aux plus jeunes officiers, qui prirent l'impassi-

bilité de l'ennemi pour de la faiblesse, alors qu'il lui eût été si facile de les détruire tous, soit à Mitchikal, soit aux portes d'Andy; mais il y avait quelque chose de terrible dans ce silence et cette inactivité. Tous ceux qui connaissant la guerre n'y voyaient que le précurseur d'une grande lutte. Bientôt, il fallut acheter chaque pas de terrain par la mort de quelque brave soldat et, à peine s'était-on engagé dans cette forêt, déjà une fois si fatale aux Russes, qu'il fallut prendre à la baïonnette chaque barricade, assiéger les arbres les uns après les autres, car la forêt même paraissait s'être armée pour repousser les audacieux qui prétendaient assujettir un pays vierge de joug.

Cependant, l'ennemi n'attendait que l'arrivée des convois russes pour tomber sur cette proie qu'il recherche si avidement. Il fallut employer la plus grande partie des forces pour les défendre, et c'est là que s'engagea le plus terrible combat.

Goloubkoff avait adopté un genre particulier pour se battre; il avait dédaigné le sabre circassien dont les officiers russes se servent de préférence dans cette guerre où l'arme blanche joue le plus grand rôle, il avait conservé son espadon de cuirassier qu'il maniait avec perfection; usant de la pointe plus que du tranchant, parant aussi bien que ripostant, et prévenant les coups par des coups, ou les évitant par des mouvements habiles de son corps,

il avait attiré sur lui l'admiration des ennemis même. En vain, le poignard à la main, essaient-ils de se ruer sur lui plusieurs à la fois; son espadon en avait fait justice avant qu'ils ne l'eussent effleuré. Tuant plus qu'il ne blessait, il s'était entouré de cadavres ennemis et avait ouvert un espace, qui lui permettait de reporter ses regards sur ses compagnons d'armes. Aussitôt, il aperçoit au plus fort de la mêlée le général Passek, cerné de presque toutes parts et luttant comme un forcené. Goloubkoff vole à son secours en s'écriant: „Suivez-moi!“ Mais il n'y avait plus personne derrière lui pour entendre sa voix. Seul, il se précipite vers le général, renversant tous les Circassiens sur son passage; il arrive, mais deux coups de poignard venaient d'ouvrir la poitrine du général qui tomba mort. A cette vue, l'arme de Goloubkoff lui échappe de la main. — Passek, est-ce bien loi? lui crie-t-il, et il se jette sur le corps qui avait déjà rendu son dernier soupir. Des larmes vinrent mouiller sa paupière, il se relève et cherche des yeux son arme pour venger son ami d'enfance, mais ses mains sont retenues, — il est fait prisonnier!

Les Circassiens coupèrent la tête du général Passek et la portèrent en triomphe. — Tuez-moi! leur crie Goloubkoff, tuez-moi! Un cri sauvage de joie et de victoire lui répond, répété par toute la cohorte des montagnards, pendant que les Russes

sonnent la retraite et vont continuer leur route, en laissant une partie du convoi entre les mains de l'ennemi.

— Plus d'espoir! ce dit Goloubkoff, je suis prisonnier et resterai prisonnier! Avec quelle envie il regarda alors tous ces cadavres inanimés, étendus autour de lui. Les Circassiens enlevèrent les leurs et laissèrent ceux des Russes, pour leur servir de barricades. Ils rassemblèrent les prisonniers, il y en avait plusieurs mille; mais Goloubkoff était le plus ancien des officiers et fut traité avec égard. Un montagnard apporta son espadon, qui passa de main en main, pendant qu'on le montrait du doigt et qu'on vantait son adresse et son courage.

Les prisonniers furent divisés en petits groupes, puis conduits dans différents *aouls*, ou villages, et là distribués dans les maisons dont les maîtres devaient les surveiller et les employer à différents travaux. Les soldats furent chargés de fers; Goloubkoff, confié à la garde de deux hommes armés, fut logé chez le plus vieux des Circassiens, dans un *aoul* tscheschenne, ennemi de la Russie.

Partout, sur son passage, il avait vu les champs dévastés et les aouls dépeuplés, la guerre avait tout ravagé; les femmes, les vieillards et les enfants venaient seuls à la rencontre des Russes, les injuriant et poussant des cris de joie. Le soldat russe, terrible dans le combat, est doux et affable, une fois

désarmé. Il lasse son ennemi par sa résignation et l'attendrit par sa serviabilité. Ingénieux à plaire et infatigable au travail, il parvient aisément à se faire aimer. Le Circassien, à son tour, est trop brave pour ne pas être généreux; il maltraite rarement son prisonnier, et, si le genre de vie des montagnards n'était pas si contraire aux habitudes du Russe, sa position au milieu d'eux ne serait pas pire que celle dont il jouit à l'armée; mais le Circassien est d'une sobriété inouïe, et sa nourriture, composée en grande partie de riz et de lait de cheval, sourit difficilement à un Russe. Le mouton et le vin sont tout au plus réservés a l'officier qui paye et que souvent on rachète.

Le vieillard qui avait donné l'hospitalité à Goloubkoff, parlait russe; respectant la bravoure de son hôte, il se mit bientôt avec lui sur le pied d'une intimité protectrice. Il lui parla souvent de la guerre injuste que les Russes faisaient à son pays. „Que venez-vous, lui disait-il, nous imposer votre civilisation? Nous l'avons vue de près, car, pendant un temps, nous avions reconnu votre pouvoir; mais nous avons compris qu'il valait mieux être vos ennemis que vos amis. Votre régime ne vaut pas le nôtre: vous nous appelez brigands, et vous vous dites chrétiens; mais, lorsque vous ne tuez pas, vous volez, et vos employés ont tous les vices des voleurs sans une seule vertu des brigands. Tant qu'ils nous

vendront des balles et de la poudre, nous avons tout à gagner à nous battre avec vous, et tout à perdre en nous soumettant. — Votre luxe ne nous tente pas, et votre Bible est menteuse, car vous ne faites rien de ce qu'elle vous commande. Nous avons été heureux avant que vous ne soyez venus nous dire que nous étions des rebelles, et que vous vous soyez proposé de nous dompter. Voyez-vous ces montagnes? votre pied n'est pas fait pour y marcher et vous y laisserez vos os."

Les nouvelles arrivèrent bientôt de l'armée, elles étaient tout à la faveur des montagnards; Vorontzof n'avait échappé à leur fer que par miracle, et le nombre des prisonniers russes était si grand, que Goloubkoff perdit tout espoir de se voir échangé. Il étudia les moeurs de ce pays aimé du ciel et riche de sa force virginale. L'absence presque complète de religion le frappa; mais la naissance d'un gouvernement uni et fort lui parut présager une nouvelle ère pour ce peuple. Schamyl parvenait de plus en plus à réunir toutes les peuplades sous son pouvoir dans un lieu commun de patriotisme et de haine contre les oppresseurs. Il entrevit que la Russie aurait longtemps à lutter avant de triompher.

Se souvenant du dénoûment du poëme de Poushkine, il rêvait à la main mystérieuse d'une femme qui le mettrait en liberté, et il attendait.

II.

Mademoiselle Aladieff peignait à la fenêtre de son salon d'assez grand matin. Son père entra; et, voyant sa fille occupée, s'approcha d'elle d'un pas doucement saccadé, se plaça derrière sa chaise, et resta quelques minutes dans la contemplation de son oeuvre. Le tableau figurait une espèce de saint avec les yeux tournés vers le ciel, une tunique brune, une barbe épaisse et un cercle rayonnant au-dessus du front. Il y avait là tout ce qui compose une tête, hormis l'expression; on se réservait de la donner avec le secours du maître, — tout ce qui fait un tableau, excepté ce qui en fait le mérite. La jeune fille pouvait avoir dix-sept à dix-huit ans. Sa figure était ronde, ses joues roses et bombées comme les joues d'une pomme, et ses yeux longs, noirs et luisants comme les pépins de certaines pommes suaves et juteuses. Le père avait l'air jeune et très-bien conservé, bien qu'il eût déjà plusieurs enfants adultes; mais il était vêtu salement, quoiqu'il fût un des hommes les plus riches de la Russie. Sa redingote etait tachée, ses cheveux flottaient au hasard, et son linge froissé attestait cette négligence qui n'appartient point à l'homme de bonne compagnie.

Après avoir complimenté sa fille sur son application et sur son travail, M. Aladieff l'embrassa sur

le front, et s'apprêtait à partir, lorsque Pauline l'arrêta, en lui disant qu'elle avait à lui parler; il s'assit alors sur un sopha, et sa fille continua:

— Serait-ce vrai, papa, ce que vous nous avez dit hier, que vous avez gagné cette année, à votre fabrique, 200,000 roubles de plus que vous ne vous y attendiez?

Le père fit un signe de tête affirmatif, pendant que ses lèvres balbutiaient un oui assez peu distinct.

— Est-ce que je n'aurai rien de cet argent? reprit Pauline.

— N'as-tu pas tout ce que tu peux désirer? tu ne peux encore porter de bijoux, et nous aurons tout le temps de songer à ton trousseau.

— Aussi n'est-ce pas là ce qui me préoccupe.

— Ah, je devine, tu veux me parler encore de ton cheval de selle; tu l'auras quand nous serons à la campagne.

Mademoiselle Pauline secoua légèrement la tête, et répliqua:

— Je voudrais, mon père, vous voir faire une bonne action, cela vous porterait bonheur et vous ferait gagner davantage une autre fois.

— Je me méfie de tes bonnes actions. Toutes celles que tu m'as fait faire jusqu'ici ont si mal réussi, que j'en ai perdu le goût.

— Oh! cette fois, il ne s'agit plus d'un imposteur, mais d'un brave et digne jeune homme, d'un officier de la garde, retenu prisonnier par Schamyl, qui ne demande pour sa rançon que 15,000 roubles. On a ouvert une souscription, et j'espère, papa, que vous donnerez cette somme à vous tout seul.

— Qui t'a instruit de tout cela?

— C'est mon cousin Kapline. Il s'intéresse beaucoup à cet officier qui est son camarade de régiment. Il paraît qu'il s'est battu comme un lion et n'a été fait prisonnier que parce qu'il s'est jeté sur le corps de Passek pour l'embrasser.

— C'est de la politique, et je ne m'en mêle pas.

— Du tout, mon père, c'est une affaire privée et qui ne vient que des amis du prisonnier.

— En ce cas, nous n'avons rien à y voir et l'on se passera fort bien de nous. Tu penses bien que le gouvernement, que les camarades.... Schamyl....

En ce moment survint madame Aladieff, et, instruite de l'étrange idée de sa fille, elle prit son parti, contrairement à ses habitudes et au grand étonnement de Pauline. Elle représenta à son mari, qu'il était beau de montrer de l'empressement dans une affaire aussi patriotique, que c'était un moyen de se faire valoir auprès de l'empereur, de faire parler de soi et surtout de faire pardonner sa fortune qui leur créait plus de jaloux que d'amis. Elle ajouta que c'était une magnifique occasion de se dis-

tinguer et d'arriver peut-être au poste de chambellan qu'il ambitionnait depuis si longtemps.

Aladieff, déjà ébranlé par les prières de sa fille, ne put résister aux arguments de sa femme. Il promit de voir Kapline, de prendre des renseignements et surtout, de consulter le chambellan Kordéiéff qui le guidait dans tout ce qui tenait à la politique, et l'affaire dont il s'agissait lui paraissait une affaire de haute diplomatie.

Comme il se disposait à se mettre en course, survint Kapline; apprenant de sa cousine la suite qu'avait eue son insinuation et les bonnes dispositions de son oncle, il ajouta qu'il fallait se presser si l'on voulait prévenir les autres. Il venait de voir la liste de souscription, qui était déjà couverte de signatures et il ne restait plus que dix mille roubles à réunir. Il dit encore qu'il était inutile d'ébruiter cette affaire, que les bonnes actions portaient leur fruit en silence, que le chambellan Kordéiéff n'était pas compétent pour décider d'une affaire toute militaire, et qu'il se chargeait des démarches.

— Décide-toi donc, cria madame Aladieff à son mari.

— Ne balancez pas, mon père, fit sa fille, et le père alla chercher les dix mille roubles, les remit à son neveu qui, impatient de savoir que la liberté al-

lait être rendue à son ami, courut verser cette somme au nom d'une inconnue.

Il n'était question dans tout Pétersbourg, que des détails de la campagne qui venait de s'achever au Caucase; détails qu'avait apportés un aide de camp du général en chef, et qui s'étaient répandus avec une grande célérité dans toute la ville.

La nouvelle de la prise de Dargo produisit l'effet d'un désastre, car elle plongeait dans le deuil une quantité de familles. On se plaignit hautement; on reprocha au comte Vorontzoff une incurie impardonnable et une témérité inutile. Les militaires disaient que le napoléonisme perdrait la Russie, car il n'y avait pas de tête assez forte pour imiter la stratégie du grand capitaine; il était ridicule de chercher des capitales là où il n'y en avait guère, et où chaque rocher pouvait servir de résidence à Schamyl; qu'il était criminel de faire massacrer des milliers de soldats pour enlever des bicoques qu'on se voyait forcé d'abandonner aussitôt après. Mais l'on apprit bientôt, que le plan de cette campagne était sorti de la tête de l'empereur lui-même qui, pour mettre fin à tous les commentaires, envoya le titre de prince au conquérant de Dargo, donnant ainsi le mot d'ordre à tous ses sujets sur la manière dont il fallait apprécier et juger ce fait d'armes.

Aussitôt, les tacticiens se turent, et les parents séchèrent leurs larmes.

On ne parla plus que de faits isolés et de renseignements personnels. On pleura la mort de Passek comme un malheur public, car ses talents militaires lui avaient déjà acquis beaucoup de partisans et fait pressentir un grand avenir pour lui. Le nom de Goloubkoff se trouva tout naturellement lié au sien et vola de bouche en bouche. On savait que le gouvernement se refusait à racheter les prisonniers, pour ne pas en accroître le nombre, mais qu'il autorisait les particuliers à le faire à sa place. L'on fut surpris et heureux d'apprendre presque aussitôt, que la rançon de Goloubkoff avait déjà été réunie et expédiée.

Quelques semaines après l'envoi de cet argent, Goloubkoff fut mis en liberté; il obtint la permission de revenir à Saint-Pétersbourg. Ce qu'il eut de plus pressé fut d'aller revoir sa mère. Pour lui épargner de trop fortes émotions, il voulut lui cacher son aventure. Éloignée qu'elle était de toute nouvelle, il n'eut pas de peine à lui faire croire que la guerre du Caucase n'était qu'un composé de marches et de contremarches que de petites escarmouches seulement venaient interrompre de temps à autre, et dans lesquelles l'avantage restait toujours aux Russes, les montagnards n'ayant pas d'artillerie ou ne sachant pas s'en servir. Mais cette facilité

même qu'il eut à tromper sa mère lui répugna: il lui coûtait tant de cacher la vérité à celle qu'il aimait le plus au monde, que bientôt il ne put résister au débordement de son soeur; il lui avoua tous les dangers qu'il avait courus, toutes les souffrances qu'il avait endurées. Le trouble de sa mère s'arrêta devant le plaisir de savoir son fils hors de tout péril. Elle voulut s'assurer de ses propres mains s'il était bien sain et sauf, comme il le lui disait, s'il ne la trompait pas encore; et, voyant qu'il n'avait, en effet, rapporté aucune blessure, elle le combla de ses caresses, et lui fit jurer, bien jurer, sur tout ce qu'il avait de plus cher, qu'il ne retournerait plus au Caucase.

De retour à Saint-Pétersbourg, le désappointement de Goloubkoff fut grand, lorsqu'il apprit qu'il n'était pas porté sur la liste des récompenses. Quoique ce fût là assez la règle générale envers les prisonniers, il s'attendait à une exception en sa faveur; mais il fut bientôt amplement dédommagé par l'accueil qu'on lui fit dans la société qui, même à Saint-Pétersbourg, se permet parfois de distinguer les hommes de mérite négligés par le gouvernement pour une raison ou pour une autre, et le plus souvent pour des raisons inoffensives.

Une chose l'inquiétait encore: c'était de savoir comment on avait obtenu sa rançon. On lui avait bien parlé de la part que ces camarades avaient prise à la souscription, mais on lui avait caché ce que les Aladieff avaient fait pour lui; et quelque chose lui disait qu'il y avait là un secret. Il savait que Kapline avait beaucoup agi dans cette affaire, et l'air mystérieux qu'il se donnait quand on lui en parlait, intriguait beaucoup Goloubkoff.

Un soir qu'il y avait bal chez le général S***, Kapline vint prier Goloubkoff de lui faire vis-à-vis; comme celui-ci n'avait pas de danseuse, son ami lui offrit de le présenter à sa cousine. Mademoiselle Aladieff rougit en entendant prononcer le nom de Goloubkoff, et le regarda avec étonnement; mais comme ce dernier, depuis son retour, s'était habitué à produire de l'effet, il ne prit pas garde à celui qu'il faisait sur Pauline, et même quand la main de la jeune fille trembla dans la sienne, il ne se départit pas de son sang-froid, il parla de choses indifférentes auxquelles mademoiselle Aladieff répondit avec distraction.

— Elle est étrange ta cousine, dit Goloubkoff à Kapline, après qu'il eut reconduit sa danseuse et rejoint son ami. Est-ce qu'elle est toujours ainsi? On lui parle d'une chose, et elle vous en répond une autre.

— Et, à part cela, comment la trouves-tu? demanda Kapline.

— Je la trouve très-distraite; serait-elle amoureuse?

— Elle pourrait le devenir; mais tu ne réponds pas à la question: je te demande comment tu l'as trouvée?

— Je n'y ai pas fait attention.

— C'est mal à toi, car c'est elle qui t'a racheté de Schamyl.

— Tu veux te moquer de moi et tu me crois bien crédule.

— Parole! nous avions ramassé cinq mille roubles, elle a donné le reste.

— Mais pourquoi? Elle ne me connaissait pas, elle est donc maîtresse de sa fortune?

— C'est un caprice qui lui est venu et que son père a voulu satisfaire.

— Et tu n'y as été pour rien?

— Je crois avoir dit une parole en l'air.

— Tu n'en feras jamais d'autres; ne pouvais-tu pas tout aussi bien me laisser chez Schamyl?

— Tu tenais donc beaucoup à lui?

— J'aurais mille fois mieux aimé rester prisonnier toute ma vie que de devoir ma liberté à quelqu'un qui m'est étranger.

— Tu aurais préféré rester l'esclave d'un sauvage, plutôt que de devenir celui de ma cousine?

Le compliment est bon; mais rassure-toi, elle ne te fera pas faire de corvées.

— Je veux restituer cet argent, coûte que coûte; et son père, qu'a-t-il voulu? Tu vas me faire accroire qu'on fait le bien pour obliger des inconnus?

— Le père, c'est différent; et entre nous soit dit....

— Parle donc, de grâce, je t'écoute. Le père?...

— Tu me trahiras.

— Un bavard comme toi qui craint d'être trahi!

— Bavard? pas tant que tu crois. T'ai-je dit seulement un mot de toute cette affaire?

— Non, tu me l'as seulement jetée à brûle pourpoint. Enfin, ce père, que voulait-il?

— Je ris rien que d'y penser: le bon diable voulait une clef de chambellan. Il s'était figuré qu'il rendait un si grand service à l'État en te rachetant, qu'il aurait immédiatement ses entrées à la cour.

Goloubkoff gronda beaucoup son ami de la position délicate dans laquelle il l'avait placé; mais Kapline ne comprenait rien à ses susceptibilités, il trouvait tout naturel que ceux qui ont beaucoup

donnent à ceux qui n'ont rien. Il offrit, pour alléger les scrupules de Goloubkoff, de le présenter chez son oncle.

Goloubkoff ne voulut pas y aller les mains vides; et, comme il n'avait pas dix mille roubles à sa disposition, il voulut avoir au moins une clef de chambellan.

Dès le lendemain, il demanda une audience au grand-duc héritier; et, comme Son Altesse était chef du régiment auquel il appartenait, et que de plus elle le connaissait personnellement, et l'estimait, il fut reçu avec une grâce toute particulière.

Goloubkoff lui dit qu'il savait n'avoir aucun droit à une récompense, puisqu'il avait eu le malheur de tomber entre les mains de l'ennemi et qu'il n'avait jamais fait rien de plus que son devoir.

Le grand-duc l'interrompit, et le remercia de lui avoir procuré l'occasion de lui dire en face qu'il s'était comporté pendant toute la campagne avec une rare distinction; il regrettait beaucoup que l'usage n'eût pas permis de le récompenser ainsi qu'il le méritait.

Goloubkoff répondit qu'il était heureux d'entendre une telle louange de la bouche de Son Altesse; mais il ajouta que le malheur qui l'avait poursuivi sur le champ de bataille, l'avait retrouvé à Saint-

Pétersbourg; que s'il eût été fier d'être racheté par ses camarades d'armes, il se sentait, sinon humilié, du moins gêné de devoir sa liberté à un financier qui en avait fait un calcul d'ambition. Il venait prier Son Altesse de réparer se mal, si c'était possible, en faisant accorder à M. Aladieff la récompense qu'il désirait si ardemment, la clef de chambellan.

Le grand-duc rit beaucoup de cette aventure, et son rire fut si naïf et si contagieux, que Goloubkoff ne put s'empêcher d'y prendre part lui-même. Son Altesse le fit attendre, disant qu'elle allait trouver l'empereur pour lui exposer cette affaire, et demander ce qu'il sollicitait.

Quelques minutes après, l'héritier rentra avec un air contrarié. Sa Majesté avait refusé d'intervenir; mais le grand-duc ajouta que, si cela pouvait le servir, il lui offrait sur sa propre cassette les dix mille roubles que M. Aladieff avait sacrifiés.

Goloubkoff répondit que c'était à peu près le seul moyen qui lui restât de sauver son amour-propre, qu'il acceptait avec reconnaissance et irait se faire tuer à la première occasion.

— Je ne l'entends pas ainsi, fit le grand-duc; ce n'est point une dette que vous contractez vis-à-vis de moi, c'est une dette dont je m'acquitte envers vous. Puis, lui prenant la main, il ajouta:

— C'est bien assez de la perte de Passek.

A ce nom, une larme vint aux yeux de Goloubkoff, et le grand-duc lui dit:

— C'est une terrible guerre?

— Pourvu qu'elle ne soit pas stérile.

— Quel est votre avis: pensez-vous qu'on la termine jamais?

— Il n'y a qu'un seul moyen, ce serait d'exterminer toute la population.

— C'est une extrémité à laquelle mon père ne veut pas arriver.

— En ce cas, il faut nous résigner à laisser faucher tous les ans la fleur de notre jeunesse.

Le grand-duc secoua la tête d'un air affligé et rentra dans son cabinet.

III.

Mademoiselle Aladieff se croyait jolie, parce que quelques-unes de ses amies le lui avaient dit, les unes par distraction ou par malice, les autres par amitié; d'autres enfin le lui avaient assuré, cédant au prestige qu'exerçait sur elles la richesse. Elle croyait donc à sa beauté en toute franchise; et c'était plaisant que de la voir parfois se dresser sur la pointe des pieds en passant devant un groupe de cavaliers, avec cet air qui voulait dire: „admirez-

moi.“ Rarement elle traversait un salon sans jeter un regard oblique dans la glace, et cela non pas pour voir s'il n'y avait rien de dérangé à sa toilette, mais réellement pour se dire et se répéter qu'elle était bien. Souvent sa vue se reposait avec complaisance sur sa main qui était aussi fine que potelée, ou sur son pied coquettement turbulent dans sa bottine, et en réalité assez mignon pour ne pas déparer une jolie personne. Nous avons tort sans doute de nous arrêter à ces innocentes satisfactions d'amour propre; car qui n'a pas été jeune, et qui, dans sa jeunesse, n'a pas voulu plaire?

Ce que mademoiselle Aladieff savait mieux encore, et ce dont elle se souvenait toujours, c'est qu'elle était riche. Elle avait déjà refusé la main de plusieurs personnes qui lui avaient paru ne la demander en mariage que pour sa fortune. Elle tenait à être recherchée pour elle-même, ne rêvait qu'un mariage d'amour, et, en attendant, parlait d'aller au couvent et de laisser sa fortune aux pauvres ou à sa soeur qui n'avait pas ses goûts romanesques. Son père était désolé de cette disposition, et ne pensait qu'à la marier à quelque grand personnage aux relations puissantes, fût-il même âgé, peu lui importait: il cherchait avant tout un moyen de faire son chemin. La mère, moins rigoureuse, concédait bien un jeune homme, mais exigeait au moins qu'il fût comte. Quant au cousin, celui-ci se moquait tout autant de

l'ambition vulgaire des parents que du romanesque de Pauline.

— Quoique vous prétendiez, vous ne demandez pas mieux, lui disait-il, que de vous marier. Sachez qu'une fille bien élevée ne doit pas songer qu'elle est riche ou pauvre. Vous n'apporterez jamais assez de dot à celui qui vous fera le sacrifice de son existence. Vous êtes trop heureuse d'être riche, on ne vous en aimera que davantage; et quel mal y a-t-il à vous aimer un peu pour votre fortune? Quelque aventurier viendrait vous faire accroire qu'il ne vous aime que pour vous seule, qu'il regrette de vous savoir riche, qu'il voudrait vous voir dans la misère pour vous prouver son dévoûment, pour vivre dans un désert avec vous d'amour et de racines fraîches, vous le suivriez et deviendriez le jouet d'un intrigant. Voilà où vous mèneront vos idées de roman.

Pauline se contentait de répondre que quand elle rencontrerait réellement quelqu'un à qui elle plairait et qui serait à son gré, elle l'épouserait sans le consentement de son cher cousin; autrement, jamais.

Kapline la croyait à tort égoïste et intéressée; elle n'était que capricieuse, et ses idées de retraite ne tenaient qu'à un dépit amoureux, qu'à la contrariété de ne pas inspirer quelque passion violente. Son cousin, au contraire, n'était pas désintéressé dans ses sermons: il prêchait pour son ami Goloub-

koff. La perte que celui-ci avait faite au jeu l'avait affecté autant que s'il l'eût éprouvée lui-même, et lui avait inspiré l'idée de refaire et d'assurer la fortune de son ami. Malheureux à cet autre jeu du hasard, la guerre, Kapline pensa que Goloubkoff ne devait plus chercher son bonheur qu'en amour. Nous avons vu quel intérêt il avait pris à son sort lorsqu'il était tombé au pouvoir de l'ennemi; et, une fois parvenu à le sauver, il résolut de le marier à sa cousine et d'en finir une fois pour toutes avec son protégé. Pauline était entrée dans ses plans malgré elle, et se voyait pour ainsi dire forcée de s'intéresser à Goloubkoff. Sa vue avait produit sur elle un effet qu'elle n'avait ressenti d'aucun autre homme. Son coeur avait battu, elle l'avait trouvé beau, parce qu'elle le savait brave et qu'elle le voyait modeste; elle avait pensé à lui tout un jour, et, comme le lendemain elle y songeait encore, elle se demanda si ce n'était pas là ce qu'on appelait l'amour? Elle se fit cette question sans crainte et sans répugnance; et, ne pouvant y répondre, elle s'en remit de ce soin au temps qui fait et défait les liaisons.

Elle n'avait pas longtemps à attendre, car c'était le jour pour lequel son cousin lui avait annoncé la visite de Goloubkoff. Pauline, avec des idées sereines et toutes nouvelles, s'était remise à son travail favori, la peinture; mais son pinceau errait presque au

hasard sur sa toile et faisait prendre au visage du saint, qu'elle n'avait pas encore achevé, une expression mondaine et si drôle, qu'il avait l'air d'être mécontent de sa jeune créatrice, et disposé à lui faire d'amers reproches sur une distraction qui le transformait en un de ces pèlerins quêteurs prêts à prendre ce qu'on ne leur donne pas, en un de ces moines à la face rubiconde et avinée prêchant la tempérance.

La voix du chambellan Kordéiéff qu'on entendait dans la pièce voisine, venait faire diversion aux pensées rêveuses de Pauline. Elle reconnut bientôt qu'il était question de Goloubkoff; M. Kordéiéff disait à son père;

— Vous avez eu tort de ne pas me consulter dans cette affaire, qui est plus grave que vous ne pensez. Kapline est un écervelé qui vous a fait faire un faux pas, Pauline une bonne enfant qui raisonne peu: et, quant à votre femme, l'ambition lui fera faire toutes sortes d'espiègleries. Les amis de Goloubkoff seraient parvenus à réunir l'argent nécessaire pour sa rançon sans votre concours qui aura froissé le jeune homme. L'affaire ne peut manquer de transpirer, et vous deviendrez la risée de toute la ville.

— Vous êtes trop sévère, mon cher Kordéiéff, répondait M. Aladieff, et vous transformez une mouche

en un éléphant. Les autres l'auraient ou ne l'auraient pas fait; en tout cas, ils ne l'auraient pas fait de sitôt, et il n'y a pas grand mal à ce que Goloubkoff soit sorti si vite des griffes de Schamyl. Il serait mal venu de m'en avoir de la rancune. Mettez-vous à la place qu'il occupait, garrotté, prisonnier....

En ce moment, un domestique annonça M. Goloubkoff qui entra aussitôt dans le salon. Pauline se leva avec précipitation et en disant: „Je vais appeler mon père," courut dans la pièce voisine.

Sa confusion n'échappa pas à Goloubkoff, mais il était trop préoccupé de l'objet de sa visite pour s'y arrêter.

M. Aladieff entra suivi de son ami. Son visage avait une expression d'embarras si jovial et d'une jovialité si embarrassée, que Goloubkoff se sentit aussitôt à son aise. Il s'excusa de ne pas venir avec Kapline qui lui avait promis de le présenter; mais il ajouta, qu'une affaire imprévue avait sans doute retenu son ami.

— Je vous suis du reste, dit-il, suffisamment recommandé par la bonne action que vous avez bien voulu faire pour moi. C'est une dette qui est trop sacrée pour que je ne m'empresse pas de l'acquitter. Quant à ma reconnaissance, elle vous est assurée à jamais, et je ne désire rien autant que de trouver l'occasion de vous la prouver.

Aladieff, tout déconcerté, ne savait que répondre à Goloubkoff, mais il ne vit aucun inconvénient à reprendre l'argent que celui-ci lui tendait. Pendant qu'il cherchait une réponse, sa fille rentra dans le salon, et M. Aladieff, pour se tirer de son embarras, voulut la présenter à l'officier. Pauline répondit, qu'elle avait déjà eu le plaisir de danser avec lui. Goloubkoff s'inclina profondément.

— Mademoiselle, lui dit-il, votre cousin ne m'avait pas encore dit, lorsque j'avais le plaisir de vous voir pour la première fois, quelle part vous aviez dans ma délivrance. J'aurais été autrement un ingrat de ne pas vous en remercier.

Pauline allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit, et Kapline se précipitant dans le salon, s'écria:

— Mon ami, je te félicite, tu viens d'être nommé aide de camp du grand-duc héritier.

Tout le monde se tourna vers le nouveau venu, qui continua:

— J'étais passé à l'état-major où l'on m'avait appelé pour une affaire imprévue, et j'y ai appris la nouvelle que je t'apporte. C'est sur la demande expresse du grand-duc, que tu reçois cette nomination. Puis prenant son ami de côté:

— J'avais pensé, lui dit-il, te marier à ma cousine, mais maintenant que ta carrière est assurée, tu peux prétendre à quelque chose de mieux.

— Un moment auparavant, j'aurais refusé, ré-

pondit Goloubkoff: ta cousine était un trop beau parti pour moi; mais à présent que tu crois que ma position est faite, je te prierai au contraire, de demander en mon nom à M. Aladieff la main de sa fille. Peut-être que je trouverai l'occasion de m'acquitter entièrement envers lui.

— Est-ce bien là ta résolution ferme et inébranlable? demanda Kapline. Le veux-tu décidément?

— Le sort en est jeté; je remets le reste à la volonté du Très-Haut.

— S'il en est ainsi, reprit Kapline, tu vas voir comme je procède, et appelant sa cousine, il lui dit:

— Voulez-vous de mon ami pour votre mari? Vous irez au couvent quand il sera mort.

Pauline recula de deux pas; mais Kapline, la prenant par la main, lui dit:

— Qui ne dit mot, consent.

Et comme M. Aladieff s'approcha de lui, il lui demanda:

— Donnez-vous votre fille à Goloubkoff? Il vous la demande en mariage, et moi je vous conseille fort de consentir bien vite.

— Vous êtes expéditif, mon cher neveu, répondit Aladieff.

— Les bonnes choses se font vite. Le voulez-vous?

— Puisque vous avez déjà tant fait, achevez, et si ma fille espère être heureuse...

— Je vous le réponds sur la clef du chambellan Kordéiéff, s'écria Kapline; et mettant la main de sa cousine dans celle de son ami, il les fit approcher de son oncle en disant:

— Bénissez-les!

— Je vous bénis! répondit M. Aladieff.

Sa femme qui entra en ce moment, voulut se plaindre de ce qu'on ne l'avait pas consultée avant d'avoir pris une décision; mais Kapline ne lui en laissa pas le temps, et lui dit à l'oreille:

— Le grand-duc, dont Goloubkoff est l'aide de camp, finira bien par trouver quelque petite clef pour votre mari.

L'ÉTUDIANT DE DORPAT.

— Le bon temps, c'était le vieux temps, disait Klein à des amis attablés autour de quelques cruches de bière dans une maison de poste, sur la route de Mittau à Riga.

— Vous dites cela, lui répondit le plus jeune des assistants, parce que vous étiez jeune et que vous avez cessé de l'être; or, quand on est jeune, on voit tout en beau, le présent comme l'avenir; on se rit des chagrins, et l'on se noie dans le plaisir.

— Farce que tout cela, reprit Klein en poussant devant lui une bouffée de fumée qu'il aspira d'un long tuyau, dont la pipe en porcelaine posait à terre, et dont le bec en corne, entraîné par l'énorme *flexible*, vint frapper la table en quittant les lèvres de Klein; farce que tout cela, dit-il, la vieillesse savoure de plaisir sur lequel la jeunesse ne fait que glisser; d'ailleurs, je ne suis pas si vieux qu'il vous plaît de le penser. Ne suis-je pas encore bon mar-

cheur, bon buveur? Je ne fais pas plus merci à la femme qui tombe sous ma main qu'au gibier qui se place devant le guidon de mon fusil; je ne me soucie pas plus du lendemain que de la veille; mais je dis et je répète que les temps sont changés et qu'ils ne reviendront plus.

Quand je repasse dans ma mémoire mes années d'étudiant, je crois faire un songe, ou avoir été un autre homme dans un autre siècle, un chevalier du moyen âge. Certes, c'était là le plus beau temps de ma vie, j'étais libre comme l'air; il n'y avait pas d'impossible pour moi: je pouvais concevoir telle pensée, telle extravagance que je voulais, il ne dépendait que de moi de la mettre à exécution. J'aurais tué un homme, deux hommes, que cela aurait passé inaperçu. J'avais pour amis tous mes compatriotes: je n'avais qu'à lever le pied, ils marchaient avec moi; qu'à lever le bras, ils frappaient avec moi. Tout était en commun entre nous, depuis l'argent jusqu'au tabac: le fusil et le chien de chasse étaient seuls réservés aux intimes. Le bonnet faisait exception; chacun le sien, et les couleurs pour tous; le bonnet tricolore, le bonnet de la corporation, c'était une chose sacrée, et que j'aurais léguée à mes enfants, si j'en avais eu, mais que je léguerai à l'un de vous, si vous devez me survivre, — ce que je ne souhaite ni pour vous, ni pour moi.

En disant ces mots, Klein s'approcha du mur sur lequel étaient suspendus deux fusils en croix, dont le bout des canons touchait à une espèce d'espadon, avec une immense garde de poignée, suspendu horizontalement. Quelques pipes et deux pistolets complétaient cette panoplie, au centre de laquelle se voyait un bonnet plat avec une large visière. Klein le décrocha du mur avec précaution, et, l'approchant de la table, il enleva la toile cirée qui couvrait cette relique, la secoua avec vénération.

— Voilà ce cher bonnet, dit-il, les couleurs en sont un peu passées, mais ce sont bien là nos couleurs nationales: le vert, le bleu et le blanc; voilà l'étoile brodée au milieu du bonnet, et dont je n'ai jamais connu la signification; voici une trentaine de trous qui disent à eux seuls plus que ne peut dire de livre le mieux écrit. Autant de trous, autant de souvenirs, de fêtes, de *landesvater*. Le premier est celui du milieu, les autres se sont placés comme ils ont pu; ils sont un peu gênés, mais n'importe.

C'était une belle cérémonie que le Landesvater. Tous les six mois, chaque corporation se réunissait dans un lieu accoutumé; on invitait les chefs et les membres marquants des autres corps; on faisait cercle, les anciens de la corporation, dont c'était la fête, chantaient cet air fameux:

„Alles schweige, Jeder neige...“

„Que tout ce taise, que chacun s'incline.“ Cet air achevé, les maîtres de la cérémonie, si je puis les désigner ainsi, faisaient le tour du cercle et tendaient à chacun l'épée d'une main, le bocal de l'autre, chantant ces mots:

„Nimm den Schlaeger in die Linke,
Bohr' ihn durch den Hut und trinke
Auf Curonias Wohlergehen.“

„Prends la rapière dans la main gauche, passe-la à travers ton chapeau, et bois à la prospérité de la Curonia.

L'étudiant auquel s'adressaient ces paroles, perçait le bonnet et, posant ses doigts sur la lame, chantait:

„Ich durchbohr' den Hut und schwoere:
Halten will ich's stets auf Ehre,
Stets, ja stets ein braver Bursche sein.“

„Je perce le chapeau et je jure, je veux tenir toujours sur l'honneur mon serment, toujours oui toujours, d'être un brave étudiant.“

Le choeur répétait:

„Du durchbohrst den Hut und schwoerst,
Halten willst du's stets auf Ehre,
Stets, ja stets ein braver Bursche sein.“

„Tu perces le bonnet et tu jures, tu le veux tenir toujours sur l'honneur ton serment, toujours, oui toujours être un brave étudiant.“

Il y avait quelque chose d'imposant et de solennel à voir tous les camarades consacrer votre serment et en prendre, pour ainsi dire acte, ce serment qui disait tout sans rien dire précisément.

Cette cérémonie achevée, on allait au champ et l'on se dispersait autour des feux, dans lesquels on faisait sauter les *renards*, ou les étudiants du premier semestre, qui une fois ayant ainsi subi le baptême du feu, recevaient pour la seconde moitié de leur année universitaire, le titre de *Brander* ou de *Brûlés*, pour prendre ensuite à chaque nouveau semestre successivement, les titres de *maison jeune*, *vieille* et *moussue*. On conservait ce dernier, tant qu'on restait sous le bonnet d'étudiant.

Pauvres renards! que n'avaient-ils pas à endurer! c'étaient les souffre-douleurs de la corporation; on leur faisait colporter les armes et les vins, bourrer les pipes; ils étaient tenus d'ôter leur bonnet en trinquant avec les anciens et avaient droit à une caresse particulière qu'on leur appliquait sur le sommet de la tête avec l'ongle du pouce. Les plus anciens des étudiants avaient leurs *Fuchs* favoris qui leur servaient d'aides de camp, et à qui ils accordaient leur protection spéciale. Ils ne quittaient pas leurs patrons dans les graves occasions: or, il n'y en avait pas de plus graves que les festins et surtout le LANDESVATER.

On buvait sec et du bon, je vous prie de le

croire. On procédait toujours avec décorum. Dans les grandes réunions, on se mettait autour de tables immenses; les chefs ou ceux des invités auxquels l'on offrait cet honneur, se plaçaient debout, aux extrémités, une rapière à la main qui leur servait à battre la mesure ou à donner le signal de ces nombreuses chansons d'étudiant, dont les refrains s'accompagnaient du choc des verres et de cordiales libations. Ces chants qui nous rappelaient nos devoirs et nos principes, et qui nous étaient communs avec toutes les universités allemandes, nous électrisaient autant qu'ils nous égayaient. On se faisait un honneur d'être invité au LANDESVATER d'une autre corporation, de là venait le prix qu'on attachait au nombre des trous dans le bonnet.

En disant ces mots, Klein, alla replacer sa casquette sur le clou du mur et enleva sa rapière, il la brandit de toute la longueur de son bras, il en tira de ces sons sifflants qui prouvent, à l'oreille de l'expert, la vigueur du bras et l'adresse qui consiste à ne porter que des coups du tranchant.

— Ce HIEBER, continua-t-il, m'a été donné lorsque notre corporation fut dissoute. On partagea alors les armes entre les anciens membres, et se rappelant que j'avais été pendant un certain temps, chef (CHARGIERTER) du corps, on m'a fait l'honneur de m'offrir cette lame qui, je crois, est une bonne lame. Je la vénère, comme j'aurais vénéré mon

père, et celui d'entre vous qui l'aura après moi, la vénérera de même.

Le duel était le passe-temps habituel de l'étudiant, il prenait une grande partie de son temps. C'est qu'aussi il réclamait une étude particulière et approfondie. L'art était pour beaucoup certes, mais les formalités entraient pour plus encore. On commençait et l'on s'arrêtait au commandement, on ne frappait pas sur les jambes ni après avoir été touché. On se provoquait en s'injuriant personnellement ou par exprès, mais il n'était pas permis de se servir d'un mot plus fort que celui d'*imbécile*. Cela venait tout seul quand on se sentait offensé, mais c'était drôle tout de même de voir entrer chez vous un envoyé qui vous jetait au nez et à la barbe: „Un tel te fait dire que tu es un imbécile.“ Les maladroits disaient parfois: „Un tel t'envoie un imbécile;“ et alors celui à qui s'adressait cette épithète, redressait la tête et répondait en fixant des yeux l'envoyé: „Je le vois de reste.“ C'était là faire de l'esprit à propos d'un *imbécile*, et engager une affaire avec le porteur du défi.

L'étudiant avait son langage à lui. Lui-même s'appelait Bursch, le sabre Schlaeger ou hieber, le duel pauckerei, le *dummer Junge* ou l'injure formelle, l'imbécile en question, sturtz. Contracter, s'attirer un duel, voulait dire faire scandale. L'offense elle-même s'appelait touche. Lorsqu'on

ne savait pas comment interpréter une démarche ou un mot, on en faisait juge celui même qui s'en était servi. Il était de bon ton de répondre: „Prends-le comme du veux,“ et en ce cas il n'y avait plus de choix, il fallait prendre en mauvaise part, se croire offensé et se battre. Après avoir reçu le *Sturtz*, il fallait envoyer le cartel dans le courant des trois jours; il se formulait ainsi: „Un tel te défie.“ Entre étudiants du même corps, le *Sturtz* était inusité et la provocation suffisait. Inutile de dire que la règle de l'université exigeait qu'on se tutoyât. Une formalité particulière consacrait cet usage d'individu à individu. On trinquait à la fraternité en croisant les verres et en s'embrassant trois fois.

Entre étudiants, l'arme de rigueur était le *Schlaeger*. Pour se battre au pistolet, il fallait qu'un des combattants quittât l'Université préalablement. Le *Sturtz* au pistolet était un gros mot plus fort, mais dont je vous fais grâce.

L'étudiant qui avait cessé de l'être, de même que tout individu honorable, s'appelait Philister. L'ouvrier et son maître s'appelaient Knoten, et n'avaient pas le droit de se mesurer avec l'étudiant. Il était libre au *Philister* de préférer l'arme froide, mais alors on remplaçait le casque par un chapeau rond.

L'étudiant au combat se couvrait de pied en cap. Des culottes rembourrées de crin, protégeaient ses

jambes; une cravate immense, soutenue par des baleines ou des fils d'acier, garantissait le cou; le casque en cuir, surmonté d'une aigrette en cuivre, abritait la tête; un gros gant montait jusqu'au coude, et le ventre était enfermé dans ce qu'on appelait la Binde, et qui se composait de plusieurs peaux ornées des couleurs nationales en drap. Il n'y avait ainsi de découvert que le haut des bras et de la poitrine, et une partie du visage; mais aussi était-on exercé à ne frapper que là, et, s'il était difficile de tuer un homme, les blessures étaient fréquentes et vous mettaient au lit pour des semaines, où même des mois entiers.

Le lieu du combat était toujours la salle d'armes du corps auquel appartenait celui qui avait envoyé le défi. On arrivait en masse au jour et à l'heure indiqués; il fallait un bon quart d'heure pour s'habiller, et les apprêts n'etaient pas ce qu'il y avait de plus récréatif. On vous entortillait les bras et le cou de mouchoirs en soie, puis on les faisait entrer dans le gant et dans le col. Le bras gauche s'attachait sur le dos. Les deux seconds en bonnets tricolores venaient prendre ce que nous appelons die Mensur. En s'appuyant le bout du fleuret sur la poitrine l'un de l'autre, ils écartaient les jambes le plus qu'ils pouvaient et faisaient tracer deux lignes en craie aux deux endroits auxquels s'étaient arrêtés leurs pieds gauches. Les deux adversaires venaient

se placer sur ces deux lignes, et au commandement „croisez le fer!“ ils joignaient leurs lames et le combat commençait. On l'arrêtait à chaque touche, et sept touches complétaient un duel. Il était également achevé lorsqu'un des combattants recevait une blessure de deux pouces de long, et que le muscle avait été atteint. Cette sorte de blessure légale s'appelait *Anschiss* et s'inscrivait sur le revers de la ceinture (*die Binde*). Comme vous le pensez bien, on se faisait un point d'honneur d'avoir le moins possible de ces fatales croix, et d'en mettre le plus possible sur le compte des adversaires. Cette rivalité donnait lieu à bien des duels. Du reste, les raisons ne manquaient pas: tout servait de prétexte ou de cause pour un combat: un regard, un geste, un mot, un rien amenait le *Sturtz* et tout ce qui s'en suivait.

Les noms des meilleurs combattants passaient à la postérité, et l'on racontait les duels célèbres qui dataient de dix ans et plus. Il y avait des étudiants qui s'étaient battus vingt, trente fois: il y en avait un qui comptait plus de soixante-dix duels, et ce n'était pas le plus fort, il s'en fallait de beaucoup, mais c'était le plus taquin. Lorsqu'il venait d'achever un duel, il lui arrivait de demander au camp ennemi s'il y avait des amateurs pour se mesurer avec lui? Une fois, il provoqua tous les assistants du corps qui était le plus mal avec le nôtre, en leur

disant qu'ils étaient tous des imbéciles. C'était permis, mais on n'avait guère le droit d'offenser un corps en masse, sous peine d'être excommunié par ce même corps, peine dont on devenait quitte en se battant avec trois membres du corps élus *pro patriâ*. Le pauvre homme a perdu la vue, ce qui l'obligea, à son grand regret, d'abandonner le métier de ferrailleur. Il y avait des étudiants qui restaient tels toute leur vie et prenaient tant de plaisir à cette existence qu'ils en faisaient pour ainsi dire une profession, conseillant et dirigeant leurs jeunes camarades. Néanmoins le duel était défendu et les corporations l'étaient plus encore; mais le premier article de notre règlement disait que la parole d'honneur donnée au recteur n'était pas valable. Quant aux peines et aux poursuites, on n'en faisait guère d'abus, vu qu'il y avait trop de délinquants. Quand tout le monde est en faute, le roi perd son droit. Ainsi je suppose que tous les Russes vinssent à se révolter contre leur tzar, Sa Majesté aurait trop à faire que de les traquer tous et il ne voudrait pas les envoyer en Sibérie pour ne pas rester tout seul dans son bel empire. Le cas échéant, il faut admettre que Sa Majesté filerait doux et passerait par les conditions de ses loyaux et fidèles sujets.

Un rire d'approbation salua ces paroles par trop libérales de Klein; mais comme il n'y avait personne pour les épier, nous prions MM. les mouchards de

ne pas en prendre note pour cette fois; ils se rattraperont à une autre occasion.

Je ne connais, continua Klein, qu'un seul cas, où un étudiant fut tué par un autre étudiant, à l'arme blanche. C'était terrible à voir. Un coup de seconde lui avait tranché les deux artères sous le bras, et en moins d'une heure, la salle fut inondée de sang; on en avait par-dessus les pieds. Pas un de nos étudiants en médecine ne put arrêter l'hémorrhagie, on courut après le professeur, mais il n'était plus temps.

Les chefs, les cassiques, les chargés d'affaires étaient élus par la majorité des membres de chaque corps, pour une demi-année, et au nombre de trois, ordinairement. Ils avaient à surveiller l'exécution des règlements et tenaient des conciliabules avec les autres chefs, pour tout ce qui intéressait la communauté. Les corps nationaux, DIE LANDSMANNSCHAFTEN, n'avaient aucun rapport avec la BURSCHENSCHAFT qui voulait que tous les étudiants ne formassent qu'une seule corporation. Le désaccord était si complet qu'on ne donnait pas de satisfaction aux Burschenschaften. A part les *chargierter*, il y avait un caissier et un *oldersmann*. Celui-ci était un ancien parmi les *renards*, et il avait soin des armes.

Mais au diable cette bière et ces cruches, s'écria Klein. Puisque me voilà en plein dans la vie uni-

versitaire, j'ai soif de vin; et si vous le voulez bien, nous allons demander des nouvelles de leur santé à ces deux bouteilles de vin du Rhin, que j'ai là dans mon armoire et qui n'attendaient qu'une bonne occasion pour être débouchées.

Klein se leva, tira les deux bouteilles, et remplissant les verres de ses convives et le sien, il les engagea à trinquer par ce chant:

„Stosst an, Dorpat soll leben! :
Die Philister sind uns gewogen meist.
Denn sie wissen den Teufel
Was Burschenfreiheit heisst.
Frei ist der Bursch, frei ist der Bursch!“

„Toquez. Que Dorpat vive! Les bourgeois nous sont bienveillants pour la plupart, car ils savent, le diable! ce que veut dire la liberté d'étudiants. L'étudiant est libre, libre est l'étudiant!“

Oui, messieurs, continua-t-il, nous étions libres, et qui plus est, maîtres chez nous. Le *Bursch* était roi de sa ville.

Un jour, mais c'était avant moi, dans le temps où l'on ne quittait pas le sabre et où l'on sortait armé, des ouvriers s'avisèrent en passant sur le pont, de chanter leurs airs, pendant que les étudiants chantaient les leurs. On leur imposa silence, et comme ils ne voulurent pas obéir avec assez de grâce, on en tailla quelques-uns; et aujourd'hui en-

core on voit sur la pierre, lorsqu'elle a été mouillée par la pluie, des taches de sang.

S'il arrivait jamais à un artisan de manquer à un étudiant, on en faisait aussitôt un pestiféré et nul n'achetait de lui, fût-ce une allumette, nul ne lui commandait la moindre chose.

Les professeurs n'étaient guère beaucoup mieux traités, ceux, bien entendu, qui sermonaient les étudiants, au lieu de les enseigner. M. Pérévostschikoff a appris à ses dépens la différence qu'il y avait entre une université allemande et les universités russes. Ce digne professeur de langue russe s'est avisé un jour de critiquer la manière dont nous fêtions l'anniversaire de la fondation de l'université, manière toute simple.

Chaque corporation, en bonnets tricolores, raisonnablement approvisionnée de spiritueux et portant les bouteilles en sautoir, se réunissait sur le *Dôme*, promenade habituelle de Dorpat, et de là on allait vers l'université, en entonnant le *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus.* — Quoi de plus logique? Devant l'université on chantait:

„Vivat academia, vivant professores!“

On agitait les bonnets et puis on traversait la ville, pour se rendre aux environs, où l'on passait joyeusement la soirée. On revenait la couronner en ville, sur la place publique.

M. Pérévostschikoff trouva cette conduite peu digne de jeunes gens studieux. Le lendemain, au lieu des sept pauvres étudiants qui suivaient son cours, il s'en trouva sept cents. Le professeur n'était ni vif ni mort, car il ne pouvait se méprendre sur nos louables intentions. Il monte en chaire, un profond silence l'accueille, et on attend qu'il ait commencé la leçon. Aux premières paroles qu'il profère, s'élève une sourde rumeur qui devient bientôt un vacarme terrible. Les écritoires volent vers lui, et le cri formidable „*Heraus,* dehors!“ ébranle les voûtes de la salle. Le recteur entre en ce moment, et s'écrie:

— Qu'est-ce à dire, Messieurs, ce tumulte en ma présence?

Le cri de: „Vive le recteur, dehors Pérévostschikoff!“ fut notre seule réponse. Un piquet de gendarmes arrive au galop et met pied à terre. Nous les saluons d'un rire unanime. Le recteur veut procéder à inscrire les noms des assistants, mais nous le prions de s'en rapporter à nous pour ce soin, et le lendemain nous lui remettons la liste de tous les étudiants, depuis A jusqu'à Z.

Le PEREAT était plus terrible encore que ces simples exécutions de professeurs, et je regrette beaucoup de ne pas avoir été de celui qu'on a offert à M. B**, autre littérateur russe, qui s'est établi à

Dorpat pour apprendre ce qui le regardait et ce qui ne le regardait pas. J'avais déjà quitté l'université. Heureusement, ou malheureusement, cela n'a abouti qu'à une simple manifestation. Ce cher monsieur avait parlé des étudiants avec peu de circonspection, et l'on marcha en masse sur son château qui touche presque à la ville. On était convenablement armé de pierres et de cannes, dont quelques-unes longues et surmontées de balles. L'armée occupa le ravin qui s'allonge devant les fenêtres de ce renégat polonais, et des députés furent expédiés pour vérifier les faits allégués contre le châtelain. On parlementa. Le bon homme jura n'être jamais sorti des bornes du respect dû aux étudiants, et les députés l'invitèrent à venir répéter sa déclaration à la foule. Il arriva la pipe à la bouche. „La pipe à bas!“ lui cria-t-on. Il obéit, et d'une voix tremblante il dit: Messieurs, je jure par mes cheveux blancs, il est vrai qu'il avait des cheveux blancs, — je jure avoir, partout et toujours, dit le plus grand bien de vous. Cette dernière partie de son assertion pouvait et devait être fausse; mais on fut clément, on lui recommanda d'être prudent à l'avenir, et le tenant quitte pour sa peur, la foule se dispersa.

Mais si ces sortes de manifestations générales de mécontentement étaient rares, il y en avait beaucoup de partielles. *La musique des fenêtres*, ainsi que nous appelions le brisement des carreaux, était aussi

fréquente que les sérénades données en plein air sous les fenêtres de quelque belle, et parfois même sous celles d'un étudiant aimé des camarades.

Si nous avions des *pereat*, nous avions des *vivat*. Les étudiants d'une Faculté ou de plusieurs réunis venaient exprimer à quelque ancien professeur leur contentement ou leur enthousiasme pour quelque action méritoire. Ils arrivaient en procession solennelle accompagnée de chants et d'acclamations, auxquels l'élu repondait par un discours et une libation en l'honneur de l'Académie.

S'il y avait du plaisir à vivre avec les étudiants, on peut dire qu'il y en avait aussi à mourir avec eux, pour être enterré par eux. Le jour de l'inhumation d'un camarade, on revêtait le grand uniforme, le chapeau à trois cornes, la culotte blanche, l'épée, les bottes fortes, car on avait tout cela pour les grandes occasions, et l'on conduisait le cercueil entre deux rangées de torches allumées jusqu'à la tombe, où l'on s'exerçait aussi dans l'art oratoire.

La solennité du départ n'était pas moins grandiose. Deux chefs prenaient le partant par les bras et se mettaient avec lui à la tête de la corporation qui suivait derrière au pas, en chantant ce fameux air:

„Bemooster Bursch, du ziehst von dannen!“

Après avoir ainsi traversé la ville, à la barrière on montait dans des chars à bancs et accompagnait le partant jusqu'au premier relai, et là on jonchait le plancher et les champs de cadavres de bouteilles.

Hélas! toutes ces joies n'ont pas duré longtemps. Les étudiants eurent la malheureuse idée de saluer le nouveau ministre de l'instruction publique, par un vivat aux torches et aux discours. S. E., qui avait appris un peu de philologie à Goettingue, reconnut à ces indices les usages et les coutumes des universités allemandes; il en eut peur et nous expédia pour roi un curateur qui, semblable à la grue de la fable, dévora toutes nos institutions. Que le Satan les pende aux grands et petits cordons qu'ils ont si bien mérités de leur souverain. Les Russes nous ont toujours porté malheur; et dès qu'il y eut un ministre russe à la tête de l'instruction publique, on ne vit plus clair à Dorpat, on y vécut mesquinement sous le régime burlesque d'un soldat qu'on créa chef de savants. Il procéda avec ruse et constance, ce qui fit que les nôtres restèrent bons enfants jusqu'à la fin et se laissèrent tondre comme des moutons, et se mirent à apprendre le russe. Le temps viendra où, en échange, ils enseigneront à leurs maîtres, et cela dans leur langue, le moyen et l'art d'être libres. Dorpat est la ville qui a été le plus souvent dévastée, saccagée par les fléaux et les barbares de tout genre, mais sa ruine actuelle

sera la plus durable, car elle est morale et intellectuelle. Nous pouvons dire qu'il y avait dans le désert russe une oasis verdoyante d'idées et de sentiments, mais le souffle envenimé de Nicolas passa par-dessus et l'oasis est devenue aride comme ce qui l'entourait. Vous pouvez le dire à nos enfants et leur recommander de bien aimer le père de tous les Russes.

II.

BIBITE, LEGITE, COLLEGIALES.

De même que la plupart des étudiants, reprit Klein après un moment de repos, j'avais mon roman de coeur, mais ce n'était pas une amourette, c'était une véritable passion. Elle est venue un peu tard, et c'est pour cette raison peut-être qu'elle a été plus violente, et pourtant c'était un amour malheureux.

— Contez-nous donc cela, Klein, dirent ses amis d'une seule voix.

— Quand j'y pense, continua Klein, et j'y pense souvent, j'oublie tout chagrin, je ne me trouve plus seul.

— Mais Klein, vous oubliez donc notre amitié?

— L'amitié c'est une chose et l'amour c'en est une autre, l'amitié c'est bon, mais l'amour c'est mieux, car c'est aussi de l'amitié et quelque chose

de plus. L'amitié renforce le coeur et l'amour l'échauffe, mais il le relève aussi; quand je songe que c'est de là que m'est venu le courage de vivre...

— N'allez pas faire tort à l'amitié, interrompit un des assistants, elle vaut tout autant et mieux encore.

— Soit, je veux bien ne pas insister, vous allez juger par vous-mêmes.

Je n'avais pas pris la dame de mes pensées parmi les belles de l'endroit. Je ne tenais pas à afficher mon amour ni à prêter aux commentaires. J'avais tort et c'était de l'égoïsme peut-être, peut-être aussi de la méfiance; mais je considérai l'amour comme une chose privée, comme un trésor qu'on ne saurait cacher assez soigneusement. Aussi n'ai-je jamais parlé de toute cette liaison, mais aujourd'hui la reconnaissance me fait un devoir de raconter.

Celle que j'aimai n'était donc pas de Dorpat, et je le regrette, parce que cela aurait été un lien de plus qui m'aurait uni à cette ville. Je l'avais connue à Réval; mais elle n'était pas non plus de Réval, elle était de loin, de bien loin, et c'était une grande dame, je veux dire une fille de grande famille. Elle y était venue avec sa mère prendre des bains de mer. Et moi, de mon côté, je m'y étais rendu pour passer les vacances. J'avais alors vingt ans et elle en avait dix-neuf. Ce n'était pas une beauté. Que le bon Dieu garde les beautés, elles

ont rarement autre chose que de la beauté, qui passe vite et se surveille difficilement. Elle avait mieux que cela, elle avait de l'esprit et du coeur. Sa taille ne serait pas entrée dans un anneau, mais aussi y avait-il de la place pour un coeur; ses yeux n'étaient ni bleus comme le ciel, ni noirs comme du jais, mais ils parlaient tout seuls; sa peau n'était pas blanche comme l'ivoire et ses cheveux n'avaient pas l'éclat de l'ébène; mais elle formait un tout fort agréable et excessivement distingué. Son éducation était recherchée, elle était même trop instruite pour une jeune fille. Elle savait, je ne dis pas plus que moi, ce ne serait pas la flatter, mais plus que plusieurs Facultés réunies, si l'on pouvait jamais réunir des savants qui ne fussent pas pédants et insipides. Je la distinguai au premier abord, et elle ne tarda pas à faire attention à moi. J'eus comme une ivresse au coeur. Bientôt je lui serrai la main, elle en fit autant, et nous nous aimâmes. Nous nous promenions souvent ensemble; je sens encore son bras se poser sur le mien et y rester cloué pendant des heures, sans le fatiguer; sa respiration soulever mes cheveux, chaque fois qu'elle se penchait vers moi pour me dire ces mots que l'on voudrait entendre toujours et que si peu de femmes savent bien dire et surtout dire à propos, ces mots: „Je vous aime.“ C'était moins l'esprit que le coeur qui parlait en elle, quand elle jugeait

de quelque chose. C'était un être tout de poésie, tout de sentiment, et qui ne touchait à cette terre, pour ainsi dire, que du bout du pied. Calcul, intérêt, tout ce que les autres nomment prudence ou prévision, lui était inconnu.

Nous parlions Schiller et Goethe, et elle en parlait, comme si elle n'avait lu qu'eux, tandis qu'elle connaissait toutes les littératures; je lui récitais des vers, et elle me chantait des romances. Nous passâmes ainsi deux mois, deux mois qui nous parurent deux jours et que nous aurions voulu voir durer deux siècles, deux mois de bonheur, de délire, d'une vie comme le paradis ne saurait l'offrir, car l'espérance est souvent plus douce que la jouissance. Il fallut nous quitter; elle allait à Pétersbourg, et moi je rentrai à Dorpat. C'est alors qu'il fut pour la première fois question de mariage entre nous, mais déjà comme d'une chose certaine et décidée. Nous devions nous retrouver bientôt pour ne plus nous séparer, et nous n'avions pas à nous promettre de penser en attendant l'un à l'autre: nous étions sûrs de nos coeurs. Elle m'écrivit en route à plusieurs relais, et moi je ne lui écrivis que de Dorpat; mais, arrivé là, la réflexion me vint pour la première fois, et je pensai à ce que j'allais faire. Amélie était d'une grande famille, mais peu riche. Moi, j'étais d'une petite famille très-pauvre. J'étais riche en ésperance, mais je n'étais riche qu'en cela. Elle était, sinon

accoutumée au luxe, au moins faite pour le luxe; moi, j'étais fait à toutes les privations. La partie n'était pas égale. Elle aurait tout supporté pour moi, j'aurais tout tenté pour elle; l'amour me répondait du succès, mais c'est un petit menteur auquel il est bon de ne pas se fier. Amélie pouvait prétendre au plus riche parti de la Russie; et si, enfin, elle n'attachait pas de prix à la richesse, elle pouvait et devait au moins donner sa main à quelqu'un qui lui aurait assuré repos, considération, bonheur. Moi, j'étais un honnête garçon qui n'avais rien à voir avec le bonheur, et je ne savais pas comment j'aurais pu assurer le repos et l'existence à ma femme; puis, ne fallait-il pas aussi penser aux enfants? On dit, l'amour ne raisonne pas; et si je raisonnais, c'est que je n'aimais pas; il me paraît au contraire, que le raisonnement ne m'est venu qu'avec l'amour.

J'attendis pour me prononcer, et je voulus tenter un effort; l'amour me guidait et m'animait. Il m'avait même métamorphosé; de fainéant je devins zélé travailleur, je m'enfermai chez moi; je me mis à l'étude, j'apprenais jour et nuit, je ne quittai pas les livres pendant six mois, et comme il y avait plus de quatre ans que j'étais étudiant et qu'il n'en fallait que trois pour subir mes examens, je le fis brillamment et emportai un grade d'assaut. Je me rendis à Riga, je cognai à toutes les portes, je mis en campagne tous mes amis, j'usai toutes les protections et on ne

m'offrit qu'une place de surnuméraire non rétribuée, avec la perspective d'avoir dans un an mille roubles d'appointements: avec ce que j'avais de mon père, il n'y avait pas de quoi aller loin. Je me sentais du reste un profond dégoût pour le service et je craignais fort, qu'avec mon caractère et l'organisation de nos bureaux, je ne me cassasse la tête bien avant de faire fortune. En attendant, Amélie avançait en âge, et ses dispositions pour moi n'avaient pas changé, ses lettres continuaient à être chaleureuses comme par le passé. Elle m'avait soutenu dans mes efforts, encouragé dans mes tentatives, elle m'appelait et je ne venais pas: j'étais comme enchaîné à ce que je croyais être mon honneur. L'amour est beau, mais le sacrifice est grand, et le sacrifice de soi pour l'objet qu'on aime me paraissait quelque chose du sublime; puis l'amour passe et les affaires restent. Qui me disait qu'il ne passerait pas chez Amélie, avant de passer chez moi? Qui me disait que son amour n'était pas un armour d'imagination, un amour romanesque, de ces premières amours que la curiosité provoque, que la poésie entretient et que la réalité dissipe, et la réalité ne se présentait pas à mes yeux sous un aspect attrayant. La pauvre enfant ne songeait certes à rien de tout ce qui me trottait dans la tête, elle s'abandonnait à son premier élan avec la candeur d'une âme pure et vierge; mais ne devais-je pas songer pour deux? Tant de calcul de la part de celui

qui n'a jamais su compter, tant de souci de la part de celui qui est l'insouciance elle-même peuvent vous étonner; mais c'est qu'alors il ne s'agissait pas d'une bagatelle comme ma vie à moi, il y allait de l'avenir, de l'existence de celle que j'aimais, et l'amour change un homme; je vous l'ai dit, il m'avait rendu méconnaissable à mes propres yeux, il avait provoqué en moi des sentiments, des principes que je ne me connaissais pas. S'il aveugle les uns, il éclaire les autres; il devait naturellement avoir cet effet sur moi qui ne voyais jamais bien clair. Je me suis donc demandé ce qu'il adviendrait si jamais Amélie s'apercevait de la misère qui l'attendait avec moi, et pensait au bonheur qu'elle aurait pu trouver ailleurs. A la rigueur, elle était assez riche pour deux, mais la richesse est relative et les sacrifices qu'on s'impose pour un autre sont autant de prêts faits à son mérite: or, je n'avais pas du mien une idée exagérée. Ce sont là, aurait-on pu me dire, toutes choses auxquelles j'aurais dû songer avant de m'engager, avant de toucher à un coeur qui était trop beau pour ne pas se donner à celui qui lui aurait plu le premier. Mais ce n'est pas de cela que j'ai à m'excuser devant vous; je lis dans vos yeux qu'on ne reste pas indifférent devant ce qui commande l'admiration et que, si j'ai eu un tort, c'est de me méfier de l'amour qui, par lui-même, est le suprême bonheur, qui, à lui seul, remplit la vie, l'embellit, la guide, la fortifie. Aussi ne croyez pas

que je me sois épargné les reproches, et si j'ai quelque chose qui me justifie, c'est que ce mariage était trop avantageux pour moi, pour qu'en y renonçant je pusse jamais être soupçonné d'égoïsme ou d'ambition. Il suffisait à mes yeux qu'il me fut plus utile qu'à celle que j'aimais, pour refuser. Passez-moi tout ce fatras de philosophisme, mais cet amour a rempli ma vie et en a décidé en grande partie; je me suis si souvent demandé si j'ai bien ou mal agi, j'ai tant scruté mon coeur et mon esprit, pesé le pour et le contre, les chances du sort et la puissance de l'homme, que je me suis créé toute une théorie à ce sujet. J'ai eu, comme vous pensez, le temps, depuis, de tout repasser dans ma mémoire et d'arrêter mon jugement, mais alors j'obéissais à mon coeur plus qu'à l'esprit. Je me suis dit tout bonnement: Klein, cet amour te va, ce parti te sourit; eh bien, il faut y renoncer, il est trop beau pour toi, il ne faut pas y songer; et mon parti une fois pris, je n'ai fait ni un ni deux, j'ai écrit à la mère de ma chère Amélie, je lui ai franchement exposé l'état de mes affaires, dont elle n'avait seulement pas pensé à me parler, les croyant peut-être beaucoup plus belles qu'elles ne l'étaient en effet. Je lui exprimai de nouveau mon amour pour sa fille, et je suis bien sûr qu'elle n'avait pas de peine à me croire sur parole; j'ajoutais que je l'aimais trop pour faire son malheur et n'avais que ma personne pour assurer son bien-être. Je fus

compris du premier mot, et elle me répondit qu'elle estimait mes principes et acceptait ma résignation. Sa lettre m'ôta une pierre du coeur, car je vous avoue, je craignais déjà d'avoir mal agi. La mère me dit qu'elle se chargeait de faire entendre raison à sa fille. Je ne sais pas encore comment elle s'y est prise; mais, quant à moi, je n'avais pas plus tôt fini d'écrire, que la peine se mit dans mon coeur et l'a tant et tant rongé, que je m'étonne comment il en reste encore. Je changeai à vue d'oeil, au point de ne plus me reconnaître moi-même. Je devins rêveur, sauvage, mélancolique, je manquais le gibier, je ne regardais plus les filles; le verre à la main, souvent, je m'arrêtais, au beau milieu d'une chanson, je posais mon verre et me taisais. Les amis rirent de moi d'abord, puis ils cherchèrent à dissiper mon ennui, mais voyant qu'ils n'y parvenaient pas, ils respectèrent ma peine. J'entendais autour de moi dire: „Klein a quelque chose au coeur.“ On me savait incapable d'une mauvaise action, le reste m'importait peu. Deux ans après j'appris qu'Amélie s'était mariée à un boyard de Moscou, riche et puissant. Je fus guéri, je la crus heureuse et me considérai délié de tout, je redevins moi-même et repris du courage et du goût à la vie.

Quelques années plus tard, mon père vint à mourir, me laissant un peu d'argent. J'allai à Pétersbourg tenter la fortune et me lançai dans le com-

merce dont je savais moins que le dernier boutiquier. Aussi fus-je sévèrement châtié de m'être mêlé de ce que je n'entendais pas. En quelques mois je perdis tout, et ne sauvai que juste de quoi vivre une année. Je voulus au moins la passer joyeusement et j'allai à Moscou, que je ne connaissais pas. Ma perte me torturait l'esprit et le coeur. Inquiet de l'avenir, je rôdais comme un malheureux que j'étais, sans pouvoir seulement m'étourdir. Un jour que j'allais quitter la promenade de Pétrovski, je vis arriver une dame élégamment mise, dont les traits me frappèrent et dont le port m'attacha involontairement à ses pas. L'image d'Amélie me revint malgré moi à la mémoire; mais j'avais beau la dévisager, rien ne me disait que c'était elle. Il y avait pourtant dans ses traits cette expression spirituelle qu'elle seule pouvait avoir, et quoiqu'elle fût changée, il y avait dans ces changements des particularités qui me rappelaient sa mère. Mon coeur battait la générale et mes pieds faiblissaient sous moi. Je me plaçai vis-à-vis d'elle et ne la quittai pas des yeux. Il y avait près de dix ans que je ne l'avais vue, et dix ans dans la vie d'une femme sont beaucoup. Elle me remarqua sans me reconnaître, et comme elle était avec une autre dame, je fus intimidé; d'ailleurs j'avais été si loin de penser à elle, que je ne pouvais me remettre de mon émotion. Prenant enfin mon courage à deux mains, je l'abordai en la saluant respectueusement et lui parlai allemand,

sûr que si elle me comprenait, ce ne pourrait être qu'elle. La reconnaissance fut complète, mais l'émotion lui ôta un moment l'usage de la parole. Je tremblais déjà pour moi, et craignais avoir froissé, trop jadis, cette âme si pure et si belle, mais je ne tardai pas à être désabusé.

Êtes-vous heureux, Klein? me demanda-t-elle avec ce son de voix qui me rappela les moments que j'avais passés auprès d'elle, car, si elle avait changé, sa voix était restée la même. Ces mots me rendirent tout mon calme; sa grandeur ne m'intimidait plus, du moment que je me savais quelque droit de m'en croire l'auteur.

— Oui, si vous l'êtes, répondis-je, sans hésiter.

Une rougeur involontaire vint colorer son front, et elle répliqua.

— Mais vous-même, Klein, pensez-vous que votre sort ne doive pas être quelque chose dans mon repos?

— Oh! moi, je suis ce que j'étais, bon diable au fond et fort mauvais sujet pour tout le reste.

En deux mots je lui eus conté toute ma position. Elle voulut se charger de mon avenir, me parla de place, et même je crois de mariage, mais je refusai toute offre de services. De confidence en confidence et de questions en questions, elle parvint enfin à savoir mes goûts et mes ambitions, qui n'ont jamais été bien haut. Au bout de quelques mois, je me vis,

grâce à ma chère Amélie, à la tête de cette maison dans laquelle j'ai l'agrément de vous offrir l'hospitalité. Je suis libre, insouciant, heureux, et je répète qu'après la satisfaction d'un devoir rempli, le bonheur est dans l'honnête médiocrité.

UNE RÉVOLTE DE PAYSANS.

— Je te dis Miron, que ce n'est pas un bon maître que notre maître. Fustiger le pauvre Jacques, parce qu'il n'a pas pu lui rendre le sac de seigle qu'il lui avait emprunté pour ensemencer son champ, c'était méchant. J'ai vu comme on l'a battu sous le vestibule, cela faisait peine a voir. Il ne restait pas plus d'écorce aux verges que de peau sur son dos. Tant que ses cris couvraient le bruit des coups, le seigneur se promena dans sa salle en fumant sa pipe et il n'a fait cesser la bastonnade, que lorsque Jacques a cessé de crier. Puis, on a mouillé sa chemise pour l'empêcher de se coller à son corps et tout fut dit et fait. Du moins, si j'avais été de ceux qui frappaient, je lui aurais dit de crier bien fort pendant que j'aurais cogné à côté, mais ces *dvorovoï* (valets de maison) n'ont pas de coeur, et si jamais ils nous tombent sous la main..., mais le seigneur les soutient et les gâte. Quand il lui vient des hôtes, et qu'il lui faut pour sa table une poule

et des poulets, ces coquins ne manquent pas de nous prendre le double et cela de force. Aussi n'y aura-t-il plus bientôt ni poules, ni poulets, ni moutons, ni agneaux, la valetaille aura tout dévoré et nous ne nous soucions guère d'en faire venir de nouveaux. Merci, qu'ils aillent lui en chercher ailleurs et cela pour son argent qui plus est. Encore s'il n'en voulait qu'à nos poules, mais il ne laisse en repos ni nos femmes, ni nos filles.

— Que dis-tu là, Georges? répondit Miron, mais il est marié.

— Marié soit, mais il n'a ni foi, ni loi, et les femmes des autres ont pour lui meilleur goût que la sienne.

— Qui l'aurait pensé? Sa femme est pourtant si belle et si grande dame.

— Grande dame, c'est possible, mais je ne donnerais pas deux ognons de sa beauté, elle est sèche et maigre comme un fagot de broussailles, on dirait qu'une joue lui a rongé l'autre; je gagerais que le monstre ne lui donne pas de quoi manger, tandis que nos femmes, grâce au ciel, sont grasses et potelées, je ne dis pas cela de la mienne qui est chétive et fluette, mais de celles qu'il choye, l'ogre.

— Ah ça, et que disent donc vos femmes de ses prouesses? demanda Miron.

— Elles ne viennent pas nous en parler, comme tu le penses bien, mais elles n'en sont pas moins

aises les coquines, car elles ne reviennent jamais du château [1]) les mains vides; c'est tantôt quelque rouble blanc ou quelque fichu rouge et or qu'elles rapportent, tantôt des souliers, sans parler de l'hydromel et des autres friandises qu'elles avalent en cachette. Entre nous soit dit, j'ai bien peur que ma soeur n'ait passé par là; son mari, tu sais, le bel André, n'entend pas raillerie à ce sujet et l'autre jour, comme il la vit affublée d'un mouchoir de ville, il lui a donné un galop dont elle se souviendra. Elle n'a pourtant rien avoué, l'obstinée, et depuis ce jour André ne peut pas reparaître aux champs sans attraper quelque coup de canne du bailli.

— Il est donc pour le maître le bailli?

— Tel maître, tel bailli. C'est lui qui lui amène la femme qu'il désigne, tu sais dans ce pavillon en pierre qui est au bout de la grande allée du jardin, et puis il se place en sentinelle à la porte.

— Et vous n'avez jamais songé à lui faire sa leçon? La nuit tous les chats sont gris.

— Ah bah! Il n'aurait qu'à siffler pour faire accourir les laquais, et puis, n'y a-t-il pas des

1) Les maisons des seigneurs russes n'ont rien de commun avec les châteaux du moyen âge: leur architecture est toute moderne, mais nous avons cru devoir conserver ce nom pour le sens de domination qui s'y rattache. Les habitations des *landlords* en Angleterre ne sont aussi ni crenelées ni fortifiées et s'appellent pourtant des chateaux.

mouchards partout? Tiens, vois-tu ce postillon qui, sans faire semblant de rien, se glisse de notre côté, l'oreille au guet? Il nous épie. Allons ailleurs.

— Que dit donc la femme de votre seigneur des déréglements de son mari? demanda Miron, en se dirigeant vers la grand'route.

— Elle ne vaut guère, dans son genre, mieux que lui, et personne n'a pitié d'elle. Il faut voir comme elle traite les paysannes. Les toiles qu'elles tissent pour elle ne sont jamais assez fines, le fil, le lin assez beaux. Et je te demande de quel droit on échine ainsi nos femmes, ne travaillons-nous pas assez pour nous et pour elles?

— Et le pope?

— Celui-là, c'est différent: il n'est pas des amis de nos maîtres, et il ne les ménage guère, le digne homme. Que le bon Dieu lui prête vie! Pas plus tard que dimanche dernier, il a prêché contre la débauche et la cruauté des maîtres, ce *n'était pas au sourcil, c'était à l'oeil;* il nous a fait bien du plaisir ce jour-là, et c'était une joie de voir comme notre seigneur trépignait sur sa place, rouge de colère. En sortant de l'église, il a expédié un exprès à l'archevêque avec une plainte, où il demande assurément, sinon la punition du curé, au moins son déplacement. En attendant, il a donné l'ordre de ne plus envoyer d'ouvriers au champ du pope. Je t'avouerai que je suis pour quelque chose dans cette

brouille. Tu sais que j'étais cocher auprès du maître et qu'il m'a renvoyé à la charrue pour avoir versé lui et sa femme, comme nous revenions de chez les voisins. Il faisait sombre à se crever les yeux, et le pont qui est près de la forêt était si étroit qu'il est tout simple qu'une roue soit restée en l'air et ait entraîné la voiture dans le ravin. Le seigneur a dit que j'étais ivre, il y avait bien de quoi; on nous avait servi une seule cruche de bière qui était comme de l'eau. Il me fit donner cent coups de bâton, et prétendit être humain en ne me faisant pas garder ses porcs. Mais moi, qui ne voyais que par mon dos, j'ai juré de lui jouer un tour et j'ai tenu parole. Tu sais que le curé avait une fille, la joie de ses jours, la perle de la paroisse. L'image de la vierge, qui n'est pas mal belle dans notre église, pâlissait à côté d'elle, et si on allait à la messe pour le bon Dieu, on y allait aussi un peu pour elle. Il fallait la voir dans sa *katzeveika* et la tête couverte de son mouchoir, conduire la charette de son père, un cocher n'aurait pas mené mieux. Tout le monde la saluait de bon coeur, car si la rencontre d'un pope est de mauvais augure, celle de sa fille porte bonheur. Eh bien, le vautour a dévoré le pauvre oiseau.

— Dis-tu bien vrai? interrompit Miron.

— Que je rentre sous terre, si je mens, répondit Georges. Notre maître était garçon alors, et quand

il venait en congé de son régiment, il ne sortait pas de chez le curé auquel il en contait des siennes et faisait boire de son cru. Le père n'est pas mal ivrogne, à dire vrai, et notre maître lui allait bien, mais celui-ci au lieu de s'enivrer avec lui, le laissait s'endormir seul, pour s'occuper de sa fille. Je vais te dire comment j'ai su tout cela. Vois-tu ce hangar auprès de l'écurie, le hangar au foin? Il a deux portes, l'une qui donne dans les champs et l'autre sur la route. La fille du pope entrait par la première et notre maître par la seconde, ils s'en allaient de même sans être vus ni connus. Or, un soir que je m'étais aviné, je quittai l'écurie et m'allai coucher sur le foin dans le hangar. Heureusement que je m'étais blotti tout en haut et mes deux tourteraux sont restés à se becquetter en bas; j'ai tout vu et tout entendu. La pauvre fillette disait qu'elle était grosse et le monstre répondait: Cela se passera, j'ai quelque chose pour le faire passer; il paraît qu'il a fait passer la mère avec l'enfant.

— Est-ce bien possible? on la disait morte de la fièvre.

— Des contes! Est-ce qu'on meurt jamais de la fièvre, quand on est jeune et forte comme elle? mais qu'elle soit morte d'une chose ou d'une autre, lorsque je me suis vu à pied, j'ai été causer à l'oreille du pope. L'eau bout, et ce n'est pas moi qui la refroidirai.

Comme il achevait ces paroles, se dirigeant toujours vers la grand'route, il aperçut un chariot qui allait vers le village.

— Tiens, s'écria-t-il, je crois que c'est Jacques qui revient de la ville, c'est lui qui a dû porter la lettre à l'archevêque, il va nous conter du nouveau. Pressons le pas.

Quelques minutes après, les deux paysans abordaient Jacques, qui, en reconnaissant ses amis, sauta à bas de son chariot et se mit à marcher avec eux.

— As-tu porté la maudite lettre? demanda Georges.

— Elle est en lieu sûr, répondit Jacques, et notre maître attendra longtemps la réponse. Je l'ai jetée au fond du ravin qui longe la grand'route et je l'ai recouverte de terre et de cailloux afin qu'elle fasse des petits.

— Comment, tu as eu ce front? demanda Georges avec un sourire d'approbation.

— Et j'en ai fait bien d'autres répliqua Jacques. Dès que j'ai eu reçu les ordres et la lettre du seigneur, j'ai envoyé mon banbin chez le pape, lui faisant dire que j'étais chargé d'une lettre qui ne me paraissait pas devoir embellir sa soutane. Le pape me fit alors remettre une lettre de lui à l'archevêque, où il faisait notre maître plus noir que le goudron. Celle-là, je l'ai remise à son adresse; quant à

l'autre, je l'ai enterrée, et le père priera pour son repos.

— Bien fait, s'écrièrent à la fois Miron et Georges, mais que vas-tu dire au maître?

— Je lui rapporte un reçu de la chancellerie de l'archevêque; tiens, Georges, toi qui sais lire, lis.

Georges prit le papier des mains de Jacques et lut:

„Reçu de Jacques, fils Daniel, du *Sélo* Sérapino, une lettre pour monseigneur l'archevêque de Simbirks.

Le secrétaire, Bélokhwastof.

— Il m'avait donné d'abord un autre papier, reprit Jacques, où il était question du maître, mais je n'en ai pas voulu.

— Tu es un rusé compère, dit Miron, je ne t'aurais pas cru tant d'esprit.

— Le besoin aiguise l'esprit, frère.

— Et les griffes, s'écria Georges. Ah ça, y a-t-il du nouveau à la ville? Miron, que voilà, est venu me dire qu'il se passait là-bas quelque chose d'étrange.

— A la ville rien, mais à la campagne, cela chauffe, c'est à peine si j'ai pu arriver jusqu'ici, on m'arrêtait à chaque village et on m'en a conté de belles, mais un dire ne ressemble pas à l'autre. Il paraîtrait que les serfs des propriétaires vont de-

venir paysans de la Couronne, les paysans de l'État passeront aux apanages, et ceux-ci vont être libres.

— Et les libres vont être nobles, quoi? répliqua Miron. Ainsi, tu as tout embrouillé, il n'y a pas de sens dans ce que tu nous contes.

— C'est au moins comme ça que j'ai arrangé les choses dans mon cerveau depuis qu'on m'a laissé libre et que seul, j'ai pu récapituler à l'aise ce qui m'a été dit. Il est de fait qu'il y a des rassemblements, comme qui dirait des recensements dans les villages où j'ai passé, des cris et de la joie; et Patap, qui n'est pas un garçon bête, m'a dit qu'ils allaient ne plus être à la Couronne mais au tsar lui-même et à ses enfants. Là-dessus j'ai été parler au *sotzki*[1]) de l'endroit, et je lui ai demandé, puisqu'ils allaient changer de maître, ce que nous deviendrions nous autres? Il m'a répondu: — „Et vous aussi vous allez être à l'empereur;“ mais j'ai pensé qu'il nous flattait et qu'avant d'être à l'empereur, nous allions être à la Couronne.

— Je ne vous souhaite pas d'être à la Couronne, reprit Miron. Moi qui en suis, j'en sais quelque chose; mais je ne comprends pas pourquoi nous aurions à nous réjouir de passer à l'empereur: c'est rester sous le même bonnet.

— Toi, tu es gâté, reprit Jacques. Il y a bien

1) Chef d'un cent de paysans.

plus d'honneur à être à l'empereur lui-même qui est le maître de nos maîtres, ou simplement à la Couronne, que d'appartenir à un seigneur comme le nôtre.

— Tu lui en veux parce qu'il t'a battu; mais ne te voilà-t-il pas frais et dispos? les coups du maître c'est comme l'eau sur l'oie.

— Oui, je t'en souhaite des gouttes de ce calibre. Quand j'y pense, le frisson me parcourt tout le corps et je suis sûr qu'il m'a enlevé de mon dos au moins dix ans de vie.

— Bon débarras, Jacques; mais aussi c'était de ta faute: pourquoi ne lui as-tu pas rendu ses semences?

— Et où les aurais-je prises, si le bon Dieu ne m'en a pas donné?

— Mais au moins t'a-t-il prêté de quoi en faire venir, et les semailles étaient bonnes, quoi?

— C'eût été pécher que de dire le contraire.

— Eh bien, nous autres, quand la grêle ou la sécheresse nous prive de nos blés, il faut aller aux autorités pour demander des grains. On ne sait jamais si l'on en aura ou non: et lors même qu'on en donne, ils sont tout au plus bons à être jetés aux poules. Il faut restituer tout de même, et d'une fameuse qualité. — Et le recrutement? quelle peste, quel enfer! Vous amenez le bon numéro: on vous le retire des mains et on y ajoute une barre, ou une

croix qui vous fait enrôler; tandis que celui qui a tiré le mauvais numéro est déclaré nain, M. le recruteur étant un géant à qui l'autre aura graissé la patte. — S'agit-il de vous punir? on perd un temps infini en formalités inutiles, et les bâtons de l'État sont du même bois que les bâtons du maître. Et puis, vois-tu, un maître est un noble, et le *golova* est un égal; lors même qu'il aurait deux fois plus de galons sur son dos, ce n'en est pas moins un barbu comme nous autres.

— Voilà que tu défends notre maître, reprit Georges: ce n'est pas bien à toi, Miron.

— Je ne défends pas votre maître; s'il est aussi mauvais que vous le dites, il aura a répondre devant Dieu.

— Certainement que Dieu ne lui enverra pas le bonheur, reprit Jacques; et si là-haut il y a toutes les bonnes choses qu'on dit, il faudra une bien grosse marmite pour bouillir lui et ses péchés.

— Qu'il ait ou non à répondre devant Dieu, reprit Georges, je voudrais qu'auparavant il eût à comparaître devant les hommes, et cela devant des gaillards comme nous.

Comme il achevait ces mots, une clochette qui depuis quelque temps se faisait entendre sur la grande route, devint plus distincte. Bientôt trois chevaux attelés à une *britschka* tournèrent vers le village et, passant devant les trois paysans, se dirigèrent

vers la maison seigneuriale. C'étaient l'*ispravnik* et le *stanovi* qui venaient rendre visite à M. Gestokof.

Les trois paysans coururent après la britschka qui, après avoir déposé les voyageurs, se dirigeait au pas vers l'écurie. Ils aidèrent le cocher à dételer et à remiser les chevaux, puis ils l'entraînèrent au cabaret.

II.

Le tintement de la sonnette sur la grand'route avait mis en mouvement la maison seigneuriale de Sérapino. La fille de chambre de son côté, le valet du maître du sien s'étaient placés aux aguets pour distinguer les arrivants. Dès qu'on eut reconnu qu'une *britschka* se dirigeait vers le château, le domestique endossa sa livrée, le seigneur une redingote, et sa femme quitta le peignoir pour procéder à sa toilette. Les gens inutiles et mal mis, qui encombraient l'antichambre, furent renvoyés à l'office, le secrétaire emporta ses livres de compte, et les livres saints dans lesquels épelaient les bambins auxquels on apprenait à lire sous les yeux du maître, disparurent avec eux. Les torchons et les balais agirent simultanément et soulevèrent une poussière qui remplit toute l'antichambre. Mais les

préparatifs en restèrent là, dès qu'on eut reconnu que les visiteurs n'étaient autres que l'*ispravnik* et le *stanovoï*[1]). Le balai fut jeté dans un coin, le valet reprit un air tranquille, le seigneur passa dans le salon, et la maîtresse de la maison se remit au roman qu'elle n'avait interrompu qu'à regret, se contentant de jeter un châle sur son peignoir de toile rayée.

Le stanovoï, après être descendu de voiture, s'arrêta respectueusement dans la salle, l'ispravnik affronta seul l'entrée du salon, et, y voyant M. Gestokof dit de sa voix de stentor:

— Stepan Stepanovitsch, êtes-vous en pleine santé?

— André Markélotsch, soyez le bienvenu, répondit M. Gestokof; et, lui tendant la main gauche avec un air de protection, il l'attira sur le sopha, et s'assit lui-même dans le fauteuil qui le coudoyait.

— Vous devenez bien rare, lui dit-il.

— Je suis dans les affaires jusqu'au cou. Ce sont elles qui me retiennent, et ce sont elles qui m'amènent aujourd'hui chez vous.

— Comment, vrai, vous auriez quelque chose à m'apprendre?

— Quelque chose de grave et qui nous concerne tous, les nobles comme les fonctionnaires. J'ai

1) Employés de la police locale.

amené le stanovoï pour m'assister. Voulez-vous qu'il entre?

— Comment donc, je le vois toujours avec plaisir. Serguei Fëdorovitsch! cria-t-il, sans se déranger de son siége, mais de manière à être entendu de ce lui à qui il s'adressait, on vous prie d'entrer.

Le stanovoï parut, et, faisant autant de salutations que de pas, il se pressait contre le mur comme un homme gêné dans ses mouvements par la présence d'un supérieur. La politesse qu'observait M. Gestokof en lui parlant de joindre le nom de son père à son nom de baptême, ce qui en Russie constitue une attention délicate envers celui à qui l'on s'adresse, lui inspirait un respect dont il ne se départait jamais; et l'habitude qu'il avait de le bien régaler, chaque fois qu'il venait chez lui, lui imposait des égards qu'il n'avait garde d'observer envers des propriétaires plus fiers ou moins généreux.

— Plus près, s'il vous plaît, lui dit Gestokof, prenez place avec nous.

Serguei Fëdorovitsch s'inclina de nouveau et fit quelques pas en avant.

— Tout va-t-il selon vos souhaits? demanda-t-il avec un air bureaucratique à Gestokof; et, se courbant en signe de révérence, il occupa modestement le bord d'une chaise, entrelaçant ses doigts sur ses genoux.

— Pour en revenir donc à ce que j'avais à vous dire, reprit l'ispravnik...

En ce moment, madame Gestokof entra dans le salon, et les deux visiteurs se dressèrent debout à son aspect. Un rire de joie, durement saccadé, et qui ressemblait au hennissement d'un cheval, s'échappa de la poitrine de l'ispravnik. Il pencha aussitôt la tête, et, courbant son bras, fit gémir le plancher sous le bruit de ses talons; puis, avançant dans cette attitude prétentieuse vers la dame, il fit un gracieux glissé par lequel il préluda au baisemain. La maîtresse de la maison, suivant la mode du pays, l'embrassa sur la joue, qu'il lui tendait complaisamment. Ayant à reculons regagné sa place, il fit rentrer son menton dans le large collier plissé qui lui servait de cravate, imprima à ses yeux un mouvement ascendant, fit prendre à son visage l'expression du recueillement, et s'écria enfin:

— Je ne sais si je dois continuer en présence de Maria Karpovna. Le sujet qui nous amène n'est pas très-rassurant, et je craindrais que madame ne s'inquiétât.

— Je m'inquiéterais bien plus, répondit madame Gestokof, si vous deviez me cacher ce que vous annoncez avec tant de mystère.

— En ce cas, je me décide, répondit l'ispravnik. Le Seigneur-empereur vient d'ordonner que 200,000 paysans de l'État passent dans ses propriétés pri-

vées. Nous craignons fort que cette disposition ne serve de prétexte à des troubles. Les esprits sont irrités, des malveillants répandent des bruits faux, et, commentant la nouvelle à leur manière, poussent les paysans à la rébellion. Des incendies ont éclaté dans différents endroits, sans qu'on sache si ce sont des Polonais ou des hérétiques qui en sont les auteurs. Des propriétaires, dans des gouvernements voisins, ont payé de leur vie le désir de maintenir l'ordre. Bien certainement l'oukase impérial ne passera pas sans complications. Nous avons naturellement pensé à vous, Stepan Stepanovitsch, non pas que vos serfs soient mutins ou que votre régime soit rigoureux, mais on ne saurait être assez prudent dans les circonstances actuelles, et nous avons cru de notre devoir de vous avertir de ce qui se prépare, afin que vous soyez sur vos gardes.

— Cessez donc, André Markélotsch, qu'ai-je à craindre, répondit Gestokof, mes serfs sont faits au frein, et je n'ai recours à des moyens de rigueur que lorsque les circonstances l'exigent impérieusement. Je voudrais bien voir qu'un seul d'eux bougeât, je saurais bien le faire rentrer dans l'ordre. Le premier qui remuera payera pour les autres. N'est-ce pas là la seule bonne *politique*, Serguei Fédorovitsch? demanda Gestokof en s'adressant au stanovoï.

Celui-ci avalait son troisième verre du vin de Madère qu'on venait de servir en attendant, et le

trouvait si bon que le raisonnement de Gestokof lui parut excellent.

— C'est la vraie vérité, répondit-il, il n'y a de bons maîtres que les maîtres sévères.

— Pourtant, j'oserai vous faire observer, Stepan Stepanovitsch, reprit l'ispravnik, qu'il devient de jour en jour plus difficile de punir les serfs de sa propre autorité, le gouvernement cherche de plus en plus à limiter sur ce point le pouvoir des nobles.

— Qui vous le fait supposer? demanda Gestokof.

— De nouveaux règlements l'interdisent formellement.

— Où les avez-vous vus?

— Dans un des suppléments au *Swod*.

— Vous autres, messieurs les fonctionnaires publics, répondit Gestokof avec aigreur, vous faites des lois à votre guise. Rassurez-vous, rien de pareil n'a été prescrit et ne saurait l'être. C'est inadmissible. C'est nous qui nourrissons nos gens, c'est à nous à les punir quand ils manquent à leurs devoirs. Le droit de les juger n'appartient qu'à nous.

Ayant dit ces mots, Gestokof fit retentir un sifflet allongé auquel accourut un valet.

— Qu'on fasse venir le bailli, s'écria-t-il.

— Que voulez-vous faire? demanda l'ispravnik; de grâce, ne vous laissez pas aller à quelque emportement.

Cette recommandation irrita Gestokof au lieu de l'appaiser. C'était un de ces naturels rétifs et opiniâtres qu'un conseil révolte et qui croient faire preuve de caractère en agissant en toute chose à leur tête. Voyant ses droits et son autorité contestés, il voulut donner une preuve de son pouvoir.

Le bailli entra, et, après avoir salué un à un chacun des assistants, il posa magistralement la main sur sa poitrine, et, en preuve de soumission, se tint accolé à la porte.

— Tout est-il dans l'ordre? demanda Gestokof.

— On est rentré des champs, répondit le bailli.

André a été travailler à la terre du curé sans mon autorisation?

— Oui, seigneur.

— J'avais retiré tout secours à ce vieux bavard, c'est une désobéissance flagrante. Qu'on l'amène sur-le-champ et qu'on le fustige.

Le bailli allait se retirer, mais l'ispravnik le retint par un geste.

— Pensez donc à ce que vous allez faire, dit-il à Gestokof. Le moment serait mal choisi!

— Je tiens à vous prouver, que nous avons le droit de battre quiconque nous désobéit.

— Je vous l'accorde... Vous m'avez mal compris, je n'ai voulu que vous recommander la douceur pour le présent. De grâce, retirez votre ordre.

— Des bâtons! cria Gestokof d'une voix de tonnerre, et le bailli courut plutôt qu'il ne marcha.

L'ispravnik implora d'un regard l'intercession de madame Gestokof: celle-ci resta muette et impassible. Il reporta alors ses regards sur le stanovoï, lui faisant signe d'intervenir; mais madame Gestokof en s'adressant à ce dernier, lui dit:

— Vous ne prenez rien?

Le rustique fonctionnaire noya son embarras dans un verre plein de madère.

M. Gestokof passa dans la salle, dont les fenêtres donnaient sur la cour, et se fit apporter une pipe qu'il fuma à grandes bouffées. Il exhalait son impatience en poussant devant lui la fumée et lui faisant décrire des anneaux et des spirales qui s'entrelaçaient en se rencontrant, et se dissipaient en se confondant. Il suivait des yeux ce qui se passait dans la cour. Il vit ses valets courir à toutes jambes, et le bailli revenir bientôt avec deux hommes, portant deux faisceaux de bâtons encore garnis d'écorce.

On ne trouva pas André à la maison, et sa femme ne put donner sur lui aucun renseignement. Il était au cabaret avec Georges et Miron; apprenant le motif pour lequel on le cherchait, il prit la fuite et alla, par un long détour, à travers les champs, se réfugier chez le pope.

— Sois sans inquiétude, mon fils, lui dit le vénérable prêtre. Si tu n'as commis d'autre crime que de travailler au champ d'un serviteur de Dieu, il ne t'en arrivera aucun mal; et dussé-je, pour te dérober à notre persécuteur, te cacher sous l'autel de l'église, je le ferai.

Gestokof pestait et jurait de ce qu'on n'amenait pas le coupable, car il se faisait déjà tard, lorsqu'on vint lui apprendre qu'André s'était réfugié chez le pope, et que celui-ci refusait de le livrer.

— Qu'on l'en arrache de force! s'écria-t-il. Je voudrais bien voir comment ce vieil ivrogne m'empêcherait de rendre la justice sur mes terres.

L'ispravnik, voyant que les affaires tournaient au sérieux, prit le stanovoï par le bras, et, le poussant devant lui, le conduisit dans la salle où leur hôte se livrait à une rage désespérée.

— Ce n'est pas tout, dit-il à son compagnon, en se dirigeant vers la porte, que de trouver bons les mets et les vins de Stépan Stépanotsch, il faut l'empêcher de perdre la tête. Nous sommes venus ici pour le servir et non pour lui attirer une mauvaise affaire.

— Arrêtez, dit-il à Gestokof, lorsqu'ils furent en sa présence. L'affaire se complique. Dans les termes où vous vous trouvez avec le curé, la violence mettrait les torts de votre côté. En tout autre temps, je n'aurais pas contrarié vos volontés, mais ajourd'hui

la sévérité serait de la témérité. Ajournez votre colère. Croyez que l'amitié seule me fait parler de la sorte.

— Je crois que l'avis de M. l'ispravnik est sage, ajouta le stanovoï. Il y a une fermentation dans les esprits qu'il ne faut pas braver.

— Vous êtes tous des poltrons, répondit Gestokof, vous m'abandonnez au lieu de me soutenir. Vous voyez partout des révoltes. S'il en était ainsi, il faudrait les étouffer dans leur germe. Vous connaissez mal cette populace; quand on lui cède un doigt, elle s'empare du bras. Vous le voyez, mon autorité est méconnue, ce barbu de pope me brave et me raille. Au lieu de me faire la leçon, assistez-moi, suivez-moi chez le curé.

Le stanovoï allait se rendre à cette invitation, mais l'ispravnik lui fit signe de rester et accompagna seul le maître du logis, espérant le calmer par sa présence.

Lorsque Gestokoff s'approcha de la chaumière du pope, son bailli et son domestique se mirent, en le voyant, à frapper plus fort à la porte; leur maître leur fit signe de lui céder la place, et, suivi de l'ispravnik, il monta les cinq marches qui conduisaient à la chaumière et frappa en s'annonçant. Aussitôt la porte s'ouvrit, le curé parut sur le seuil et introduisit ses hôtes, puis il referma le verrou

sur eux et les pria de s'asseoir; mais Gestokof debout et rouge de colère, s'écria:

— *Batka* (père), tu retiens un de mes hommes, tu vas me dire où il est caché, ou bien tu auras à en répondre devant les tribunaux.

— Je ne crains pas les tribunaux, et je désire que vous n'ayez pas plus que moi sujet de les craindre. Cet homme qu'a-t-il fait?

— Il m'a désobéi.

— En quoi?

— Qu'importe! Ai-je des comptes à te rendre, et es-tu mon juge?

— L'affaire me concerne; c'est pour moi qu'André s'est dévoué, et il y aurait faiblesse de ma part à le laisser punir sans le défendre. Il a travaillé à mon champ: est-ce un crime?

— Je le lui avais défendu.

— Et pourquoi? Ai-je failli à mon devoir? ai-je refusé à quelqu'un le baptême ou la messe de morts? quel jour n'ai-je pas officié? Mon église, ma maison ont-elles été fermées aux fidèles? N'ai-je pas eu des conseils et des prières pour tous ceux qui sont venus m'en demander?

— Vous feriez aussi bien de garder vos conseils pour vous.

— Je comprends; mon sermon vous a déplu parce qu'il a frappé juste. Vous avez porté plainte, attendez-en l'issue, mais ne vous faites pas juge

vous-même. Parce que j'ai prêché, ainsi que mon devoir et ma conscience me le commandaient, vous voulez laisser mon champ en friche et me faire mourir de faim; mais vos paysans, paroissiens comme vous, et qui croient en Dieu autrement que vous, ont pensé que c'était mal payer mes services que d'abandonner sans culture le terrain qui me fait vivre. Entre eux et vous, qui donc est le plus coupable?

— Je ne suis pas ici pour entendre un nouveau sermon, je n'ai que faire de vos discours. Rendez-moi André, répondit Gestokof cessant ainsi de tutoyer le curé, et comme forcé malgré lui à le respecter.

Après ces mots, il se dirigea vers l'autre pièce, dans laquelle il supposait qu'André était caché; mais le pope, l'arrêtant d'un bras fort, lui dit:

— Vous avez violé ma demeure, vous allez m'entendre jusqu'au bout.

Gestokof essaya d'échapper à l'étreinte, mais la main du prêtre enserrait son bras comme dans un anneau de fer, et il y avait dans les yeux de celui-ci une telle expression de force et de dignité que Gestokof se troubla et recula. Profitant de ce moment, le prêtre le conduisit au banc qui longeait le mur et le contraignit à s'asseoir. Il était grand et sec. Sa barbe, peu fournie, ne le déparait pas, et ses longs cheveux blancs, épars sur ses épaules,

commandaient la vénération. Ses yeux brillaient d'une colère d'autant plus imposante qu'elle avait été plus longtemps contenue. Ses bras longs et décharnés étaient menaçants, et Gestokof obéissait malgré lui à l'autorité qu'il avait jusqu'ici méconnue. La présence de l'ispravnik animait le prêtre autant qu'elle commençait à intimider Gestokof. Celui-ci s'assit.

— Il y a quelque temps, Stépan Stépanotsch, lui dit le curé, que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous. Jadis vous m'honoriez de vos visites et de vos entretiens; aujourd'hui vous me fuyez. Pourquoi? J'ai pourtant continué de vivre selon la loi de notre Seigneur, je me suis même défait d'un vice qui m'a coûté cher, vous le savez: je ne bois plus, ce qui fait que j'ai l'oeil à tout. Je n'ai aucun tort envers vous, en auriez-vous vis-à-vis de moi? J'ai entendu dire qu'on pardonnait plus facilement les torts d'autrui qu'on n'oubliait les siens propres, et la haine que vous me portez me fait croire que vous avez de grands reproches à vous faire. Je souhaite que cela soit vrai, car cela prouverait que vous avez des remords, et des remords au repentir la voie est facile pour un coeur qui n'est pas entièrement perverti. Cependant depuis que je ne vous vois presque plus, comment avez-vous vécu? Vous vous êtes marié, c'était bien; mais vous êtes-vous rangé? Non, votre sévérité, que je parvenais jadis à modérer par

mes conseils, a dégénéré en cruauté, et remplit de plaintes non-seulement la paroisse, mais le canton tout entier.

— Laissez moi le soin de mes affaires, s'écria Gestokof revenant de sa surprise, et veillez aux vôtres. Votre intervention ne fait que révolter mes paysans. Prenez garde: vous dépassez votre pouvoir, et vos chefs...

— Puissiez-vous comparaître un jour devant Dieu, avec le front serein que je porterai devant mes chefs quand il leur plaira de m'appeler.

— Votre autorité n'a rien à démêler avec la mienne, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus retenir davantage le paysan que ma justice réclame.

— Vous le livrer pour le martyriser? jamais!

— Et comment pouvez-vous m'empêcher d'user de mes droits? le pouvoir me donnera raison contre vous. Encore une fois, livrez-le-moi. En disant ces mots, il chercha des yeux l'approbation et l'appui de l'ispravnik, mais celui-ci resta muet et impassible.

Gestokof se leva de nouveau et marcha vers la pièce voisine; le curé, qui, tout en parlant, avait vu André fuir à travers les champs, le laissa faire. Gestokof poussa la porte d'un air de triomphe, la fenêtre ouverte lui dit qu'André s'était échappé; il

regarda dans les champs et ne vit personne: ses serviteurs, sûrs de tenir leur proie, s'étaient blottis sur le seuil de la porte et n'avaient rien vu. En reportant ses yeux sur la pièce où il se trouvait, Gestokof vit suspendus au mur le *saraphan et la douschégreïka*[1]) de la fille du pope. A cette vue, il recula de quelques pas et sa main se porta à son front, puis à ses yeux, non pour les essuyer, car ils étaient secs, ou pour mieux voir, car il ne voyait que trop bien, mais pour recueillir ses idées que cette vue venait de bouleverser. S'arrachant aussitôt au trouble qui le gagnait, il revint sur ses pas.

Le curé, qui se doutait de ce qui se passait dans l'âme de Gestokof, fixa sur lui des yeux où se peignait la souffrance et la haine:

— Vous avez, lui dit-il, retrouvé votre homme, me ferez-vous retrouver ma fille?

— Votre fille? s'écria Gestokof, abasourdi par cette question, votre fille, vous savez bien qu'elle est morte!

— Hélas! je ne le sais que trop, répondit le vieillard, mais savez-vous qui me l'a perdue?

Et comme il ne recevait pas de réponse, Gestokof le regardant d'un air effaré, et l'ispravnik

1) Espèce de robe sans manches, et pelisse courte dont le nom veut dire *chaude à l'âme*.

ouvrant de grands yeux de surprise, le curé continua:

— C'est vous, qui me l'avez ravie!

Cette exclamation foudroya le châtelain, qui reprit cependant:

— Vieillard, votre cerveau s'en va; n'est-ce pas moi, au contraire, qui ai aimé votre fille?

— Oui, tu ne l'as que trop aimé, tant qu'elle servait ta volupté, répondit le curé, tutoyant à son tour; mais lorsqu'elle devint pour toi un fardeau et un réproche, comment t'en es-tu débarrassé?

Cette question si directe fit perdre à Gestokof toute sa contenance. Ses yeux s'ouvraient et se détournaient successivement sous l'influence du regard qu'attachait sur lui le vieillard, dont les cheveux mêmes semblaient se mouvoir et parler. Il y avait, en effet, quelque chose de terrible dans ce père redemandant sa fille à celui même qui l'avait séduite.

— Moi, moi, balbutia Gestokof, de quoi m'accusez-vous donc?

— De quoi? et tu oses me le demander? Tu as donc cru que ton crime resterait inconnu? Malheureux! Mais tu ne sais donc pas, qu'il y a des crimes que les murs et l'air révèlent! Parce que tu étais noble et moi pope, tu as cru pouvoir porter impunément la main sur ma fille.

Et la main du prêtre se portait sur Gestokof;

mais celui-ci échappa comme un serpent, et, poussant devant lui la porte, sortit de la chaumière.

— Va, tu n'échapperas pas à la colère divine! lui cria le curé.

Gestokof, la tête basse et l'air hagard, passa devant son intendant et son valet, sans s'apercevoir de leur présence. L'ispravnik le suivit à distance; stupéfait de tout ce qu'il venait d'entendre, il pensa que sa présence ne pouvait que gêner Gestokof et se décida à partir, sans prendre congé de lui. Il arracha le stanovoï au sommeil auquel ce digne fonctionnaire s'était laissé aller sur un siège dans la salle, remonta dans sa britschka et repartit pour Simbirsk.

III.

Le village de Sérapino était en émoi. La nouvelle qu'André se dérobait à la peine qui le menaçait, qu'on le cherchait en vain, avait mis sur pied tous les paysans. C'était la première fois que Gestokof rencontrait de la résistance, et dans les révoltes, il n'y a que le premier pas qui coûte. Tous désiraient ardemment voir sa victime lui échapper. L'attrait de la nouveauté s'unissait au sentiment de l'injustice et à l'éveil de l'indépendance.

Les mêmes voeux animaient tous les yeux et enthousiasmaient toutes les âmes. Les femmes mêmes participaient au mouvement. Elles venaient de quitter leurs foyers et s'étaient placées au seuil de leurs portes.

Lorsqu'on vit André accourir à travers les champs, ou alla à sa rencontre, on l'entoura avec une joyeuse curiosité. En deux mots, il eut raconté ce qui venait de se passer à la maison du pope, et comment pour tirer celui-ci d'embarras, il avait sauté par la fenêtre.

Bientôt, on vit le propriétaire rentrer dans le château, la tête penchée et l'air pensif; on en conçut de la joie, et les domestiques qui le suivaient furent salués par des rires ironiques.

Il se faisait tard. Les portes de la cour seigneuriale fermèrent, et un paysan fut placé en sentinelle dans l'intérieur, avec un immense chaudron qui lui servait à donner l'alarme.

Avant de se séparer, Georges crut devoir adresser aux paysans quelques mots propres à les éclairer sur la position présente. Comme c'était lui qui avait le plus longtemps conversé avec le cocher de l'ispravnik, on s'apprêta à l'écouter avec recueillement.

— Femmes, dit-il, rentrez chez vous, vous n'avez rien à voir ici.

Mais elles poussèrent toutes à la fois un cri qui demandait à rester.

— Non, non, allez, leur dirent les maris, vous êtes toutes pour le maître.

Et les prenant par les bras, ils les éloignèrent de la place.

Quand elles furent parties, Georges reprit:

— *Garçons*, il s'agit de faire voir que vous avez de l'esprit.

Une sourde rumeur d'affirmation répondit à cette apostrophe flatteuse. Les têtes s'agitèrent confusément; se serrant les uns près des autres, les jeunes gens placèrent leurs bonnets de travers, ce qui annonçait de la résolution, et les plus âgés se passèrent les doigts dans la barbe, avec un air de recueillement et d'attente.

Georges continua:

— Sa Majesté l'empereur veut de vous pour ses paysans. Cela vous agrée-t-il?

— Dam! cela ne peut pas être pis que cela n'est répliqua le plus vieux de la foule.

— Mais votre maître, reprit Georges, ne voudra pas se séparer de vous.

Il aime nos femmes, répondit une voix; mais nous ne l'aimons pas, nous autres, et il faudra bien qu'il fasse la volonté du tzar.

— Et vous devez prêter main-forte au tzar, fit Georges.

— C'est bien de l'honneur pour nous, — cela va sans dire, — pourquoi pas? — Nous ne nous laisserons pas prier longtemps, cria-t-on confusément.

— En ce cas, continua le harangueur, si l'on vient réclamer André, que ferez-vous?

— Nous ferons résistance, — nous ne le lâcherons pas.

— C'est bien parlé, s'écria Georges. Et si le *barine* [1]) fait comme ses pareils, s'il met le feu à ses bâtisses, pour faire perdre le goût au tzar d'acquérir son bien, que ferez-vous?

— On ne peut pas savoir, fit l'un.

— Oui, en ce cas, que ferons-nous? demanda un autre.

Il faudra l'éteindre, s'écria un troisième.

— Voyons, frère Georges, reprit un vieillard, toi qui es un malin, qu'avons-nous à faire?

— Écoutez, mes enfants, dit Georges en entraînant la foule vers le village; il n'y a pas de danger que Stépan Stépanotsch mette le feu à sa maison. Il ne voudra pas se ruiner de ses propres mains. Si donc il n'allume que quelque hangar, le mal ne sera pas grand, et qu'on laisse ou qu'on ne laisse pas brûler, la chose revient au même. Que chacun donc fasse ce qu'il lui plaira, pour ma part je ne me mêle de rien. Mon sort est jeté, j'aime mieux

1) Le maître.

être soldat que paysan, tant je tiens à être à Sa Majesté. Si chacun de vous en pense autant, vous ne serez pas longtemps sous la patte de Stépan Stépanotsch.

— Nous sommes tous de ton avis.

— C'est-à-dire que nous éteignons.

— Que nous n'éteignons pas, reprirent d'autres.

— Vous n'éteindrez pas, répliqua Georges en s'avisant, et, pour ne pas attirer de soupçons sur vous, rentrez.

Comme chacun s'acheminait vers sa demeure, Georges prit André à l'écart et lui parla à voix basse. On voyait qu'ils machinaient quelque chose. Ils rôdèrent longtemps et s'arrêtèrent devant la grange qui est la plus éloignée du village.

IV.

Gestokof était du petit nombre de ceux qui méritent leur nom. Le sien veut dire cruel. Il l'était par habitude autant que par goût, par principe autant que par caractère. Il était cruel, parce qu'il voyait de la dignité à être sévère, et qu'entre la sévérité et la cruauté, il n'y a qu'un pas qu'on franchit facilement quand tout vous y pousse et quand le poids que vous sentez peser sur vous même vous oblige

à le rejeter sur d'autres, pour obéir à cette loi d'oppression qui est l'unique ressort de la machine russe. Il ne s'inquiétait pas des plaintes qu'il excitait contre lui, et pensait qu'entre le mécontentement et la résistance, il y avait pour des serfs un espace infranchissable. Il ne croyait pas outrepasser ses droits en honorant de ses faveurs les paysannes les moins laides, et supposait n'avoir fait qu'un acte de gentilhomme en séduisant la fille du pope. L'imprécation de celui-ci l'avait surpris au point de ne pas laisser en lui place à la colère, et quant aux regrets, il n'en avait qu'un imperceptible reflet.

— Ne valait-il pas mieux, se disait-il, qu'elle fût la maîtresse d'un noble que la femme de quelque sale ecclésiastique? Elle ne prétendait pas m'épouser en cédant à mes voeux, elle n'obéissait qu'à l'amour qu'elle n'aurait pas connu avec un autre. Quel mal y a-t-il à détruire un être qui n'est pas vivant, et qui n'aurait pu, en venant au monde, que causer le malheur de sa mère et des embarras sans fin à son père? Entre le déshonneur et ce que, sans raison, on nomme un crime, y avait-il à balancer? La mère est morte; mais n'est-ce pas par un effet indépendant de ma volonté? et qui peut répondre que le même sort ne l'eût pas atteinte avec un autre?

Il cherchait à se consoler ainsi en rentrant chez lui, mais la voix du curé résonnait encore à ses

oreilles, et son imagination, irritée par ses débauches et les émotions de la journée, lui retraçait la stature osseuse du curé comme un squelette hideux qui criait vengeance. Il précipita ses pas, comme pour échapper aux ombres de la nuit qui s'étendaient sur la plaine. Rentré chez lui, il reprit courage, se reprocha d'avoir manqué d'énergie, et se promit de prendre sa revanche au plus tôt. Il comprit qu'il fallait éloigner le pope à tout prix, que sa présence ne serait jamais qu'une source de troubles et de désordres, un reproche incessant de son crime dont la connaissance donnait au prêtre une supériorité irrésistible sur lui. Pour obtenir ce résultat sans délai, il résolut de se rendre lui-même auprès de l'archevêque, et ordonna aussitôt de faire les apprêts de son voyage pour le lendemain matin.

Dès la pointe du jour, sa voiture attelée l'attendait à la porte. Il y monta avec sa femme suivi de son valet, et se dirigea vers la grande route. Au moment où il en approchait, le domestique qui était placé sur le siége se retourna, et s'écria avec anxiété:

— Mon maître, le feu est à la grange!

Gestokof fit arrêter et marcha seul à pied vers le lieu de l'incendie. Une foule de paysans entouraient le bâtiment, et contemplaient dans la plus parfaite inactivité les progrès du feu. Gestokof leur cria de mettre la main pour éteindre. Il se fit bien un mou-

vement dans le groupe, mais personne ne s'avança: les uns souriaient malicieusement, et les autres se frottaient la tête avec une expression qui, cette fois, n'avait pas sa bêtise accoutumée. Un juron du maître, suivi d'une injonction impérative, les fit cependant sortir de leur inactivité; ils procédèrent à l'oeuvre, mais avec une nonchalance indifférente. Ils regardèrent ce que faisait Georges qui, cédant d'abord à l'influence magique des paroles du seigneur, avait fait quelques pas vers le feu, mais se voyant le point de mire des autres, il prit une autre direction.

André seul était resté immobile à sa place; sa pâleur indiquait qu'il s'attendait à un événement quelconque, et ses yeux erraient incertains, lorsque le cri du maître: — Et toi, que fais-tu là? lui fit retourner légèrement la tête; mais ses yeux ne firent qu'effleurer Gestokof, et se reportèrent aussitôt vers le sol.

Encouragé par son premier succès, et voulant le clore dignement, Gestokof fit quelques pas vers André, et lui dit:

— C'est à toi que je parle.

André regarda de nouveau son maître, le bonnet sur la tête; son air exprimait un sourire demi-fauve et demi-ironique qui ne se rencontre que dans le serf peu habitué à la désobéissance.

— Vas-tu éteindre le feu? lui cria Gestokof en lui assénant un violent coup de poing qui devait

être décisif. Il le fut en effet, mais dans le sens opposé à celui qu'en attendait Gestokof.

D'une main, André fit voler son bonnet en l'air, — présage et expression du débordement de sa rage trop longtemps comprimée, un juron partit à son tour de ses lèvres, mais il venait du coeur, il était rauque et féroce. De son autre main, il prit son maître au milieu du corps, et le souleva en l'air.

— Dans le feu, cria Georges qui suivait de l'oeil toute cette scène.

— Dans le feu, répétèrent tous les assistants reculant de quelques pas; ils laissèrent ainsi libre le foyer de l'incendie qui, secondé par le vent, avait embrasé tout le hangar dont le chaume et le bois projetaient des étincelles et des débris.

André ne fit qu'étendre le bras: Gestokof était allé tomber comme un sac au milieu des flammes. Il fit un effort pour se relever, mais les paysans le saisirent par les pieds et le repoussèrent dans la fournaise.

— C'est ton chemin, s'écrièrent-ils tous d'une voix qui ébranla l'air et, le poussant sur les flammes, parut les raviver, car aussitôt elles redoublèrent de violence et engloutirent leur nouvelle proie.

— Grâce au ciel, nous en voilà débarrassés! cria-t-on de toutes parts.

— Ce n'est pas tout, dit Georges, il faut que la

femelle aille rejoindre son mâle. Ils grilleront mieux en compagnie.

Aussitôt toute cette foule se dirigea d'un pas lourd et précipité vers la calèche qui stationnait toujours à la même place.

Cependant le valet de Gestokof était descendu de son siège et, appréhendant plutôt que voyant ce qui se passait, il invita sa maîtresse à quitter la voiture. Celle-ci, pâle et tremblante, attendait le retour de son mari dont l'absence se prolongeait. Le domestique avait dételé un des chevaux, soit pour aller demander main-forte au château, soit pour se sauver, en cas de besoin. Lorsqu'il vit la foule, sans le seigneur, accourir vers la calèche, hurlant et menaçant, il comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre; prenant sa maîtresse dans ses bras, il la plaça sur le cheval, monta derrière elle et partit au galop. Les paysans, voyant échapper leur proie, crièrent plus fort; mais Georges leur dit:

A cheval, et en route!

On lui obéit avec élan, et le valet n'était pas encore hors de vue, avec son fardeau, qu'une dizaine de paysans, armés les uns de fourches, les autres de haches, couraient à bride abattue à la poursuite de madame Gestokof et de son valet. Mais le cheval du maître gagnait de plus en plus de l'avance sur les chevaux maigres et petits des paysans. L'em-

pressement de ceux-ci se ralentit à mesure que leur nombre diminua, et, à quelques verstes de là, il n'y avait plus que Georges, Jacques et André qui continuassent leur poursuite.

Ils restèrent en vue de leur proie pendant une vingtaine de verstes, mais elle disparut bientôt et ils se virent forcés de revenir sur leurs pas. En attendant, le valet, se supposant toujours poursuivi, continua sa route de la même allure jusqu'à la ville. Le cheval s'abattit à leur arrivée, et le domestique, se tenant à peine sur ses jambes, porta dans ses bras sa maîtresse qui était restée évanouie tout le long de la route. Brisée et contusionnée, elle fut déposée pour morte dans un hôtel, et y fit, en effet, une maladie grave qui dura plusieurs mois.

V.

La victoire une fois remportée, on se pressa d'en jouir, sans songer à l'utiliser. L'excitation qui suivit naturellement ce coup de main, agitait les passions et faisait taire le raisonnement.

Soit que les paysans n'eussent pas le sentiment du crime qu'ils venaient de commettre, soit que les cruautés de Gestokof leur fissent regarder ce meurtre

comme un acte de justice, aucun d'eux ne s'inquiéta de l'avenir.

Ils se répandirent en foule dans le domaine de leurs maîtres ; sous l'empire de la première exaspération, ils commirent quelques dégâts dans le jardin et quelques excès dans le château, dont ils prirent possession, sans que les valets songeassent à le leur disputer.

Ils s'installèrent dans les appartements, et il était plaisant de les voir examiner avec une stupide curiosité tous les objets, les toucher et les remettre à leur place, sans songer à les emporter, soit qu'ils n'en connussent pas l'usage, soit qu'ils respectassent la propriété d'autrui. Ils s'étendirent sur les meubles, soulevèrent les housses, palpèrent les étoffes, et étaient ravis autant qu'étonnés de traiter ainsi toutes ces choses dont ils n'osaient jadis s'approcher, et qui ajoutaient au prestige que leur maître exerçait sur eux.

Mais toutes ces singeries de maîtres, par lesquelles se révèle d'abord le sentiment d'une indépendance à peine conquise, ne défrayèrent pas longtemps l'enjouement des conquérants. Ils passèrent à des réjouissances plus conformes à leurs goûts. Ils descendirent dans la cave et se mirent à déguster les vins ; mais, à part quelques bouteilles d'eau-de-vie, ils ne trouvèrent rien qui flattât leur palais, et dédaignèrent les vins de France qui constituaient

la majeure partie des approvisionnements de Gestokof.

Ce fut alors seulement que l'idée de compléter leurs vengeances leur vint à l'esprit; les valets s'étant tous dispersés, n'excitaient pas les animosités par leur présence. L'intendant fut le premier désigné aux représailles.

Georges s'installa sur un tonneau pour procéder au jugement des complices du maître; deux autres paysans vinrent l'assister dans cette fonction. On amena devant eux le postillon qui se promenait insouciant, et ne songeait pas à fuir. Il se présenta d'un air mutin et railleur.

— As-tu eu connaissance des déréglements de ton maître? lui demanda Georges.

— La conduite de mon maître ne me regardait pas plus qu'elle ne vous regarde.

Une tape fut la punition de cette réponse.

— Tu as fais le métier de mouchard, s'écria un des juges.

— J'ai fait tout ce qui m'a été ordonné.

— Nous allons t'apprendre à trahir les tiens.

Les juges se concertaient sur peine qu'on infligerait au postillon, lorsque entra le pope.

Le bailli, craignant pour ses jours, était allé réclamer sa protection, et le vénérable prêtre, après lui avoir dit qu'il le défendrait des paysans comme

il avait défendu ceux-ci de leur maître, l'enferma chez lui et se rendit au château.

Il représenta aux révoltés que ce qu'ils venaient de faire était une crime impie; que si Dieu ne les en avait pas préservés, il fallait au moins respecter la propriété du maître. Il les invita à mettre un terme à leurs excès et à se retirer paisiblement chez eux.

Sa parole eut de l'effet sur les révoltés.

— Ecoutons le père, dirent les plus sages, il nous veut du bien et en sait plus long que nous, son conseil doit être prudent.

On vida le château, le pope le fit fermer et emporta les clefs chez lui.

Le lendemain, des chariots de poste amenèrent une compagnie de soldats qui cerna le village. Tous les paysans furent convoqués dans la cour du *starosta,* et là un tribunal militaire fut installé. L'interrogatoire ne dura que quelques minutes. Des coups de bâton forcèrent Georges à se départir de son système de justification, qui consistait à accuser Gestokof d'avoir fait mettre le feu à sa grange. Il s'avoua l'auteur de l'incendie, de complicité avec André.

Georges, André, Jacques et deux autres paysans furent condamnés à être fusillés. On leur banda les

yeux, et cinq minutes après, les cinq cadavres gisaient dans un coin de la cour. Presque tous les autres furent fustigés et une grande partie expédiée en Sibérie.

Le pope fut appelé devant le consistoire, qui le disculpa et le plaça dans une autre paroisse.

Madame Gestokof ne se remit de sa maladie qu'au bout de quelques mois et se garda de revenir habiter Sérapino.

LE SAÏSCHNIK[1].

Bronine, à son retour de l'étranger, aimait à flaner à Saint-Pétersbourg. C'est une habitude qu'il avait apportée de Paris, cette capitale des flaneurs. Il laissait les quais de la Néva et la *Perspective* aux hautes classes sur lesquelles il n'y a guère d'observations neuves à faire, et s'enfonçait dans des rues moins brillantes mais plus animées, telles que celle des *Pois* ou de l'*Assomption*.

Un soir d'été, que la chaleur venait de tomber et qu'il promettait de faire clair et beau pendant une grande partie de la nuit, Bronine s'était porté sur les quais de la Fontanka. Des barques et des bateaux chétifs et grossiers, qui rappelaient les temps primitifs des Slaves, se pressaient dans la petite rivière qu'enfermaient de magnifiques, mais tristes, rives de granit. L'ostentation de Catherine avait fait là une cage dorée à la misère. L'air rébarbatif de paysans

1) Marchand de pains en plein vent.

en haillons prouvait qu'ils arrivaient du gouvernement de Saint-Pétersbourg, le plus malheureux de tous: leurs maîtres avides, au lieu de les laisser profiter de la proximité de la capitale, n'en retirent des avantages que pour eux-mêmes, et les exténuent de travail. Ils étaient occupés à décharger leurs cargaisons d'oeufs, de chanvre, et de briques, ou à dévorer des ognons crus et une espèce de gruau appelé *talokno,* fait avec de l'avoine broyée et qu'ils mangeaient dans des plats en bois avec des cuillers de même matière. Le son de ces ustensiles était aussi triste que l'aspect de ces figures. Quelques marchands, gras et criards, surveillaient le débarquement des marchandises qui leur étaient destinées, et des *garadovoï* (sous-officiers de police), échauffés par la chaleur et le vin, guettaient l'occasion de s'emparer de quelque chose, en pressurant les nouveaux arrivants. Des deux côtés de la rivière, des maisons fraichement badigeonnées, par ordre supérieur, de blanc, de jaune et de vert pâle, toutes de la même hauteur, contrastaient avec la hideuse saleté de leur intérieur.

Bronine pressa le pas pour s'arracher à ce spectacle qui attristait son coeur généreux et patriotique. Arrivé au pont de Sémenovsky, il tourna pour le traverser; là le mouvement était plus considérable: des *droshki* se succédaient les uns aux autres et les piétons se pressaient sur les trottoirs.

Un *isvostschik* [1]), conduisant un bourgeois, arrêta soudainement son cheval, au milieu du pont, et se dressant sur son siége, cria à son passager:

— Monsieur, pourquoi me frappez-vous?

Celui à qui s'adressaient ces paroles appliqua, pour toute réponse, deux violents coups de poing sur le dos du cocher, qui, au lieu de s'indigner davantage, se calma subitement, supposant apparemment à l'homme qui le maltraitait, quelque droit d'en agir de la sorte. Il frappa son cheval, comme pour lui rendre l'affront qu'il venait d'essuyer, et continua sa route.

— *Verfluchter Taugenichts* [2]), cria une voix en allemand, à l'agresseur, si jamais tu mes tombes sous la main, je te ferai passer l'envie de frapper!

Bronine se retourna pour savoir qui parlait ainsi, et ne voyant qu'un marchand de pains en station au milieu du pont, il lui demanda:

— Que se passe-t-il donc?

— Je vais vous le dire, répondit celui-ci. C'est quelque Allemand nouvellement débarqué qui, ayant entendu dire dans son pays qu'on battait chez nous les hommes, a voulu essayer quel effet cela faisait. Il y aura pris goût assurément; ces niais de cochers ne savent seulement pas qui a, et qui n'a pas le droit de les battre.

1) Cocher de louage.
2) Sacré vaurien.

— Mais qui donc ici, tout à l'heure, l'a si énergiquement interpellé en allemand?

— C'est moi, monsieur, répondit le saïschnik.

Bronine le regarda fixement. C'était bien un simple marchand de pains, comme on en voit stationner aux coins des rues ou circuler dans la ville, un paysan dans une pelisse de mouton sale, avec une barbe mal entretenue et un immense plateau en sautoir, sur lequel on voyait des *saïki* [1]), des oeufs, des saucissons, du sel.

Bronine ne savait pas comment concilier ce qu'il voyait avec ce qu'il venait d'entendre, et, dédaignant cet indigne usage de tout Russe qui porte un habit à l'Européen, de tutoyer l'homme du peuple, il dit au marchand, non sans rougir un peu de sa politesse:

— Vous parlez donc l'allemand?

— Et l'anglais aussi, pour vous servir.

— Mais comment cela se fait-il?

— Ah! vous n'êtes pas le seul que cela surprend.

— Où avez-vous donc appris ces deux langues?

— L'anglais à Boston, l'allemand dans le comptoir et la compagnie d'un négociant allemand que j'ai accompagné en Amérique.

Bronine, qui n'était pas allé en Amérique, n'osait pas parler anglais à cet homme, de peur de ne pas le savoir aussi bien que lui.

1) Pains russes.

— Pourquoi donc faites-vous ce métier? lui demanda-t-il.

— Parce qu'il me convient apparemment.

— Vous auriez pu cependant en trouver de plus lucratif.

— Lequel donc, s'il vous plaît?

— Mais ne serait-ce que celui de.... Bronine allait dire de laquais, il se contint, de peur de blesser son mystérieux interlocuteur, et dit: d'homme de confiance.

— De confiance, est-ce qu'il y en a ici? Est-ce que tout homme aux gages d'un particulier, n'est pas traité comme un laquais? J'aime la liberté avant tout et je pense que le dernier colporteur est plus libre que le premier fonctionnaire public, soit dit sans vous blesser.

Saïki gariatschi (pains chauds)! cria-t-il, comme pour attirer les chalands.

— Vos pains ont eu le temps de se refroidir, observa Bronine.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Voyez pourtant ce que c'est que le commerce, il n'y en a pas qui ne soit mensonger.

Une fausse honte empêcha Bronine de continuer la conversation avec un homme aussi salement mis, au milieu de la rue et aux yeux des passants. Il le quitta et rentra chez lui.

Le désir d'étudier de plus près cette individualité si exceptionnelle, ramena bientôt Bronine auprès du saïschnik qui, comprenant sa curiosité, fut loin de s'en formaliser. Bronine l'aborda en saluant, et le marchand de pain, sensible à cette prévenance, peu usitée en Russie, lui rendit son salut avec un plaisir évident. La résignation avec laquelle cet étrange personnage paraissait supporter sa position, prévenait Bronine en sa faveur.

— Comment va le commerce? lui demanda-t-il.

— Il n'irait pas que je ne m'en plaindrais pas. Quand on est arrivé où j'en suis, on a divorcé à tout jamais avec l'ambition. J'ai toujours là de quoi satisfaire la faim et je n'en demande pas davantage.

— Vous ne devez guère vous amuser?

— Excusez-moi; j'ai mes distractions tout comme un autre, et avec un peu d'esprit d'observation j'en ai plus que d'autres. Je vois sur le pont venir et passer le monde, les uns dans un sens et les autres dans l'autre: cela me fait penser à ceux qui naissent et à ceux qui meurent. C'est absolument la même chose, avec cette différence qu'on met un peu plus de temps à la seconde opération qu'à la première. Puis, n'ai-je pas là deux immenses casernes, deux régiments entiers à mon service que je vois défiler, aller à l'exercice ou à la garde et en revenir? Cela amuse les autres et cela me distrait, comme de juste. La place de parade de Sémenovsky attire aussi d'autres

troupes. Je vois passer le grand-duc et l'empereur, je les vois donner parfois la chasse aux officiers qui sont en contravention pour leur tenue.

L'autre jour, S. A. a bien voulu s'offrir en spectacle à moi, sans que j'aie eu à payer pour l'entrée. Je l'aperçus de loin poursuivre un officier qui, à ce qu'il paraît, était en chapeau, lorsqu'il devait être en shako. L'officier avait de l'avance, mais le grand-duc Michel le serait de près, et à la mine inquiète du premier, je voyais qu'il ne s'agissait pas pour lui d'une partie de plaisir. Ses chevaux étaient agiles, mais celui du grand-duc était un trotteur de race. Arrivé au tournant de la rue, l'officier sauta à bas et disparut sous la porte cochère que vous voyez là. Son cocher continua sa route seul, et plus vite encore. S. A. s'était bien doutée du tour, car elle regarda fixement la maison où s'était réfugié son gibier, mais elle eut trop de honte pour y entrer. Je tremblai tout de même pour le jeune homme, car vous le savez, on s'intéresse malgré soi au faible. L'orage passa. Après avoir vu que le droschki était vide et manoeuvrait de manière à déconcerter sa poursuite, le grand-duc rebroussa chemin et repassa au pas par où il était venu. Mais l'officier ne sortit que lorsqu'il eut disparu, et courut à toutes jambes dans la direction du chemin de fer qui l'aura apparemment ramené à sa garnison. J'avais envie de battre des mains, car, je vous demande, peut-on ainsi

traquer des honnêtes gens, parce qu'ils ont le chapeau sur la tête d'une manière plutôt que d'une autre, ou bien parce qu'ils ont un chapeau à la place d'un shako?

Voyant que son récit avait du succès, le *saïschnik* y joignit cet autre:

— Vous avez vu, n'est-ce pas, l'autre jour, cet infâme Allemand, battre son *isvostschik*. Puisse-t-il tomber sur quelqu'un qui sache faire usage de ses poings! Il arrive à tous moments à ces pauvres cochers des accidents plus drôles les uns que les autres.

Un jour d'hiver, un isvostschik eut le malheur de renverser un paysan, qui se releva sain et sauf et courut après le traîneau, criant d'arrêter. Un soldat, qui paissait par là, mit la main sur le cheval et l'arrêta. Survient un *boutoschnik* [1]). Il veut emmener le cocher, mais le paysan s'attendrit et demande qu'on le relâche. La couronne ne perd jamais rien, et le boutoschnik, qui ne peut pas s'en aller les mains vides, prétend s'emparer du paysan pour lui désapprendre à faire du tumulte. Celui-ci, alors, implore à son tour le cocher: — Père, lui dit-il, aie pitié, sauve-moi! L'isvostsckik tire une pièce de deux roubles et rétablit ainsi l'ordre public et la bonne intelligence.

1) Garde de police.

— Comment êtes-vous donc arrivé là où vous êtes? demanda Bronine au saïschnik. Vous avez dû passer par bien des malheurs?

— J'y suis venu plus vite et plus simplement que vous ne le croyez, peut-être. Il est si facile de descendre l'échelle de la fortune, et pourtant je crois, qu'avec un peu de finesse et beaucoup d'égoïsme, il doit être facile aussi de la remonter, mais bah!

Mon père était assez aisé, il avait de sa première femme un fils qui avait quinze ans lorsque je suis venu au monde. Notre père mourut bientôt. Ma mère ne se comporta pas en marâtre envers mon frère, bien au contraire, ce fut moi qu'elle délaissa. Comme toute notre fortune venait du père, et que la fortune exerçait sur ma mère beaucoup d'empire, elle eut pour son beau-fils plus que des égards, elle eut une soumission aveugle. J'ai grandi seul et sans affection: mon frère ne cessa de me traiter en enfant, et l'amour de ma mère, car j'aime à croire qu'elle en avait pour moi, ressemblait à de l'indifférence. On dit généralement que les parents aiment leurs enfants plus que ceux-ci ne les aiment, parce qu'ils s'attachent à leur avenir comme à leur oeuvre; mais je crois au contraire que les enfants ont tout à attendre de leurs père et mère, et que ceux qui donnent aiment moins que ceux qui reçoivent. Si j'eusse réussi, ma mère

m'eût aimé sans doute, par amour-propre, mais elle n'a rien fait pour faciliter mes succès. La perte de son mari avait peut-être laissé un vide dans son coeur que je ne pouvais remplir, un chagrin dont j'ai souvent subi les conséquences.

Mon frère s'était imaginé que je devais tourner mal, parce qu'il m'arrivait de casser et de gâcher les objets qu'on me donnait; parce que je ne revélais en moi aucun indice d'amour d'ordre ou d'économie. A force de répéter à moi et à ma mère que je n'étais bon à rien, il a fini par le lui faire croire et par me traiter avec dédain. Ce fut donc sous l'influence de ces relations peu encourageantes que s'est développé mon caractère, et je vous laisse à décider en quoi il a réagi sur mon sort. On m'envoya à une école où j'appris assez bien les choses qui ne devaient être que de peu d'utilité à ma profession, ce qui ne changea pas l'opinion de mes parents sur mon compte: à leurs yeux l'esprit de conduite valait mieux que le savoir et, à défaut de preuves positives du premier, ils se plaisaient à me croire de mauvais penchants.

La propriété de mon père consistait en une maison aux *Sables*. Lorsque j'eus l'âge voulu pour posséder, mon frère fit accroire à ma mère que si l'on me donnait ce qui me revenait, il n'en resterait bientôt rien, grâce à mes goûts de dissipation et de désordre. Afin donc de ne pas laisser sortir notre

bien de la famille, Pierre, c'est le nom de mon frère, pensa qu'il valait mieux qu'il achetât ma part, comme si l'argent comptant n'était pas une chose qui se dépensait plus vite qu'un fonds. Ma mère lui fit bien cette objection, mais il répondit que pour prévenir ma ruine, il garderait mes capitaux tant qu'il ne serait pas rassuré sur mes dispositions, et m'en payerait les intérêts jusqu'à une certaine époque. On évalua mes droits à peu près arbitrairement, et cette somme ainsi établie détermina mes revenus. Je ne m'élevai contre aucune de ces dispositions: l'expérience de mon frère m'imposait silence; pouvais-je d'ailleurs supposer qu'il me voulût du mal, et n'avais-je pas ma mère pour veiller sur moi, pour protéger mes intérêts? Je me souciai peu de posséder une moitié de maison, alors que nous paraissions ne pas devoir vivre en bonne intelligence avec Pierre; et quoique le côté vénal de ces arrangements ne m'eût pas échappé, je me prêtais volontiers à être utile à mon frère que j'aimais malgré lui et malgré ses torts.

N'ayant plus d'intérêt commun avec mes parents, je n'eus presque plus de rapport avec eux. Ils ne me donnaient pas de quoi mener une vie insouciante; l'oisiveté et l'ambition stérile ne firent qu'aigrir davantage mon caractère.

Lorsque l'époque de me payer fut venue, mon frère engagea notre maison et en retira l'argent né-

cessaire pour s'acquitter. Comme vous voyez, c'était une affaire magnifique pour lui et qui fut doublement mauvaise pour moi.

Une fois en possession de mon petit capital, je brûlai d'impatience d'en tirer un bon parti, afin de me justifier de l'incapacité dont on me soupçonnait. J'entrai dans le commerce. Vous êtes bien heureux de n'avoir jamais connu ce tripot, où l'on ne sait pas soi-même distinguer le gain légitime du vol, où l'esprit est sans cesse tendu à surfaire, à duper les autres, où il n'est pas permis d'avoir du coeur, où les fortunes se perdent plus facilement qu'elles ne se conservent, où tout l'art se réduit à passer à Jacques ce qu'on tient de Pierre, en retenant pour soi le plus qu'on peut et en rançonnant l'un comme l'autre: où la spéculation ne consiste qu'à exploiter la détresse de ses semblables. Pour y réussir il faut du bonheur et de la mauvaise foi, mais il faut aussi de la persévérance à l'oeuvre. Je me savais incapable d'une action malhonnête, mais je croyais à mon étoile; je n'avais pas de patience, et je manquais d'expérience. C'est plus qu'il ne faut pour échouer. Je me gardai pourtant d'agir par moi-même, et m'adressai à un marchand russe qui m'avait fasciné par ses obsessions de charlatan. Il opéra sur une grande échelle. Il prit de l'argent aux uns, des marchandises aux autres et ne restitua rien à personne. Il se déclara en faillite après un

an à peine, et ne se retira des affaires que pour y rentrer avec des fonds plus considérables. Telle est la moralité du commerce chez nous, et celle de la justice n'étant pas plus grande, tout mon avoir fut englouti dans cette banqueroute.

Mon frère eut plus de plaisir que de peine à ma ruine. Ses prédictions venaient de s'accomplir et son amour-propre était plus flatté d'avoir deviné juste que son amour fraternel n'était blessé de me voir dans la misère. Généreux *quand même*, il me fit dire que mon couvert était toujours mis à sa table. Ma mère n'avait guère de quoi venir à mon secours, et me refusa des consolations, cette obole du pauvre. Elle aussi, disait que je ne portais que le fruit de mes propres fautes. Le pain de mon frère me paraissait amer, car c'était celui de l'aumône, et les conseils de ma mère étaient aussi aigres que tardifs. — Travaille, me dis-je à moi-même, cache ta honte, puisque enfin la confiance et le malheur sont une honte chez nous, fuis! Je fus assez heureux pour trouver un négociant allemand qui allait en Amérique, il consentit à me prendre avec lui. Il compatit à mon sort et j'eus en lui un ami véritable, presque un parent. Il m'initia dans les secrets d'un commerce plus moral et plus intelligent que le nôtre, pour les formes au moins, si ce n'est pour le fond; et si j'avais conservé mon capital, j'aurais peut-être fait fortune dans le Nou-

veau-Monde: mais, là aussi on ne fait rien de rien. La crise financière de 1837 emporta la maison, dont j'espérai déjà devenir l'associé, grâce à quelques économies que j'étais parvenu à faire et à la confiance que j'avais su acquérir. Le malheur de mon patron me dégoûta du commerce et me fit même considérer la vie comme une amère plaisanterie. Je pensais, comme tous les fous, qu'il valait mieux vivre gaiement quelques jours, que de végéter péniblement des années. Je me lançai donc dans le gouffre des plaisirs, me révoltant enfin contre ce sort implacable qui faisait de moi un Caïn, un *paria;* — je me réveillai de cet assoupissement, pauvre et abattu! Je me rappelai alors ma patrie, à laquelle je croyais avoir quelque droit de demander au moins mon pain de tous les jours, et je revins ici, sans ressources et même sans espoir.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert pendant les deux années qui suivirent mon retour. On se fait aisément une idée des souffrances physiques, mais les souffrances morales qui les accompagnent sont bien plus atroces. Le malheur agissait sur moi d'une manière destructive, au moral comme au physique, comme un élément en furie, l'eau ou le feu qu'on voit et entend gronder, s'étendre, envahir l'un après l'autre les réduits où vous avez cru vous abriter. Je voyais mon énergie me fuir, faire place à la lassitude; j'étais énervé; mes

idées, mes principes faiblissaient visiblement. J'avais été pieux, je commençai à douter de Dieu, puis à le renier. Des idées impies se pressaient malgré moi dans mon cerveau malade, j'avais beau les repousser, elles y entraient de force. On eût dit qu'un ange bon, d'un côté, chassait les idées que de l'autre me suggérait satan. En m'arrachant à ces assoupissements, je me disais que Dieu était trop grand pour m'en vouloir de ces inspirations involontaires et maladives.

Comme un jour d'inondation, l'homme se réfugie sur un arbre ou sur une sommité élevée, ainsi je m'étais fait de mon honneur un dernier rempart contre le malheur. Je m'étais dit qu'avant de faire une action noire, mauvaise, je me jetterai à l'eau ou mettrai d'une autre manière fin à mes jours. Cette résolution me rendit un peu de courage et je luttai; mais les circonstances ne venaient pas à mon aide.

Vous l'avouerai-je? Dans ces moments noirs, le vol ne s'offrait plus à moi comme une chose impossible, mon oeil se reposait involontairement sur des objets de prix, non que je voulusse me les approprier; cette idée, grâce au ciel, resta loin de moi, mais je considérai le vol comme une tentation dont il fallait me garder.

On dit que la vie n'est un enfer ni un paradis pour personne, mais une alternation de moments

pénibles et de moments agréables. Quant à moi, je puis dire tout haut que je n'ai jamais connu le bonheur. Le chagrin brûle, vicie le sang, confond les idées, empoisonne le coeur. Que la vertu doit être aisée pour les hommes heureux, et qu'on est injuste de punir ceux que le dénûment pousse au crime! Mais il y a un terme aux souffrances, et lorsqu'il ne vient pas du dehors, il vient du malheureux lui-même qui se fait à l'infortune et devient insensible aux tourments. J'en étais venu à mépriser le sort, à le défier; à la vue des plaies qu'il me faisait, je le provoquai à me porter des coups plus rudes encore. Il se lassa enfin, une voix intérieure me dit: „Marche, ne blasphème pas et travaille!“ Je repassai encore une fois dans mon esprit les moyens qu'emploient les autres pour vivre; il me fallait deux choses: l'indépendance, car le malheur n'avait pas courbé mon humeur, et le morceau de pain. Je pensais qu'en offrant aux hommes ce que je voulais leur demander, le pain, j'atteindrai plus sûrement mon but. Ma détresse avait banni mon orgueil, j'eus le courage de m'adresser à un boulanger pour lui demander du travail. Il me confia des pains à revendre, et au bout d'un an, j'eus de quoi continuer ce commerce à mes frais. Il me va et je le garde, car je sais qu'on peut être plus malheureux que je ne le suis.

Il faut convenir, continua Maxime, voyant que

Bronine gardait le silence, que le monde est bien mal fait. Abandonner au hasard, au hasard de la naissance le soin de décider du bien-être des hommes, de leur richesse ou de leur misère, c'est impie. Les riches laissent bien aux pauvres le droit de travailler, mais c'est afin de ne rien faire eux-mêmes. Ah! si j'étais le maître...

— Qu'auriez-vous fait? demanda Bronine avec curiosité.

— J'aurais partagé les biens entre tous.

— Mais il n'y en aurait pas assez.

— Soyez sans inquiétude; il y a plus qu'il ne faut pour faire vivre honorablement tout le monde, et puis est-ce qu'on n'augmenterait pas les richesses, s'il n'y avait pas d'accapareurs?

— Vous auriez donc donné à tous une part égale?

— Non, cela ne serait pas juste.

— Prenez garde, l'esprit, l'aptitude au travail tiennent du hasard, sont des dons de la nature dont il s'agirait de redresser les torts.

— C'est peut-être vrai, mais ce serait trop uniforme si tout le monde avait la même chose, et puis on n'aurait pas le coeur au travail si, en faisant plus ou mieux que les autres, l'on n'était pas mieux rétribué.

— En ce cas, qui seraient les distributeurs de la justice?

— Le peuple.

— Il n'aurait plus le temps de faire autre chose.

— Oh! que si. En tout cas, il ne faut pas d'héritage, il faut qu'à la mort d'un homme les biens reviennent à la communauté. Remarquez bien, du reste, que nous ne pouvons nous rendre compte de ce qui se passerait, alors que tout serait autrement organisé.

— Les hommes seraient donc parfaits?

— Non, mais les institutions.

— En ce cas, elles seraient mauvaises par excès de bien; mais je crois qu'un être imparfait ne peut rien faire d'accompli.

— Du moins, vous ne contesterez pas qu'on ne puisse faire mieux que ce qui existe.

— Qui donc vous a suggéré ces idées?

— Un frère morave m'a dit, que lui et les siens se trouvaient très-bien du régime qu'ils ont adopté.

— Il est bon qu'il y ait des asiles ouverts pour les hommes qui ne se trouvent pas à l'aise dans notre société, mais on ne saurait cloître r ou enrégimenter tout un peuple, la loi ou le despotisme peuvent seuls y prétendre.

— Je n'ai pas foi dans la liberté qui règne aujourd'hui, et qui n'est pas exempte de tyrannie.

II.

Bronine s'intéressait à Maxime: son esprit peu ordinaire, son caractère original, son malheureux sort enfin, tout l'attachait à lui.

Un jour, qu'il s'approchait du pont, il vit, à l'autre bout, son ami occupé à faire lire un jeune homme dans un livre crasseux. A sa vue, le saïschnik cacha le livre dans son plateau, et dit à l'inconnu:

— Va, va, mon enfant, va à ton travail.

— Quel est donc ce jeune homme que vous renvoyez? demanda Bronine à Maxime, lorsqu'il fut près de lui.

Le marchand se troubla à cette question et, ne trouva pas de réponse.

— C'est quelqu'un qui vous est proche, reprit Bronine. Votre manière affable d'être avec lui me dit que vous n'êtes pas sans amis, et je m'en réjouis pour vous.

— C'est vrai, monsieur, répondit Maxime, cet enfant est, comme qui dirait, ma consolation, mon soutien, mon espoir: car il me rappelle une bonne action, et j'aime à payer le mal par le bien, c'est une si douce vengeance; on se sent alors supérieur à ses ennemis.

— Vous ne faites donc pas le bien sans intérêt.

— Je ne suis pas de cette force, je l'avoue.

Puisque vous savez déjà à peu près tout ce qui me concerne, je ne veux pas vous faire un secret

du dernier incident de ma vie. Je vous ai raconté ce qui pouvait servir à mon désavantage, il est juste que je vous fasse part de ce qui peut parler en ma faveur. Vous trouveriez peut-être des gens qui se chargeraient du premier soin, le second me revient donc de droit.

Je voyais souvent passer sur ce pont une femme qui paraissait ne pas être heureuse. Ses vêtements décelaient la misère, et son air l'abattement. Elle demeurait là, derrière les casernes, et son chemin la menait souvent ici. Elle s'habillait à *l'allemande*[1]) et paraissait être la femme de quelque employé; mais quelque soin qu'elle mît à sa toilette, sa robe fanée, son châle troué et son chapeau hors de saison défiaient sa propreté. J'avais une envie irrésistible de lui parler, soit qu'une voix inconnue me dit qu'un grave intérêt me rattachait à elle, soit que les malheureux éprouvent les uns pour les autres une attraction involontaire. Mes yeux se reposaient sur ses yeux et cherchaient à y lire, mais c'est là un livre bien vague et bien problématique. Un jour enfin elle s'approcha de moi comme machinalement, et me marchanda des oeufs. Je les lui cédai au prix coûtant, et, grâce à ce stratagème, je la vis revenir souvent. Comme ce trafic n'était pas lucratif,

1) Mot générique pour le costume européen en opposition au costume russe.

je cherchai à me rattraper sur des chalands qui sont mieux dans leurs affaires ou qui ne sont pas si *regardants*. La connaissance une fois liée, je parvins bientôt à savoir tout ce qui la concernait. Cette femme avait été la veuve d'un employé, lorsque le hasard lui fit connaître, devinez qui? — Mon frère! Il faut vous dire qu'il ne s'est jamais marié, par avarice; il ne voulait pas d'une femme qui apportât moins ou autant qu'il avait lui-même, et celles qui avaient plus n'y mordaient pas; ce qui ne l'empêchait pas de dépenser pour les femmes des autres plus qu'il n'eût dépensé pour la sienne; de la part d'un spéculateur habile, le calcul n'était pas juste. Sa liaison avec la personne dont je vous parle ne dura que quelques mois; il lui fit défendre sa porte dès qu'il eut appris qu'elle était enceinte. Prières, plaintes, menaces, furent sans effet; il ne répondit à aucune de ses lettres et reçut la nouvelle même qu'il était devenu père, avec indifférence, j'aime mieux dire avec incrédulité. Il se dit absent et se crut dispensé de rien envoyer à la pauvre mère. Cette digne femme pourvut seule aux besoins de son enfant avec le dévouement dont une mère seule est capable; elle ne voulut jamais se séparer de son fils, encore moins le mettre à la maison des enfants trouvés. Tout ce qu'elle possédait fut sacrifié à cette tâche. Sa détresse était à son comble quand que je fis sa connaissance, et elle m'avoua que la

faim seule l'avait poussée à m'offrir de mes denrées un prix qu'elle pensait ne pas être acceptable. Je l'interrogeai; aucune idée de suicide ne germait en elle, mais elle avait bien besoin du secours d'autrui. Elle ne poussait pourtant pas sa vertu à soupirer après l'auteur de son malheur, à prier Dieu pour lui; elle exprimait ouvertement le mépris et la haine que cet homme méritait. Je dois vous dire qu'elle n'a jamais voulu me confier le nom de son amant et il fallait être au courant, comme je l'étais, de tout ce qui concerne mon beau-frère, pour deviner que c'était lui. J'imitais sa discrétion et me gardai de me nommer ou de dire que je connaissais le père de son fils. Elle ne craignait pas le travail, elle en demandait avec instance: il y avait donc moyen de l'assister. Je connaissais un sous-officier du régiment de Moscou qui venait souvent jaser avec moi et qui me voulait du bien. Il la plaça chez la femme de son capitaine qui l'employa à des travaux d'aiguille. On pourvut ainsi à ses premiers besoins et cette relation lui fit bientôt trouver d'autres placements pour son travail; mais le malheur avait brisé son existence et aucun changement ne pouvait effacer la dévastation qu'il avait produite en elle. Elle mourut, et son fils resta sans appui, car il n'avait plus que moi. Mais du jour où je me dis que je ne l'abandonnerai pas, mon commerce alla une fois mieux, et il m'arrivait, ce qui ne m'était jamais ar-

rivé jusque-là, de rentrer chez moi le plateau vide. Le ciel s'en mêlait-il? Comme je n'avais pas les moyens de donner des maîtres à mon pupille, je les remplaçai par moi-même. Dans mon isolement, je m'étais étudié, je pouvais mettre le doigt sur mes défauts et je savais à peu près mes bonnes qualités. Je m'appliquai donc à prévenir en lui les uns, à lui inculquer les autres. Sachant que les premières directions décidaient de nos dispositions et de notre avenir, je combattis chacun de ses mauvais mouvements, j'encourageai, je provoquai les bons penchants, et je crois en avoir fait un garçon qui, s'il continue dans la même voie, deviendra un homme de bien. Quant à son instruction, elle se borne, pour le moment, à savoir lire et écrire. Plus tard on verra, mais en attendant, j'ai commencé à lui faire apprendre un métier pour lui assurer de quoi vivre. On dit que Dieu a soin des orphelins et que les bâtards sont ses enfants adoptifs.

— Courage donc! s'écria Bronine en enlaçant le *saïschnik* d'un bras et en pressant son épaule sur sa poitrine. Voudrez-vous me permettre de vous assister dans votre bonne oeuvre?

— A vous dire franchement, j'aime autant la garder pour moi seul.

— Comment, vous ne voudrez pas que je fasse quelque chose pour vous! Vous vous plaignez du

monde, et vous avez raison sans doute, mais si vous le repoussez alors qu'il vient à vous, vous serez toujours pauvre.

— Je n'ai rien, c'est vrai, mais j'ai mon travail, c'est un capital, et mon garçon aura le sien. Les riches ont tort d'être si fiers de leur richesse: elle les trahit souvent, le travail est plus fidèle.

— Vous ne pouvez pas au moins me refuser de vous acheter du pain.

— Non certes, combien en voulez-vous?

— Le plateau entier.

— Non pas, s'il vous plaît. Que voulez-vous faire de tous ces pains? Les jeter à l'eau pour m'en laisser le prix, c'est une aumône déguisée.

— Je les donnerai aux pauvres.

— Les pauvres sont plus riches que d'autres. Laissons cela. Quand mon jeune homme aura besoin d'un coup d'épaule, je vous le demanderai.

— Eh bien j'y compte, et vous m'obligerez chaque fois que, surmontant votre orgueil, vous me mettrez à même de vous rendre un service.

III.

Bronine n'était pas de l'avis de ceux qui pensent qu'un homme n'a jamais que ce qu'il mérite, que sa

position dans le monde n'est que l'expression de la valeur à laquelle il s'estime lui-même. Il ne croyait pas que, quelque défectueuse que soit la société, le talent et le travail s'y frayent toujours leur route. Il savait au contraire, qu'on pouvait tomber aussi bas que monter haut dans l'échelle de la société, sans qu'il y ait de la faute dans l'un, du mérite dans l'autre cas, de la part de celui qui subit ces coups du sort aveugle et capricieux.

La franchise qui perçait dans tous les discours de Maxime ne lui permettait pas de concevoir des doutes sur la vérité de ses récits, des soupçons sur son passé; mais afin d'avoir la conscience nette à ce sujet, et voulant tenter quelque chose en sa faveur, il résolut de voir son frère et de chercher à le mieux disposer pour Maxime. Il apprit de celui-ci que Pierre habitait toujours sa maison aux *Sables* et y était connu sous le nom de Lyssenko, qui était celui de leur famille.

Un jour donc qu'il n'avait rien de mieux à faire que de satisfaire sa fantaisie, Bronine se rendit à l'adresse qu'on venait de lui indiquer. Par son état d'entrepreneur de bâtisses, Lyssenko était sujet à recevoir des visites de tout genre. Il était en affaires, et l'on pria Bronine d'attendre dans le salon.

Cette pièce était meublée avec une certaine ostentation; son principal ornement consistait en images saintes, enchâssées dans l'argent, le vermeil, et or-

nées de perles et de pierres précieuses: elles étaient enfermées dans une immense armoire, sous verre, qui remplissait tout l'angle en face de la porte. Une lampe, suspendue à une chaîne plaquée, brûlait en permanence devant ces reliques. De petits cierges jaunes et quelques livres saints reposaient à côté. Une atmosphère lourde exhalait l'odeur particulière aux habitations des marchands russes. Un sopha, quelques fauteuils en crin et une lourde table chargée de plusieurs services de thé en porcelaine peinte et dorée d'assez mauvais goût complétaient l'ameublement.

Pendant que Bronine examinait tous ces objets qui témoignaient de l'aisance et de la piété feinte ou réelle, le son de deux voix partant de la chambre d'à côté arrivait jusqu'à lui.

— Je puis vous assurer, disait l'une d'elles, qu'il m'est impossible de vous rien donner de plus, pour le moment; prenez patience.

— Le commerce n'attend jamais, répondit l'autre; le temps, c'est l'argent.

— Je vous tiendrai compte de l'intérêt.

— Il me faut le principal de la dette.

— Mais quand il y a impossibilité?

— On vend ce qu'on a, monsieur, on ne se met pas comme vous le faites, on revêt le *kaftan*[1]),

1) Robe de paysan.

mais on solde ses créanciers et l'on sauve son honneur.

— Un fripier ne donnerait pas de tous mes habits de quoi vous en faire honneur.

— C'eût été toujours un à-compte; et puis on travaille, on se fait manoeuvre, s'il le faut. Il s'agit bien d'être élégant, quand on n'a pas le sou.

— Ce n'est pas moi qui fuis le travail, c'est le travail qui ne rapporte pas assez. L'apparence de l'aisance ne peut que faciliter mes succès et me mettre plus tôt à même de vous solder. Veuillez donc considérer que je n'ai pas touché un sou de l'argent que je vous dois; j'ai perdu sur les constructions que vous avez faites.

— A qui la faute, monsieur?

— J'ai eu tort sans doute, je ne le désavoue pas; l'inexpérience et le malheur méritent cependant quelque indulgence.

— L'ignorance n'est jamais une excuse; pourquoi vous mêlez-vous des choses que vous n'entendez pas?

— Mais pourquoi vous-même, qui avez conduit cette affaire, ne m'avez-vous pas mieux conseillé?

— Je ne suis pas là pour donner des conseils, je ne fais qu'exécuter les ordres que je reçois.

— En ce cas, il aurait fallu au moins vous faire donner des garanties suffisantes.

— Vous me reprochez de ne pas l'avoir fait!

Si c'est un tort, ce n'est qu'un tort de trop de confiance.

— Je vous promets que je ne vous en ferai pas supporter les conséquences.

— Ce sont des mots, il me faut des faits.

— Avouez cependant que vous auriez pu perdre davantage avec un autre, je vous ai déjà payé la moitié.

— Qui ne paye pas le tout est aussi bien en faillite que celui qui ne paye pas à temps. Vous êtes bien heureux de ne pas être dans le commerce.

— Mais enfin le tort que je vous cause est donc bien grand, vous sentez-vous gêné?

— Non certes, monsieur, je suis au-dessus de ces pertes, mais je vous dis que, si avant huit jours je ne suis pas payé, je déclarerai partout que vous êtes un filou.

Un soufflet fut la réponse à ces mots; une porte s'ouvrit et se ferma aussitôt. Bronine n'entendit plus rien si ce n'est le bruit de quelques chaises qu'on remuait.

Quelques instants après, la porte du salon s'ouvrit: un homme entra, petit, sec, âgé. Il portait une redingote qui fermait jusqu'au cou à l'aide de crochets, des bottes hautes et pelissées. Sa barbe, échancrée au milieu, formait deux mèches longues et roussâtres. Faisant siffler à chaque mot des S

qui sont des abréviations du mot *Soudare*, monsieur, il s'excusa d'avoir fait attendre son hôte. C'était Lyssenko. Il avait des traits fins, peu accentués, et qui accusaient une grande habitude de dissimulation. Son front chauve déconcertait l'oeil de l'observateur et l'obligeait à se reporter sur ses lèvres qui étaient minces et mobiles. Ses yeux gris exprimaient des sensations récentes de colère concentrée.

Bronine lui apprit qu'ayant des affaires de commerce, auxquelles il ne pouvait donner le temps nécessaire, il désirait trouver un homme de confiance pour le remplacer, qu'on lui avait parlé de son beau-frère et qu'il était venu prendre des renseignements sur son compte.

— Je ne puis, répondit Lyssenko, ni recommander, ni déconseiller. Je ne suis pas bien avec mon parent.

— Ce ne peut être une raison pour en dire du mal.

— Au contraire, mais je ne puis prendre sur moi d'en dire du bien. C'est un homme qui a toujours fait des sottises.

— Il a, n'est-ce pas, plusieurs années de moins que vous?

— Oui, et certes ce ne sont pas mes conseils qui lui ont manqué, je lui ai toujours recommandé le bien et il s'est plu à n'agir qu'à sa tête. D'abord e vous demande pourquoi il a vendu son patrimoine?

— N'est-ce pas vous qui le lui avez acheté?

— Pour empêcher les autres de le faire. Ensuite, il s'est associé avec un filou qui l'a volé.

— C'est un malheur; une moitié du genre humain trompe l'autre.

— Ces malheurs-là n'arrivent pas à des gens capables. Puis il est allé voyager. Je vous demande comme c'était nécessaire, et de là il est revenu avec des idées de l'autre monde.

— N'est-il pas allé en Amérique?

— Oui, figurez-vous cela! Et à quoi lui a servi son baragouin d'anglais? Il est trop fier pour se mettre chez les autres, et vous savez qu'on ne donne rien pour rien. C'est un homme qui n'aime personne, ni Dieu, ni la patrie, ni les parents. Qu'y a-t-il d'étonnant après cela qu'il ne soit aimé de personne et qu'il n'ait réussi en rien de ce qu'il a entrepris?

— Mais les autres, qu'ont-ils fait pour qu'il les aime?

— Je n'avais rien à faire. C'était lui qui avait besoin de moi, c'était à lui à me rechercher.

— Vous me permettrez de vous faire observer qu'entre frères, votre principe n'est pas désintéressé.

— L'intérêt est la base de ce monde. Maxime a cru se faire un monde à lui. Il s'y plaît, qu'il y reste. C'est bien assez de résignation de ma part

que de souffrir qu'il déshonore mon nom avec le métier qu'il fait.

— Son métier n'a rien de déshonorant à mon avis: il ne tient, du reste, qu'à vous de le faire sortir de sa position. D'après ce que j'ai entendu dire, je crois qu'il lutte avec courage. En un mot, vous n'avez pas de mauvaise action à lui reprocher?

— Non, monsieur, je puis même dire qu'il n'est pas méchant au fond.

— Et sa vie n'a certes pas été de nature à adoucir son caractère. Comment alors pouvez-vous le laisser dans l'état où il se trouve?

— Il m'est pénible, croyez-le bien, très-pénible de le savoir dans la détresse; mais Maxime est aussi fier que paresseux. Or, vous le savez, le bonheur ne vient jamais à ceux qui se croisent les bras.

— Il travaille cependant, lors même que son travail n'est pas lucratif; mais il n'est pas seul, je crois avoir entendu dire qu'il a un enfant à élever.

— Vous m'apprenez quelque chose que j'ignorais. Eh bien, je vous le demande, peut-on avoir des enfants quand on n'a pas de quoi manger soi-même?

— Il y a tant de riches qui délaissent leurs enfants.

— Oh! ceux-là sont des misérables d'une autre nature.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Je ne me suis jamais marié, ma fortune ne me le permet pas.

— Mais on peut quelquefois avoir des enfants sans s'être marié.

— Ma vie a toujours été rangée.

— Sans le savoir, peut-être pourriez-vous avoir de par le monde quelqu'un qui vous doit le jour.

Lyssenko commençait à se troubler, et Bronine s'en apercevant, reprit:

— Recueillez donc vos souvenirs: ne vous rappelez-vous pas la veuve d'un employé que vous auriez rendue mère?

Lyssenko devint pâle et s'agita convulsivement.

— Une femme seule, abandonnée de celui qui aurait dû la soutenir, continua Bronine, a bien de la peine à suffire aux besoins de son enfant.

— Certainement, certainement, balbutia Lyssenko qui s'attendait à quelque coup de grâce.

— On voit des mères mendier pour soutenir leur enfant, reprit Bronine; et si tout le monde leur disait: „Pourquoi avez-vous des enfants si vous n'avez de quoi les nourrir,“ que deviendraient-elles? Le fleuve ne serait pas assez profond pour contenir toutes ces victimes. Heureusement, tout le monde n'a pas parlé de la sorte à la veuve de l'employé, et votre frère a recueilli votre fils.

A ces mots, Lyssenko sauta de sa chaise, comme

si tout son être avait été violemment soulevé. La honte, le remords et le plaisir se livrèrent en lui un combat terrible: ses traits se bouleversèrent. Bronine craignait déjà de lui avoir porté un coup trop fort, lorsque enfin le plaisir de se savoir père prit le dessus dans Lyssenko.

— Dites-vous bien vrai, monsieur? demanda-t-il enfin, confus de voir le secret le plus intime de sa vie dévoilé par un homme d'une classe supérieure à la sienne.

— Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre, répondit Bronine sèchement.

Une larme parut s'arracher de l'oeil du vieux marchand.

Evidemment une révolution s'était faite en lui. Tremblant de tous ses membres, il alla chercher son chapeau, et en rentrant dans le salon, il dit à Bronine:

— Si vous le permettez, je vais de ce pas trouver mon frère, et, si ce que vous dites est vrai, embrasser mon fils.

Un quart d'heure après, Lyssenko, pâle et défait, mais animé du doux espoir de retrouver son fils, se torturait auprès de Maxime, le dos appuyé contre le parapet du pont.

— Rends-moi mon fils, lui disait-il.

— Je ne sais pas de qui tu veux parler, tu n'as pas de fils.

— Le fils de Marthe.

— Celui-là m'appartient, je l'ai nourri, élevé: sa mère, en mourant, me l'a remis entre les mains. Tu as tué la mère: veux-tu tuer l'enfant?

— Maxime, que t'ai-je donc fait pour être si cruel?

Un rire ironique sortit de la poitrine de Maxime. Il était dans son jour de fête et se drapait dans sa fourrure sale, comme Diogène dans ses haillons. Son orgueil était flatté de voir l'auteur de tous ses maux humilié, suppliant; et pourtant il lui coûtait de rester sourd à ses prières: il avait besoin de rappeler le souvenir de toutes ses souffrances pour ne pas s'attendrir. Son oeil s'anima, il allait parler; mais les récriminations lui parurent indignes de lui. Il fit un geste dédaigneux et s'écria:

— Tu dois savoir, tout aussi bien que moi, ce que tu as fait.

— Ne t'ai-je pas payé ta part intégralement?

— Il s'agit bien de cela, reprit Maxime avec un sourire de mépris.

— Tiens, voici ton fils, qu'il décide lui-même de son sort et de ta demande. S'il vient à toi et te reconnaît, tu peux l'emmener.

Le jeune homme vint droit à Maxime. Lyssenko

le contemplait avec orgueil: il était beau, gai, plein de vie et de santé. Le sentiment de la paternité se réveillait dans le marchand, qui n'avait jusque-là aimé que l'or. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il éprouva un doux sentiment sous sa mamelle gauche. Il se regardait dans son fils comme dans une glace, et analysait une à une tous les traits de son visage; il les comparait aux siens et ne doutait pas de la ressemblance. Il observait chacun de ses mouvements et s'y croyait reproduit encore une fois. — C'est bien comme cela, se disait-il, que je marche, que je me pose; c'est bien mon regard, ma tête, mon front; assurément la voix est aussi la même. Son fils paraissait ne prendre aucun souci de sa présence.

— Frère, dit Lyssenko en entraînant Maxime à part, est-il gai?

— Il n'a guère de raisons pour l'être.

— Il est donc rêveur, pensif, tout comme moi?

— Oh, il n'est ni avare ni intéressé, peut-être par la bonne raison qu'il n'a rien. Aussi, pour plus de sûreté, feras-tu bien de le laisser comme il est.

— Oh, je veux qu'il soit riche, qu'il ne manque de rien. Je travaillerai doublement, maintenant que j'ai pour qui thésauriser.

— Comme te voilà chaud!...

— Dis-lui au moins que je suis son oncle, je voudrais l'embrasser.

Lyssenko était sur les charbons: son coeur l'appelait dans les bras de son fils, et la honte le retenait. Voyant arriver Bronine, il courut à lui et le pria d'intervenir.

— Voilà ton père, dit Bronine en amenant Lyssenko auprès de son fils. Des considérations graves l'ont empêché jusqu'ici de se faire connaître à toi. Il est le frère de Maxime, qui l'a si bien remplacé auprès de toi.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux et rougit. Son père l'embrassa avec effusion.

— C'est donc vous qui dérangez mon ménage? demanda Maxime à Bronine.

— Tu as assez fait la mauvaise tête, lui répondit celui-ci. Il est temps d'oublier les torts d'autrui.

— Viens, viens avec moi, disait Lyssenko à son fils.

— Et mon oncle? je n'irai pas sans mon oncle.

— Voyons, frère, s'écria Lyssenko en lui tendant la main, réconcilions-nous, et que cela soit pour toujours.

— Je ne sais pas garder de rancune, fit Maxime en jetant son bonnet à terre.

— La voix de la nature est la plus forte de toutes, répliqua Bronine. Puissiez-vous ne l'avoir jamais méconnue!

— Mais vous qui êtes l'auteur de notre récon-

ciliation, lui dit Lyssenko, venez avec nous contempler notre bonheur.

— Des affaires urgentes, d'autres réconciliations, répondit Bronine, m'appellent ailleurs; mais quand il vous arrivera de vous quereller, pensez que je suis avec vous et retenez-vous.

LE COCHER DE LA GRANDE DAME.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 12 février 1841.

J'accepte ta proposition de grand coeur: parlons de mariage, puisque tu le veux absolument. Le plaisir de correspondre avec toi sauve l'aridité du sujet, et d'ailleurs tu dis vrai: l'expérience de nos pères ne nous sert à rien; obligés d'entrer dans les voies qu'ils ont parcourues, nous sommes amenés à retomber dans les fautes qu'ils ont commises. Les rois subissent cette loi, tout comme les derniers entre les hommes; s'il en était autrement, nous serions trop sages: car quelle n'est pas la masse des sottises qui se sont accumulées jusqu'à nous!

Sache donc, mon ami, que je ne me marierai jamais, c'est pour moi un article de foi, et l'hyménée n'a pas d'antagoniste plus prononcé que ton humble serviteur. On ne me fera jamais entrer

dans la tête, que les avantages de cette digne institution, pour me servir d'un mot vulgaire, compensent des désavantages. Je ne suis plus assez jeune pour devenir amoureux, et mon esprit repousse tout mariage de raison. En général, le mariage est une folie que l'amour excuse, mais que la réflexion doit réprouver.

Une femme, dont la fidélité ne donne prise à aucun soupçon, dont l'amour est à l'épreuve de tout, finit par lasser, par ennuyer. Une femme coquette est un foyer de tourments: une femme simple est monotone; une femme jalouse est un monstre plus ou moins affreux, et une femme indifférente rend indifférent.

Je ne crois à la fidélité que de la femme qui ne trouve pas l'occasion d'être infidèle; c'est triste, mais n'est-ce pas vrai? Or, si je suis trompé, que ferai-je? Du scandale? c'est ridicule; un voyage? c'est peu édifiant; rien du tout? c'est peu de chose. Je ne voudrais pas devenir un personnage de mélodrame et je ne pousse pas le stoïcisme au point d'être cynique.

S'il faut absolument qu'il y ait des dupes, j'aime mieux tromper les autres que me laisser tromper moi-même.

La femme qui me conviendrait est encore à créer.

J'aurais toujours l'air de m'être vendu en prenant

une femme riche; j'aime trop l'aisance pour prendre une femme pauvre, et je ne suis pas assez partisan de la médiocrité pour me contenter d'une fortune égale à la mienne. Puis, ne faudrait-il pas que ma femme fût belle, spirituelle, de bonne maison, qu'elle eût d'excellents principes: où trouver toutes ces qualités réunies?

Quand il m'arrive de rencontrer une personne aimable, avenante, je ne m'informe pas de sa fortune, je sais d'avance qu'elle n'en a pas. Si, au contraire, une femme est arrogante, fière, insipide, il y a cent à parier contre un qu'elle est riche. Tu connais la chanson de l'Ukraine:

„La riche aux grosses lèvres est vaniteuse, la pauvre est bonne comme la cerise du jardin. La riche est impure et fière, la pauvre est toujours soumise.“

M'adresserai-je à la belle ou à la laide? La laideur ne garantit pas de l'infidélité, car il y a des goûts pour toutes les difformités et chaque vilaine trouve son vilain.

La belle a rarement du coeur; gâtée, adulée, elle se croit dispensée de chercher à plaire; et la laideur est une infirmité dont on ne se guérit jamais.

Prendrai-je la sotte ou la femme d'esprit? Je crois que j'aimerais encore mieux la première: car quel rôle échoit, je te le demande, au mari qui est

inférieur à sa femme? Privé de son unique ascendant, il ne peut être qu'une risée et un jouet entre ses mains.

Enfin, n'y aurait-il que l'embarras du choix entre la blonde et la brune, je ne saurais jamais me prononcer. J'adore l'une lorsque je suis avec l'autre, et jamais la brune ne me paraît plus piquante que lorsque je me trouve avec la blonde qui pourtant est bien diaphane, bien sentimentale!

Celle qui me conviendrait ne voudra pas de moi, car avec les qualités que j'exige elle pourrait trouver mieux, et celle qui voudrait trop de moi ne m'irait guère. Pour ne pas m'exposer à un refus, je ne me rangerai jamais dans les rangs des prétendants, et il n'y a pas de probabilité qu'on vienne me demander. Je n'ai pas de tante ni de grand'maman qui ait à coeur mon avenir; et en eussé-je, je les aurais priées de chercher à se créer des affaires personnelles. Comme tu vois, je ne risque pas beaucoup de me trouver sous les bannières de l'hyménée.

L'amour! mais l'amour, mon ami, ne dure pas, et qui plus est, il n'est jamais partagé. Il vit d'obstacles, au milieu des dangers, il meurt sous les rideaux d'un lit nuptial; quant à cette galette de ménage, l'amour en mariage, l'amour de commande, c'est une médecine, et je n'ai pas envie de devenir malade pour avoir le plaisir de me traiter. Je suis libre, insouciant: qu'irai-je faire dans cette galère

de l'hyménée? pour quel crime, me condamnerai-je à traîner ce boulet, comment irai-je de gaieté de coeur m'enchaîner au bras d'une femme? Je n'ai pas d'affection, c'est vrai; mais, en revanche, je n'ai pas autour de moi les criailleries domestiques, les pleurs des enfants. Le mariage n'est pas une assurance à vie contre la solitude: la femme meurt, les enfants grandissent et vous délaissent, et à la fin de ses jours on se retrouve seul comme au début.

De Soukhaloff à Lobine.

Penza, le 11 mars 1841.

Ce que tu m'écris, mon cher Lobine, comme tout ce qui sort de ta tête, ne manque pas d'esprit, mais pèche par le coeur; et pourtant tu en as, tu en as même trop, plus que n'en demande le monde, plus qu'il n'en sait apprécier, et c'est ce qui cause ton humeur et obscurcit ta vue. L'exagération et l'égoïsme dominent dans ta lettre. Mais tu ne songes donc pas à une chose? Si tout le monde pensait comme toi, le monde finirait; il n'y aurait plus ni maris, ni femmes, ni enfants!

Je ne sais pas encore ce qu'il en est du mariage, et c'est à mes yeux une raison de plus pour en essayer, mais je sais ce qu'il en est du célibat, et je ne balance pas à dire que c'est là une triste chose.

Je n'ai jamais compris le plaisir qu'il y avait à tromper les maris. La femme d'un autre n'a pour moi aucun attrait, et je ne suis pas assez communiste pour vivre sur le bien commun. Si donc on ne me fait pas plus de tort que je n'en ai fait à d'autres, je puis dormir tranquille.

Il y a dans le mariage un sacrifice mutuel, un lien éternel qui me séduit par son indissolubilité: j'y vois une poésie pure, indélébile. La fidélité n'est monotone que pour des goûts dépravés, — pardonne-moi cette expression; — l'accomplissement du devoir ne lasse jamais, et le mariage a une variété infinie de jouissances plus attrayantes les unes que les autres. La jalousie n'est une amertume que lorsqu'elle n'est pas le sel de l'existence, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir trop d'amour. Il faut être sur ses gardes, mais se forger des chimères et se croire prédestiné, c'est de la pusillanimité. On n'est jamais trompé que par sa propre faute; un mari assidu auprès de sa femme a tant de priviléges sur ses rivaux, qu'il faudrait qu'il fût bien malheureux ou bien inhabile pour ne pas l'emporter sur eux.

Le plus beau moment de la vie est celui où l'on devient père, et si l'amour passe, le sentiment paternel ne passe jamais. La femme la plus disposée à se déranger reste vertueuse en devenant mère.

La fortune est pour moi le dernier des soucis, et si je tiens à ce qu'une femme ne soit pas sans

dot, ce n'est pas pour ce que vaut celle-ci, mais uniquement pour le respect, la dignité moral qui s'attache à la propriété.

Entre la laide et la belle, il y a un milieu dont tu ne tiens pas compte. De même, entre la femme supérieure et la femme nulle, existe celle qui a l'esprit de son sexe, l'esprit du coeur. Une femme qui ne peut suivre son mari dans ses préoccupations, les concevoir, les partager, n'est pas digne d'être sa compagne.

Crois-moi, mon ami, il n'y a pas d'âge pour l'amour; le coeur et l'esprit ne vieillissent jamais, et celui même qui est assez malheureux pour ne pas aimer, doit se faire une raison et se marier!

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 3 avril 1841.

Tu as raison; s'il n'y avait que moi pour faire durer le monde, il finirait, et je crois que le mal ne serait pas grand, dût-il être irréparable. Je ne donnerais pas du monde une obole, et si je suis égoïste, c'est afin de ne pas rester en dette envers les autres. Le monde! je ne sais pas pour le plaisir de qui il a été créé, mais assurément ce n'est pas pour le nôtre. Faites-vous une politesse à un homme? il croit que vous avez besoin de lui, et se gonfle à en crever, mais ne crève pas. Lui marchez-vous

sur le pied, au moral ou au physique? il ne dit mot, mais il vous assassine. On rit de votre malheur, et on fait tout pour détruire votre bonheur. On ne vous accueille que selon les avantages qu'on peut retirer de vous. L'amour, dont tu rêves sans cesse, dépérit de plus en plus sous notre ciel; il s'en vend plus qu'il ne s'en donne. Je ne veux pas parler politique, mais à coup sûr ce n'est pas là qu'il faut chercher de l'esprit. Et remarque-le bien, je ne parle que de ce qui me tombe sous la plume, car si je voulais creuser un peu, quel gouffre affreux de vices et de corruption s'ouvrirait à mes yeux!

Mais tranquillise-toi; la mauvaise herbe ne périt jamais, dit un proverbe allemand, et la fin du mariage ne serait pas la fin du monde. Au contraire, les enfants fourmilleraient sous le régime du célibat. Ce sont de très-gentils êtres, sans doute, mais quel dommage qu'ils grandissent!

Revenons à ce qui te préoccupe, Dieu sait pourquoi. Quant à moi, je ne suis pas dégoûté du célibat, et je tâcherai de l'être le plus tard possible. C'est la liberté qu'on peut sacrifier quand on veut, tandis qu'il n'en est pas de même de son adversaire, le mariage. Les Juifs, qui ont l'esprit du calcul, ont aussi des idées d'or. L'un d'eux dit, — je ne sais si personne ne l'a dit avant lui, mais il est probable que oui, — il dit que s'il peut arriver à un garçon de regretter une fois par jour de ne pas s'être

marié, l'homme marié peut regretter sa liberté toutes les heures.

Je n'ai pas ton imagination pour voir de la poésie dans le mariage, je n'y vois qu'une prose désolante; tandis que le célibat promet tous les jours des jouissances nouvelles, et il tient souvent ce qu'il promet.

Je t'accorde la joie d'être père: mais si les enfants tournent mal, s'ils meurent, quel tourment!

Plût au ciel qu'il n'y eût que de notre faute quand les femmes nous trompent; mais le plus souvent la faute est toute à elles ou à la nature. Nous nous marions ordinairement quand nous ne sommes plus bons qu'à être jetés aux chiens, et il n'y a que les vieux pour dire qu'un homme est toujours assez jeune pour une femme. L'amant a sur le mari des avantages indubitables: la *défense*, qui perd toutes les filles d'Ève, la nouveauté et tous ceux qui sont particuliers à tel ou tel autre galant. On ne tient pas toujours compte des belles qualités du mari, et l'on oublie difficilement ses défauts que l'on connaît trop à fond.

Pour la femme, le mariage est une nécessité, un abri, une joie; elle se trouve promue tout d'un trait au *tschinn* du mari. Quant à l'homme, le mariage n'est pour lui qu'un moyen d'exercer sa tyrannie; posséder une femme en propre flatte son ambition, c'est une esclave qu'on fait souffrir. Scrute-toi bien,

et tu verras qu'il y a quelque chose en toi de cette rage de domination.

J'ai entendu dire que les femmes sont très-bonnes ou très-mauvaises, qu'il n'y a pas de milieu dans le mariage, que c'est un paradis sur la terre ou un enfer anticipé. Je ne crois pas au paradis, mais je crois à l'enfer. Consulte les statistiques des mariages heureux, étudie l'histoire galante et scandaleuse, et démens-moi si tu l'oses!

De Soukhaloff à Lobine.

Penza, 18 avril 1841.

Il m'en coûte de voir qu'un abîme nous sépare sur un point aussi essentiel; mais es-tu bien de bonne foi dans tout ce que tu dis? Et puisque tu me supposes les goûts d'un despote, permets-moi à mon tour de te dire tes défauts: tu es assez grand pour entendre des vérités.

Ton antipathie pour le mariage me paraît tenir à ta misanthropie, et celle-ci me semble provenir de ta vanité. Personne ne te conteste le droit d'être orgueilleux. Tu appartiens à une de nos plus illustres familles; tes facultés sont loin d'être ordinaires, et le lot qui échoit chez nous à la naissance et à la capacité t'autorise à t'indigner des succès peu légitimes des autres. Ta fierté te donne une certaine méfiance de toi-même. Par crainte de ne pas réussir, tu n'entreprends rien et te drapes dans le dédain et

le sarcasme, que tu manies admirablement. Si tu voulais le mettre sur les rangs, tu l'emporterais, j'en suis sûr, sur bien des concurrents; mais tu n'aimes pas les succès faciles, et tu es trop insouciant pour te donner de la peine.

En outre, tu veux paraître plus blasé que tu ne l'es au fond; en cela tu payes tribut à notre siècle; et, quoique indomptable et altier, tu subis, sans le savoir peut-être, le joug le plus insupportable, le joug de la mode dans les sentiments.

Comme tu es un composé de contradictions, tu te fais modeste par fierté et crois ne pas pouvoir faire le bonheur d'un autre, tout en pensant qu'il n'y a personne qui puisse assurer le tien. Parce que tu n'as pas une fortune brillante, tu crains les refus; et, craignant les refus, tu prends en antipathie le mariage et verses ta bile sur tous ceux qui ne partagent pas ta manière de voir. Ai-je tort ou raison?

Crois moi, fais-toi violence, secoue ton humeur caustique. Il y a en toi l'étoffe du meilleur mari qui soit au monde; et parce que tu connais en toi une sphère de sentiments que tu ne peux satisfaire, tu hais le mariage et la vie calme du foyer domestique, pour laquelle tu es si bien fait. Nos ennemis les plus dangereux sont nos proches.

Du même au même.

Penza, le 4 mai 1841.

Tu ne devines donc pas? Je n'insiste tant sur mon opinion que parce que je suis amoureux moi-même et que je vais sacrifier au dieu de l'hyménée. Je ne sais que faire de cette indépendance que tu estimes si haut. J'ai trouvé la femme la plus adorable du monde, ce qui te dit que je suis dûment et réellement épris: car n'est-ce pas là le langage d'un amoureux? D'ailleurs, je ne l'ai jamais été et il faut bien qu'on le soit au moins une fois.

Condamné à vivre dans mes terres, je ne puis faire autrement que de me marier; et le plus tôt sera le mieux, ne fût-ce que pour éviter l'écueil contre lequel ont échoué tant de nos confrères, amenés à se marier à des beautés rustiques. Les liaisons illégitimes portent toujours leur mauvais fruit; et quiconque n'est pas marié de trente à quarante ans, ne le sera jamais ou le sera mal.

Mais je me disculpe, je crois, tandis que je devrais triompher: c'est que ton sarcasme me poursuit en idée. Sache donc, mon ami, que le gouvernement de Penza possède un trésor et que c'est moi qui vais en devenir le propriétaire. Dispense-moi des phrases qui abondent sous ma plume et que tu prendrais pour des fleurs de rhétorique, lors même qu'elles seraient écloses sous le soleil brûlant de la passion.

Ma province est peu de chose sans doute, et celle qui en fait l'ornement, Olga Blistalsky, aurait pu être moins jolie sans cesser d'être la première beauté du pays; mais je crois qu'on fait bien de ne pas chercher loin et que, si on le pouvait, le mieux serait de se marier dans sa famille: il y aurait moins de surprises désagréables. Une fille à peine âgée de dix-huit ans! j'aurais pu faire son éducation, si elle n'était toute faite déjà, et admirablement faite. Elle cause comme un démon d'esprit. Tu connais sa famille de nom; c'est une des plus haut placées, ce qui me rassure complétement; car on a beau médire de la noblesse, il est telles choses qu'elle évite sans peine et qui demandent de la part des autres classes un effort de vertu.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 4 mai 1841.

Que ne parlais-tu plus tôt? Je rougis de t'avoir dit tout ce qui m'est passé par la plume, mais j'étais à une lieue de supposer qu'il y allait pour toi d'une affaire sérieuse. Du moment que ta résolution est prise, je m'incline et l'approuve. Ta connaissance du monde me rassure contre les erreurs que la bonté de ton coeur pourrait commettre: ton choix doit être excellent.

Tu peux avoir raison et moi tort sur une foule de points. L'exemple d'autrui est une autorité à

laquelle on ne se soustrait pas impunément, et le plus sage, peut-être, c'est de faire comme les autres. Tout le monde ne peut pas dire comme moi: „Je suis venu tout seul au monde, je mourrai tout seul."

Courage, mon ami, et bonne chance! Je te souhaite tout ce qu'on peut souhaiter en pareille circonstance. On a souvent dit qu'une femme voulait être menée à l'aide de la bride et de l'éperon, et je te connais pour un excellent cavalier. Mais que vais-je te parler le langage froid du célibataire, tandis que tu nages dans les régions éthérées de la passion? Tous mes voeux se résument donc en un seul: sois heureux! Si mes affaires ne me retenaient pas ici, j'aurais couru près de toi. Tu voudras bien, n'est-ce pas, me garder en idée une place à tes côtés?

II.

Il y a deux espèces d'éducation, l'une qui consiste à comprimer, à tuer les passions; l'autre à les diriger: les moines sont peut-être plus habiles dans le premier genre que les gouvernements absolus. Ceux-ci ne tuent que les passions qui leur sont dangereuses, et qui par là même sont souvent les plus nobles. S'il y a des passions mauvaises, il y en a de bonnes qui activent le progrès du monde, et sans lesquelles rien

de grand ne se ferait ici-bas. Apprendre à commander aux passions, à les rendre intelligentes, doit être le but de toute sage éducation.

Mademoiselle Blistalsky avait été élevée auprès de ses parents, qui lui avaient appris à se faire obéir des autres, et non pas à obéir elle-même. Elle avait toujours une objection à faire à leurs remontrances, et eux-mêmes trouvaient tant d'esprit à ses reparties, qu'au lieu de se fâcher ils craignaient de contrarier ses volontés. Ils pensaient qu'elle serait toujours adulée, puisqu'elle était jolie, et qu'on avait toujours assez d'esprit de conduite quand on avait de la fortune. Cassait-elle ses joujoux par dépit ou pour se distraire, déchirait-elle ses robes ou ses fichus parce qu'ils ne lui plaisaient plus? on trouvait tout naturel de lui en acheter d'autres. Commandait-elle d'un ton hautain aux serfs? on ne la reprenait jamais, si ce n'est devant les étrangers, ce qui ne comptait pas. On ne songea à lui donner que quelques connaissances d'agrément, et ses succès dans ce genre d'étude ne firent qu'augmenter sa liberté. Elle touchait trop bien du piano pour ne pas avoir le droit d'énoncer hautement ses opinions sur toutes choses, et elle chantait trop bien pour ne pas être maîtresse de ses lectures. Dans celles-ci, elle avait puisé plus de poison que de contre-poison, parce que, somme toute, les livres immoraux sont plus nombreux que les livres moraux, et que ne fussent-ils pas écrits avec plus

de talent, ils plaident une cause toujours facile à gagner auprès des imaginations vives et impressionnables.

Sa fantaisie, vivement excitée par ses lectures, lui avait donné un air rêveur qui transportait ses parents de ravissement; ils y voyaient l'indice de goûts tranquilles et d'une vie rangée. Fuyant les distractions si peu variées de la campagne, elle se retranchait dans le monde que se créait son imagination, et où tout n'était pas aussi pur qu'il eût été à désirer.

Le matérialisme qui envahit la littérature de nos jours contient les germes d'une funeste immoralité; il ravale l'âme à la mesure des intérêts mondains, la remplit du désir des sensualités et des jouissances charnelles, et porte la licence et l'anarchie dans l'esprit. L'âme jeune qui a passé par cette fournaise en sort avide d'émotions fortes qu'elle tend à satisfaire à tout prix, fût-ce même en dépit des devoirs les plus simples.

Olga avait le plus joli minois qui se puisse voir. Reproduit en porcelaine ou en gouache, il eût figuré sur une étagère ou dans une galerie de portraits, aussi avantageusement que l'original figurait dans un salon. A sa vue, les amis de l'art se disaient que la beauté est impérissable, que notre siècle n'a rien à envier aux siècles précédents, sous ce rapport, et que si l'antiquité eût connu le moyen de transmettre

jusqu'à nous les traits de ses jolies femmes, la comparaison n'aurait pas fait pâlir les nôtres, car il y a telle expression de douceur ou de suave rêverie, d'enjouement enfantin ou de folle gaieté qui n'appartiennent qu'aux femmes de notre époque. Ses yeux promettaient un monde de jouissances, mais ne laissaient saisir aucune de ses pensées; une couche pâle, signe d'une vie rêveuse et sédentaire, luttait sur ses joues avec le vermeil, qui était leur couleur naturelle. Son pied était trop petit pour supporter son corps souple et léger, quoique enclin à prendre de l'embonpoint, trop petit pour marcher et surtout pour se poser sur les sentiers pierreux de la campagne.

Son père avait trop à faire à soigner son jardin et son haras, devenus célèbres à plusieurs centaines de verstes à la ronde, pour s'occuper de sa fille. Il se contentait de voir, chaque matin, si elle avait le teint aussi frais qu'à l'ordinaire, et si le soir aucun nuage n'était venu ternir ce front sur lequel il déposait son baiser habituel.

Sa mère avait été, dans son temps, une des femmes les plus élégantes des deux capitales de la Russie. Sa réputation n'était pas pure de taches, mais c'étaient des taches qui ne faisaient que ressortir davantage sa beauté et ses charmes. Elle avait encore, comme de juste, conservé le désir et la pré-

tention de plaire, et l'on se demandait en la voyant à côté de sa fille, à qui, du bouton à peine éclos ou de la rose épanouie, l'on devait donner la palme. C'étaient les mêmes traits, le même port, la même distinction; mais l'une vivait de souvenirs, et l'autre d'espérances; l'une éblouissait, l'autre attirait et enivrait. On ne voyait aucune rivalité entre elles. La mère tenait les uns en respect par le faste et la grandezza, les autres par la stricte observation de ses devoirs auxquels elle n'avait failli que dans sa jeunesse. Elle ne tenait plus à plaire que par sa fille et était fière des succès qu'elle lui voyait obtenir.

Au fond, la famille Blistalsky était des plus respectables. La morgue y était inconnue, elle mettait chacun à son aise, n'avait de préférence pour personne, sans excepter Olga qui avait pour tous les mêmes sourires, les mêmes prévenances, les mêmes agaceries. — Ses prétendants se disaient qu'il fallait se presser pour ne pas être supplanté; mais les uns pensaient qu'il y avait périls en la demeure, et un mystère quelconque derrière toutes ces façons avenantes; les autres attendaient.

Soukhaloff seul affronta les dangers avec courage. Une fois décidé à se marier, il pensa qu'il valait mieux prendre une femme jeune et jolie. Il lui suffit d'adresser au père quelques compliments sur ses fleurs et sur ses chevaux pour être pris en

amitié par lui, et de féliciter la mère sur son teint et ses robes pour être agréé comme son futur gendre. Quant à la jeune fille, elle ne voyait dans le mariage que la réalisation d'une partie de ses rêves, que la liberté après laquelle elle soupirait déjà; et comme Soukhaloff n'était pas dépourvu d'agréments, qu'il avait un beau nom et une jolie fortune, il fut accepté à l'unanimité. Ses rivaux furent surpris et désappointés. Ceux d'entre eux qui n'avaient jamais une idée avant qu'elle ne fût venue à un autre se reprochèrent leur irrésolution; les autres se consolèrent en pensant qu'ils auraient peut-être essuyé un refus; et il y en eut qui se dirent que Soukhaloff ne serait pas heureux, que la jeune fille manquait de principes et que le sang de la mère ne tarderait pas à se révéler en elle.

Il n'y eut personne cependant pour se charger de l'accomplissement de ces prédictions. Les uns restèrent dans l'inaction par paresse, les autres par manque de confiance dans leur savoir-plaire, quelques-uns aussi par estime pour Soukhaloff et par ce principe chrétien qui veut qu'on ne fasse pas à autrui ce qu'on ne se souhaite pas à soi-même.

III.

Huit mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Soukhaloff. Rien n'était venu troubler son bonheur, personne ne songeait à le lui disputer. Sa sécurité d'esprit l'avait amené à se départir peu à peu des soins qu'il s'était imposés pour plaire à sa femme.

N'entendant plus répéter autour de lui combien elle était belle, son amour n'eut plus de stimulant, il la délaissa et donna plus de temps à la gestion de ses propriétés.

Il venait de sortir de grand matin pour surveiller les travaux des champs et avait fait dire qu'il ne rentrerait que pour dîner.

Olga se leva tard, déjeuna seule et, trouvant les heures longues, demanda de la distraction aux fleurs de son jardin, puis à la tapisserie, puis enfin à la lecture, rien ne lui souriait. Elle fit alors atteler sa voiture, un phaéton qu'on avait fait venir de Moscou exprès pour elle; il s'ouvrait seul et n'avait pas de place pour un domestique, témoin plus souvent indiscret que serviteur utile. Elle y monta rieuse et enjouée, et dit au cocher de la conduire où bon lui semblerait. Elle se blottit dans un coin, son ombrelle à la main, et regarda autour d'elle. Le phaéton s'enfonça dans la forêt. Olga voulut demander où son cocher la menait, mais se retint, ai-

mant mieux se ménager une surprise. Une forêt de sapins, rarement entre-mêlés de bouleaux et de chênes, n'était pas de nature à captiver longtemps son attention. Ses yeux se portèrent sur son cocher.

C'était un jeune homme qu'elle avait choisi elle-même parmi ses paysans, sur l'invitation de son mari. Elle l'avait distingué pour la propreté de sa mise et pour son adresse. Justifiant ce choix, Dmitri avait depuis contenté ses maîtres par la promptitude avec laquelle il s'était fait à son métier, et par l'habileté qu'il y déployait. Cette attention à plaire lui avait valu la préférence sur ses confrères: il était devenu le cocher favori de Madame. Quelques mois avaient suffi pour effacer en lui les façons d'un paysan. Il parlait avec une politesse rare, ses manières ne manquaient pas d'élégance, son oeil était vif, franc, brillant de vigueur. Sa physionomie nationale se mariait bien avec son costume. Sa chemise écarlate était coquettement nouée en haut par un ruban de couleur, son *armiak* en étoffe grise d'été était soutenu par une ceinture brillante qui dessinait sa taille; il portait crânement son petit chapeau en castor orné de quelques plumes de paon. Il était vraiment beau ainsi.

Après une demi-heure de course, madame Soukhaloff demanda à son cocher:

— Dmitri, sais-tu chanter?

Dmitri se retourna comme pour chercher dans les yeux de sa maîtresse de l'encouragement, souleva son chapeau, le plaça sur l'oreille, serra les rênes de ses chevaux, et partit d'une voix pleine et sonore:

„Beauté qu'on ne peut se rassasier de voir, „aime-moi, gaieté de mes jours, prends-moi en „amour!

„Je pencherai vers toi ma tête, ma tête ora- „geuse. Je te donnerai ma liberté, qui n'a jamais „été entre les mains d'une autre.

„Le sang fougueux bouillonne comme un tor- „rent, brûle comme le feu; aime-moi, beauté qu'on „ne peut se rassasier de voir, aime-moi!"

Son chant devint, comme tous les chants russes, empreint de froide mélancolie et de gaieté, vague et doux. Le sens s'en dérobait à l'esprit, mais berçait le coeur dans un mystère vaporeux. Les arbres se succédaient aux yeux d'Olga et entrechoquaient leurs cimes au bruit du vent, auquel se mêlait la voix de Dmitri. La solitude et l'obscurité de la forêt augmentaient le charme des impressions.

A mesure que Dmitri ralentissait son chant, il excitait le pas de ses chevaux, et bientôt on n'entendit que le bruit moelleux de la voiture entraînée rapidement par les coursiers.

— Doucement, pas si vite! criait Olga.

Mais Dmitri, emporté par l'ivresse de son chant

et la fougue de ses chevaux, ne s'arrêta que devant un *tabor*[1]) de bohémiens qui lui barrèrent la route.

Une bohémienne, belle comme la liberté qui l'avait fait naître et qui l'avait nourrie, s'approcha du phaéton d'Olga et chanta:

„Bohémienne jeune, je ne suis pas bohémienne „simple; je sais dire l'aventure..... Donnez votre „main, je dirai toute la vérité."

Gaie et insouciante, Olga lui tendit sa main après l'avoir dépouillée du gant.

Ayant considéré avec attention les lignes intérieures, la bohémienne continua:

„Vous serez heureuse, car vous connaîtrez le plus doux des sentiments: vous aimerez, mais votre sentier d'amour sera hérissé de ronces et de cailloux. Vous surmonterez les obstacles, car vous avez un grand coeur; mais la vengeance, comme un vautour, plane sur vous. Gare, gare à vous!"

Le *tabor* avait eu le temps de se ranger et d'ouvrir la route au phaéton. Olga tira une pièce de monnaie et la plaça dans la main de la bohémienne.

„Oh! ne craignez rien, lui dit celle-ci, votre équipage est léger, facile à se rompre, mais la main

1) Camp mobile.

qui le mène est une main habile. Du courage, du courage!"

Le phaéton continua sa route, et Olga tomba dans la rêverie. Les paroles de la bohémienne l'agitaient d'autant plus qu'elle ne pouvait en saisir le sens. Elle resta plongée dans ses idées jusqu'à ce que la calèche fût entrée dans un village.

Dmitri arrêta les chevaux et demanda à les faire respirer un moment.

— Pourquoi m'as-tu menée ici? lui dit Olga.

— Je croyais que vous ne connaissiez pas ce village.

— Mais tu avais une idée?

— Aucune, Madame.

Une femme qu'on appelait l'idiote, comme on en trouve dans bien des villages russes, un de ces êtres énigmatiques, sans famille et souvent sans asile, repoussants de laideur, affreux de difformité, qui saluent les arrivants, accompagnent les passants, et qu'on prend en pitié malgré soi, accourut à la vue du phaéton. Elle cria au cocher:

— Oncle, oncle, je te reconnais. Il y a bien longtemps que tu n'es venu ici. Le grand-père est aussi parti, il est allé dans les champs lointains.

— Qui est donc ce grand-père? demanda Olga.

— Oh! n'y faites pas attention, madame, répon-

dit le cocher, c'est une folle, elle ne sait ce qu'elle dit et ne m'a jamais vu.

L'idiote s'assit sur la route, et ramassant la poussière autour d'elle, comme une chose précieuse, s'en fit un siége.

— Où loges-tu? lui demanda Olga.

— Sous le ciel.

— Et que fais-tu?

La folle la regarda d'un air hébété, comme si elle ne comprenait pas qu'il fallût faire quelque chose dans ce monde.

— Oncle, dit-elle à Dmitri, eh l'oncle! ta roue n'est pas solide.

— Tu veux dire que tu n'as rien mangé, répondit Dmitri.

— Donne-lui donc quelque chose, s'écria madame Soukhaloff, puis se rappelant avec un soupir, que le pauvre homme ne pouvait rien avoir à lui, elle tira un rouble de sa bourse.

— Ne lui donnez pas tout cela, s'écria Dmitri, elle ne saurait qu'en faire. Si vous voulez le permettre, j'irai plutôt porter cet argent à un maître de maison qui aura soin d'elle pendant quelque temps.

Il entra dans la cabane voisine et en ressortit avec du pain qu'il tendit à l'idiote. Celle-ci l'enveloppa dans le pan de sa robe.

— Tu ne donnes donc rien à ta femme? dit-elle à Dmitri. Elle est jolie, ta femme, mais toi tu

es bien aussi. — Puis, elle parla longtemps encore, mais de manière à ne pas être comprise même de ceux qui avaient l'habitude de l'entendre.

— Quelle belle dame! se disaient les paysans qui s'étaient approchés du phaéton.

— Quel beau cocher! pensaient quelques femmes qui montraient leurs têtes aux lucarnes de leurs maisons.

Olga ordonna de retourner.

L'ennui d'une vie de retraite, d'un tête-à-tête de huit mois, avait fait sentir son poids à Soukhaloff: comment serait-il resté sans effet sur l'imagination d'une femme, avide de nouveauté?

Olga n'avait pas aimé, car elle ne s'était mariée que par convenance et pour avoir la liberté dont elle ne jouissait guère.

Aimer un cocher, quel oubli, quelle faute! — Ainsi pensait Olga, mais aussitôt les traits de Dmitri revenaient à son esprit, sa voix suave et douce résonnait à son oreille! — Il est jeune, disait-elle, il n'a jamais aimé, il bénira, il aimera doublement celle qui l'aura élevé.

S'efforçait-elle de chasser son image, — l'ennui l'assiégeait, puis le soleil brillait de tout son éclat, la nature répétait des chants d'amour. Olga redemandait son phaéton et recommençait ses pro-

menades qui étaient autant de tête-à-tête avec Dmitri, dont le charme pour elle naissait du contraste de la timide simplicité de cet homme, avec la banalité prétentieuse du monde. — Si au moins, se disait-elle, il avait la pensée de porter ses yeux sur moi, mais son imagination ne rêve pas mon amour.

— Dmitri, voudrais-tu te marier? lui demanda un jour Olga.

— Si vous l'ordonnez, Madame, j'obéirai.

— Tiens, voici cette clef; tu viendras ce soir dans le pavillon du jardin, tu feras en sorte de n'être vu de personne. Celle que je te destine s'y trouvera, mais elle ne veut pas être connue, avant que j'aie tout approuvé; tu seras discret.

A minuit, Olga se glissa en bas de son lit, revêtit la robe qu'elle s'était préparée, couvrit sa tête d'un mouchoir et descendit dans le jardin.

Dmitri l'attendait déjà dans le pavillon. Les persiennes fermées ne lui permettaient de rien voir.

— Ma maîtresse, lui dit Olga, en déguisant sa voix, te veut du bien et désire que je sois ta femme, tu m'aimeras donc pour la récompenser de ses bonnes intentions.

Un moment après, on venait frapper à la porte. C'était Soukhaloff lui-même. Le pavillon avait deux sorties. Olga s'échappa par la porte opposée, disant

à Dmitri d'ouvrir celle à laquelle frappait son mari.

Soukhaloff entra et ouvrit les persiennes.

— Avec qui étais-tu ici? demanda-t-il à Dmitri.

Le cocher se troubla et ne répondit pas, mais son maître insistant avec force:

— Je ne sais, répondit-il, vous êtes venu trop tôt, je n'ai pas encore pu apprendre moi-même qui était cette femme.

Il raconta tout ce qu'il savait.

Cependant, Olga était rentrée chez elle, elle réveilla sa suivante, et mettant de l'or devant elle, elle lui dit:

— Ton bonheur est assuré, si tu veux m'obéir aveuglément. Tu épouseras Dmitri, tu diras à ton maître que je te l'avais ordonné déjà hier, et qu'aujourd'hui tu t'étais rendue au pavillon, qu'au bruit de sa voix tu t'es enfuie.

La femme de chambre jura de tout faire ainsi que sa maîtresse lui ordonnait.

Lorsque Soukhaloff vint demander à sa femme l'explication de toute cette aventure, Olga satisfit à ses questions d'un air calme et rieur. Elle ajouta que la curiosité seule l'avait poussée à accompagner sa femme de chambre.

IV.

De Soukhaloff à Lobine.

Gouvernement de Penza. 8 avril 1842.

Par où commencerai-je, et comment te parler du coup qui vient de me frapper? Honte, malheur, opprobre, tout est venu fondre sur moi à la fois. Ma tête menace de se rompre, mes jambes s'affaissent, mes mains se crispent et tremblent tour à tour.

Que j'ai eu tort de ne pas suivre tes conseils et de n'écouter que mes propres inspirations!

J'étais allé à Moscou; des affaires pressantes m'y appelaient. Ne voulant pas y rester longtemps, j'avais consenti à laisser ma femme seule ici, mais c'est elle, c'est bien elle, l'infâme, qui me l'avait demandé.

Je revins ivre d'amour, aveugle dans ma confiance, car jamais un soupçon ne s'était glissé dans mon coeur. Brûlant d'impatience de me retrouver auprès d'elle, je descends à quelques pas de la maison, je m'y introduis comme un amant qui croit réjouir sa maîtresse par son retour; j'arrête tous ceux qui voulaient prévenir Olga de mon arrivée. Olga! elle ne mérite plus ce nom; car c'était celui de la femme qui devait embellir mon existence, cette existence qui ne sera plus désormais qu'un fardeau. J'entre — ma plume s'arrête involontaire-

ment... Mais mon secret ne sera-t-il pas bientôt connu de tous? ne vais-je pas devenir la risée du pays entier?

Ah! si du moins elle eût choisi un rival digne de moi, que j'aurais pu châtier, ou de qui j'aurais pu recevoir la mort! mais quel affront! un esclave, un cocher!... Ne me demande pas le reste. Je ne l'ai pas tué; je n'ai même pas honoré d'un regard de mépris l'indigne qui m'a trompé.

Mon bonheur s'est englouti en un clin d'oeil; j'étais venu plein d'affection, je suis sorti sans coeur, sans idée.

Voici le troisième jour que je suis renfermé chez moi. Ma femme a au moins eu la pudeur de ne pas demander à me voir. Ne pouvant s'excuser, elle n'a pas voulu implorer mon pardon. Elle n'avait rien, rien à invoquer pour l'obtenir!

J'ai longtemps pensé aux moyens de punir mon insensé rival. Il me répugne de me venger sur un serf. Je puis le faire mourir sous le bâton, lui faire expier son crime dans les plus grands supplices, et c'est parce que je puis tout cela, que je n'en fais rien. S'il n'avait connu que le bonheur d'un moment, il l'eût payé par une mort soudaine; mais l'offense qui a duré veut un châtiment durable.

Voici enfin ce que j'ai résolu. Dmitri partira pour la Sibérie. Il y sera ce qu'il a été, paysan, colon; la peine, comme tu vois, est au-dessous de la faute. Rien ici ne doit révéler son bonheur ou rappeler ma honte. Olga rentrera chez ses parents, et moi, mon ami, je chercherai dans les voyages la distraction, sinon l'oubli.

Que j'étais simple! je me suis laissé tromper comme un enfant, car j'avais assisté au début de cette infâme intrigue. Je les avais d'abord surpris dans un pavillon, mais l'astuce féminine m'a fait croire qu'il s'agissait d'une autre. J'ai cru, parce qu'il faisait sombre, parce que la servante était dans le complot, parce qu'enfin j'ignore le mensonge et ne puis me figurer le vice sous les traits de la beauté.

Sous différents prétextes, elle a remis le mariage de sa servante et s'est substituée à ses droits; grâce aux ombres des nuits et à ces subterfuges, Dmitri a été de bonne foi. Il n'a manqué, pour compléter le roman, qu'une chose, c'est que la femme de chambre soit venue, par jalousie, me dévoiler ce tissu de fourberie; mais un serment la liait, et elle ne songeait pas à disputer à sa maîtresse l'homme qu'elle n'aimait pas. Ce n'est que lorsque, partant pour Moscou, j'eus renvoyé de Penza le co-

cher, que ma femme a jeté toute retenue et s'est découverte à son amant.

Je n'ai pas songé à punir la femme de chambre. Pour être même plus sûr de son silence, je la comblerai de présents, je la doterai richement, et si elle parle, son ingratitude parlera plus haut qu'elle.

Du même au même.

Château de Blistalsky, 5 mai 1842.

C'est fait: Dmitri est parti, et parti pour la Sibérie, mais ma femme a disparu! Je suis venu ici, supposant qu'elle avait prévenu mes désirs en se rendant chez ses parents, mais je ne l'y ai pas trouvée.

Il m'en a coûté de leur apprendre tout ce qui s'est passé. Leur peine me fait mal: car ils sentent que la honte et le déshonneur rejaillissent sur eux. Est-ce la suite de l'éducation qu'elle a reçue, ou bien l'effet seul de son imagination excentrique? Par quel sortilége ce manant a-t-il pu l'attacher à lui? Je me perds en suppositions. Tomber si bas; pourquoi? salir un nom si loyalement offert, quelle lâcheté!

Je reçois à l'instant une lettre qui m'apprend qu'Olga s'est rendue à Penza, et qu'elle a voulu suivre Dmitri en Sibérie. Les autorités n'ont pas

cru devoir s'y opposer. Une telle abnégation confond l'esprit; le dévouement pour un rustre poussé aussi loin tient du prodige et désole le coeur. J'ai demandé à son ancienne confidente, à sa femme de chambre, si elle en eût fait autant pour son mari, si elle eût suivi Dmitri en exil? Elle n'a pas balancé à me dire que non: elle eût sans doute préféré un gentilhomme.

Ma femme aura voulu se sacrifier pour la victime de ma jalousie, et porter les chaînes de ce martyr de l'amour, d'un amour qu'elle a provoqué. Ai-je mal fait d'user de cette rigueur? mais que pouvais-je?

Elle ne m'a pas écrit un mot; elle ne m'a pas demandé d'alléger le sort de son amant.

Cette fierté m'étonne. C'est à peine si j'ai eu le temps d'étudier son coeur. Je puis dire que je ne connais guère ma femme. Mais quelle dignité peut-il y avoir dans cet abaissement? quel sentiment peut-on concevoir pour un homme de cette espèce? Ne faut-il pas admettre que les goûts sont souvent en rapport inverse avec la position dans laquelle on est né; que s'il y a des personnes qui veulent s'élever à tout prix, il en est d'autres qui sont entraînées dans la chute par le penchant qu'elles ont pour ce qui est commun et vil?

Les Blistalsky envoient de l'argent à Olga, sans lui écrire un mot; je vais leur restituer sa fortune; c'est la moindre consolation qu'elle puisse avoir, car je crois que le repentir ne tardera pas à s'emparer d'elle. Que je souffre! mais grâce au ciel, ce n'est plus par amour, et j'espère me guérir avec le temps et oublier toute cette scandaleuse aventure.

De Lobine à Soukhaloff.

Saint-Pétersbourg, 18 mai 1842.

Pauvre ami! je ne dirai pas que je te plains, ce serait trop trivial et trop cruel.

S'il n'y a eu de la part de ta femme qu'une passion brutale, il faut convenir qu'elle porte le coup de grâce à cette pudeur si vantée de son sexe, et quelle mérite le mépris.

Mais, si à ton tour, tu es devenu un de ces maris lourdauds, dont l'air des champs a dilaté l'abdomen et resserré le cerveau, si tu ressembles à ces braves gentillâtres qui crient deux fois trop fort et mangent trois fois plus qu'il ne faut, qui fument, crachent, boivent, qui cassent des bâtons sur le dos de leurs serfs, et ne parlent que récoltes et engrais, il faut convenir qu'un cocher jeune et adroit est pour eux un rival dangereux auprès de ces frêles beautés qui affichent de la philanthropie pour

les serfs, de la sympathie pour ceux que le sort maltraite.

J'aime à croire qu'il n'en est rien, que tous les torts sont du côté de ta femme, que tu es toujours un cavalier élégant, un homme civilisé, dans l'acception de ce mot, et que tu n'as aucun des ridicules de nos châtelains.

Mais alors, pourquoi faire usage de ce droit qui nous est donné je ne sais comment, je ne sais pourquoi, d'envoyer nos serfs en Sibérie? Si, comme tu le crois, cette peine n'en est pas une au fond, autant valait-il ne pas y avoir recours; mais les idées affreuses qui s'y rattachent ne pouvaient qu'exalter davantage l'imagination de ta femme, que révolter son sentiment d'indépendance. En lui enlevant son amant par la force, tu la mets dans la tentation de résister, et en infligeant à Dmitri une peine de ce genre, tu le rends encore plus intéressant aux yeux d'Olga.

Elle a suivi son amant, et je suis prêt à la mépriser moins. Il se trouve que du même coup tu atteins deux victimes, tu te venges de la femme et de son complice, tu te débarrasses à tout jamais de l'une comme de l'autre; mais tu sors de la catégorie obscure des maris trompés: prends garde de tomber sous la plume de quelque romancier affamé.

Ta femme jouira de sa fortune, la mettra aux pieds de son amant, se chargera de son éducation; ta vengeance sera détruite, et tu ne passeras pas moins aux yeux de tous pour un mari implacable. Je ne te donnerai aucun avis, par la bonne raison que je n'en trouve pas, et qu'il me paraît impossible que tu n'apportes aucun changement au sort de tes exilés.

De Soukhaloff à Lobine.

9 septembre 1842.

Ce que c'est que l'opinion publique! elle aussi se révolte contre ma résolution, et prend en pitié celle qui m'a trompé. On m'appelle tyran, et tous ceux qui crient ainsi auraient plus mal agi à ma place. Si j'eusse fait le généreux, si j'eusse laissé ma femme sous le poids de sa faute, on m'aurait tourné en ridicule.

Je me suis décidé à déplacer Dmitri, et à l'envoyer à Kronstadt, dans les compagnies des prisonniers d'État. Au moins Mlle Blistalsky pourra habiter Pétersbourg et cacher sa honte dans le tumulte d'une grande ville, car elle est bien décidée à ne pas quitter son amant, et après tout, c'est peut-être ce qu'elle a de plus sage à faire. Le monde oublie une faute alors qu'on y persévère; il s'incline devant la femme qui fait preuve de caractère, et tout en la repoussant, il la respecte.

Vois-tu madame traverser deux fois la Russie dans un chariot escorté de Cosaques, et, suivant au pas, le bienheureux cocher marchant à pied, enchaîné à des criminels! Aux relais, m'a-t-on dit, elle l'entoure de ses prévenances, elle ranime ses membres engourdis! Ce tableau revient souvent à mon esprit.

Qu'avais-je à faire? le divorce ne nous est pas permis, et encore une fois, je ne pouvais souffrir la présence de Dmitri dans mes terres. Le vendre eût été difficile et peu utile; le faire soldat revenait presque à la même chose, or, je l'avoue, je ne suis pas assez chrétien pour chercher une autre femme à celui qui m'a ravi la mienne.

Je ne veux plus entendre parler de toute cette sale histoire; je veux oublier et Olga et Dmitri... Je pars ces jours-ci pour l'étranger; je prends la voie de terre, et ainsi je ne pourrai aller t'embrasser à Saint-Pétersbourg.

LE BRIGAND VENGEUR.

L'Oka charriait des glaces. Un coupé élégant, rayé de brun et de bleu, aux panneaux ornés d'armoiries équivoques, les roues couvertes de boue et de neige, s'arrêta au village qui se trouve sur la route de Kalouga à Orel.

Un jeune homme, coiffé d'un bonnet fantastique de voyage, mit sa tête à la portière et cria: „*Porom*, le bac!“ Un rugissement du vent qui se brisait contre les glaces, lui répondit seul.

— Quel est donc ce village? demanda le voyageur à un paysan qui passait.

Le paysan ôta son bonnet et nomma le village.

— A qui est-il?

— A l'État, *Votre Noblesse* [1]).

— Qu'on me fasse venir le *goloca* [2])!

1) Titre qu'on donne en Russie à tout noble d'un rang inférieur à celui de major.

2) *Tête*, chef de paysans de la couronne et paysan lui-même.

Quelques instants après, le *golova* accourut, la tête découverte, les cheveux épars au vent. Il se courba respectueusement devant la portière du coupé.

— C'est toi qui es le *golova?* lui dit le propriétaire de la voiture: qu'on m'avance tout de suite le bac, je suis pressé.

— Votre *Haute Noblesse*[1]), répondit le *golova* en se courbant de nouveau, le bac ne peut pas tenir sur la rivière, la bourrasque est trop forte, les glaçons se dressent les uns sur les autres, on ne peut avancer: toute communication est interrompue depuis huit heures.

— Le bac! je veux le bac, entends-tu?

— *Votre Excellence*, certes j'ai bien compris, reprit le *golova*, donnant ainsi au voyageur un grade de plus à mesure que celui-ci élevait la voix, j'ai bien compris, mais j'ose faire observer à Votre Excellence.....

— Je ne veux pas d'observations. Je voyage pour des affaires qui pressent, il me faut le bac tout de suite, sinon, tu sauras ce qu'il en coûte de faire attendre un homme comme moi.

— Tout à l'heure on a essayé de mettre une embarcation à l'eau, deux hommes ont péri et il a fallu y renoncer, répliqua le *golova* tout tremblant.

1) Titre donné aux fonctionnaires civils et militaires, à partir du rang de major jusqu'à celui de général.

Le voyageur, en entendant ces mots, poussa avec humeur la portière devant lui et mit pied à terre.

Tous les assistants se découvrirent à sa vue.

Il y a, Votre Excellence, continua le *golova,* dans la maison que voici, un fermier de vins qui attend depuis six heures.

— Qu'est-ce qu'un fermier de vins! Qu'y a-t-il de commun entre lui et moi?

Le *golova,* plus confus que jamais, s'inclina jusqu'à terre.

— Quel est ici l'*okroujnoï*[1]?

Le *golova* le nomma.

— Où reste-t-il?

— Dans le premier village, de l'autre côté de la rivière.

— Qu'on lui expédie un exprès, je vais préparer une lettre pour lui.

Après avoir dit ces mots, notre personnage entra dans la maison qu'on lui avait indiquée comme servant d'asile aux voyageurs. Il se fit apporter de l'encre et du papier.

— Si vous écriviez en français? lui dit son compagnon de voyage, un ami qui l'avait suivi depuis Moscou.

— Il pourrait ne pas savoir le français.

1) Employé du ministère des domaines, préposé à l'administration d'un cercle de paysans de la couronne.

— C'est ma foi vrai; mais qu'allez-vous lui dire?

— Vous allez voir, répondit-il. Il prit la plume et écrivit en parlant haut:

„Bienveillant monsieur Pierre Mikhaïlovitch...

— Vous n'avez, n'est-ce pas, rien à redire à ce début de rigueur?

„Voyageant pour des intérêts de haute importance, je me vois dans l'impossibilité de continuer ma route, faute de tout moyen de communication. Je compte sur votre aimable serviabilité pour obvier à ce fâcheux contre-temps.

„*Signé*, Krikounoff."

— Prenez garde, s'écria son ami, vous avez l'air de dire que vous voyagez par nécessité d'État: or, vous savez bien qu'il n'en est rien.

— Je ne le dis nullement, qu'il présume ce qu'il voudra, cela ne me regarde pas.

— Vous signez Krikounoff tout court; *l'okroujnoï* n'est pas censé savoir qui vous êtes.

— Pardieu! s'il le savait, il ne se dérangerait pas.

M. Krikounoff cacheta la lettre et alla la porter au *golova* qui, pour faire preuve de bonne volonté, fit mettre à l'eau une nacelle avec deux hommes; mais à peine eut-elle pris le large, que les glaces la rejetèrent sur la rive.

Calmé par ce résultat, M. Krikounoff se résolut à attendre au lendemain. Il rentra dans la maison et y lia cavalièrement connaissance avec le fermier de vins qui lui apprit que de graves intérêts l'appelaient aussi à Orel, qu'il avait offert huit cents roubles (assignats) pour se faire transporter de l'autre côté de la rivière, et qu'il fallait une impossibilité évidente pour que les paysans eussent refusé.

On passa la soirée à jouer aux cartes. M. Krikounoff perdit, ce qui lui fit maudire doublement ce contre-temps.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le vent s'étant calmé et le mouvement des glaçons étant devenu moins dangereux, le *golova*, empressé de plaire à l'inconnu qui, à en juger par son verbe haut, devait être quelque grand personnage, expédia la lettre à l'*okroujnoï*, et bientôt, sur les ordres de celui-ci, vingt paysans se mirent à manoeuvrer le bac où l'on transporta la voiture de M. Krikounoff ainsi que celle du fermier des vins.

On allait démarrer, et M. Krikounoff donnait déjà ses ordres d'une voix impérative, lorsqu'un homme en guenilles, la barbe forte et grisonnante, vint prendre passage sur le bac. Personne d'abord ne fit attention à lui, mais lorsque M. Krikounoff pour animer les paysans, leur lança quelques jurons

de sa façon, l'inconnu y répondit par un rire sardonique qui troubla notre gentilhomme.

— Qui es-tu? lui demanda celui-ci.

— Ne faites pas attention, je vais à mes affaires.

— Mais quelles sont tes affaires?

— Vous me connaissez donc pour me tutoyer de la sorte? En effet, je crois vous remettre à mon tour: vous êtes Nikita Alexéiévitsch Krikounoff.

— Tu es donc du voisinage de mes terres pour me connaître? lui dit Krikounoff; puis, de peur de voir son incognito trahi par cet homme, il s'empressa de le quitter.

Les efforts réunis des paysans furent couronnés de succès: au bout d'une demi-heure, M. Krikounoff put mettre pied à terre sur la rive opposée. Il donna dix roubles pour reconnaître ce service, le fermier des vins en donna cent cinquante. Mais la générosité étant en Russie en rapport inverse avec l'importance des personnes, les paysans se considérèrent comme trop heureux d'avoir contenté le haut dignitaire et le prièrent de témoigner en leur faveur auprès de leur chef, son ami, l'*okroujnoï*.

De nouvelles contrariétés et de nouveaux triomphes attendaient M. Krikounoff de l'autre côté de

la rivière. A peine débarqué, il voulut partir pour éviter de se faire connaître de l'*okroujnoï*, mais le malheur voulut que tous les chevaux fussent dehors. Obligé d'être poli malgré lui, il ne put se dispenser d'aller au moins remercier celui qu'il avait mystifié par sa prétendue importance; il se fit accompagner de son ami chez l'*okroujnoï*. Dès qu'on lui eut annoncé la visite de M. Krikounoff, celui-ci se mit en devoir de revêtir son uniforme; mais notre jeune homme, confus de causer tant d'embarras, ne lui en laissa pas le temps et, se précipitant dans la chambre, il le pria de ne pas se gêner pour lui.

L'*okroujnoï* se confondit en excuses et M. Krikounoff en remercîments. Voulant mettre le comble à sa complaisance, le premier prétendit aller presser les moyens de départ. Il était curieux au fond d'apprendre exactement à qui il avait affaire. Il courut chez le chef du relais, et quel ne fut pas son étonnement lorsqu'au lieu d'une feuille de route pour affaires d'État, il n'y trouva qu'un simple bon pour trois chevaux, et lorsqu'il vit que les titres de celui qui lui avait occasionné tant d'embarras, se renfermaient dans cette seule ligne:

Conseiller titulaire [1]) au service extraordinaire du ministre des domaines.

L'*okroujnoï* était un homme qui savait vivre. Il

1) Grade civil équivalent à celui de capitaine dans la ligne ou de lieutenant de la garde.

ne se formalisa pas du tour que venait de lui jouer son camarade de service; mois changeant aussitôt de ton, il se plaça sur le pied d'une intime égalité, se payant ainsi du service qu'il venait de rendre; il rentra chez lui avec une contenance assurée, tendit à Krikounoff son document, et lui dit d'un ton railleur:

— Voici votre feuille de route. Quel est donc l'objet de votre voyage?

— A vous dire vrai, répondit Krikounoff, enchanté que l'affaire ne prît pas une tournure plus sérieuse, je vais faire une apparition inattendue sur mes terres, surprendre mes paysans et les obliger à solder les arriérés qu'ils ne se pressent guère de payer.

Au fait, l'*okroujnoï* n'avait dérangé que de pauvres paysans, ce qui, à son avis aussi, ne valait pas la peine qu'on en parlât. Il était enchanté d'obtenir quelques renseignements frais sur le ministère auquel ils appartenaient tous deux et d'apprendre les nouvelles de la capitale. Il retint M. Krikounoff à dîner, et celui-ci n'était pas assez pressé pour refuser une invitation qui lui donnait l'occasion de regagner la bonne opinion de l'*okroujnoï*.

Le soir, d'après les dispositions de l'*okroujnoï*, six magnifiques chevaux attendaient les ordres de

M. Krikounoff. Son ami, en montant avec lui en voiture, lui dit:

— Je ne reviens pas de ma surprise, il faut avouer que vous avez eu de la chance.

— Savoir-faire, mon ami, rien que du savoir-faire! Que cet exemple vous serve. On n'obtient rien chez nous avec de la politesse, on est écrasé si l'on se fait humble.

— Mais comment auriez-vous fait, si l'*okroujnoï* eût été moins crédule?

— Et le pouvait-il? sait-il comment je suis avec le ministre? connaît-il mes relations, mon influence? Ma manière de me poser, de réclamer ses services devait à elle seule lui faire augurer avantageusement de mes liaisons. Or, si je suis lancé dans le monde, si j'ai quelque parent bras droit d'un ministre, il agissait prudemment en venant au-devant de mes désirs. Ma tactique m'a toujours réussi. Un jour, à Saint-Pétersbourg, je ne pouvais traverser la rue sans me crotter. Je vois un officier de police qui surveillait le balayage. Je l'appelle du geste et de la voix, vous savez de cette voix qui ne laisse pas d'hésitation à l'obéissance. Il accourt, je lui reproche vertement la maladresse avec laquelle je voyais pousser les boues du côté des piétons, et aussitôt on me tend une planche à l'aide de laquelle je traverse à sec. La morale de ce fait ne vous échappe pas: „Sans doute, il est fort, puisqu'il aboie

contre les forts." Vous savez qu'un général, en pareille occasion, étendit son manteau par terre, devant les pas d'un auguste personnage.

Une autre fois, et ceci vous paraîtra bien plus fort, j'ai eu la fantaisie de railler des soldats, ces automates, fantaisie qui aurait pu me coûter cher. Je revenais du spectacle, en voiture, il se faisait sombre, je rencontre dans la rue un peloton d'un régiment de la garde qui se rendait à son poste. Je le salue d'un bonjour, à l'instar de celui du grand-duc Michel. La patrouille ne fit qu'un cri: „Nous vous souhaitons une bonne santé," mais au moment d'ajouter le titre, les soldats regardèrent ma voiture et se turent en voyant une livrée civile. L'officier n'était pas revenu de sa surprise, que j'étais déjà hors de vue.

II.

M. Krikounoff venait de réaliser ses *obroks*[1]). Avec les arriérés et d'autres rentrées, la somme se montait à une trentaine de mille roubles. Il s'apprêtait à repartir pour Saint-Pétersbourg et repassait dans son esprit les différents usages qu'il ferait de cet argent, lorsqu'on lui annonça la visite de M.

1) Redevances de serfs.

Zwanoff, capitaine en retraite. Il venait, disait-il, acheter une partie des forêts de M. Krikounoff, qui reçut cette offre avec plaisir, y voyant le moyen de toucher de nouveaux fonds.

— Cette propriété, lui dit Zwanoff, vous était commune avec votre oncle, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Krikounoff en se troublant un peu, car il n'aimait guère qu'on lui parlât de son oncle et cherchait de toutes les manières à le faire oublier.

— Je l'ai beaucoup connu, monsieur votre oncle.

— Vraiment? Il est bien malheureux, ses idées l'ont perdu.

— Mais vous avez, n'est-ce pas, tout fait pour alléger son sort?

— J'ai religieusement déposé à la Banque la moitié de nos revenus. Si jamais il revient, il les touchera.

— Il n'est guère probable qu'il revienne, mais il vous était facile de lui faire parvenir tout ce que vous vouliez.

— Le gouvernement défendait aux parents des exilés du *quatorze*[1]), de leur envoyer plus de trois mille roubles par an.

— J'ai entendu dire qu'il y en avait parmi eux, qui jouissaient de la plénitude de leurs revenus.

1) 14 décembre 1825, révolte militaire à Saint-Pétersbourg.

— C'est apparemment l'effet de quelque grâce particulière, à laquelle mon oncle n'a pas participé.

— Voulez-vous que je vous trouve les moyens de lui faire passer de l'argent?

— Je vous remercie, mais je n'ai rien à lui envoyer pour le moment.

— La vie est si chère en Sibérie pour quiconque est accoutumé au luxe de Saint-Pétersbourg: vous devriez bien tenter un effort et lui faire tenir quelque chose.

— Je verrai par la suite ce que je puis faire, mais revenons à l'objet de votre visite.

— Restons plutôt dans notre conversation actuelle: il doit vous être doux de parler de votre oncle.

— Le souvenir de mon oncle est une plaie dans mon coeur, et il vaut mieux n'y toucher que le moins possible.

— C'est surtout une plaie alors qu'on n'a pas rempli ses obligations; vous avez, Monsieur, pendant quinze ans joui de ses biens, vous les avez même dissipés et vous ne lui avez presque rien envoyé. Vous êtes trop gentilhomme pour ne pas réparer cet oubli, alors qu'on vous en offre l'occasion, et j'espère que vous ne me laisserez pas sortir les mains vides. Je sais que vous avez de l'argent, et vous allez me le remettre. Il sera religieusement restitué à votre oncle, plus religieusement que vous n'avez

déposé ses revenus à la Banque, car je sais que vous n'en avez rien fait.

A ces mots, Krikounoff regarda plus attentivement son interlocuteur; ses traits ne lui parurent pas inconnus; mais il avait beau rappeler ses souvenirs, il ne savait où il avait vu son hôte.

— Comment pouvez-vous me parler de la sorte? lui dit-il. Sais-je seulement qui vous êtes? Je ne vous connais pas. Vous dites venir m'acheter des terres, et c'est vous qui me demandez de l'argent. Que vous importe mon oncle?

— Je l'ai vu en Sibérie.

— Vous a-t-il donné une lettre, un pouvoir?

— Vous savez que ce n'est guère possible: les condamnés sont trop bien surveillés. Mais que craignez-vous? que je vous vole? Il vaut mieux se laisser voler que de voler un parent.

— C'en est trop enfin! *Tschelovek*[1]*!*

— Ne criez pas, il ne viendra personne à votre secours.

Krikounoff ouvrit la fenêtre et recula d'épouvante en voyant en bas des figures sinistres et étrangères. Il reconnut enfin les traits de son visiteur: c'était l'homme qu'il avait vu sur le bac.

— La maison est cernée! s'écria-t-il.

— Comme vous le dites.

1) Homme, mot dont les seigneurs se servent en Russie pour appeler leurs domestiques.

— Je suis donc dans les mains de brigands?

— C'est comme il vous plaira de le penser.

— Mais alors, pourquoi tous ces mystères, tous ces prétextes? Dites que vous êtes venu pour me piller et non pas pour plaider la cause de mon oncle.

— Je ne demande jamais rien à qui ne doit rien; vous avez volé: partageons.

— J'ai la loi pour moi, un homme mort civilement ne peut posséder. J'ai hérité de mon oncle.

— Et vous voudriez le faire mourir de faim? Vous invoquerez la loi, quand je serai parti. Si la loi est pour vous, le droit est pour votre oncle, et je suis son vengeur. Apportez votre argent.

Krikounoff regarda de nouveau son interlocuteur: ses formes herculéennes le firent trembler, en même temps que l'idée de devoir se séparer de son argent lui faisait venir les larmes aux yeux.

Le soi-disant Zwanoff tira un pistolet de sa poche et le mania d'un air de froide résolution: un frisson courut dans les veines de Krikounoff.

— Veut-on s'exécuter? demanda le brigand.

— Je vais vous donner tout ce que j'ai, s'écria Krikounoff.

Un moment après, il reparut avec trois mille roubles.

— Je vous les laisse pour votre voyage, lui dit Zwanoff. Remettez-moi ce qui reste dans votre caisse, je m'en contenterai.

— Je vous jure que je n'ai plus rien.

— Ne jurez pas, et ne me forcez pas d'aller visiter votre secrétaire. Il me faut trente mille roubles bien comptés, ne perdons pas de temps, car j'ai pas mal d'affaires dans le même genre à expédier.

Il fit un geste qui fit pressentir ses intentions. Krikounoff, vert plutôt que pâle, se traîna dans sa chambre et en rapporta les trente mille roubles.

— A part la commission et un intérêt raisonnable, lui dit Zwanoff, votre oncle touchera cet argent; mais soyez exact à l'avenir, et ne le laissez manquer de rien, sinon, vous aurez ma visite ou celle de mes confrères.

Il s'inclina et partit, Krikounoff voulut le suivre, mais le brigand retira la clef de la porte qu'il ferma en dehors.

Resté seul, Krikounoff vit par la fenêtre s'en aller les hommes qui cernaient sa maison et monter dans des chariots qui les emportèrent. Ce ne fut que quelques moments après, qu'il apprit de ses gens que la bande les avait dispersés. Il fit atteler sa voiture et alla faire sa déposition au chef-lieu du gouvernement.

Toutes les recherches furent vaines et la surveillance la plus minutieuse resta sans résultat. Ses propres investigations n'eurent pas plus de succès, personne ne connaissait le vagabond ou le brigand.

Quelques mois après, Krikounoff reçut une lettre de son oncle qui le remerciait de s'être souvenu de lui.

III.

M. Stragine est très-gêné dans ses affaires, parce qu'il a plusieurs milliers de paysans qui lui mangent dans les années de disette plus que ne lui rapportent les années d'abondance; parce que l'entretien de ses biens absorbe tous ses revenus, grâce à la hiérarchie qu'il a introduite dans leur administration et où se reflètent le faste asiatique et le pédantisme allemand qui dominent dans le gouvernement russe, dont M. Stragine est lui-même un des ressorts les plus importants. Ses baillis et ses intendants, ses secrétaires et ses scribes le pillent sans miséricorde. Mais il a la consolation d'entretenir dans ses domaines des chancelleries et des comptoirs qui lui envoient de temps en temps des comptes rendus cachetés à ses armes avec cette inscription pompeuse: *Comptoir* ou *chancellerie des biens de S. E. M. Stragine.* Jamais il ne trouve sous leur enveloppe le moindre assignat, au contraire il est souvent invité à combler de sa propre caisse le déficit; mais il sait au moins que quiconque visite sa propriété,

en rapporte une idée prodigieuse, et la vanité est le premier des besoins de M. Stragine.

Son domaine est vraiment princier: tout y est faste et ostentation. Des canards, des oies rares et exotiques se baignent dans ses étangs, des cygnes noirs se promènent dans ses canaux bordés par le gazon le plus frais et le plus artistement coupé du monde. Son château renferme des curiosités sans nombre et sans prix, depuis une écritoire de Napoléon qu'un de ses parents, ambassadeur à Paris, lui a léguée en souvenir, depuis le portrait d'un des amants obscurs, mais beaux de Catherine II, jusqu' aux vases de Saxe, de Sèvres et d'Étrurie et jusqu' aux malachites de M. Demidoff et aux bronzes de M. Bozio.

Les valets de sa maison habitent des rues entières, des rues pavées, qui portent les noms de ses différents parents et forment tout un bourg; au milieu il y a une place sur laquelle s'élève le buste en bronze de son oncle, un édifice en bois, au frontispice duquel est inscrit: *police*, et un autre sur lequel on lit: *hospice*.

A quelques pas de là, il y a un minaret gothique en bois qui sert de théâtre. Au-dessus de plus d'une porte, des enseignes arrêtent la vue du passant: ici, c'est un dépôt de musique, là un débit de bière, plus loin un coiffeur barbier. Mais le théâtre est vide, car les quelques acteurs et actrices serfs

que le père de Stragine avait enrôlés dans sa troupe sont morts; il n'y a de musique au dépôt que l'instrument peint sur la porte; il n'y a de bière que celle qui mousse sur l'enseigne; — qu'importe? les apparences sont tout en Russie et les fantasmagories y sont du goût des tzars comme des boyards.

M. Stragine a essayé plus d'une fois de vendre cette magnifique propriété, mais il ne s'est trouvé personne d'assez riche pour se ruiner en l'achetant. L'unique compensation et la seule jouissance qu'il en retire, consiste à s'y rendre une fois par an, à endosser son uniforme chamarré de cordons, de plaques, de petites et de grandes croix, pour paraître à l'église où le pope lui souhaite la bienvenue en demandant à Dieu de longues années pour le fondateur et le protecteur du temple. M. Stragine s'incline à droite et à gauche, tous ses serfs courbent la tête et le buste pour lui rendre son salut.

Saint-Pétersbourg est la résidence habituelle de M. Stragine qui, par suite de sa gêne, a condamné l'État à se servir de lui à perpétuité; mais les différents emplois qu'il y occupe ne lui rapportent pas de quoi faire face à ses dépenses. Aussi est-il prévaricateur aussi habile qu'il est adroit fonctionnaire. Il faut qu'il ait opéré sur une échelle bien grande pour avoir attiré l'attention de l'empereur sur ses dilapidations, ce qui n'a eu d'autre conséquence que de faire intervenir en sa faveur le ministre, à qui il

a suffi de rappeler au tzar toute l'utilité des services de M. Stragine.

La nature de son emploi se prête à merveille à ses extorsions, en le mettant en contact perpétuel avec les industriels et les commerçants les plus riches du pays. C'est par ses mains que passent toutes les récompenses et les encouragements donnés aux fabricants, c'est lui seul qui en décide en dernier ressort; et il est juste qu'il vende ses grâces, du moment que ceux qui les reçoivent sont assez riches pour les payer. Il fait rarement tort au mérite réel, mais il lui demande cette preuve de plus, à savoir de payer les faveurs qu'il obtient. Selon lui, la capacité a besoin de deux garanties; la richesse et l'art d'en faire usage; or, comme il est rare que celui qui excelle dans l'industrie n'ait pas des capitaux considérables, il est juste qu'il admette au partage de ses bénéfices celui qui sanctionne et relève son talent.

Ce canal ordinaire n'est cependant pas assez abondant pour maintenir à flot la barque de la fortune de M. Stragine. Quelque prodigue qu'il soit de médailles à porter au cou ou à mettre en étalage, de brevets d'invention et de perfectionnement, il trouve qu'on n'invente pas assez pour le faire vivre des bénéfices qu'il en retire, et il se voit souvent obligé de faire des emprunts forcés et à fonds perdu. Il y met la meilleure grâce du monde, et une candeur si par-

faite, qu'elle ressemble à la rouerie la plus adroite. S'agit-il de faire face à quelque dépense qui ne souffre pas de remise, M. Stragine va trouver quelqu'un de ses vieux amis dans le négoce ou l'industrie. La visite d'un dignitaire aussi haut placé est toujours un grand honneur pour un homme de la classe marchande, et M. Stragine ne manque jamais de belles et aimables choses à dire à ceux qu'il rançonne. Il amène adroitement la conversation sur le siècle de Catherine, ravive les souvenirs du vieux marchand, le rajeunit et le dispose ainsi à la générosité; puis, le voyant suffisamment préparé, il avoue qu'il vient lui demander un service, une somme de peu d'importance, une misère de cinq ou de dix mille roubles.

— Mais, Semen Aléxeiévitsch, répond le marchand, il y a entre nous un reste de compte, comme qui dirait trente ou cinquante mille roubles, — selon les circonstances.

— Eh bien, tu y joindras ce que tu vas me donner; nous compterons le tout ensemble.

Comment refuser l'honneur d'avoir pour débiteur celui de qui dépend le sort de l'industrie et des industriels? Aussi Son Excellence sort-elle rarement les mains vides, et lorsqu'elle a fait plusieurs visites de cette espèce, elle se trouve à la fin du jour à la tête d'une recette superbe, mais qui s'engloutit aussitôt. M. Stragine est père de famille, et ses enfants naturels n'ont pas moins de droits à ses prodigalités

que ses enfants légitimes. S'il ne leur donne pas son nom, n'est-il pas juste qu'il leur donne au moins son argent? et puis, ce qui vient si facilement, ne doit-il pas s'en aller de même? Il n'y a pas d'ordre chez lui plus qu'il n'y en a dans l'empire russe, et le désordre est à lui seul une chose très-coûteuse.

Comme tout fonctionnaire supérieur russe, M. Stragine cumule les emplois, et joint à son poste principal une place au sénat; mais c'est un juge intègre, qui ne s'est jamais laissé acheter par la partie qui avait tort, et qui n'accepte de celui qui gagne, quelque légère marque de reconnaissance que dans les moments critiques. Il lui est même arrivé plus d'une fois de secourir de sa poche des plaideurs indigents qui avaient le droit pour eux, de les soutenir de tout son crédit, et de ne parler à personne de ces marques de générosité. Car M. Stragine est un vieillard vénérable dans bien des acceptions de ce mot, et ses défauts ne tiennent qu'à l'atmosphère viciée du service public en Russie, qu'à la corruption de l'air social. Ainsi l'usage où il est de ne pas payer ses dettes lui est commun avec bien des seigneurs ruinés.

Rien n'est plus tristement curieux que de voir son antichambre assiégée tous les jours par ses créanciers et ses fournisseurs: sa caisse est imprenable, et ses réponses sont toujours les mêmes, ou ne va-

rient que sur le même ton: — Son Excellence n'a pas d'argent, ou bien Son Excellence attend des rentrées dans huit jours. Inutile de dire que dans huit jours il n'y a pas plus d'argent qu'il n'y a eu de rentrées. Arrive-t-il à un créancier de murmurer ou de se plaindre hautement, oh! alors on lui fait descendre l'escalier, ou bien même on l'envoie à la police avec un mot où il est dit qu'il a manqué d'égards envers Son Excellence. La police russe est trop politique pour ne pas donner suite à une telle plainte, pour ne pas punir, d'une manière plus ou moins corporelle, l'insolent créancier qui ne sait pas attendre, après avoir fait crédit. Mais le moyen de ne pas faire crédit à Son Excellence, qui prend d'abord, sauf à dire ensuite que c'est à crédit; à Son Excellence qui peut faire perdre à un commerçant sa clientelle et ruiner sa réputation! Il est vrai que c'est bien de l'honneur pour ces faquins, et que Son Excellence est bien bonne de se compter parmi leurs débiteurs, car combien n'en est-il pas d'autres qui se pourvoient gratis de tout ce qui leur convient dans le cercle de leur administration; mais au moins avec ceux-ci les marchands ne perdent pas leur temps à réclamer, et n'ont pas plus de déceptions que d'espoir.

IV.

M. Stragine venait de faire dans l'intérieur une razzia administrative dont les résultats étaient des plus satisfaisants. Il venait de vendre cent fois leur valeur intrinsèque des médailles d'or et d'argent, de placer plusieurs brevets, de semer des promesses et de récolter des paquets d'assignats.

Heureux et content, il était rentré dans son château où, après avoir passé ses serfs en revue, il se proposait de donner quelques jours au repos.

Le soir même de son arrivée, on vint lui dire qu'un officier de la cavalerie de la garde, en tournée de remonte, demandait à passer la nuit dans le château.

Enchanté de ne pas rester seul, M. Stragine le fit prier d'accepter à souper. Il trouva en lui un homme civilisé, parlant le français, un de ces officiers enfin, comme on en voit peu en province, où il n'y a que des régiments de ligne.

Tous ceux qui ont vu la cavalerie de la garde, ont admiré ses chevaux, sans savoir par quel moyen on les obtenait, sans se douter qu'ils sont achetés aux frais des officiers eux-mêmes. Tous les ans, le corps des officiers de chaque régiment choisit dans son sein un remonteur; le gouvernement lui fournit

une moitié du prix des chevaux qu'il est chargé d'amener: c'est lui-même qui pourvoit à l'autre moitié. On investit ordinairement de cette mission les officiers les plus riches; mais comme la même personne ne peut être contrainte à l'accepter plus d'une fois, il est rare que quelqu'un y échappe. Comme les connaisseurs de chevaux se tirent d'affaire à moins de frais que ceux qui ne le sont pas, il est des officiers qui se consacrent par vocation à la remonte, et s'en font une profession exclusive. Ils transigent avec ceux sur qui le choix est tombé, et se chargent de leurs obligations moyennant une somme débattue de part et d'autre.

L'officier qui venait de s'arrêter chez M. Stragine disait être de ce nombre. Forcément éloigné de Pétersbourg pendant la plus grande partie du temps, il était dispensé de connaître la société de cette ville et ne put à ce sujet soutenir la conversation avec M. Stragine qui lui passa même quelque rudesse dans les manières, en raison de ses fréquentations des foires et de ses rapports avec les maquignons et les maîtres des haras. En revanche, il connaissait à fond la province que M. Stragine ne visitait qu'à de rares intervalles. Il put lui donner des renseignements sur ses voisins, sur le gouverneur et les fonctionnaires.

Le souper fut animé, cordial même. On se séparait en se donnant la main, lorsque l'officier dit à Son Excellence qu'il avait sur lui des sommes con-

sidérables appartenant au gouvernement, et pria M. Stragine de les mettre sous clef pour lui épargner toute inquiétude.

Pendant la nuit, l'officier se lève et va réveiller Stragine; il lui dit que, forcé de partir sur-le-champ, il venait lui redemander son argent, et s'excusa d'être obligé de déranger Son Excellence à une pareille heure.

M. Stragine allume une bougie, revêt une robe de chambre, ouvre son bureau et en tire le paquet d'assignats que lui avait confié l'officier.

— Ce n'est pas tout, lui dit celui-ci.

— Qu'y a-t-il donc?

— Il me faut encore de l'argent.

— C'est tout ce que vous m'avez remis.

— Vous en avez d'autre.

— Où donc?

— Là, dans ce tiroir.

— Mais c'est mon argent à moi.

— Il faut me le donner.

Stragine épouvanté ferme son bureau et recule en fixant des yeux étonnés sur son hôte qui reste impassible.

— Je n'ai assurément pas bien compris, lui dit-il.

— Pardon, vous avez parfaitement saisi: c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, il me faut votre argent.

Stragine agita la sonnette. Un homme en uniforme de soldat du régiment auquel l'officier disait appartenir entre, et demande quels sont les ordres de ces messieurs.

Effrayé, le vieillard tombe dans un fauteuil. L'officier fait signe à son complice de sortir, puis prenant Stragine par la main, il le rassure, il lui dit qu'il ne lui sera fait aucun mal, pourvu qu'il s'exécute de bonne grâce.

— Un officier aux gardes! s'écrie Stragine, en levant ses mains: mais vous n'êtes donc pas ce que vous dites?

— Qu'importe qui je suis! Je n'ai pas comme vous le moyen de pressurer les marchands; mais tenez, je vous vends cette charge de pistolet, une balle, de la poudre, la bourre et une capsule. Combien m'en donnez-vous?

En disant ces mots, le brigand tendit le canon de son pistolet devant la bouche de Stragine qui tressaillit de tous ses membres et, se couvrant les yeux de ses mains, s'écria:

— Que voulez-vous de moi?

— Trois cent mille roubles.

— C'est plus que je ne possède.

— Cherchez bien.

— De quoi voulez-vous que je vive, si je vous donne tout?

— Vous avez plusieurs cordes à votre arc, un

fonctionnaire russe n'a pas que ses appointements. Mais le jour paraît, et il faut que je sois loin du château avant qu'il ne fasse clair. Ainsi donc, si vous ne voulez pas que je me paye moi-même, payez.

Stragine s'appuya d'une main défaillante sur son bureau, l'ouvrit de l'autre, et remit à l'officier un paquet de billets.

— J'accepte de confiance, vous ne me volez pas, n'est-ce pas? c'est bien trois cent mille roubles?

— Hélas! s'écria le vieillard qui faisait peur à voir: le sang s'était retiré de son visage; blême, hagard, il fit pitié au brigand lui-même.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil? reprit celui-ci. Rasez vos maisonnettes qui ne sont riches qu'en dehors, car les serfs qui les habitent n'ont pas tous le moyen de vous voler; abattez ces bicoques qui font rire de vous, chacun sait ce qu'elles coûtent et ce qu'elles rapportent; vendez les matériaux. Si ce n'est pas vous, vos enfants les laisseront tomber en ruine. Renvoyez à la charrue les fainéants qui obstruent les avenues de votre château; d'oisifs et débauchés, ils pourront devenir des hommes utiles. Congédiez ces scribes, ces employés qui vous rongent et qui n'ont rien à faire si ce n'est de vous piller. Ayez l'oeil à la culture de vos champs, et vous verrez qu'au bout de quelques années, l'argent que vous me donnez aujourd'hui vous sera rentré avec bénéfice.

Le brigand sortit, et Stragine fit retentir la chambre de ses cris de désespoir. Demi-mort, il se traîna dans son lit. Une fièvre s'empara de lui, mais ne l'emporta pas.

Un jour que le convalescent se tenait à sa fenêtre ouverte, et qu'il pensait aux moyens de mettre en exécution les conseils du brigand, et dont, après tout, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la sagesse, un paquet vint par la fenêtre tomber à ses pieds. Il contenait des lettres de change, des billets de banque et d'autres valeurs nominatives, que Stragine avait, dans sa terreur, donnés au brigand avec les assignats. Un mot d'écrit lui apprenait qu'on lui restituait ces papiers, et le remerciait pour le reste.

Stragine parla peu de cet événement; il craignit qu'on ne rît de lui plus qu'on ne le plaignît et se disait, comme le renard de la fable, que lui aussi avait des plumes au museau. Il ne fit non plus aucune plainte, pensant que celui qui l'avait pris au filet était trop fin pour se laisser prendre à celui des autres, mais il mit à profit les idées du brigand, se défit d'un luxe inutile, et prit des dispositions qui pouvaient servir à augmenter ses revenus. Irrité contre les valets qui l'avaient laissé voler sans le défendre, il en renvoya beaucoup aux travaux des champs, qu'il surveilla lui-même. Quelques années

après cet événement, récapitulant les effets de ses innovations, il se disait: „La leçon a été bonne, persévérons!“

V.

Au mois de septembre 1840, une grande agitation régnait dans le petit village de *** du gouvernement de Smolensk. Le brigand, du nom faux ou réel de Trischka, qui remplissait tout le pays du bruit de ses exploits, venait d'en prendre possession avec sa bande.

Il s'était installé dans la cabane la plus propre et assis sur un banc, il attendait qu'on vînt lui présenter les personnes qui, instruites par ses affidés de son arrivée, étaient venues lui parler. Il déposa sur la seule table qui garnissait cette chaumière son bonnet et ses deux pistolets et ordonna à un homme qui l'accompagnait d'introduire un à un ceux qui avaient affaire à lui.

Un jeune paysan entra le premier et fit plusieurs signes de croix devant l'image sainte qui se trouvait dans l'angle de la chaumière. C'est un usage consacré: le vrai Russe salue toujours les saints de la maison avant de saluer le maître ou les hôtes.

— Qui es-tu? demanda le chef des brigands qui était aussi laconique dans ses demandes qu'il aimait qu'on fût bref avec lui dans les réponses.

— Sidor Nikitoff, serf du château voisin.

— Que veux-tu?

— La liberté, je veux partager votre sort.

— Sais-tu ce qui m'attend?... Que t'ont fait tes maîtres?

— Rien précisément, mais je ne veux plus être serf et si je m'enfuis ailleurs qu'auprès de vous, on me ramènerait.

— Je ne veux pas faire tort aux seigneurs.

— On m'a dit que vous protégiez les serfs.

— Je veux être juste avant tout; quand tu auras à te plaindre, viens à moi, mais il ne suffit pas d'être serf pour que je t'accueille. Adieu.

D'un signe, Trischka congédia le paysan. On introduisit un homme moins jeune qui portait une redingote brune, trouée et descendant jusqu'aux genoux. Elle composait avec ses bottes tout son accoutrement. Ses yeux erraient sur tous les objets et ne se reposaient sur aucun.

Trischka, surpris, impatienté de cette agitation, lui dit de le regarder en face.

— Quelle est ta condition? lui demanda-t-il.

— J'ai été sonneur de cloches.

— Et maintenant?

— Je viens chercher de l'emploi auprès de vous.

— Quels sont tes droits?

— J'ai fait mes preuves, j'ai pillé la cathédrale de Twer.

— Mais qui te fait croire que j'ai besoin de voleurs?

— Votre renommée.

— Je vais te prouver le contraire. Holà! qu'on saisisse cet homme et qu'on le livre aux autorités, cria Trischka aux compagnons qui entrèrent à son appel; ils entraînèrent le voleur en le bâillonnant.

— A un autre! s'écria Trischka.

— Il y a quelqu'un qui désire vous parler en particulier.

— Qui est-ce?

— Une femme.

— Qu'elle entre!

Une femme voilée entra.

— Trischka, lui dit-elle, que veux-tu pour me venger?

— De qui, de quoi?

— J'ai été belle, ma beauté a passé comme une ombre; j'ai été gaie, le chagrin dévore mon âme; je m'apprêtais à vivre heureuse, un infâme a brisé mes espérances.

— Je devine, vous avez été séduite et délaissée.

— J'ai été légalement mariée, mais mon mari m'a repoussée.

— Pour quelle faute?

— Il avait assez de moi.

— Tout cela regarde les popes, ce n'est pas mon affaire.

— Mais mon mari a ravi ma fortune.

— Et il l'a dépensée, je vous plains, c'est un scélérat accompli!

— Non, il l'a encore, mais il ne veut pas la rendre à mes parents.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas aux tribunaux?

— Ils n'y peuvent rien; mon mari prétend que c'est pour moi et avec moi qu'il a tout dépensé. Je crois que vous pouvez plus que les tribunaux.

— Vous voulez que je force votre mari à vous aimer, à vous reprendre?

— Oh, je le hais trop pour cela.

— En ce cas, que faut-il faire? votre dot, où est-elle?

— Elle est en argent et dans la maison de mon mari qui est absent.

— Je comprends, il s'agit d'une simple soustraction, cela regarde mes gens, je vais en charger le plus adroit. Ils sont tous probes, je les choisis exprès; d'ailleurs, si celui que je vais vous assigner vous faisait le moindre tort, il aurait à m'en répon-

dre. Veuillez donc lui donner vos renseignements, votre confiance sera justifiée; vous remettrez, si l'affaire réussit, ce qu'il vous plaira pour nous récompenser de la peine.

Trischka appela un de ses hommes et concerta avec lui la conduite à suivre, d'après les indications de la dame qui partit pleine d'espoir et respectée de ceux à qui elle venait de proposer une belle affaire.

Un laquais succéda à la dame. Il se jeta à genoux, puis s'appuyant sur ses deux mains par terre, il cogna le plancher de son front. Ce salut est fort usité en Russie; un homme en détresse l'emploie pour toucher son supérieur[1]), les hommes pieux s'en servent aussi dans leurs prières.

— *Batuschka*[2]), cria le laquais, sauvez-moi.

— Que t'arrive-t-il? demanda Trischka.

— On veut me faire soldat.

— Pour quelle faute?

— *Je suis coupable sans faute*[3]), c'est parce que j'ai servi mon jeune maître avec fidélité que son père veut me faire soldat. Il a tué son fils, et il veut me faire disparaître pour détruire tout souvenir de sa honte.

1) Delà le mot *Tschélobitnaïa* (dérivé de *Tschélo* et *bite*, frapper du front).

2) Diminutif de père.

3) Proverbe qui dit que les innocents sont souvent punis.

— Comment l'a-t-il tué?

— Il l'avait envoyé au Caucase pour se défaire de lui.

— C'était donc un mauvais sujet, ton jeune seigneur?

— C'était l'âme la plus vertueuse, il n'a jamais fait tort à une mouche, il pleurait quand on touchait un homme du doigt. Comment voulez-vous qu'il ait pu se battre ou se défendre?

— D'où venait donc la colère ou la haine de son père pour lui?

— C'est qu'il était comme on dit libéral, c'est-à-dire qu'il croyait avoir plus d'esprit que l'empereur et ses ministres; c'est qu'il disait tout haut ce que les autres disaient tout bas. Et puis, le vieux avait une maîtresse, qui pour avoir les coudées franches, a tout mis en oeuvre pour éloigner le jeune homme: elle a persuadé au père que son fils le compromettait et déshonorait son nom. Maintenant que c'est fait et que son fils ne reviendra plus, il en a bien des remords.

— En ce cas il est puni de sa cruauté.

— La punition n'est pas bien grande, il a seulement défendu dans sa maison qu'on parlât de son fils, et moi qui ne sais pas tenir ma langue, pour me punir, il veut me faire tenir un fusil. En tout cas ce ne sera pas celui de soldat, et si je puis lui envoyer une balle... — Il serait revenu à feu mon

maître une fortune entière de sa mère qu'aujourd'hui le vieux dévore avec sa maîtresse.

— Tu veux donc servir avec moi?

— Oui, si vous commencez par jouer quelque mauvais tour à mon maître. Il va passer à quelques verstes d'ici sur la grande route, se rendant en Russie-Blanche où il a une mission. Je serais d'avis de tomber sur lui.

— Porte-t-il une forte somme?

— Non, mais il pourrait donner un mot dont je me chargerais pour son intendant.

— Mais qui me répond de toi?

— Vous me ferez accompagner.

Trischka marcha dans la chaumière, les bras derrière le dos, en proie à la réflexion. Il s'arrêta devant la fenêtre et s'écria:

— Soit, je veux tenter quelque chose. Tu vas te rendre avec quatre hommes à moi sur la grande route et tu leur montreras l'équipage de ton maître, dès qu'il sera en vue. Je ne tarderai pas à vous joindre.

Le laquais disait vrai. Son maître était le vrai type du *tchinnovnik*[1]) russe, satrape persan dou-

1) Fonctionnaire public.

blé de mandarin chinois, avec tout l'orgueil de l'un et tous les ridicules mesquins de l'autre; vain avec les petits, bas avec les grands, despote avec ses enfants; ne connaissant aucun obstacle à son ambition, il lui avait immolé son fils. C'était un produit parfait du sol et de l'atmosphère politiques de la Russie: il fallait fouiller bien au fond de son coeur pour y trouver quelque étincelle de bonté: il ne faisait le bien que par ostentation et avait des principes d'honneur très-souples; il n'eût peut-être pas supporté un affront sanglant, mais il endurait tous ceux qu'il pouvait reverser sur ses subordonnés, se disant qu'il avait ceux-ci toujours sous la main, tandis qu'il n'était que rarement en contact avec ses supérieurs. Son égoïsme était tel, qu'indifférent à tous les maux de son pays, il ne songeait qu'à son propre bien-être et avait un système entier pour légitimer ses vues à ce sujet.

Ne voyant aucune de ses qualités dans son fils, il l'avait pris en haine comme un obstacle à son avancement; il avait longtemps lutté contre ses penchants vers le bien, contre son amour du vrai; mais cet enfant avait résisté avec d'autant plus d'énergie qu'il ne tenait pas aux jouissances de ce monde, ne devant pas vivre longtemps. Son père avait lui-même dirigé son éducation, mais elle avait dépassé son but en l'éloignant des principes qu'il considérait comme les premières conditions du succès. Il se

renferma dans une méfiance complète et, chose étrange, il fut même jaloux du savoir de son fils; il se plut à le harceler, à le molester sans cesse, et lorsqu'enfin il eut aigri son humeur, sans le rendre plus souple, il le brisa! Voyant que son fils continuait à professer pour le gouvernement un profond mépris, il demanda et obtint l'autorisation de l'envoyer au Caucase comme *jounkre*[1]). Là, au premier engagement avec l'ennemi, une balle l'enleva. Cette mort lui fit faire un retour sur lui-même; il comprit qu'il avait mis trop de précipitation à punir ce qu'il ne pouvait corriger et superstitieux qu'il était, il s'attendit à quelque châtiment de Dieu.

Moukhine, car c'était son nom, roulait dans une calèche découverte, le nez au vent, l'orgueil dans sa contenance.

Au moment où la voiture s'approchait d'une touffe de bois qui bordait la route, quatre hommes lui barrèrent le chemin; ils firent descendre le cocher du siége et se mirent à piller.

— Au secours, au secours! cria le vieux *tchinnovnick* de toute la force de ses poumons.

— Tu vas te taire, ou nous te fracassons le crâne, lui répondit un des brigands.

— Vous ne savez pas qui vous attaquez ainsi,

1) Sous-officier noble.

reprit Moukhine, ma personne est sacrée et pour chaque cheveu que vous ferez tomber de ma tête, on vous arrachera des lambeaux de chair.

— Nous n'en voulons pas à tes cheveux; as-tu de l'argent? demanda un bandit.

— Voici ma bourse, laissez-moi continuer ma route.

— Vieil avare, s'écria le brigand qui reçut l'argent de Moukhine, il n'y a pas là seulement de quoi nous griser pendant deux jours.

Trischka parut en ce moment, et écartant ses complices, il s'approcha respectueusement du voyageur.

— Pardon, lui dit-il, mes gens ne vous rendent pas les honneurs qui vous sont dus, parce qu'ils ignorent votre rang. Si vous voulez donner vos ordres à votre laquais que voici, vous serez obéi.

Celui-ci expliqua à son maître entre les mains de qui il était tombé et comment il n'y avait pour lui qu'un moyen de recouvrer sa liberté, c'était de payer une rançon. Le fonctionnaire fut indécis un moment, mais espérant faire saisir les brigands et retrouver son argent, il écrivit à son intendant l'ordre qu'on lui demandait. Les brigands attelèrent à sa voiture les chevaux qu'ils avaient amenés dans cette intention et laissèrent repartir le cocher tout seul, lui recommandant de garder le plus profond silence sur ce qui venait de se passer, sous peine de lier

connaissance avec leurs carabines. Ils entraînèrent le voyageur avec eux.

Pendant que tout ceci se passait sur la grande route, une troupe de soldats, guidée par un *ispravnik*, avait découvert l'asile momentané de la bande de Trischka et avait attaqué le village où elle s'était établie.

Se conformant aux prescriptiens de leur chef pour ces sortes d'événements, les brigands que Trischka avait laissés dans le village en barricadèrent l'entrée au moyen de chariots qu'ils lièrent par le timon, et s'en servant comme d'un abri, ils faisaient une résistance acharnée et avaient déjà tué plusieurs soldats, lorsque Trischka, entendant le bruit de la fusillade, pressa le pas des hommes qu'il ramenait avec lui et attaqua bientôt la troupe par derrière. Aux premiers coups de fusil qui les surprirent si inopinément, les soldats lâchèrent pied: l'*ispravnik* cherchait en vain à les rallier, Trischka vint le saisir au milieu du corps, et couvert par ses hommes, il l'entraîna au village, pendant que les assaillants fuyaient. Rentré dans la cabane qu'il avait occupée ci-devant, il ordonna de fustiger l'*ispravnik*, et cette exécution terminée, il lui fit remettre le voleur de la cathédrale, puis il évacua le village, emmenant avec lui Moukhine.

Huit jours après, le laquais de celui-ci revint

porteur de la somme demandée, son maître fut élargi; la bande changea de nouveau de domicile, afin de se soustraire aux poursuites que le libéré ne manquerait pas de provoquer.

VI.

Le gouverneur de Smolensk, M. S**, était dans le désespoir de ne pouvoir se saisir de Trischka qui désolait la province et remplissait toute la Russie du bruit de ses brigandages. Les gendarmes faisaient des excursions perpétuelles, mais évitaient soigneusement toute rencontre avec la bande formidable de Trischka. La garde intérieure venait de faire une nouvelle battue dans les lieux qu'on croyait habités par les brigands et était rentrée harassée de fatigue sans aucun résultat. M. S** se proposait de demander l'appui des troupes plus solides et tremblait déjà pour son poste et pour son avenir. Ce jour-là, il venait de signer quelques condamnations, d'approuver quelques arrêts de la chambre criminelle, lui employé civil qui n'entendait rien au droit pénal. Aussi l'avait-il fait de confiance, sans avoir lu les documents au bas desquels il avait placé son nom. Il était resté pendant quelques heures dans sa chancellerie, et venait de quitter sa robe de

chambre s'apprêtant à sortir, lorsqu'on vint lui dire qu'un moine, arrivant de Kiew, sollicitait l'honneur de lui être présenté. En homme pieux, M. S** fut enchanté de la visite, et dès que le moine fut entré, il alla à sa rencontre et demanda sa bénédiction, penchant la tête et tendant la main. Le moine, un homme robuste, dont les cheveux et la barbe commençaient à blanchir, fit le signe de la croix sur le front du gouverneur et l'acheva sur sa main. Celui-ci le pria de s'asseoir.

— Vous venez de bien loin? lui demanda-t-il.

— Du couvent de Kiewo-Petschersk.

— Toujours à pied?

— Toujours.

— Et où allez-vous?

— J'arrête ici mon pèlerinage, je venais saluer les saintes reliques de Smolensk.

— Que Dieu vous assiste! puis-je vous être utile à quelque chose? vous quêtez pour votre cloître?

— Grâce au ciel, il est assez riche, et je ne voyage que pour le salut de mon âme.

— Vous avez vu l'archevêque?

— Ma première visite a été pour lui, mais je ne l'ai pas trouvé, et la seconde vous était due.

— Je vous en remercie. Votre voyage a-t-il été heureux?

— Depuis que je suis entré dans la Grande-Russie tout s'est passé sans accident, mais tout près

de Kiew je suis tombé dans le repaire du brigand Karmeluk.

— Que dites-vous là? Il y a donc des brigands dans la Kiowie? demanda M. S**, enchanté de tirer quelques renseignements sur un fait pareil à celui qui le preoccupait tous les jours.

— Voici quelques années que Karmeluk dévaste la Volhynie, répondit le moine.

— Et on ne l'a pas saisi?

— Je vous demande pardon, il a été deux fois en Sibérie, et deux fois il s'en est échappé.

— C'est donc un scélérat de premier ordre. Et je n'en ai rien su, tout fonctionnaire public que je suis. Ce que c'est que notre pays, on n'y apprend quelque chose que par hasard, que par des voyageurs. Je bénis votre arrivée ici. Continuez de grâce: vous a-t-il fait du mal, ce brigand?

— Aucun. Il m'a seulement forcé d'officier, de faire communier sa bande, disant qu'elle oubliait Dieu et que mon passage était une bonne fortune pour eux.

— Étrange idée! Et vous l'avez fait?

— La religion l'ordonne, et je n'avais pas à balancer.

— Vous l'avez donc vu, ce brigand? comment est-il?

— Une face terrible, un véritable athlète, il

casse le fer comme du verre. Il a échappé en brisant ses chaînes.

— Bah!... Est-ce un homme de basse extraction?

— Sa naissance est obscure, c'est un déserteur, je crois que c'est un ancien serf du comte Potocki! Mais il n'a pas les vues d'un malfaiteur ordinaire: il se pique de redresser les torts, de poursuivre les méchants, il va même jusqu'à faire du bien aux malheureux.

— Tout comme Trischka, s'écria le gouverneur.

— De qui parlez-vous?

— D'un brigand qui dévaste cette province et que je ne parviens pas à faire saisir; mais continuez de grâce.

— C'est surtout aux seigneurs, aux *pans* polonais qu'en veut Karmeluk, et il cherche à ameuter contre eux les serfs.

— Sa bande est-elle nombreuse?

— Quarante hommes, environ, mais il a des affidés partout où il vient, les habitants l'accueillent comme un sauveur, le tiennent au courant des poursuites qu'on met sur ses traces, le cachent et le défendraient au besoin.

— Vous avez essayé, n'est-ce pas, de démontrer à ces misérables la criminalité de leurs oeuvres, de le sengager à entrer dans la voie du bien?

— J'ai bien fait des remontrances au chef, mais

il m'a répondu sèchement: — Moine, fais ton devoir! Quant aux autres, ils croient que les *pans* étant les ennemis jurés de notre culte orthodoxe, il n'y a pas de péché à les exterminer.

— Mais comment se fait-il que le général-gouverneur de la Kiowie, qui est militaire lui-même, qui dispose de troupes nombreuses, ne parvienne pas à s'emparer d'un brigand aussi vulgaire?

— C'est qu'apparemment ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air, et tout vulgaire qu'il est, Karmeluk, est un fin compère.

— Vous ne vous figurez pas le plaisir que vous me faites en me racontant tout cela, car s'il est vrai que le général ** ne parvient pas à comprimer le brigandage en Volhynie, je suis bien plus excusable que lui; mais pour faire acte de bon patriote, je vais l'informer de tout ce que vous m'avez dit.

— Gardez-vous-en; il pourrait se blesser de ce que vous prétendez en savoir plus long que lui sur des affaires qui sont du ressort de son administration, et vous répondrait de veiller aux vôtres propres. D'ailleurs, je ne vous ai rien dit qui ne soit connu de tous dans ces provinces, je n'ai pas enfreint le secret de la confession, car elle-même ne m'a rien appris de particulier; mais quel est donc ce Trischka qui inquiète tant Votre Excellence?

— Un coquin fini et dont je n'ai pu encore découvrir le mystère. Les uns le disent serf du feld-

maréchal Paskiewitch, les autres un colonel qui aurait échappé de la Sibérie, d'autres prétendent qu'il y a sous ce nom deux individus, que le colonel agit sous le nom de Trischka, car il fait des choses surprenantes, prend toutes les formes et porte aussi bien l'uniforme d'un officier de la garde que l'habit d'un homme du peuple; il a, dit-on, des habitudes du monde. Ensuite, il se peut qu'on mette sur son compte des faits commis par d'autres. Enfin je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai expédié à Saint-Pétersbourg dans une cage de fer comme un autre Pougatscheff [1]).

— Le nom de Pougatscheff est un épouvantail pour le pays plus que son sort n'est un objet d'effroi pour ceux qui voudraient l'imiter, car si des hommes de cette espèce se proposaient encore une fois d'ameuter les serfs contre leurs seigneurs, que deviendra-t-il?

— Ici nous avons des troupes pour étouffer les soulèvements, ce n'est pas comme dans le pays où Pougatscheff a brigandé; car là, de Saratow à Moscou, il n'y a pas de soldats.

— Pourtant si Karmeluk se portait dans l'Ukraine, il trouverait bien des partisans. Le peuple est mécontent du gouvernement, et c'est un peuple guerrier, le sang des Cosaques, des hommes libres, coule dans

1) Brigand célèbre du temps de Cathérine II.

leurs veines, ils n'ont pas plus oublié leur ancienne indépendance que le souvenir des iniquités récentes. En 1830, on a fait appel à leur valeur contre les Polonais qui sont encore en mauvaise odeur dans ce pays; plus de dix mille volontaires se sont levés à la voix du tzar, lorsque la révolution de la Pologne se trouva comprimée sans leur secours, eh bien, au lieu de renvoyer ces braves et généreux jeunes gens dans leurs foyers, on les a enrégimentés. C'était peu loyal et le peuple murmure avec raison. J'ai vu des pères pleurer, des frères serrer le poing avec des imprécations; ils appelaient les seigneurs à leur aide, et si une étincelle tombait sur ce monceau de mécontentements, la flamme ne tarderait pas à s'élever.

Heureusement rien de pareil ne vous menace et je ne doute pas que vous ne vous rendiez bientôt maître du brigand qui vous inquiète.

— J'ai pris toutes les dispositions à ce sujet, j'ai demandé un renfort de troupes, et si je savais seulement où trouver ce malfaiteur, mais il est partout et nulle part, il se montre à peine à un endroit, qu'il en disparait aussitôt; ses chariots le portent d'un district à un autre, il entre même parfois dans les gouvernements voisins. Ah! si je le tenais.

— Il suffit pour cela de le prendre. Mais je vois que l'heure de la messe approche et je vais aller à la cathédrale.

— Voulez-vous revenir dîner chez moi?

— Votre Excellence est bien bonne, mais je crois que l'archevêque me fera l'honneur de m'appeler et la subordination exige l'obéissance à ses chefs.

Le moine fit ses salutations et partit. Il ne reparut plus chez son Excellence, qui apprit le lendemain par ses agents que Trischka était venu dans la ville en habits de moine et s'était présenté chez le gouverneur. Voulant voir en face son Excellence pour savoir à quel homme il avait affaire, et pour apprendre les moyens qu'on comptait mettre en usage pour se saisir de sa personne, le brigand n'avait pu résister à la tentation de faire parler de lui et de mystifier M. le gouverneur.

Bien longtemps après que le brigand disparut de la scène du monde, M. S** racontait sa visite et ne pouvait s'expliquer comment il ne lui était pas venu l'idée de le faire arrêter.

VII.

Il se passait des choses étranges à Saint-Pétersbourg; des courriers, en uniformes d'officiers, sillonnaient les rues dans toutes les directions sur des chariots, dont les roues faisaient sur le mauvais pavé un bruit capable de soulever le coeur de qui-

conque l'entendait. Quelle nouvelle apportaient-ils? La Pologne ou la Lithuanie avaient-elles retrouvé quelque reste de vie? les Cosaques en appelaient-ils à leur ancienne liberté? les provinces de la Baltique réclamaient-elles leur nationalité et se soulevaient-elles pour leur religion opprimée? les serfs avaient-ils pris leurs haches pour conquérir la liberté, ou bien les colonies militaires secouaient-elles l'affreuse tyrannie qui pèse sur elles? Les Circassiens avaient-ils remporté quelque nouvelle victoire, ou bien la famine avait-elle enfin provoqué quelque révolte? Sous le règne sombre de Nicolas, aucune bonne nouvelle n'est venue surprendre la population apathique de la capitale.

Des employés de différentes chancelleries privées ou secrètes marchaient avec un air mystérieux, se rendant pour quelque enquête à la forteresse de Pierre et Paul. Procédaient-ils à un nouvel interrogatoire, à une nouvelle torture contre quelque Polonais qui ne voulait pas renoncer à sa nationalité, ou bien contre quelque Russe entaché de libéralisme?

M. Flamanoff, officier supérieur en disponibilité, avait demandé une audience particulière au comte Benkendorff, et admis devant lui, il déposa en ces termes:

„Je me promenais hier, au jardin d'été; un homme bien mis m'accosta, et me prenant la main, y fit des

signes cabalistiques que je n'ai pas compris. — Vous êtes des nôtres, me dit-il, tout va bien, le colonel ***, échappé de la Sibérie, voit le nombre de ses partisans augmenter de jour en jour. Nous triompherons enfin, et le tzar tombera sous nos coups. Trouvez-vous à notre réunion de demain."

M. Flamanoff donna le signalement de cet homme, mais il ne sut pas indiquer le lieu du rendez-vous. Il espérait par cette dénonciation obtenir de l'avancement, mais il fut disgracié pour ne pas avoir donné des renseignements complets, ou pour avoir suggéré des craintes dangereuses.

Quelques jours après, on se disait à l'oreille, qu'en effet on avait saisi un colonel échappé de la Sibérie et qui s'était réfugié sur un navire anglais, en partance pour l'étranger.

A l'intérieur de l'empire on racontait que Trischka venait de disparaître; qu'il était en effet un colonel condamné pour la révolte du *quatorze*, qui, sous le nom d'un valet de Paskiévitch, avait dévalisé les propriétaires des gouvernements de Smolensk et de Kalouga, et qu'après avoir réuni plusieurs centaines de mille roubles, il avait écrit à l'empereur, qu'il avait pris ce qu'on lui avait confisqué à des hommes qui ne savaient que faire de leur argent et avait fui en Amérique.

Quelques mois plus tard, on démentit cette nouvelle, et l'on assura qu'il n'y avait jamais eu de co-

lonel en jeu, que le brigand de Smolenks n'avait été qu'un fuyard qui a été saisi, knouté et expédié en Sibérie.

Ces bruits contradictoires prouvent suffisamment le mal qui ressort de l'absence de toute publicité et disent à eux seuls les abus qui peuvent se commettre en Russie. La centralisation d'un empire aussi colossal est un autre inconvénient qui fait perdre un temps infini et ne permet pas d'apporter dans les résolutions toute la maturité nécessaire, dans les mouvements tout l'accord désirable.

LES COSAQUES[1].

Le type du Cosaque s'efface de plus en plus, il devient cultivateur ou soldat. L'Ukraine n'a plus de Cosaques, les Zaporogues ont cessé d'exister, les Cosaques du Don ont perdu leur physionomie primitive. Nous sommes donc obligés de remonter à des temps antérieurs pour retrouver le cachet véritable du Cosaque. Son histoire entière est consignée dans des récits qui vivent encore parmi le peuple, et son caractère se retrouve en entier dans les chants populaires qui n'ont subi que peu de modifications.

Il y a deux catégories distinctes de Cosaques, ceux de la Petite et ceux de la Grande Russie. Les Zaporogues sont le noyau des premiers, les Cosaques du Don sont les représentants des seconds.

1) *Voyez* Kastomaroff, De la signification historique de la poésie populaire russe. Kharkow, 1843.

Le nom de Cosaque veut dire homme libre; il n'a rien de commun avec celui de Khosars, peuple sauvage qui habitait le midi de la Russie, dans les premières périodes de son histoire, et dont quelques écrivains voudraient le faire provenir.

Fuyant le joug des Tatars, les Russes de la Kiowie avaient descendus le Dniéper et formé un établissement derrière les cataractes de ce fleuve: de là leur nom de Zaporogues, de *za* derrière, et *porogue* cataracte.

La forme de leur gouvernement fut démocratique, comme primitivement celle de tous les Slaves. Ils étaient libres et régis par des égaux; leurs chefs étaient élus par des réunions générales ou spéciales et toujours tumultueuses: mais cette liberté sauvage était étrangère à toutordre, à toute sage organisation d'un état civilisé.

C'est du seizième siècle que date le développement des Cosaques Malorousses. Stephan Batori les établit dans l'Ukraine et reconnut leurs droits. Leur existence cessa avec l'indépendance de la Petite-Russie.

La guerre était la principale occupation, le passe-temps habituel et favori des Cosaques. Ils dévastaient la Tauride et les côtes de la mer Noire; les nacelles des Zaporogues portaient le carnage et la

désolation jusqu'aux murs de Trébisonde et de Bender. La capitale de la Moldavie, Jassy, a été prise par les Cosaques de l'Ukraine. Sous les ordres de Nalivaïko ils ont ravagé Mohilew de fond en comble. Les Turcs et les Tatars les craignaient autant que les Polonais. Les Tatars venaient ravir leurs femmes et leurs filles et les Cosaques leur rendaient leurs visites. Serboulat, Kozlov, Keffa ont été ravagés par eux. Les désordres qui régnaient dans le gouvernement de la Moldavie les y appelaient souvent; la guerre avec les Polonais ne discontinua plus à dater de l'avénement de la maison Vasa et du moment que la diète polonaise fut assez peu clairvoyante pour songer à détruire la religion grecque; les Cosaques allaient en Turquie pour délivrer les prisonniers chrétiens, en Crimée pour châtier les infidèles et pour chercher du butin.

Les steppes de l'Ukraine étaient un beau champ de combat; les cavaliers cosaques l'emportaient sur les Turcs et faisaient peu de cas des Tatars. „Ils abattaient, disaient-ils, leurs flèches avec le fouet" et les provoquaient avec dédain. „Sur quoi comptes-tu? criait le Cosaque au Tatar, au moment de l'attaquer, est-ce sur ton bonnet doublé de vent, avec un trou en haut?" — Puis il le terrassait, lui jetait le noeud coulant et l'entraînait prisonnier. Les provocations à l'instar des Grecs et des Troyens

étaient très-usitées: on s'insultait avant d'en venir aux mains, et les Polonais assiégés entendaient du haut de leurs remparts les injures les plus blessantes.

La ruse secondait la bravoure des Cosaques: c'est par des stratagèmes qu'ils prenaient les villes et le plus souvent par le secours de quelque traître qui leur découvrait les communications souterraines. Les fausses démonstrations, les attaques simulées, les embûches, l'exagération de leurs forces par le moyen de faux bruits répandus dans le camp ennemi formaient les expédients habituels des Cosaques.

La guerre se faisait de part et d'autre avec une grande barbarie, on ne s'accordait aucun quartier. Les prisonniers russes subissaient sur les pontons turcs des souffrances que leurs chants nous ont transmises. Le fameux Dmitri Baïda a été pendu par un crochet qui lui a été enfoncé dans la côte. On s'arrachait mutuellement des *chemises ensanglantées.* Les Cosaques de retour d'une excursion chez les Tatars, disent à leur hetman dans une chanson, „qu'ils ont pris chez le diable toute espèce de „richesses: trois peaux de chaque mouton et une „petite de l'infidèle lui-même.“ Le pillage entretenait la guerre et enrichissait les Cosaques. Le fils demandant à sa mère de partir, lui promet de rapporter trois *jaupons* ou robes d'étoffe brodée d'ar-

gent, et dans le nombre l'un des vêtements du khan lui-même.

La foi jurée à l'ennemi, les traités d'armistice et de paix n'étaient pas respectés d'une part plus que d'une autre: l'histoire fournit plus d'un exemple de la violation la plus criante des conventions et des capitulations commise par les Cosaques aussi bien que par les Polonais.

La religion était le boulevard le plus formidable de l'indépendance des Cosaques Malorousses, le ressort le plus puissant de leur vaillance. Ils appelaient leur patrie le pays chrétien, le peuple russe, le saint. Les prisonniers ne souffraient tant de leur esclavage que parce qu'ils n'avaient avec qui causer de la foi chrétienne. Dans la *douma* de Samuel Kouschko, le Cosaque retenu depuis vingt-quatre ans chez les Polonais, ne veut pas dire du mal de Dieu. Baïda refuse la fille du sultan et la domination sur l'Ukraine, pour ne pas abjurer sa foi: „Ton offre est belle, lui dit-il, mais ta religion est infâme."

Le Cosaque ne manquait jamais de faire ses prières à Dieu en se mettant en campagne, des signes de croix en l'honneur du Christ, en montant à cheval. Il attribue ses succès à ses prières, ses échecs à ses péchés. A la prière de Serpiaga (Podkova) la tempête se calme et les Turcs sont battus.

A en croire la tradition, Kanovtschenko n'a péri que parce qu'il était allé ivre au combat.

La renommée, la gloire n'étaient pas sans écho dans le coeur du Cosaque. La plupart des chansons du *bandourist*, ont pour refrain: „Sa gloire retentira parmi les amis, les chevaliers et les braves garçons.“ — „Quand même les Zaporogues ont péri, dit la chanson, leur gloire n'a pas péri.“ — „Sa gloire, dit un autre chant, ne mourra ni ne tombera, la chevalerie des Cosaques la contera à tous.“

Aucun Cosaque n'osait rester sourd à l'appel aux armes. S'il le faisait, ses confrères le surnommaient de quelque nom déshonorant, comme celui de semeur de sarrasin. C'est un aigle auquel on ne peut attacher les ailes. Si la mère l'enfermait, il casserait les portes pendant qu'elle irait à l'église, s'il n'avait pas de cheval, il irait à pied, si sa mère le maudissait, il partirait lors même qu'il devrait périr sans sa bénédiction.

Anciennement, les Cosaques considéraient la fuite comme déshonorante, et aimaient mieux périr que de „fouler la gloire aux pieds.“ En temps de guerre, la subordination était maintenue par des peines sévères. On mettait en prison celui qui se laissait voler son cheval. Le criminel était battu ou bien empalé, ou élevé sur trois piques. La trahison était

punie de mort, et les Cosaques déposaient leurs anathèmes sur la tombe du traître.

Si les Cosaques allaient „cueillir la gloire de chevalier, se lever unanimement pour la défense de la foi chrétienne,“ ils s'armaient aussi pour „défendre l'Ukraine,“ ou s'assemblaient pour aviser aux moyens de l'unir. Toute l'Ukraine pleurait la mort d'un Cosaque, et célébrait des messes pour le repos des âmes des chefs, morts sur le champ de bataille.

En quittant son pays, le Cosaque le saluait de tous côtés, puis il ramassait une poignée de terre et l'attachait à la croix que tout Russe porte à la poitrine; mais le chagrin dévorait son coeur, „il penchait sa tête vers le pommeau en noyer de sa selle, comme le hêtre se penche vers l'eau.“ — „Son coeur se lamente comme une racine que l'eau a submergée, et ses yeux pleurent malgré lui.“ A peine a-t-il franchi les limites de son pays, que sa peine devient plus poignante. Partout où il porte ses yeux, des objets étrangers lui disent des regrets, son cheval noir se plaint sous lui. Personne pour porter son salut à l'Ukraine, rien pour la lui faire admirer. Il prie le vent de souffler de son pays, le vent est sourd à sa prière; il charge une corneille noire d'y porter son salut, mais l'oiseau passe et pas de nouvelle de l'Ukraine. Le rossignol a sifflé.

„Petit rossignol, lui dit-il, tu as la voix aiguë et fine. Siffle-moi que je suis dans un pays étranger.“

Un autre chant représente le Cosaque à l'étranger comme un faucon qui ne trouve d'asyle ni dans la forêt ni dans le champ, ni sur la montagne. S'assied-il sur un sapin, le vent courbe l'arbre. „Ne te penche pas, sapin, j'ai déjà tant de mal à vivre!“ Va-t-il béqueter du sórbier, un aigle lui demande comment est-il? „Oh! frère, lui répond le faucon, il est amer comme le pays étranger.“

D'où vient cette peine si profonde, comment se fait-il que ce guerrier farouche qui couvre les champs de Liakhs morts, comme le vent ploie l'herbe et broie la paille, qui a fait pleurer tant de veuves sur leurs maris tués, qui a nourri tant de corbeaux et tant de loups *gris* de cadavres polonais, soit si sensible à l'idée de quitter son pays? C'est que personne n'aime son foyer, sa mère, sa soeur, son amante, comme les aime le Cosaque de l'Ukraine.

„La prière de la mère arrache l'âme à l'abîme „des flots, aide sur le champ de bataille, rachète „l'âme des péchés et l'accompagne dans le règne „céleste.“ Sa femme est pour lui sa colombe grise, sa chérie, sa bien-aimée.“

„Les Cosaques ont sifflé l'alarme dès minuit. Les yeux clairs de Maroussenko[1]) ont pleuré.

1) Marie.

„La lune est au-dessus de la montagne, le soleil n'a pas paru encore, la mère éplorée accompagne son fils.

— Adieu, mon cher fils, sois diligent, dans quatre semaines retourne vers ton foyer.

— Oh! je voudrais bien, petite mère, revenir plus tôt, mais mon cheval noirâtre a trébuché à la porte, Dieu sait quand je reviendrai, en quelle année? Sois avec ma Maroussenko comme avec ton propre enfant, adopte-la, ma petite mère. Nous sommes tous en la volonté de Dieu, Dieu sait si je reviendrai vivant ou si je me coucherai dans le champ."

Quoi de plus déchirant et de plus attendrissant en même temps que ce fameux chant de:

Todi mene, moia mila, jdati, pidjidati.

„Quand tu seras, ma chère, à m'attendre, m'es-„pérer, mon noir (cheval) ne m'apportera pas, le „vent orageux apportera mes ossements. Demande „alors au vent orageux: Qu'est devenu le jeune Co-„saque? — Oh! le Cosaque est couché mort là-bas „dans le champ, sous l'osier."

La mort en pays étranger est terrible, personne pour appeler la nourrice afin qu'elle vienne enterrer le défunt. Le chagrin seul tue parfois le Cosaque comme une flèche. Il veut au moins qu'on mette devant sa tombe du sorbier rouge, afin que les

oiseaux viennent le manger et lui apporter des nouvelles de sa patrie. Ses camarades lui ferment les yeux, creusent sa tombe avec leurs sabres et tirent le canon et des coups de fusil à son enterrement.

Les moeurs des Cosaques ne pouvaient pas s'effacer subitement, nous en retrouvons les traces dans les rouliers, *tschoumak;* la vie errante, aventurière de ceux-ci souriait au caractère des Petits-Russiens; ils y ont reproduit les liens de la fraternité et de la subordination; allant à la recherche de l'argent, ils trouvaient encore de la gloire dans ces excursions à travers les steppes, exposées aux attaques des Tatares de la Crimée. Ils élisaient de commun accord un chef, qu'ils appelaient *otaman* et *batka* (père). Celui-ci dirigeait les voyages, jugeait les discussions et, ainsi que jadis le Cosaque en mourant laissait son cheval à son colonel, les harnais à l'*essaoul*, le tschoumak léguait en mourant tous ses biens à son *otaman,* afin que celui-ci le fît enterrer et prier Dieu pour le repos de son âme. De même que la maîtresse ou la future du Cosaque lui donnait une couverture pour son cheval, ainsi, la bien-aimée du tschoumak brodait les manches de sa chemise. Les chansons du Cosaque étaient passées chez les rouliers qui les avaient appropriées à leur occupation, et le célèbre Morozenko, que les Polonais craignaient plus que la gelée dont il portait le nom, y figure comme *Tschoumak.*

On y retrouve les mêmes scènes déchirantes et attendrissantes d'adieu, les mêmes prières et promesses de retour, les mêmes consolations.

„Reviens, mon fils, à la maison, je te laverai la „tête," dit la mère au Tschoumak et celui-ci répond:

„Lave-la à toi-même ou bien à ma soeur, les „pluies me la laveront, les herbes séches me la „peigneront, le soleil clair me la sèchera et les „vents violents me la friseront."

Les taureaux *bruns* remplacent pour le tschoumak le cheval *noir* du Cosaque. Il les aime et les soigne; ils lui prédisent la mort par leur mugissement; ainsi que le cheval la prophétisait au Cosaque en heurtant à la porte.

II.

Les Cosaques russes proprement dits, parmi lesquels ceux du Don occupaient la place la plus importante, étaient originaires de la Grande-Russie; les étrangers, tels que les Tatars, les Baschkires, les Zaporogues n'y entraient que pour une petite part. Ils se distinguaient dans leur mise des Cosaques de l'Ukraine, en ce qu'ils laissaient croître leur barbe, tandis que ceux-ci avaient adopté des

Polonais la mode de la raser. Ils étaient brigands par leur origine comme par leur profession.

Le brigandage a joué un grand rôle en Russie et a été, pendant des siècles entiers, pratiqué sur une grande échelle. La cause en était à l'organisation sociale et politique du pays, à l'absence d'unité dans le gouvernement, au défaut de surveillance dans les premiers temps, et, plus tard, le développement progressif du servage, l'état précaire de la propriété, les malversations des fonctionnaires publics n'ont fait qu'augmenter le nombre des malheureux qui demandaient à la nuit sombre et au coutelas des moyens d'existence.

Le brigand russe s'appelait *bourlak*, il n'avait rien de commun avec le *bourlak* petit-russien. Celui-ci était un orphelin, un homme sans asyle, un pauvre diable, mais un être que la poésie a su rendre intéressant. Il quittait son foyer parce que, à la mort de ses parents, les mauvais esprits s'étaient attachés à lui et qu'il n'avait où reposer sa tête, rien en propre. Sans famille, il est sans patrie, il prie Dieu sur la tombe de ses père et mère et va à l'étranger. Là, il travaille comme un forcené, car il ne craint pas le labeur; il travaille tant que la sueur inonde ses yeux, mais ses maitres le grondent et les étrangers se moquent de lui, eux qui, sans peine, ont des chaumières blanches et de jolies filles.

„Oh! ma vieille mère, pourquoi m'as-tu mis au

„jour? Pourquoi m'as-tu lancé dans le monde sans „m'avoir donné ma part de bonheur?

„Ah! c'est que sa mère ne l'aura pas porté à „l'église, c'est que sa marraine ne l'aura pas tenu „comme il fallait.

„Mes père-mère sont morts et avec eux toute la „patrie, pourquoi suis-je resté, pauvre orphelin?

„Ah! si du moins il pouvait trouver un être, „misérable comme lui, qui pleure comme la rosée „tombe des branches du sorbier!"

Le chêne desséché, la tombe brûlée par le soleil, sont les images de sa vie.

Monte-t-il sur une montagne, le soleil est clair, le monde est beau, mais son sort est infortuné.

Il va se noyer, mais la foi lui dit:

„Ne te noye pas, Cosaque, tu perdras ton âme „pour rien. Il faut vivre avec elle dans le monde; „quoique tu ne l'aimes pas."

Ainsi, vieillit-il dans le malheur, demandant à Dieu que si son sort est infortuné, ses années puissent être courtes, il végète sans asyle jusqu'à ce que le bon Dieu veuille le rappeler à lui.

Tel n'est pas le *bourlak* russe. Il a commencé par être un bon vivant, une mauvaise tête, un *oudalètz*, qui sème l'argent, „la caisse d'or"; il boit du vin vert, de la bierre forte; il veut tout soumettre et ne se soumettre à rien, il n'écoute pas ses parents,

il ne veut pas se marier et courtise autant de filles qu'il le peut;

„L'une l'a tenu par la main, l'autre l'a baisé sur „les lèvres, et la troisième l'a reconduit."

La famille ne jouait pas en Russie le même rôle que dans la Petite-Russie. La femme n'y était pas respectée, elle était la servante, l'esclave du mari, l'amour ne présidait pas à la formation des liens ou n'était pas partagé. Tandis que les chansons de l'Ukraine ne font mention que de querelles de ménage, les souvenirs des meurtres commis par les maris sur leurs femmes, s'est conservé en grand nombre en Russie, et les départs n'y ont pas laissé de traces dans la poésie populaire.

Lorsque l'inconduite avait enfin ruiné l'enfant prodigue, il s'arrachait sans peine au foyer domestique et devenait vagabond. „Le jonc lui servait de lit, un buisson d'oreiller, la nuit sombre de couverture, la nuit sombre et froide d'automne."

Les jours tristes alternaient avec les jours gais, mais le Russe est de fer, il regarde la peine en face, la décrit, cherche sa consolation dans la „cruche bleue", se moque du chagrin; mais un jour viendra où celui-ci le trouvant déguenillé, se moquera de lui à son tour. Le vagabond va trouver une bande et devient *bourlak*, car il n'aime pas le nom de brigand.

„Nous mangeons, nous buvons sur le Volga des mêts tout apprêtés, nous portons des habits de couleurs tout préparés.“

Le Volga et le Don, l'Oka et le Iaïk étaient les théâtres ordinaires des exploits des brigands: ils capturaient les barques des marchands, descendaient sur les côtes et s'emparaient des caravanes. Leurs bateaux à douze rames étaient peints et dorés, les filles venaient les admirer, ils les enivraient et les enlevaient.

Le gouvernement commença à les poursuivre avec plus de rigueur dès qu'il eût acquis lui-même plus de puissance. Les *voiévodes* de Kazan envoyaient souvent des détachements de *strélitzs* pour les saisir. On les emprisonnait, on les torturait, on les pendait, mais le brigand russe supporte tout avec courage, il meurt sans remords, demandant seulement qu'on érige une croix sur sa tombe, afin que le passant la salue.

Le besoin de la patrie, d'une autorité quelconque, et même la soif de la gloire ne tarda pas à se réveiller parmi ces bandes, — les brigands deviennent Cosaques. Ils ont une patrie, c'est le Don, mais c'est aussi la Russie entière, Moscou *aux pierres blanches*. Ils guerroyent contre les Turcs et les Kirguises; Jermak fait la conquête de la Sibérie et la met aux pieds du tzar. Ils se reconnaissent tous

sujets du *tzar blanc*, lui vouent un dévouement aveugle, et sont fiers de former sa *petite armée.* Mais ils détestaient les boyards et avaient cela de commun avec les Cosaques de l'Ukraine qui vouaient une haine profonde aux *pans* polonais; ils différaient en cela du reste du peuple russe qui ne voyant dans les boyards que des appuis et des ornements nécessaires de la monarchie, prônait leurs festins affables et leur prêtait ses sentiments et son langage.

La raison de la haine des Cosaques pour les boyards est facile à comprendre: les envoyés du tzar, les *voiévodes*, exécutant les ordres du maître, défendaient aux Cosaques de se *promener* sur les fleuves, enlevaient leurs chevaux, les distribuaient à l'armée, réprimaient les brigandages, et les Cosaques, ne voyant pas ou ne voulant pas voir la main qui les faisait agir, détestaient les boyards seuls. Nekrassof, après avoir fui en Turquie avec 40,000 Cosaques, ne se plaint pas du tzar et n'accuse que le boyard qui faisait raser leurs barbes et enrôler les jeunes gens dans l'armée.

Les Cosaques révoltés contre le gouvernement, étaient les seuls que l'autorié appelait les Cosaques voleurs, tandis que le brigandage continuait à être la principale source de leurs richesses. Les chants ont conservé le souvenir du faste qu'étalaient les Cosaques dans leur costume, pendant qu'ils croisaient sur la mer, et faisaient trembler les Turcs. Ils cap-

turaient des vaisseaux entiers, partageaient le butin entre eux, et souvent, chacun d'eux emportait de étoffes de la hauteur d'une meule de foin, mais souvent aussi, ils étaient faits prisonniers et se lamentaient dans les cachots turcs. Le tzar, dit la chanson, ordonnera de les délivrer, ou autrement:

„Le Don calme et glorieux s'agitera, tout le cercle
„cosaque se révoltera, ils rompront la force turque
„et feront leur tzar prisonnier."

Du temps de Pierre le Grand, nous voyons les Cosaques du Don, combattre à la bataille de Poltava et depuis ils ont pris part à toutes les guerres des Russes. De brigands, ils deviennent cultivateurs, commerçants.

Le voyageur qui aujourd'hui parcourt le Don, trouve un pays plat et peu intéressant, fertile, mais mal cultivé, une population riche, car le Cosaque boit du vin à sa table, ce qui ne se rencontre nulle part ailleurs en Russie; mais il a perdu toute son humeur guerrière, en même temps que sa liberté a toujours été en décroissant. Leur gouvernement est aujourd'hui semi-militaire et semi-civil, semi-russe et semi-allemand. L'empereur d'abord, le grand duc, Héritier, ensuite sont les hetmans des Cosaques. Les Cosaques de la mer Noire, ces descendants des Zaporogues transplantés par Cathérine II, en 1786, sont aujourd'hui sous les ordres et

à la disposition du chef du Caucase. Leur hetman a le grade de général de division. L'esprit tartaro-allemand, l'esclavage barbare et le pédantisme germanique étendent de plus en plus leur domination sur les descendants des Novgorodiens et sur les fils de Nalivaïko et de Khmelnitzki. Il sera curieux de voir un jour des fonctionnaires allemands venir singer les allures et l'accent des Cosaques en chantant leurs airs nationaux.

IMPRIMERIE DE BERN. TAUCHNITZ JEUNE.

TABLE DU SECOND VOLUME.

	Pages
Le prisonnier du Caucase.	5
L'étudiant de Dorpat.	38
Une révolte de paysans.	68
Le Saïschnik.	110
Le cocher de la grande dame.	147
Le brigand vengeur.	184
Les Cosaques.	234

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 03 07 002 6